BnF Gallica

Rêve de Flavien

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Doinet, Victor (1819-189.). Auteur du texte. Rêve de Flavien. 1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

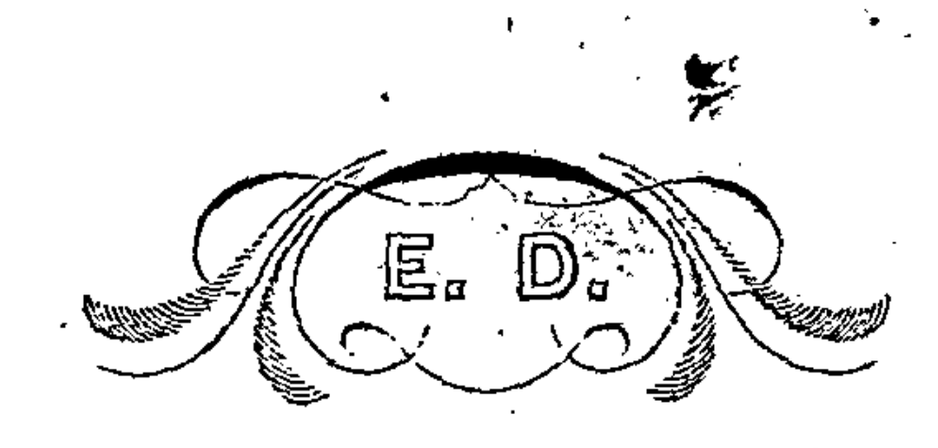
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

TOBY FLOCK

LE RÊVE

DE

FLAVIEN



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Tous droits réservés.

LE RÊVE DE FLAVIEN

4445

Y2

2662

C.

TOBY FLOCK

LE RÊVE

DE

FLAVIEN

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Tous droits réservés

A Madame L.-B. De Clion

Madame,

En vous dédiant cet ouvrage, je paye une dette de reconnaissance.

J'ai donné à la petite comtesse Jeanne vos nobles sentiments; votre esprit délicat, sans ses bizarreries, qui n'en sont pas le coté le moins attrayant; votre énergie de caractère et votre cœur enfin que je crois capable de tous les sacrifices.

Pardonnez-moi, Madame, cette audace en faveur de la bonne intention, et daignez agréer mes très-respectueux hommages.

Toby Flock.

LE

RÊVE DE FLAVIEN

PREMIÈRE PARTIE

I

Les examens étaient terminés. Pour Flavien l'épreuve n'avait pas été redoutable. Son sort était fixé.

N'ayant aucune vocation pour l'état militaire, il avait embrassé la carrière de l'enseignement. Il échappait, par ce moyen, aux mauvaises chances de la conscription. Ne possédant rien, absolument rien, il lui avait été interdit de prétendre à une position plus conforme à ses goûts.

Dans ses traits efféminés, quelque chose de ré-

solu, tenant de l'orgueil, contrastait avec la modestie de sa parole. Ses yeux profonds avaient de ces lueurs qui décèlent une grande activité d'intelligence. Comme tous les tempéraments mélancoliques, il sentait la vie par la souffrance. Ses généreux instincts le portaient à aimer ses semblables. Ne pouvant nier le mal, il le considérait comme un entraînement, non comme un calcul, et l'excusait; il se passionnait pour tout ce qui mettait en vibration les cordes harmonieuses de son âme. Inexpérience pleine de dangers! Mais dans sa puissance de volonté, il devait trouver de grands secours.

Pour quitter l'école normale, il attendait les instructions de son oncle, le seul parent qu'il se connût et qu'il aimait à l'égal d'un père.

La lettre arriva enfin : elle lui apporta moins de joie que de tristesse; la voici :

« La Sablonnière, ce... 18..

» Un de mes vieux amis, cher petiot, membre
» du conseil académique, et de plus conseiller
» départemental, faisait partie du jury devant
» lequel tu as passé ton examen. J'apprends par

» lui que tu as été le premier reçu. Je savais qu'il
» en serait ainsi. Tu n'as pas voulu être soldat :
» c'est ton affaire. Avec ma pension de retraite et
» ma croix, je ne pouvais t'ouvrir une carrière
» libérale; franchement, je n'en suis ni désolé,
» ni même contrarié. Il y a plus d'avocats que
» de plaideurs, et de médecins que de malades.
» Tu pouvais être du petit nombre des élus qui
» réussissent à conquérir, sans patrimoine, une
» position indépendante, mais aussi tu pouvais tom-
» ber dans les bas-fonds de la misère honteuse.
» Si l'honorabilité et le mérite étaient des gages
» assurés de succès, certes, tu eusses fait ton
» chemin à grandes enjambées; malheureuse-
» ment, cela ne suffit pas toujours : Dieu veuille
» que, dans ta modeste position, tu ne l'appren-
» nes pas à tes dépens. Pardonne-moi, cher pe-
» tiot, la franchise de mon langage, je n'ai jamais
» été que soldat et maire de ma commune, et
» encore dans la peau du maire a toujours battu
» le cœur du soldat. Je me souviens à propos
» d'avoir été maire, et je vais t'apprendre des
» choses qu'il faut que tu saches, Monsieur le
» Maître d'école ; prête-moi donc toute ton atten-
» tion.

» Dans une commune rurale, il est rare que » l'instituteur ne soit pas placé entre l'enclume et » le marteau. D'un côté, c'est le maire qui se » plaint des envahissements du curé ; de l'autre, » c'est le curé qui voudrait au maire moins d'in- » différence religieuse et plus de sévérité à l'en- » droit de la police communale : la surveillance » exercée sur le bal du dimanche est illusoire, les » cabarets restent ouverts pendant les offices, et » le soir, ils sont fermés trop tard. Dans le con- » seil de fabrique, le maire a des agents qui con- » trôlent tout, même les actes de charité de la » cure. De là, mille petites difficultés qui finissent » tôt ou tard par s'élever à la hauteur d'un » conflit.

» Bien que l'instituteur soit placé sous la dépen- » dance directe de l'autorité municipale, au fond » il dépend autant du curé que du maire ; l'ins- » pecteur primaire consulte également l'un et » l'autre ; plus d'une fois, il arrive que les notes » du maire ont moins de poids que les renseigne- » ments du curé.

» Souvent, le maire habite un château éloigné » du centre de population. Nul ne réunit plus de » considération ; par malheur il s'occupe peu de

» la mairie : il est plus souvent à Paris que
» dans sa commune. Dans beaucoup de cas, le
» châtelain a brigué l'écharpe municipale unique-
» ment pour assurer la prépondérance du châ-
» teau; son zèle administratif ne connaît pas
» d'autre but. Si des raisons personnelles l'empê-
» chent de ceindre l'écharpe, il peut regretter le
» bon vieux temps et ne consentir à être du pré-
» sent que du bout des lèvres; dans ce cas, il a
» réussi à faire un maire de son plus gros fermier :
» le malheureux lui appartient jusqu'à la moelle
» inclusivement. Il n'y a pas de commune plus
» mal admnistrée. Parfois la mairie échoit à un
» bon cultivateur qui n'y entend pas malice. On
» l'a nommé faute d'un plus habile; il lit couram-
» ment et n'écrit pas trop mal, pourvu qu'on lui
» donne beaucoup de temps, et toutes ses aises.
» Il sait par expérience quelle est la meilleure
» terre à blé; le comice agricole lui a fait connaî-
» tre l'espèce de froment qui rend davantage et
» donne la plus belle farine; ne lui parlez pas de
» l'administration, il n'est ferré que sur son
» écharpe.

» Il y a aussi le maire qui a été soldat; il peut
» avoir mauvaise tête, mais son cœur est bon, et,

» assez ordinairement, il a maille à partir avec son » curé. C'est sans doute le bon Dieu qui le veut » ainsi. Il faut bien, cher petiot, me laisser cette » consolation pour que je me pardonne toutes les » petites misères que j'ai faites à mon curé qui » était bien le meilleur homme de la création. » C'est assurément, ceci sans vanité, avec cette » dernière espèce de maire que le maître d'école » fera le meilleur ménage. »

Flavien, en cet endroit, hocha la tête en signe d'incrédulité. Il reprit sa lecture :

« Dans un grand nombre de communes, l'ins- » tituteur exerce les fonctions de secrétaire de la » mairie ; c'est un mal. S'il va chanter au lutrin, il » ne s'en trouve pas mieux. Sa carrière lui crée une » dépendance qu'il ne doit pas aggraver, même » au prix d'une amélioration de son régime in- » térieur. L'instituteur dépend de l'adjoint et du » conseil municipal. S'il ne dépend pas des mar- » guillers et du sacristain, il les redoute, parce » qu'ils peuvent le desservir. D'un côté, c'est le » parti du maire avec ses tirailleurs et sa grosse » artillerie ; de l'autre côté, ce sont les familliers » de la cure, qui pèchent souvent par excès de

» zèle ; si bien que l'instituteur communal dépend
» en définitive de tout le monde, sans compter la
» demi-dépendance d'une autre nature dans la-
» quelle il est naturellement tenu vis-à-vis des
» parents aisés qui payent les mois d'école de
» leurs marmots. Dans un chef-lieu de canton, le
» nombre des autorités augmente ; il y a sur place,
» juge de paix, greffier, vicaire, receveur de l'en-
» registrement, percepteur, commissaire canton-
» nal et brigadier de gendarmerie ; la situation de
» l'instituteur n'en devient pas meilleure, bien
» qu'il soit lui-même une autorité.

» Malheur au pauvre instituteur qui n'est pas
» doué d'une patience et d'une résignation évan-
» gélique ; plus d'une fois il mangera son pain
» trempé de larmes. Tu vois, cher petiot, que
» tout n'est pas roses dans le métier.

» Je me suis occupé de toi : à ton insu, j'ai sol-
» licité pour tes débuts un poste de faveur. Ta
» nomination ne sera pas signée avant une quin-
» zaine ; viens l'attendre dans mon ermitage. Ma
» vieille expérience de maire *très-mauvaise tête*
» te prémunira contre bien des périls. Prends la
» voiture de deux heures, aujourd'hui même, ton
» couvert sera mis au souper.

» Ton vieil oncle qui t'aime autant que tu le » mérites, c'est-à-dire de tout son cœur.

» SÉBASTIEN SICOT. »

Le découragement s'empara de Flavien. Autant il se sentait sympathique aux grandes luttes de l'intelligence, autant il éprouvait d'aversion pour les déloyales tracasseries et l'esprit d'intrigue. Dans le professorat, il n'avait vu jusque-là que le côté saint, le sacerdoce, et s'était jugé assez maître de lui pour ne manquer ni de résignation ni de dévoûment. Quelles douces jouissances, d'ailleurs, n'y avait-il pas rattachées? Un petit jardin, ses livres chéris, son orgue expressif; un chien de montagne pour compagnon fidèle, des visages amis au seuil de toutes les portes, les parents reconnaissants et affectueux, les jeunes enfants lui ôtant leur bonnet, ou le tirant par la basque de son habit pour lui dire bonjour; la bonne odeur des champs, la belle campagne, beaucoup de liberté pour penser, pour vivre de ses rêves, tel était le bonheur qu'il avait jusque-là savouré en espérance. Sa chère illusion était perdue. Il sentait son courage s'émousser et se refroidir son âme.

Avant son départ, un vieil instituteur en disponibilité, chargé à l'école normale d'une classe annexe de jeunes garçons, monta dans sa chambrette; il le félicita en termes chaleureux, et lui dit avec tristesse : « Dans quelques jours, vous recevrez votre brevet; Dieu vous préserve des maux dont j'ai été abreuvé. Plus d'une fois j'ai envié le sort du malheureux qui casse des cailloux sur la route. » Après un long soupir, il ajouta : « Si je n'ai pas eu de bonheur, c'est peut-être ma faute. Jeune homme, ayez plus de tête que de cœur et des yeux tout autour de la tête. » Il n'en put dire davantage et s'éloigna.

« Eh! quoi, s'écria Flavien, un dévoûment absolu à mes modestes fonctions, une vie irréprochable ne me protégeront pas; et, pour m'assurer le pain de chaque jour, il me faudra entrer en lutte avec tout le monde..... Mais cela n'est pas possible! où serait la justice de Dieu? »

La voiture publique déposa Flavien à deux cents pas du pavillon qu'habitait son oncle. Le vieux soldat était venu à sa rencontre. L'étreinte fut pleine d'effusion.

« Grande nouvelle, mon garçon, et qui va te

rendre bien joyeux : on m'a fait connaître officieusement le poste qui t'est destiné : chef-lieu de canton, orgue battant neuf à l'église. Te voilà instituteur et organiste. Tu ne t'attendais pas à ça, hein? petiot. Je te vois, morbleu! un visage d'enterrement. Je sais ce que c'est... ma lettre! Il faut en prendre et en laisser; que veux-tu, je n'étais pas *Monsieur commode*, quand j'étais maire; rien ne m'échappait, je savais par cœur tous mes administrés. Aujourd'hui, les intérêts de la commune ne sont pas en de meilleures mains, je m'en flatte; mais du moins le nouvel instituteur est l'ami de tout le monde, et il lui pousse une figure de chanoine. La semaine dernière il a épousé une fille cossue, qui a du regain dans ses jupes, et nous avons brûlé des pétards à la noce. Bon exemple à suivre, mon garçon, et dépêche-toi, corbleu! car il me tarde de faire danser les marmots. »

La joie est communicative; Flavien retrouva toute sa sérénité d'esprit.

La gouvernante du vieux soldat faisait de grands signaux. « Ah! ah! dit-il en riant, mon cordon-bleu se fâche. Je ne lui ai rien prescrit, mais elle

aura mis les petits plats dans les grands, c'est sûr. La soupe fume sur la table, et dame Gertrude s'impatiente ; c'est son droit, petiot, comme c'est notre devoir de faire honneur à sa cuisine. »

Il passa son bras sous celui de son neveu et l'entraîna.

Gertrude avait élevé l'enfant, elle l'embrassa avec toute la tendresse d'une mère ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle s'extasia sur sa bonne mine, le trouva grandi depuis la dernière sortie, et le salua, non sans orgueil, d'un *Monsieur l'Instituteur* bien sonore, bien ronflant. La bonne vieille avait préparé un repas d'archevêque.

« Tu t'accommoderais bien de cet ordinaire, mon camarade, lui dit le vieux soldat ; moi aussi, corbleu ! mais à quelque chose malheur est bon ; pour faire de vieux os, rien ne vaut la soupe aux choux.

— Et le petit-salé ? mon oncle.

— Le petit-salé, mon neveu, c'est la santé du corps : par exemple, le café est de rigueur au moins une fois la journée, le soir plutôt que le matin, car les digestions du soir sont les plus pénibles. Je sais bien qu'un instituteur communal,

qui n'a que sa paye, est forcé de négliger son pauvre corps ; mais, petiot, il paraît que la place n'est pas trop mauvaise là où tu vas. En tout cas, puisque je n'ai plus à solder les traites de M. le Directeur de l'école normale, j'entends que tu prennes ton café ; j'y pourvoirai sur mon budget. Je veux que tu te soignes, corbleu ! C'est un calcul de ma part. J'irai te retrouver quelque jour avec Gertrude, et tu seras mon bâton de vieillesse, quand je n'aurai plus de jambes. Je te payerai pension, je chérirai ta femme et tes enfants... Des petits neveux, il m'en faut, vois-tu ! Je leur apprendrai de bonne heure à aimer l'uniforme. Je ne dis pas ça pour toi, monsieur l'Instituteur... mais enfin, je ne serais pas fâché de laisser mes épaulettes et ma croix à un futur défenseur de la patrie. »

La soirée fut promptement écoulée. Le vieux soldat s'amusa de l'effroi que sa lettre avait causé à son neveu. Il convenait d'avoir un peu chargé le tableau. « Avec une vie régulière et du tact, lui dit-il, en lui souhaitant une bonne nuit, tu te tireras d'affaires. Du reste, dans la commune où tu es envoyé, tu auras un protecteur puissant, mieux

qu'un protecteur, un conseiller de tous les ins-tants. »

Flavien eut beau le questionner, il n'en put savoir davantage.

« C'est toute une histoire, ajouta Sébastien, j'y ai joué un triste rôle, il sera temps d'en parler demain. A demain donc les choses sérieuses, petiot! et souviens-toi bien de ceci : on peut tout ce qu'on veut, mais il faut vouloir. »

II

Le lendemain, l'oncle Sébastien avait la mine soucieuse.

Vers le milieu de la journée, il emmena Flavien au fond de son jardinet, sous un berceau de clématites.

Il avait auparavant fumé trois pipes et arraché dans ses brusqueries autant de boutons à sa capote.

Il ne se doutait pas que son neveu l'avait observé.

Gertrude, de sa cuisine, avait aussi pris garde à sa mauvaise humeur, et elle avait dit à Flavien, en hochant la tête : « Le pauvre cher homme ! c'est sa maladie qui le prend, je ne lui en connais pas d'autre. Il est souvent comme vous le voyez ; qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, il arpente

comme un furieux la même allée... mais ça dure peu, et rien n'y paraît ensuite. »

L'oncle et le neveu étaient assis depuis quelques instants; le vieux soldat, d'un air embarrassé, tournait sa pipe éteinte entre ses doigts.

Le tuyau se brise. Il entre dans une grande fureur et prétend que c'est la faute de Flavien, s'il a cassé sa pipe. « Oui, corbleu ! c'est ta faute... il ne fallait pas entrer dans l'instruction... tu vois bien que cela me crispe les nerfs. Jolie carrière ! passer sa vie dans une prison, en compagnie de marmots en guenilles.

— Je ne cède pas à une vocation, mon oncle, mais à la nécessité... Je lui obéis, du reste, sans me plaindre. C'est presqu'un sacerdoce que je vais exercer... La vie commence pour l'enfant sur les bancs de l'école, et ce que lui apprend la parole du maître est la base de son avenir. Les difficultés de position, je les surmonterai, parce que je le veux, et je sais vouloir.

— C'est bien petiot, c'est bien! Les vieilles gens radotent, et les vieux soldats font pis que radoter ; mais sous leur rude écorce, il y a du cœur. »

Il sembla se recueillir un instant et ajouta, en cachant mal son émotion : « Dieu a peut-être voulu

que tu fusses instituteur. Par toi seront rapprochés deux frères divisés depuis ta naissance... Tu as causé le mal, à toi de le réparer !

— Quel mal ai-je causé? s'écria Flavien.

— Si ce n'est pas toi, c'est ta mère... pauvre sœur ! »

Une grosse larme roulait dans ses yeux.

Il reprit :

« Ce n'est ni sa faute, ni la tienne ; c'est celle de Nicolas.

— Nicolas !

— Oh ! un saint homme. Il m'a appelé philistin, parce que je n'allais pas à confesse, et il a voulu t'enlever des mains de Gertrude pour te placer entre celles des Sœurs. Un soir, au coin de mon feu, il me tourmenta si fort, il me poussa à bout avec une obstination si tenace, que la main me démangea, et.... J'étais son aîné, petiot, j'étais son aîné, » ajouta-t-il vivement avec l'intention évidente d'atténuer sa faute aux yeux de son neveu. Il reprit : « Depuis lors, serviteur, je je ne l'ai pas revu, et il y a de cela près de vingt années. Quand tu as été grand, il m'a écrit une lettre d'affaires; il y était question de toi. Il m'appelait *monsieur son frère*, m'offrait de se charger

de ton avenir, bien que je ne t'eusse pas révélé son existence, et il voulait, tu entends, il voulait que tu fusses placé au petit séminaire. Je t'ai envoyé à l'école normale. J'avais promis à ta pauvre mère, à son lit de mort, de faire de toi un homme, et de t'aimer comme mon enfant; tu vois que je lui ai tenu parole. »

Flavien se jeta dans ses bras.

« Merci, merci, petiot..., si ta mère nous voit du haut du ciel où elle est, elle doit être bien heureuse. »

Depuis longtemps Flavien connaissait sa fausse position, et s'était résigné à son sort. Sa naissance avait été pour celle qui lui avait donné le jour une honte à laquelle elle n'avait pu survivre. Dieu qui juge toutes les actions humaines sans tenir compte des préjugés sociaux, avait rappelé près de lui la victime repentante, et laissé dans la vie, pour y porter son remords, le lâche qui avait profané la loyauté, l'honneur et l'amour. Là, s'étaient bornées les révélations du vieux soldat; chaque fois que Flavien avait osé le questionner, des désordres intérieurs étaient venus se refléter dans sa physionomie, et il avait obstinément gardé le

silence. Un soir, le sang lui était monté au cerveau, et il s'était écrié en revenant de son étourdissement : « Petiot, petiot, tu veux donc me tuer? » Depuis lors, Flavien s'était abstenu de toute allusion à ce sujet délicat.

Bien que son oncle fût cette fois sorti de sa réserve, Flavien n'osait le questionner; mais le vieux soldat avait un devoir à remplir.

« C'était une sainte femme que ta mère, mon enfant, reprit-il... Plus je t'examine, plus il me semble qu'elle revit en toi... jamais ressemblance ne fut plus frappante. Quelle joie pour ton oncle Nicolas! Voilà le protecteur que je te ménageais. Tu vas l'avoir pour curé; il aurait préféré que tu fusses son vicaire. »

Il tira de sa poche un petit paquet, et l'examina pendant quelques instants sans l'ouvrir. Ses traits qui se contractaient, sa respiration brève et saccadée trahissaient sa vive agitation. Il l'ouvrit enfin : la première enveloppe était de parchemin, la seconde de papier de soie en plusieurs doubles. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur son contenu, il le referma précipitamment, et le mit dans la main de son neveu, en lui disant d'une voix mal assurée : « Garde ceci précieusement, petiot,

ce sont des cheveux de ta mère et la croix d'or qu'elle avait au cou en rendant son âme à Dieu. Maintenant, laisse-moi, je veux être seul, et dis à Gertrude, en passant, de m'apporter une de mes vieilles pipes. »

Ses traits étaient altérés. Il repoussa brusquement Flavien, en détournant la tête; il ne voulait pas que son neveu le vît pleurer.

Flavien s'enferma dans sa chambre; son cœur battait avec force, il respirait à peine. La fièvre courait dans son sang... Il tint longtemps ses yeux fixés sur le précieux dépôt, et il eut une crise de larmes en collant à ses lèvres les cheveux blonds et la petite croix encore dans son attache de velours.

Le soir, l'oncle Sébastien avait retrouvé toute sa gaîté. Flavien voulut lui parler de sa mère.

« Assez, lui dit-il, la campagne de midi a été rude, et je ne veux pas la recommencer. Ton oncle le curé te dira ce que tu dois savoir; d'ailleurs, nous nous reverrons. »

Le dixième jour, la nomination arriva. Flavien

était invité à se rendre immédiatement à son poste.

Il fut arrêté qu'il partirait le soir même pour la ville.

Le vieux soldat entra chez son neveu au moment où il faisait sa valise, et y jeta une bourse.

« C'est pour t'aider, dit-il, pendant les premiers mois; nous verrons ensuite. Quant à ton mobilier de garçon, ne t'en occupes pas; dans quatre ou cinq jours, il sera sur une charrette à la porte de la maison d'école. »

Au premier mot de remercîment, il arrêta Flavien : « Ne suis-je pas ton père, corbleu ? et n'es-tu pas le meilleur des fils ! »

Gertrude apporta un grand panier rempli à regorger de pots de confitures, et promit d'en approvisionner monsieur l'Instituteur tant qu'elle serait de ce monde. « Quant à votre petit ménage, lui dit-elle à son tour, soyez tranquille, il n'y manquera rien. »

Elle sanglotta au moment des adieux.

L'oncle et le neveu partirent en avant sur la route.

Le vieux soldat avait quelque chose à dire à Flavien et n'osait ; il tourmentait les boutons de sa capote, signe évident d'une grande préoccupation ; l'un d'eux lui resta à la main : il le mit philosophiquement dans sa poche.

Sans le savoir, Flavien lui vint en aide.

« Que dirai-je à mon oncle le curé de votre part !

— Ainsi, petiot, tu penses que je dois... j'y songeais... parole d'honneur... Tu lui diras que... je n'oublierai de ma vie son *monsieur mon frère*... Mais garde-t'en bien, petiot, il te répondrait qu'il a toujours sur la joue mon... Décidément j'ai eu tort, j'ai été brutal. Je me le suis dit mille fois, mais je n'ai pu me résoudre à... Il est mon cadet, petiot, il est mon cadet. C'est long, vingt ans... la dernière fois que je l'ai aperçu, c'était en... il y a au moins douze années, il grisonnait; s'il eût fait un pas, j'en aurais fait deux... Peut-être me déciderais-je aujourd'hui à faire le premier, car enfin le principal tort est de mon côté, si j'étais sûr qu'il ferait volontiers les deux autres. Tu verras, petiot, de quel bois on se chauffe à la cure. »

Il était tout ému. La voiture arrivait ; en se séparant de son neveu, il lui glissa ces mots dans

le tuyau de l'oreille : « Quand tu nous auras réconciliés, petiot, peut-être irai-je vivre auprès de vous. » Et presqu'à voix basse, il ajouta : « Tu lui diras que je me suis converti et que j'ai fait mes Pâques cette année. »

III

Le regret qu'éprouvait Flavien en quittant son père adoptif était tempéré par la joie qu'il ressentait en songeant à la réconciliation des deux frères.

Il se demanda comment il avait pu ignorer jusque-là l'existence de son second oncle. Il lui semblait étrange qu'il en eût été complétement abandonné. A la fin, ses souvenirs s'éveillèrent ; il se rappela qu'aux écoles de la ville où il avait été envoyé dans son enfance, un prêtre du dehors l'avait souvent interrogé avec bonté, et lui avait donné de saintes images. Il s'était pris à l'aimer, et l'avait revu avec bonheur, de temps à autre, à l'école normale. Un jour cet ecclésiastique l'avait chaleureusement félicité de ses succès scolaires. « Continuez, lui avait-il dit, soyez constant, tout l'homme se résume dans son vouloir ; ayez toujours présent à la pensée ce mot de saint Augustin : *Les hommes sont des volontés*. Les grâces du

Seigneur sont pour celui qui accomplit noblement sa tâche. » Ces paroles s'étaient gravées dans son cœur, et il avait résolu d'en faire la règle de son existence.

Les puissants de la terre que la fortune prend à leur berceau pour les conduire dans la vie, n'ont pas les joies, les bonheurs que donne la pauvreté. Ceci n'est pas un paradoxe. Flavien avait son diplôme en poche, il allait gagner son premier argent et vivre de son travail, il pouvait se suffire, il était *quelque chose* enfin ! Il se sentait une valeur qu'il n'avait pas la veille, et nageait en plein océan de félicité. Les hommes qui doivent tout à leur naissance perdent la plus pure volupté que Dieu ait mise dans le cœur humain ; on ne la ressent qu'une fois : elle naît de la première conquête de l'intelligence fécondée par le travail.

Flavien fit les visites obligatoires.

L'inspecteur de l'Académie et l'inspecteur primaire lui témoignèrent une grande bienveillance, et lui donnèrent de paternels conseils.

Le préfet l'accueillit avec bonté. « Je vous con-

mais, Monsieur, lui dit-il... Je suis charmé de vous voir pour vous adresser toutes mes félicitations. C'est bien, c'est très-bien. Le poste auquel je vous ai nommé m'avait été demandé comme une faveur, je l'ai accordé à votre mérite; vous l'avez noblement conquis, et je ne vous perdrai pas de vue. »

Flavien se retira ému, heureux, et plein de courage.

A six heures du soir, par une pluie diluvienne, il quitta le chef-lieu du département pour se rendre à son poste. Il avait pris place sur la banquette de la voiture. Comme la pluie venait de face, il se cacha derrière le rideau de cuir.

Il avait deux compagnons de voyage. Aux premiers mots de leur conversation, il reconnut en eux des têtes chaudes, des frondeurs.

« Que d'ineptie! disait l'un, creuser un abreuvoir au centre de la place publique!

— C'est absurde, disait l'autre; la place, soir et matin, ressemblera à un champ de foire.

— Sans compter que ça va coûter les yeux de la tête. Ils veulent que l'abreuvoir soit surmonté

d'une fontaine qui lancera de l'eau en l'air comme un tuyau de pompe.

— Ne feraient-ils pas mieux de donner cet argent aux pauvres.

— Où dansera la jeunesse ?

— Où passera-t-on la revue des pompiers ?

— Où plantera-t-on la tente des banquets, lors du concours agricole ?

— C'est une place perdue.

— C'est une place déshonorée. »

Ils s'étaient rendus au chef-lieu du département pour éclairer le préfet sur cette importante question, et s'en retournaient consternés et furieux de l'échec qu'ils avaient essuyé.

L'un d'eux prononça le nom du curé, et l'accusa d'avoir fait écarter la protestation publique.

La pétition, ainsi que Flavien l'apprit plus tard, était revêtue de quatorze signatures, et la commune comptait plus de cinq cents feux. Le maire était « un imbécile », le curé était « un intrigant. »

« A propos, dit l'un, tu sais la grande nouvelle ? Nous avons pour maître d'école le neveu du curé.

— Cela ne me surprend pas. On veut nous ramener au régime de l'éteignoir. »

La conversation continua sur ce ton jusqu'au moment où l'un des deux amis, de moins en moins loquace, finit pour ne plus ouvrir la bouche. Il dormait.

Flavien soupira tristement. La lettre de son oncle lui revint en mémoire. Pour lui, déjà, commençait l'apprentissage de la vie.

La nuit était venue quand le claquement répété du fouet annonça le terme du voyage.

Flavien descendit à la principale auberge du bourg; la fatigue lui ferma les yeux, et il dormit jusqu'au lever du soleil.

Le retour du beau temps lui parut d'un heureux présage.

Il lui sembla que dans la brise du matin, dans le gazouillement des oiseaux et les mille bruits de l'air, il y avait comme un chant joyeux qui fêtait sa bienvenue. L'aspect du bourg ne lui déplut point. De sa fenêtre, il découvrait la rue principale dans toute sa longueur : elle était propre et spacieuse. Quelques maisons avaient deux étages. En s'éloignant du centre, les cons-

tructions devenaient plus rustiques ; de belles treilles en tapissaient les façades.

Il lui tardait de faire connaissance avec le toit modeste, où devait se concentrer la plus notable partie de son existence, où il allait vivre moins pour lui que pour les jeunes enfants confiés à ses soins, où il devait dépouiller en quelque sorte l'homme extérieur et devenir plus que le père de ses élèves. N'avait-il pas mission de former leur jugement, de corriger en eux les petits défauts qui deviennent de grands vices, de les élever chrétiennement, de développer leur intelligence, de les préparer enfin à devenir des hommes!

Toutes les communes ne possèdent pas encore de bâtiments spécialement affectés à l'instruction ; il redoutait d'avoir, comme il arrive si souvent, une école basse, peu spacieuse, mal éclairée, et un petit logement presque sans air et sans soleil.

Il partit en explorateur.

L'heure du travail avait déjà sonné. Les hommes se rendaient aux champs; la plupart soulevaient leur bonnet à son approche. La politesse est l'indice des bonnes mœurs.

Le pâtre soufflait dans sa trompe; les ménagères, les enfants lui amenaient les hôtes de l'étable, et il n'était pas besoin de les rudoyer pour s'en faire obéir. Si une vache laitière s'arrêtait capricieusement, si un veau folâtre s'écartait de sa mère, l'enfant ou la femme élevait la voix et d'une branche de ramée lui caressait la croupe. Cela suffisait.

Le troupeau commun se réunissait à l'extrémité d'une ruelle qui touchait aux champs, le long d'une large mare croupissante et malsaine. En moins de rien, cinquante bêtes furent confiées à la garde du pâtre.

C'était un homme de bonne mine. Flavien alla vers lui et l'interrogea sans se faire connaître. Depuis peu de temps il exerçait ses modestes fonctions, et paraissait content de son sort. Il avait épousé la fille de son prédécesseur qui s'était laissé mourir de vieillesse, après trente années de service, et il avait eu la place, *pour faire bouillir la marmite.* « Il n'y a pas toujours du lard dedans, dit-il, en montrant ses dents blanches, mais quand il n'y en a pas on s'en passe. C'est ma femme qui gagne les meilleures journées; elle lave du matin au soir à la rivière, et M. le Curé, qui est un bien

brave homme, lui a fait obtenir la location des chaises de l'église. »

Flavien ne s'expliquait pas qu'un garçon jeune et vigoureux eût fait choix d'une occupation si peu en harmonie avec l'intelligence dont il paraissait doué. Devinant sa pensée, le pâtre souleva sa main gauche : « Il ne me reste que le pouce, dit-il, j'ai laissé les doigts au Mamelon-Vert. L'État m'a pensionné : à quelque chose malheur est bon. » Là-dessus, il se mit à souffler dans sa trompe.

Femmes et enfants s'étaient amassés autour de Flavien ; on l'examinait, on chuchotait : sa présence dans le bourg était une énigme. Il entendit une voix enfantine qui disait :

« C'est peut-être le nouveau maître d'école. »

Il regarda l'enfant avec tendresse et continua sa promenade.

Le contentement qu'il éprouvait se reflétait dans tout ce qui frappait ses yeux. Les passants lui paraissaient sourire au travers de leur curiosité ; il voyait des roses sur tous les visages de jeunes femmes. La population avait un air de bonne santé qui le charmait ; les vieillards courbés sous le givre étaient exempts d'infirmités apparentes, ils

avaient l'œil vif et leurs belles figures commandaient le respect.

Il marchait au hasard. La rue décrivait une courbe. Elle était bordée de maisons proprettes, avec rosiers ou treilles à la porte. Sur le seuil de presque toutes se montraient de jeunes enfants qui, eux aussi, interrogeaient l'étranger du regard. Les petits garçons baissaient les yeux à l'inspection qu'il faisait de leur mine éveillée; il leur souriait à tous, il aimait déjà ses élèves.

Au dernier tournant, il déboucha sur la place et se trouva à deux pas de sa chère maison d'école. Elle était de construction récente et faisait honneur à l'architecte départemental; c'était miracle. Il ne lui avait pas donné un air de prison; de plus, elle possédait un jardin clos de murs, où Flavien découvrait de beaux arbres inondés de lumière et peuplés de chantres harmonieux.

La place, très-vaste, s'élevait en amphithéâtre jusqu'au pied d'un rempart en ruines. Sur la plate-forme était située l'église que cachait en partie une double rangée d'ormes séculaires. Elle projetait son ombre sur le cimetière placé au milieu des vivants, suivant l'antique et sainte tradition, pour leur rappeler ceux qu'ils ont aimés et

les familiariser avec la pensée de la vie éternelle. Dans les campagnes, le voisinage des morts n'attriste pas les cœurs; on retrouve avec bonheur les chers absents dans ses prières et dans ses songes. L'habitant des villes redoute les tombes, franchit le seuil des cimetières avec peine et s'impose l'oubli de ceux qu'il a le plus aimés. Cette conduite révèle un débordement de plaisirs mondains qui s'accordent peu avec le contentement véritable de l'âme.

Un escalier de pierre, pratiqué dans l'épaisse muraille, conduisait à l'église. Flavien fut saisi d'admiration devant la noble simplicité et le caractère grandiose de l'édifice, l'un des plus curieux et des mieux conservés de la belle époque romane. Grâce à ses contre-forts couronnés de machicoulis, sa façade a résisté au temps. Malheureusement les sculptures de son portail, malgré le porche qui le surmonte, ont beaucoup souffert; le peu qui en reste permet pourtant d'apprécier leur richesse primitive. Les quatre archivoltes reposent sur les tailloirs de huit chapiteaux décorés de figures grimaçantes et de fleurs symboliques; harmonieux assemblage de ces délicats ornements que le ciseau bysantin savait si bien suspendre à la courbe du

plein cintre. Les pieds droits légèrement mutilés, complètent par le luxe de leur décoration, ce magnifique ensemble.

Flavien fit le tour de l'église. Il était fier comme si elle eût été sa propriété. Une petite porte du transept était ouverte : il entra.

Les trois nefs un peu étroites, écrasées même sous des arcatures trop massives, étaient plongées dans un demi-jour qui invitait au recueillement. Tout dans ce monument a un caractère de spiritualisme chrétien : la demi-coupole de l'abside s'enfonce avec trois fenêtres géminées entre des faisceaux de colonnes engagées sous de grandes arcades en plein cintre, comme pour tenir l'autel dans une mystérieuse perspective et permettre à la lumière colorée par l'or et l'azur des vitraux, de descendre sur le sacrifice, en triple rayon, de même que l'intelligence divine descend sur le monde.

A partir de l'église, le sol s'élève en étages superposés où ne pousse qu'un chétif gazon que perce partout la roche. La curiosité emporta Flavien ; il gravit les pentes, et un admirable spectacle s'offrit à ses yeux. La falaise taillée à pic forme une immense fortification, haute de plus de cin-

quante mètres. Au pied, court une rivière impétueuse, encaissée profondément dans son lit de granit; elle franchit avec fracas les blocs provenant d'éboulement et qui lui font obstacle, puis retombe en bouillonnante écume. De petites maisons blanches, penchées çà et là sur la rive, représentent autant d'usines pour la mouture du blé et la fabrication de l'huile : il voyait tourner la roue des moulins

Au-delà, le sol se renfle et forme une suite de coteaux accidentés, s'enchevêtrant dans tous les sens et décrivant des ondulations bizarres.

Sur les parties boisées, de jolies habitations se détachent des massifs, comme les marguerites, du velours vert des prairies. L'une de ces demeures, vaste et imposante, élève au-dessus des peupliers ses quatre tourelles. Un parc entouré de murs se déroule jusque sur la crête du coteau. Sur le point culminant un belvédère s'élance au-dessus de la futaie et plonge sur de vastes horizons.

Flavien s'accouda sur le rempart : « Qu'il ferait bon vivre dans ce palais, dit-il ! Toutes les aisances de la vie, la richesse même au milieu d'une poétique nature... est-il un rêve plus doux, une réalité plus attachante! Quelles bonnes pensées

doivent germer dans le cœur! Quelle quiétude pour l'âme.. faire le bien, vivre par l'intelligence, seconder l'œuvre de progrès sans souci des coteries humaines!.. »

La pente était glissante, il eut une vision.

Il se vit possesseur du château, et ne l'habitait pas seul; une compagne douée de toutes les beautés, de toutes les grâces, de toutes les perfections, avait uni sa destinée à la sienne. Tout un monde heureux vivait autour de lui. Il n'avait rien à désirer : le ciel était descendu pour lui sur la terre.

La vision fut de courte durée.

En se retrouvant maître d'école, sans autre avenir que la pauvreté, il eut un instant de défaillance, mais il se remit bientôt. « Eh! quoi, dit-il, j'aurais peur du travail, et la pauvreté me semblerait lourde à porter! Chaque condition a ses douleurs et ses joies, et dans toutes, sans exception, le travail impose sa loi sévère et consolante. L'oisiveté est la négation de la vie. Le possesseur de ce château est peut-être plus malheureux que moi; n'ai-je pas vu, avant de me rendre ici, un pâtre plus satisfait de son sort qu'un puissant de la terre! »

Il détourna les yeux de la splendide demeure.

Un vieux donjon en ruines attira un instant son attention. Les anciens possesseurs du sol avaient placé le siége de leur souveraineté sur le point le plus élevé des falaises. La civilisation, cette éclatante manifestation de l'esprit de Dieu, pouvait seule les en déloger. En 1789, la forteresse existait encore. Sous la Restauration, elle passa entre les mains de la bande noire, et tomba sous la pioche des spéculateurs. On dit dans les chaumières que ses oubliettes ont été comblées par de sanglantes victimes, et que le roi Louis XIII vint en personne les faire murer. On dit encore que le donjon, arraché aux démolisseurs par un antiquaire érudit, est un repaire de mauvais esprits.

Toutes les commères ont vu, dans les longues nuits sans lune, une file de démons sortir de la tour éventrée, pour se rendre au sabbat.

IV

Huit heures sonnaient, quand Flavien descendit au bourg.

Le presbytère était voisin de l'escalier qui conduisait à l'église. Un jardin précédait les appartements ; à l'extérieur, deux beaux tilleuls ombrageaient la porte.

Comme son cœur battait en soulevant le marteau !

Une vieille servante vint ouvrir. Par une allée plantée d'arbres fruitiers, et toute parfumée de senteurs printanières, elle le conduisit au salon. Quelle nudité ! Pour tout ameublement, une table de chêne, recouverte d'une toile cirée, et une demi-douzaine de vieilles chaises. Sur la cheminée, un grand Christ et quelques livres de sainteté. Quand une commune a de la peine à nourrir ses pauvres, peut-il y avoir du velours chez le pasteur ?

Flavien allait-il revoir l'ecclésiastique affable qui lui avait été de si bon conseil pendant ses études et qu'il s'était pris à aimer? Allait-il entendre une parole sèche et baisser les yeux sous un regard sévère ?

Une porte s'ouvre lentement. Un prêtre paraît.. il s'arrête sur le seuil et tend les bras à Flavien. Celui-ci, en le reconnaissant, jette un cri de joie.

Tous deux confondent leurs larmes.

Après un long épanchement : « Je vous attendais, dit l'abbé; de loin je n'ai cessé de veiller sur vous. C'est moi, mon ami, qui vous ai demandé au préfet pour ma paroisse; il sait le lien qui nous unit.. il a été bon, généreux et a bien gardé mon secret. J'ai sollicité; mais vous avez obtenu. « Ce » n'est pas à votre protégé que je donne cet em- » ploi, m'a dit cet homme intègre, cet excellent » magistrat, c'est à l'élève hors ligne qui fait hon- » neur à notre école normale; c'est au vertueux » jeune homme qui a été pendant le cours de ses » études proposé pour modèle à ses condisciples; » et je suis heureux, a-t-il ajouté, que cette » faveur tombe sur votre neveu. »

— Est-ce donc un mérite, répondit Flavien,

d'aspirer à porter noblement par le travail la dignité de l'homme?

— C'est le plus grand de tous, cher enfant. »

L'abbé resta un instant silencieux, en tenant les mains de son neveu dans les siennes; puis il reprit en ces termes :

« Je sais qu'une autre personne a eu la même pensée et qu'elle a fait quelques démarches; c'est bien. Cette personne m'a écrit pour m'annoncer votre arrivée; c'est bien encore. Les prières que j'ai adressées au ciel, pendant de longues années et pour vous et pour elle, ont été en partie exaucées.

— Cette autre personne m'a tenu lieu de père; elle vous aime, elle se repent.

— Tardif repentir, mon enfant.. mais Dieu m'a envoyé cette épreuve; j'ai courbé humblement mon front et aucun murmure ne s'est élevé de mon âme.

» Nous avons beaucoup de choses à nous dire, mon ami ; mais laissez-moi aujourd'hui tout à la joie de vous posséder. Vous êtes le sang de ma sœur... pauvre sœur, quelle chute et quelle fin! Vous êtes aussi son image. C'est elle que je revois en vous; je vous aime et pour vous et pour elle.

Votre mère, cher enfant, fleur parfumée tombée du ciel, avait dans le cœur des trésors de tendresse. Dieu s'est un instant retiré d'elle, ou plutôt du toit qui l'abritait si mal, et le démon l'a perdue. Quelle douleur et quelle joie vous m'apportez! Je vis à la fois dans le passé et dans le présent. Je voudrais oublier, vous êtes le souvenir vivant.. Nous parlerons souvent d'elle. »

Il se leva en essuyant ses yeux. Flavien qui ne pouvait retenir ses larmes, allait se retirer par discrétion.

« Vous voulez partir, dit-il, tout surpris; mais cette maison est la vôtre; votre chambre est préparée et le couvert nous attend. »

Il lui prit le bras et l'entraîna dans la salle à manger.

La vieille servante, en voyant leurs yeux rouges, ne put maîtriser son émotion.

« Une bien brave femme, dit le curé; elle a parfois la tête près du bonnet, mais ce n'est pas un mal; j'apprends par elle à me corriger moi-même... Claudine veillera à votre intérieur en attendant que je vous aie trouvé une personne de

confiance. Je vous présenterai à notre bourgeoisie; je vous conduirai aussi dans quelques maisons du dehors; j'ai d'excellents amis qui deviendront les vôtres. »

La table du curé ne ressemblait pas à celle du vieux soldat. La frugalité en était le menu de chaque saison, et l'appétit le principal assaisonnement. Ce jour-là, l'appétit fut absent. Cœurs émus, estomacs cadenassés.

Après le déjeuner, l'abbé conduisit Flavien à la maison d'école et lui en fit remarquer l'heureuse disposition. Les salles étaient propres, aérées, spacieuses. Le jardin avec ses beaux ombrages, sa vigne en espalier, ses fleurs épanouies et naissantes, ses parfums, son concert d'oiseaux et de scarabées lui causa une émotion de bonheur qui lui monta aux yeux : c'était bien plus qu'il n'attendait.

Une autre surprise lui était réservée.

Le premier objet qui attira ses regards dans l'une des chambres hautes, fut un orgue expressif.

Son oncle souriait.

« Il est neuf, mon enfant, il vient de Paris, et

je désire que vous m'en fassiez entendre les sons harmonieux.

— Comment! c'est vous, cher oncle...

— Eh oui! c'est moi qui vous fais ce cadeau dans l'intérêt de mon église. Depuis l'an dernier, elle possède de grandes orgues qui feraient envie à un chef-lieu de département... ce petit instrument vous entretiendra la main. »

Flavien sauta au cou de l'abbé. Il ouvrit l'harmonium, en essaya les registres, puis s'abandonnant à son inspiration, improvisa une mélodie mystique, dans laquelle passa son âme tout entière.

Le prêtre était resté debout près de son neveu, les bras croisés sur la poitrine; dans les félicitations qu'il lui adressa, il laissa percer une triste émotion. Il se demandait si une imagination d'artiste ne se trouverait pas bientôt à l'étroit dans une maison d'école. Son cœur prévoyant n'était pas sans inquiétude sur l'avenir.

En attendant son installation, Flavien passa les heures inoccupées en compagnie de son orgue expressif.

Le petit mobilier ne se fit pas attendre.

L'oncle Sébastien et Gertrude n'avaient rien omis; la couchette était digne d'un prince.

Une petite caisse de bois blanc portait cette inscription : *fragile*. Après en avoir fait sauter le couvercle avec précaution, Flavien en tira un Christ en stuc sur croix d'ébène, et un bénitier en coquille marine.

L'abbé arrivait en ce moment.

Un éclair de joie passa dans ses yeux, un sourire rayonna sur ses lèvres. Il garda le silence ; mais Flavien comprit que la réconciliation des deux frères serait bientôt consommée.

Le soir même, il écrivit une longue lettre à son oncle Sébastien.

V

Sous le patronage de l'abbé, Flavien fit les visites obligatoires.

Le maire se montra prodigue de démonstrations amicales; ce magistrat tenait à vivre en bonne harmonie avec tout le monde. Il flattait le curé et ne donnait pas l'exemple d'une foi bien robuste. Bon homme au demeurant, mais avant tout commerçant habile et très-âpre au gain, il trouvait moyen de battre monnaie avec les coupes communales.

L'accueil ne fut pas partout le même. La population était divisée : dans les petits centres, l'esprit de parti influe plus encore que dans les grandes villes sur les relations sociales. L'abbé voyait tout le monde, même ses ennemis, et leur rendait le bien pour le mal.

Flavien fit ses remarques et les communiqua à son oncle : celui-ci, en souriant, le rappela plus d'une fois au sentiment de la charité chrétienne.

Le samedi, après souper, le curé envoya chercher son maître-chantre et le fils du custos. Ce dernier était une créature difforme, mais douce, d'une force herculéenne. Tête immense enfoncée dans les épaules, buste court et carré, jambes longues et arquées. On l'avait surnommé *Toto, Toto l'idiot.* Le pauvre garçon n'avait pu se plier à aucun travail. Le braconnage et la pêche étaient ses occupations favorites. On le redoutait, parce qu'en un clin d'œil, il terrassait son homme. Du reste, bon caractère, n'attaquant pas, mais terrible quand il se défendait. Les cultivateurs le laissaient en liberté placer ses collets dans leurs garennes, et le garde champêtre eût volontiers pris son parti. Seul, le curé s'en faisait obéir. Il le chargeait de porter des secours à ses pauvres malades éloignés, quand il y avait urgence; et, en aucune occasion, il n'avait trouvé sa fidélité en défaut.

Le maître-chantre, grand gaillard, tout près de la cinquantaine, allait en tapinois au cabaret, ap-

paremment pour ne pas faire mentir le proverbe. Quand les fumées du vin lui montaient au cerveau, il battait sa femme. Il n'était pas toujours le plus fort, et si on lui voyait le nez écorché ou une égratignure au menton, on savait ce que cela voulait dire.

L'abbé leur fit connaître ses instructions; il s'agissait de régler la messe, qui devait être chantée le lendemain en grande pompe.

Ils partirent tous les trois.

Les orgues, d'une valeur de dix mille écus avaient été données à l'église par une riche famille dont la fille unique, à toute extrémité, avait été miraculeusement rendue à la vie. Leur inauguration était un événement.

Flavien commença par les essayer. Quelle magnificence et quelle puissance de sons! Après avoir jugé de tous les effets qu'il en pourrait tirer, il s'abandonna au courant de ses inspirations. Ce fut d'abord un chant religieux, simple et primitif, dans lequel des récits de hautbois rappelaient la foi des peuples pasteurs. Puis la trompette retentissait, représentant la marche de l'idée, d'autant plus bruyante qu'elle se livre à de plus dangereux

écarts; mais la prière en commun reprenait vibrante et soutenue. Les sons de l'orgue ébranlent le système nerveux et jettent l'âme dans la tristesse. Flavien ne tarda pas à subir leur influence, et son improvisation s'en ressentit. A la prière succéda un chant vague, indécis, peignant une secrète agitation, puis une profonde douleur. Il oublia le lieu saint, et sa pensée revêtant une forme nettement accusée, il se vit courbé moralement sous son obscure destinée, tandis que la vie d'artiste étalait sous ses yeux éblouis tous ses enchantements.

A son insu, ses doigts interprétaient un instant de découragement dans le sens d'un cri de révolte; il n'avait pas conscience du sentiment qu'ils exprimaient. Il lui semblait seulement entendre les voûtes trembler et l'édifice tressaillir. Il écoutait sans comprendre, s'enivrant de cette sauvage harmonie dans laquelle bouillonnait une sève juvénile, et que se renvoyaient les voûtes et les dalles comme indignes de la sainteté du temple, où ne doivent s'abriter que la prière et l'espérance.

Le château aux quatre tourelles lui revint à l'esprit. Son premier rêve d'orgueil avait laissé dans son cœur une mauvaise semence.

L'orgue, la tribune, l'église disparurent comme par enchantement; tandis que ses doigts agiles couraient sur le clavier, déroulant de brillantes périodes, et que ses pieds, mus par d'invincibles ressorts, manœuvraient les pédales de combinaisons, il se voyait pénétrant dans la somptueuse demeure où il avait placé tous les bonheurs de la terre; il en faisait un Eden au seuil duquel il déposait ses agitations, ses défaillances et son humilité. Il se trouvait là, vivant auprès d'une femme adorée dont il était à la fois l'époux, l'amant et l'esclave. *Elle*, de son côté, s'attachait à lui par toutes les fibriles de son cœur et l'enlaçait de son amour, comme le lierre faible et toujours vert enlace l'ormeau protecteur qui le soutient et l'abrite.

Il n'avait rien à désirer. Dieu répandait sur *Elle* et sur lui tous les trésors de sa grâce.

Cette fois, c'était son âme qui chantait dans le mystique instrument. Il en tirait des accords d'une douceur infinie. Les flûtes, comme deux voix tendrement émues, concertaient entre elles : c'était un gazouillement plein de mystère, que couvraient discrètement des basses à dessins chromatiques, imitant le vent qui gronde au dehors, quand le bonheur à deux chante au coin de l'âtre.

Hélas ! la vision s'évanouit, ou plutôt une autre vision lui succéda. Il n'avait plus sous les yeux qu'une route étroite, escarpée, à demi-enveloppée de ténèbres, et le seul compagnon qui s'offrait à lui était la pauvreté frileuse et souffrante, lui montrant ses yeux plombés et ses mains usées par le travail. En vain il cherchait qui aimer et ne voyait que la pauvreté, toujours la pauvreté, s'efforçant de faire croire à sa joie que démentaient ses larmes.

Au même instant, ses doigts crispés attaquent les *grands jeux*, et ses pieds convulsivement agités, frappent sur les pédales des marches de basse fantastiques : c'est un déchirement, une explosion formidable.

Il lui semble que le monde tremble d'épouvante, que les cieux s'écroulent, que la terre s'entr'ouvre.

Les trompettes, comme celles du jugement dernier, dominent par instants les cris, les mugissements, le tumulte. Une sueur corrosive découle de ses tempes, dégoutte de ses cheveux, tombe sur ses mains et les brûle; la fièvre court dans ses veines, son cœur est en feu. Sous ses regards fixes, les touches noires et blanches grossissent prodigieusement, elles s'enfoncent comme d'elles-

mêmes, se haussent ensuite et descendent avec force pour monter encore. Ses mains ne lui appartiennent plus, ce n'est pas à sa volonté qu'elles obéissent.

A un éclat de trompettes, succèdent un chant funèbre et un glas de mort.

A ce moment, quelque chose de lourd lui heurte l'épaule. Ses muscles se détendent, son imagination vagabonde replie ses ailes, il rentre dans la vie réelle, et voit le maître-chantre qui l'examine, l'œil hagard, les narines gonflées, la bouche ouverte.

Flavien, étonné, l'interroge; point de réponse.

Le fils du custos qu'il appelle, n'entend pas, et se démène comme un démon à la soufflerie. Il va vers lui et le saisit par le bras; Toto se redresse en poussant un cri sourd. Il est en nage, son visage est décomposé. Flavien n'en peut tirer une parole.

Cependant le maître-chantre s'est remis de son émotion.

« Partons, dit-il, il est tard...

— Mais nous n'avons rien réglé pour demain.

— Ne restons pas plus longtemps, il y a là-bas dans le chœur des ombres qui se promènent.

— Votre imagination vous trompe.

— Je les ai vues comme je vous vois. Si monsieur n'était pas le neveu de son oncle, on pourrait croire...

— Achevez...

— Vrai, monsieur ressemblait à un mauvais esprit. »

Ces mots firent sur Flavien une impression pénible.

A peine avaient-ils franchi le porche, que le maître-chantre lui montra en tremblant quelque chose de noir qui se glissait entre les cyprès et les tombes.

Flavien reconnut son oncle.

Il le retrouva au presbytère.

« Je suis venu vous entendre à votre insu, lui dit ce dernier, et vous m'avez vivement ému. C'est de l'art cela, mon neveu... le bon Dieu n'en demande pas tant. Pourquoi n'avez-vous pas réglé la messe ?

— Ne craignez rien, Monsieur le Curé, répondit le maître-chantre rassuré, demain Jean Guidou se tiendra dans la tribune, et tout ira bien. »

L'oncle Nicolas hocha plusieurs fois la tête.

« Vous êtes artiste, mon neveu, vous avez dépassé le but... »

Il ne prononça pas une parole de plus.

VI

Flavien était parti de la ville plus heureux de son brevet et de sa nouvelle position, que ne l'est un général d'armée qui a remporté une grande victoire. Dieu avait comblé son espérance en lui faisant retrouver un excellent parent dans le pasteur de la paroisse. La maison d'école ouvrait sur une place inondée de soleil; dans son jardin chantaient les rossignols matineux, et les violettes y formaient tapis au pied des sycomores. L'aisance régnait dans son petit intérieur. Grâce aux libéralités de son oncle le curé, il possédait un orgue expressif; enfin il avait à sa disposition de grandes orgues. Dix jours auparavant, tout ce bonheur lui eût semblé un conte des *Mille et une Nuits*, et avant même d'en avoir joui, ce n'était plus le bonheur.

L'abbé ne s'était pas trompé, Flavien avait une âme d'artiste.

Le château qu'il avait entrevu du *Buttoir* (ainsi se nommait la partie la plus élevée de la promenade publique) avait pour sa pensée un attrait irrésistible. Il y plaçait toutes les délicatesses de la vie, et sa poétique imagination le peuplait de créatures d'élite. Il se sentait entraîné vers un genre de beauté que son imagination troublée ne parvenait pas à définir; un type de grâce décente et d'expansion, de raison craintive et d'enfantillage. Son idéal était à la fois jeune fille et femme : c'était une créature belle comme l'Ève des peintres inspirés, avant sa chute, et ayant avec la même innocence, les mêmes trésors d'amour ; un de ces astres enfin qui, une fois au moins passent dans le ciel des grands artistes, l'inondent d'éblouissante lumière et emportent le secret de leur génie et de leur gloire.

Pauvre instituteur communal, musicien par aventure, artiste pour son malheur, il ne voyait autour de lui que la solitude ; il n'aimait personne et pourtant il aimait déjà. Ne pouvant façonner comme il l'entendait la réalité qui était son lot, il commençait à avoir des colères d'orgueil.

Le malheureux ne comprenait pas bien encore la gravité de son état.

Il demanda au souverain maître le courage ; et, couvrant de baisers les chères reliques que lui avaient données le vieux soldat, il appela sa mère à son secours. Elle vint à lui... sur son front passa une suave haleine.

Il s'endormit moins tourmenté et plus confiant dans l'avenir.

Le lendemain Flavien trouva dans la tribune l'élève chantre, Jean Guidou, qui devait le guider pendant l'office.

Le bruissement de la foule, semblable à celui de la marée montante, lui causa une vive émotion.

Le moment approchait. Il fit mettre le soufflet en mouvement. La clochette du chœur donna le signal. Alors sa pensée retentissante descendit sur la foule qu'elle enveloppa.

L'Offertoire est pour les organistes le principal morceau de l'office. Flavien ne voulut qu'être touchant. Il se complut à faire chanter la *Voix humaine*, mais en l'accompagnant d'accords tourmentés et de marches de basses; il cherchait à représenter la prière dominant les vains bruits du monde. Ramenant le motif large et grandiose de

l'introduction, il prépara par des accords transitoires l'attaque du grand chœur. Au *Sanctus*, son improvisation fut large et touchante. Quand vint l'*Elévation*, il trouva de sublimes accords.

Les deux meneurs de la commune subirent, pour la première fois, l'ascendant du sentiment religieux et l'entraînement de l'exemple; ils inclinèrent le front. Ce fut un événement.

Flavien avait réservé pour l'*Ite missa est* un motif de Haendel qu'il joua de souvenir.

Jean Guidou était émerveillé. N'ayant aucune base de comparaison, ses sensations toutes nouvelles l'absorbaient complétement. Il suivait les doigts du maître d'école, et l'on eût dit qu'ils exerçaient sur lui une fascination extatique. Avant que Flavien eût achevé la page du maître, il fit un effort violent et se pencha sur la balustrade. Il revint vivement, et le regardant d'un air effaré, s'écria : « Personne ne bouge, Monsieur ! »

Flavien attendit pour quitter la tribune que l'église fût vide.

La foule stationnait au dehors. L'organiste devint

l'objet de la curiosité générale. Comme il passait près d'un groupe, une voix harmonieuse le frappa. Il tourna la tête, et une jeune fille, poétique incarnation de la grâce naïve et de la mélancolie, lui montra ses yeux étonnés et son front rougissant. Il salua et devint rouge comme elle.

Il eut le pressentiment que son malheur allait commencer.

Dans les groupes, quelques physionomies le frappèrent; il y vit grimacer l'ironie et la malveillance. Deux hommes qu'il reconnut pour ses compagnons de voyage l'observaient, et leurs regards avaient une persistante fixité. A son approche, le plus jeune éleva la voix avec affectation : « Chaque dimanche, dit-il, il y aura concert à l'église, de dix heures à midi, le diable en fera son profit; ne faut-il pas que tout le monde vive! »

La méprise n'était pas possible, ces grossières paroles étaient une déclaration de guerre.

Les femmes se montraient indiscrètes à force de curiosité. Flavien remarqua plus d'un visage surpris de ce qu'il n'était qu'un homme comme les autres.

Le maire l'arrêta au passage pour le féliciter. Mlle Eulalie, sa fille, après un compliment banal, lui demanda s'il savait faire danser au piano. Elle pouvait avoir vingt-deux ans; son embonpoint la rendait un peu difforme.

La langueur étudiée de son regard s'accordait mal avec le sourire stéréotypé aux coins de sa bouche toujours entr'ouverte. Ses cheveux abondants et noirs, ses sourcils qui semblaient tracés au pinceau, l'épais duvet dont sa lèvre supérieure était ornée faisaient ressortir l'éclat de son teint, sans prêter à la pauvre fille un charme de plus.

Pendant qu'elle semblait accorder à Flavien une protection qu'il ne sollicitait pas, la première jeune fille passa près d'eux avec sa mère et diverses autres personnes. Elle ne leva pas les yeux. Il y eut échange de saluts. Flavien, troublé jusque dans les replis les plus profonds de son âme, eut peur de se trahir.

« Heureuses gens, dit le maire, qui n'ont eu que la peine de naître ! »

Mlle Eulalie ajouta avec un sentiment de malveillance, qu'elle ne se donnait pas la peine de dissimuler : « La petite a été amenée ici mourante; nos eaux ferrugineuses l'ont

guérie, c'est ce qui nous vaut l'honneur de la posséder à perpétuité. L'orgue que vous avez inauguré aujourd'hui a été donné par la comtesse. N'aurait-elle pas mieux fait, je vous le demande, de consacrer l'argent qu'il a coûté, à la construction d'un hôpital? »

Elle invita Flavien à une *sauterie* pour le soir même.

Il rentra tristement au presbytère.

« Votre succès a été brillant, lui dit l'abbé... trop brillant, et je me repens de vous avoir fait apprendre la musique.

— Comment, cher oncle, c'est à vous que je dois...

— Vos leçons *gratuites*, oui, cher enfant. Ne me remerciez pas, c'était pour mon église. Je ne voulais pas faire de vous un artiste. Les arts s'associent mal à la carrière que vous avez embrassée, ils ont de dangereux entraînements. Espérons que Dieu aura pitié de vous. »

Le jour suivant, Flavien fit la classe pour la pre-

mière fois ; il avait retrouvé tout son calme, et son cœur lui dicta cette lettre pour le vieux soldat :

« Cher Oncle,

» Ce matin, j'ai ouvert ma classe et je vous » consacre ma première soirée de maître d'école. » Je vais dormir dans ma petite chambre ; plus je » l'examine, plus je sens que je n'avais pas tant » désiré, même en rêve.

» Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma der- » nière lettre ? Vous n'avez pas voulu me dire » qu'elle a fait couler vos larmes. Ce n'est pas ma » faute, c'est celle de mon oncle Nicolas. J'ai cru » que mon cœur allait se briser quand il m'a parlé » de ma mère. Quel saint homme ! Eh ! comme il » vous aime ! Il ne le dit pas, mais c'est un secret » qu'il se laisse dérober avec joie.

» Voilà mon plan, et j'espère que vous y sous- » crirez : Vous vous rencontrerez tous les deux » *par hasard* dans les belles allées de mon jardin ; » Dieu fera le reste. C'est à la maison d'école que » vous descendrez, nous dédoublerons le lit et » chacun de nous aura son compte. Je gagerais » que la bonne Gertrude y a mis tout exprès qua- » tre matelas.

» Ne vous faites pas attendre, cher oncle; il y
» a ici entre la cure et la maison d'école un petit
» pavillon à vendre; la façade est tapissée de
» treilles, et les hirondelles ont fait leurs nids sous
» les gouttières. Bien que très-mal tenu, en ce mo-
» ment, il m'a charmé, parce que j'ai deviné ce
» qu'il sera quand vous y aurez transporté vos pé-
» nates. La pièce principale est spacieuse. J'y ai vu
» pour tous meubles, des siéges grossiers et une
» table à pieds inégaux, chargés de vases de terre
» rouge. Une image grottesque ornait le mur noirci
» par la fumée. Des jambons étaient appendus au-
» dessus du foyer, et devant le feu séchait un
» grand fromage sur une planchette garnie d'osier.
» C'est un peu comme au temps de Martial dans
» les environs de Rome. De cette pièce, vous ferez
» votre salle à manger.

» Le reste est en bon état, le jardin a près
» d'un demi-hectare.

» Vous aurez ce pavillon pour peu de chose, et,
» sans de grands frais, vous le transformerez. Je
» l'ai visité avec votre frère, cher oncle, qui se dit
» chargé d'acheter une petite maison, bien gaie,
» bien exposée, pour un vieil employé goutteux,
» qui veut un filet d'eau courante dans son jardin,

» de beaux arbres tout venus, des pêchers en plein
» rapport et du raisin muscat.

» Hâtez-vous, cher oncle, vous lui couperez
» l'herbe sous le pied à votre excellent frère, et je
» suis sûr qu'il n'en sera pas fâché.

» Quand je vous aurai tous deux à côté de moi,
» seulement alors il ne me manquera rien, car je
» n'aspire qu'au possible. »

Il soupira profondément en traçant ces dernières lignes :

« On me fait fête ici, mais je sais déjà que j'ai
» des ennemis.

» Je ne vous parle pas de mon succès d'orga-
» niste. Quel magnifique instrument, et comme je
» me sentais inspiré! J'ai peur de trop aimer cet
» orgue, et je sens qu'il va devenir le confident de
» toutes mes pensées.

» Mon oncle Nicolas trouve que je suis trop ar-
» tiste, et peut-être n'a-t-il pas tort. Il ne se re-
» pent pas de m'avoir donné un orgue expressif,
» mais si l'achat n'était pas chose faite, je doute
» qu'il s'y décidât aujourd'hui.

» Lui aussi voudrait me voir marié au plus tôt,

» mais mon établissement n'est pas chose facile, je
» ne vois autour de moi que grandes filles in-
» cultes qui n'ont rien de ce que je désirerais pour
» ma femme. Mon prédécesseur a épousé la fille
» d'un honnête forgeron ; il est heureux, à ce qu'on
» prétend. Je suis bien décidé à ne pas laisser pé-
» nétrer sous mon toit le cortége des illusions et la
» misère sous le voile nuptial.

» Je tiens à mes rêves et puis me passer de l'es-
» pérance. Rêver, c'est vivre. Décidément je vi-
» vrai beaucoup avec mon orgue.

» Hâtez-vous, cher oncle, vous n'arriverez ja-
» mais assez tôt au gré de votre respectueux neveu
» et fils qui vous aime de tout son cœur.

» FLAVIEN. »

Chaque dimanche, même foule à l'église. Flavien se surpassait.

Il entrevoyait la comtesse et sa fille et imposait silence à son cœur.

Après l'office, il restait dans la tribune, redoutant une rencontre, et voulait oublier.

VII

Il y eut un grand dîner au presbytère. Le curé avait réuni le comte, le maire et son adjoint, le notaire, le receveur de l'enregistrement et quelques notables.

Flavien eût voulu qu'on s'occupât moins de lui à table. Son oncle le mettait volontiers sur la sellette. On s'était épuisé en compliments sur son talent d'organiste; le comte déclarait n'avoir rien entendu à Paris qui fût au-dessus de ses improvisations.

« Cette musique savante, dit l'abbé, exalte l'imagination, et c'est avec le cœur qu'il faut prier.

— Je ne sais, répondit Flavien, si le cerveau n'est pas le siége de toutes nos sensations. Prier, c'est sentir. Le cœur, comme l'entendent les poètes, me paraît une charmante fiction.

— Et l'âme, Monsieur mon neveu ?

— L'âme, mon oncle, réside dans la partie la plus noble de l'homme. Le rayon de la divinité n'est à sa place qu'auprès du foyer de l'intelligence. Quant à l'orgue, rassurez-vous ; il sera entre mes mains un instrument agréable à Dieu. »

Flavien eut le loisir d'étudier les personnages.

Le comte dominait l'assemblée par le savoir-vivre, l'urbanité et l'exquise délicatesse du langage. Tous subissaient l'ascendant de sa supériorité morale.

Rien ne distinguait le maire des autres convives; son écharpe était pour lui le sabre d'honneur de M. Prudhomme; il la portait depuis près de trente années. Un ancien préfet de Juillet qui visait à l'esprit, avait dit un jour à son cher maire, qui le consultait sur un cas délicat et embarrassant pour l'autorité : « Rien de plus simple; inspirez-vous de votre écharpe! » On prétend que depuis lors, cet excellent magistrat municipal la mettait chaque soir sous son oreiller.

Au dessert, le comte porta un toast aux succès du jeune instituteur, et fit valoir avec une grande

chaleur d'âme le côté élevé de la mission qu'il remplissait.

Au sortir de table, le receveur de l'enregistrement, beau cavalier, peu causeur, mais très-prétentieux, vint vers Flavien en relevant sa moustache, et lui demanda en combien de temps un homme de bonne volonté, un peu musicien déjà, pourrait apprendre à jouer des grands orgues.

« Cela dépend, répondit Flavien, du degré d'aptitude et des heures consacrées chaque jour à l'étude. » Sans entrer plus avant dans la question, le receveur le pria de l'accepter pour élève. Flavien hésitait à engager son peu de liberté.

Au même moment, le maire le saisit par le bras et l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre. Il lui reprocha d'avoir négligé les *sauteries* de sa fille, et l'invita à venir au plus tôt s'entendre avec elle pour des leçons d'orgue.

Un instant après, le comte lui dit :

« Je suis chargé, Monsieur, de vous faire une demande de la part de la comtesse; elle serait heureuse, si vous consentiez à donner à notre fille des leçons de grand orgue. Ces leçons auraient lieu une ou deux fois la semaine, dans la tribune

même. Un désir d'enfant... Je doute que Jeanne persiste dans son dessein.

— Je suis aux ordres de Madame la Comtesse, répondit Flavien en cachant mal son émotion.

—Faites-nous le plaisir, reprit le comte, de venir dîner au château jeudi; votre excellent oncle vous amènera, et vous vous entendrez avec ces dames. »

Un nouveau bonheur l'attendait; cette lettre lui fut remise dans la soirée :

« La Sablonnière, mai 18...

» Cher petiot ,

» Tes lettres m'ont fait grand plaisir. Tu m'in-
» vites à venir au plus vite; mais sais-tu bien,
» Monsieur le diplomate, que Monsieur mon frère
» a tort de ne pas te dire tout crûment : qu'il
» vienne! S'il me traitait du haut de sa grandeur,
» je pourrais oublier que je me suis réconcilié
» avec le ciel, et lui dire son fait à ce Monsieur
» l'abbé. C'est égal, je me serais risqué si la
» goutte ne m'avait, depuis ton départ, mis la
» jambe droite en jambon de Lorraine. Voilà pour-
» quoi je ne t'ai pas répondu plus tôt. L'accès

» passé, je monte dans le panier à salade et
» fouette cocher!

» Ah ça! petiot, ne lui laisse pas acheter à
» Monsieur l'abbé, pour un autre podagre que
» moi, la petite maison qui ferait si bien mon
» affaire. Dis-lui tout ce que tu voudras, dis-lui
» que tu te proposes d'en faire toi-même l'acqui-
» sition *sur tes économies*; enfin, détourne-le de
» cet achat. Pas de plaisanterie, j'ai accroché l'é-
» criteau à ma porte, et tu connais ma manie :
» partout où je serai, je veux être chez moi, dans
» ma propriété.

» Je te complimente de ton succès d'organiste,
» et je vois, mon gaillard, que tout en craignant
» d'aimer trop les orgues, tu veux aimer autre
» chose que cet instrument du bon Dieu. Je con-
» nais cette maladie-là. Je portais mes vingt ans
» aussi crânement que l'uniforme, seulement je
» rageais de n'avoir pas encore de moustache.
» Corbleu, Monsieur mon neveu, j'allais oublier
» qu'en ma qualité d'oncle, je vous dois de la mo-
» rale et non des histoires de garnison. Ce sont
» pourtant de jolies histoires! Tu as raison, pe-
» tiot, de songer au mariage, et je t'approuve de
» viser haut. La femme, vois-tu bien, est un

» petit animal qu'on apprivoise aisément quand on
» sait s'y prendre. Voilà le secret : toujours oser,
» ne rien brusquer, et ne jamais perdre de vue ce
» que l'on vaut. La femme la plus altière, la plus
» coquette, veut être dominée avant le mariage,
» sauf à prendre sa revanche après. Suis la leçon
» et tu m'en diras des nouvelles.

» Il faut qu'un instituteur ait une ménagère, ça
» retient les mauvaises langues, et de plus, ça fait
» aller la maison. Attends-moi, et je te dirai qui
» te convient. Tu ne vois que de grandes filles in-
» cultes dans le bourg... nous irons ensemble
» battre les buissons; nous en ferons sortir une
» tourterelle au bec mignon, aux pattes roses; et
» puis, ton oncle l'abbé doit savoir où est le nid.
» Sois tranquille, je le connais, il ne veut pas
» que tu épouses une grande fille toute en os, dont
» personne n'a voulu. Je me charge des violons
» et je veux une crâne noce.

» Je te ferai connaître, cher petiot, le jour de
» mon arrivée, et, comme tu le dis, nous dédou-
» blerons le lit dans lequel la bonne Gertrude a
» mis quatre matelas. Elle ne fait jamais les cho-
» ses à demi.

» Ainsi, au petit pavillon tient un grand jardin

» où je pourrai faire venir des choux et des roses;
» tu m'annonces des pêchers en plein rapport et
» du raisin muscat. Il y a là-dedans du bon Dieu,
» c'est sûr. Il me semble déjà que je suis installé
» et que nous plantons la crémaillère. Quelle
» fête !

» Vois-tu bien, petiot, quand je serai assis sous
» ma treille entre vous deux, rien ne manquera
» plus à mon bonheur que deux beaux marmots
» de ton espèce. J'en veux deux; conviens que
» je ne demande pas l'impossible.

» A bientôt.

» Ton vieux grognard d'oncle,

» SÉBASTIEN SICOT. »

Cette lettre n'était pas de nature à le calmer. La tourterelle aux pattes roses, au bec mignon lui revenait sans cesse à l'esprit, et il eut besoin de se faire violence pour être tout entier à ses chers enfants. Il se surprenait, oubliant la démonstration commencée, et laissant les petits espiègles lire la leçon au lieu de la lui réciter. Aussitôt il se composait un visage non pas sévère, non pas méchant, mais attentif et patient. Il faut persuader aux enfants qu'on les aime pour qu'ils

nous le rendent. Il les intruisait sans les effrayer, et riait volontiers avec eux. Aussi tous l'écoutaient, s'empressaient à lui obéir et ne lui montraient que des mines éveillées et ouvertes.

L'abbé vint dans la matinée à la maison d'école; en attendant la fin de la classe, il lut son Bréviaire dans l'allée aux violettes. Il appela Flavien dès qu'il le vit libre, l'entretint du beau soleil, des années d'abondance, des années disetteuses, et de son école sur laquelle il appelait chaque jour la bénédiction du ciel.

Il savait que son neveu avait reçu une lettre, et n'osait l'interroger.

Flavien prévint son désir.

« Mon oncle Sébastien m'a écrit, dit-il, je suis tout affligé, il a sa goutte; c'est ce qui l'empêche d'accourir.

— Vilain mal, répliqua le curé, et qui fait bien souffrir.

— Si vous voyiez votre malheureux frère quand la douleur contracte ses traits...

— Dieu me garde de le voir dans cet état; il doit s'en prendre au ciel et apostropher tous les saints du paradis.

— Eh bien! non, cher oncle, c'est ce qui vous trompe; toute sa colère se tourne contre la mère du genre humain; il l'accuse en termes un peu vifs d'avoir causé le malheur des hommes et le sien en particulier. »

L'abbé sourit : « L'accès de goutte, dit-il, lui est venu fort à point pour le retenir.

— Oh! ne calomniez pas son cœur, il viendra, et pour rester; il veut vivre au milieu de nous. Sa maisonnette de là-bas est à vendre. »

L'abbé se cacha le visage dans les mains.

Au bout de quelques instants, il releva la tête et se plaçant devant son neveu :

« J'ai toujours prié Dieu qu'il me l'amenât, ce n'était pas assez : je devais prendre l'initiative, je devais lui tendre les bras. Le point d'honneur l'a retenu, c'était une raison... en aurais-je une à invoquer, moi? Je la cherche et ne la trouve point, ou plutôt j'ai peur de la découvrir. Ce saint habit ne devrait pas abriter l'orgueil; mais l'orgueil prend un masque, et j'y ai été trompé. Était-ce donc assez, cher enfant, de ne pas te perdre de vue? ne devais-je pas autre chose à la mémoire de ta mère,

Je t'ai aimé en égoïste... Sans le vouloir, j'ai été injuste et méchant. »

Flavien le pressa sur son cœur.

D'une voix défaillante, il reprit :

« Pardonne-moi, cher enfant ! » Et levant au ciel ses yeux baignés de larmes, il ajouta : « Et toi, pauvre sœur, douce et résignée victime, pâle étoile disparue... » Il ne put achever, des sanglots lui coupèrent la voix.

La sensibilité de Flavien ne put tenir à ce spectacle... Il était brisé... il pleura et fut soulagé.

Quand leurs cœurs se furent raffermis, ils prirent en silence le chemin du presbytère. L'abbé s'arrêta devant le pavillon.

« Décidément, dit-il, j'achète cette maisonnette pour mon vieil ami. Crois-tu, Flavien, qu'un vieillard et sa servante puissent y vivre heureux ? A-t-il mieux que cela, ton oncle Sébastien ? »

Et comme Flavien surpris ne répondait pas, il ajouta :

« Tu m'as dit, je crois, que sa maison est délabrée, que son jardin est en mauvais sol... Ici, tu le vois, il aura du raisin à revendre. »

Le bon prêtre avait livré son secret. « Je vou-

lais vous réserver à tous deux le plaisir de la surprise... il est rare que le bonheur ne soit pas communicatif... Promets-moi, du moins, d'être discret. Tandis qu'il pensait à moi, je ne l'oubliais pas. »

VIII

L'oncle et le neveu étaient attendus au château.

Flavien avait apporté plus de recherche que de coutume à sa toilette.

Le chemin longeait le rempart au-dessous du cimetière, puis, faisant un crochet à gauche, conduisait à mi-côte du ravin par des pentes habilement ménagées. A partir de ce point, la roche avait été profondément entaillée. Çà et là, on découvrait les traces noires qu'y avaient laissées les explosions de la mine, et déjà quelques plantes étiolées végétaient dans les anfractuosités où le vent et la pluie leur avaient fait un lit de poussière humide. Cette pente se reliait à un plateau en culture, tout brodé de buissons fleuris qui formaient

la démarcation des héritages. Le coteau, par une suite d'ondulations, descendait dans le ravin, au fond duquel mugissait la petite rivière. Il se relevait brusquement et se profilait sur l'autre rive.

L'abbé fit remarquer à Flavien la bizarrerie des accidents de terrain et la confusion des couches géologiques. « Il n'y avait là, lui dit-il ensuite, qu'un petit sentier très-dangereux en beaucoup d'endroits. Cette voie de communication était en projet depuis le premier Empire; des intérêts égoïstes en firent suspendre l'exécution pendant un demi-siècle; je l'ai bénie au commencement du dernier automne. Elle fera la fortune du bourg, qu'elle met en communication avec deuxr iches départements et tout le haut-pays. »

Un pont de pierre reliait les deux rives.

Ils quittèrent la route poudreuse et s'enfoncèrent dans un sentier en lacet bordé de sureau, de troëne et d'églantiers, qui les conduisit à une plantation d'oliviers, couvrant un escarpement assez raide. Bientôt le sol changea d'aspect. Dans un pli de terrain s'était amoncelée la terre végé-

tale que les pluies avaient détachées des hauteurs. Ce n'étaient que buissons embaumés et pâturages luxuriants; les vignes grimpaient aux amandiers en fleur, et le chant des merles animait le paysage.

Ils s'arrêtèrent devant une blanche maisonnette cachée dans une échancrure du vallon. Un vieillard se montra sur le seuil; des cheveux blancs encadraient son visage; sa bonne mine faisait plaisir à voir. Il ôta son bonnet.

Une jeune fille, assise sur une bille de bois, dînait d'une tranche de pain bis et d'une poignée de noix sèches qu'elle retenait dans sa jupe. Un mouchoir bleu, plié en deux, les pointes en arrière et noué sous son menton, lui donnait un petit air mutin. Un gros chien de montagne couché à ses pieds sollicitait de ses yeux tendres une part du frugal repas. Elle se leva, la rougeur au front et fit une révérence. Le chien tourna la tête, reconnut des amis et reprit son attitude suppliante.

« Bonjour, père Baudru, dit l'abbé, comment se comportent les abeilles?

— Juliette et moi, nous venons de visiter les ruches; si ça continue, l'année sera bonne.

— Et la petite Juliette est toujours bonne fille, elle soigne bien son vieux grand-père?

— Je fais de mon mieux, Monsieur le Curé, répondit la jeune enfant, en croquant une noix.

— C'est un bon petit cœur, reprit le père Baudru, aussi tout le monde l'aime-t-il bien. Not'vache n'est heureuse qu'à ses côtés, not' jument rousse la suivrait toute une journée, sans manger ni boire; elle seule peut entrer au rucher à toute heure, sans gants ni masque. Les abeilles se garderaient bien de la piquer; de loin elles reconnaissent sa voix, et lui obéissent au temps de l'essaimage. Bien sûr, le bon Dieu s'occupe de tout ce petit monde; il faut le voir au travail, ça fait honte aux paresseux.

— Je vous amènerai mon neveu que voici, père Baudru, vous lui montrerez vos richesses et lui apprendrez à élever les abeilles; je veux qu'il ait comme moi une demi-douzaine de ruches dans son jardin. Les abeilles ne donnent pas seulement du miel, elles donnent aussi des abricots et des pêches. Oui, mon neveu, le père Baudru vous expliquera ce phénomène; depuis que je possède un petit rucher, grâce aux conseils de ce brave homme, j'ai doublé ma provision de fruits. »

En une demi-heure de marche, l'oncle et le

neveu arrivèrent à la porte du parc, ouverte à leur intention.

Flavien eut un battement de cœur. Les pelouses, les eaux vives, les rustiques passerelles, les bouquets de grands arbres, et les buissons disséminés avec art pour briser l'uniformité des lignes, les oppositions de lumière et d'ombre, les perspectives bien ménagées, les tourelles du château se détachant sur le ciel bleu, les grandes fenêtres cintrées où le soleil faisait des foyers étincelants, cet ensemble grandiose, harmonieux, poétique lui rappela son humble condition. Il soupira tristement.

L'abbé, préoccupé, gardait le silence. Flavien lui demanda la cause de sa tristesse ; il lui répondit : « Je songeais à ce que nous sommes, ou plutôt à ce que vous êtes, vous tous qui apportez dans quelque milieu où vous vous trouviez placé, une activité d'imagination, utile sans doute à la société, malgré ses dangers, mais qui n'assure individuellement ni le repos ni le bonheur. Parlons d'autres choses. Tu ne connais rien, mon ami, aux usages du monde. Sois naturel, il ne t'en faut pas davantage pour tenir, au château comme ailleurs, une bonne place. Règle-toi sur ce que tu verras,

sur ce que tu entendras, et maintiens-toi dans ta sphère. Les femmes de la condition et du caractère de la comtesse sont affables et indulgentes. Je dis de *sa condition*, parce que la fortune ne supplée pas aux bonnes traditions qui sont un patrimoine inaliénable.

— Je ferai de mon mieux, répondit Flavien. »

Du plus loin qu'il les aperçut, le comte vint à leur rencontre et leur reprocha en termes affectueux d'avoir pris le chemin des écoliers.

Dans cette somptueuse demeure, Flavien fut d'abord ébloui. Ce n'était pas un luxe vulgaire qu'il avait sous les yeux. L'esprit et le cœur s'étaient entendus pour plier la richesse à leurs douces exigences. L'air qu'on respirait dans cet harmonieux intérieur avait le parfum de l'opulence heureuse. Flavien s'en laissa pénétrer, et se crut au pays des rêves.

La serre ouvrait sur le salon, elle en était séparée par une cloison de vitrage que tapissaient des héliotropes en espalier : c'est là que les attendaient les dames.

La comtesse les gronda avec une affabilité charmante d'arriver comme en un jour de cérémonie, au moment où on allait sonner le dîner.

C'était une femme jeune encore. Elle avait beaucoup souffert pour sa fille, et il lui était resté un air maladif qui ne déparait pas ses traits finement réguliers. Elle avait de la dignité sans raideur et autant d'exquise distinction que de simplicité. Son langage très-correct était parsemé de mots heureux. Elle possédait le don de plaire; comme toute femme, connaissait ses avantages, et, chose rare, n'en tirait pas vanité.

Elle mit Flavien à l'aise et prit plaisir à le faire causer.

Se rappelant les instructions de son oncle, il ne chercha pas à produire de l'effet; respectueux sans humilité, modeste sans exagération, il fit preuve de tact et d'esprit.

La fille de la comtesse, cachée dans un massif de la serre, paraissait très-occupée d'une fleur rare. Elle avait vu entrer les visiteurs. D'ordinaire elle venait toute rieuse au devant du curé; cette fois, elle était restée à l'écart. De ce qu'avait dit Flavien, elle n'avait pas perdu un mot. La

comtesse qui l'avait, à diverses reprises, cherchée des yeux, l'appela. Elle accourut, joua l'étonnement, s'excusa d'avoir été distraite, montra à l'abbé un enjouement expansif, et fit un salut cérémonieux à l'instituteur.

Flavien sut se posséder; il ne montra ni embarras, ni gaucherie; auprès de la fille, il eut aussi le bénéfice de la première impression. Il était trop troublé intérieurement pour se rendre compte de sa situation, mais son oncle jouissait pour tous deux de son petit triomphe.

Contre l'usage, le comte s'était lui-même occupé de l'éducation de sa fille, s'attachant à rectifier les notions fausses de la vie que lui donnait parfois son institutrice et même certains enseignements de la comtesse. Celle-ci avait peu pratiqué le monde; son intelligence, légèrement repliée sur elle-même, se plaisait plus aux méditations qu'aux observations.

Sous des apparences frivoles, Jeanne cachait une fermeté qui n'était pas de son âge. Pour les choses graves, elle avait ses volontés. Elle tenait à ses résolutions et ne les prenait pas à la légère.

Le comte adorait sa fille; différant en cela de

bien des pères, il la connaissait à fond. Ses sentiments épurés le réjouissaient, mais il était effrayé de ses ardeurs d'imagination.

Les vivacités de Jeanne étaient suivies de délicieux retours.

Elle poussait à l'extrême ses affections, et sa sensibilité très-développée lui causait souvent des chagrins qu'elle enfouissait dans son cœur : c'étaient ses seuls secrets. Il fallait vivre à ses côtés pour ne pas se méprendre sur son caractère.

Son corps comme sa pensée était toujours en mouvement. La moindre gêne la fatiguait; elle avait la mobilité de l'oiseau. Elle s'observait avec les étrangers, mais babillait volontiers dans l'intimité. En discutant, elle maniait la raillerie avec adresse, mais ne savait pas être méchante; du reste, elle reconnaissait ses torts avec tant de grâce, qu'on était heureux de pardonner. Son esprit, plus profond que celui de sa mère, avait de dangereux écarts; il se complaisait à courir vers l'inconnu. Charitable sans discernement, elle faisait le bien pour le bien, et ne consultait que son cœur pour ses largesses. Elle eût donné à tout le monde, de peur d'oublier un malheureux. Enfin sa piété était exemplaire.

A table, Flavien fut placé en face de Jeanne. Il ne pouvait lever les yeux sans la voir. Ce n'était pas la beauté statuaire avec la perfection des lignes et l'ampleur des formes qui la caractérisait. Elle tenait du frêle roseau des poètes, possédait la grâce pudique et la suprême distinction. Il y avait dans toute sa personne un charme indéfinissable.

Flavien était dans le ravissement.

La conversation commencée dans la serre entre le comte et le curé, reprit à table ; il s'agissait de l'abreuvoir. Ce dernier raconta les prouesses des deux meneurs avec lesquels son neveu s'était rencontré sur la banquette de la voiture. La lutte avait été très-vive dans la commune, et l'autorité locale s'était d'abord laissé battre par faiblesse et aussi par calcul. Elle s'était dit que les honnêtes gens crieraient à qui mieux mieux, mais sans danger pour personne, et que la force du fait accompli finirait par leur fermer la bouche ; tandis que les meneurs, s'ils n'obtenaient pas satisfaction, feraient tout le mal possible et ne s'apaiseraient jamais.

« Un pauvre curé, ajouta l'abbé, n'a pas d'intérêts personnels à ménager ; j'ai ramené le maire, le maire a ramené son adjoint ; le maire et l'adjoint

ont ramené le conseil municipal ; le juge de paix et le notaire, qui étaient restés neutres, se sont ralliés à la mairie, et c'est ainsi que nos deux despotes, qui veulent en toute chose substituer leur bon plaisir à la volonté générale, ont été battus au moment où ils chantaient victoire.

— Il a fallu, dit la comtesse en riant, faire intervenir croix et bannière.

— Que voulez-vous ! madame la comtesse, j'ai du moins la consolation d'avoir fait une chose agréable à Dieu et utile aux hommes. »

Le comte félicita son vieil ami, et l'on causa de tout un peu.

Jeanne, préoccupée, gardait le silence. Le curé la taquina pour la forcer à déployer son esprit si finement aiguisé. Il critiqua les arts, la musique surtout, qu'elle aimait passionnément. La ruse fut déjouée ; elle se récusa et chargea adroitement Flavien de la réponse. Il fut d'abord froid logicien, mais il sentit sa faiblesse et se releva peu à peu.

La comtesse souriait ; le comte suivait le jeune orateur avec attention. Quand Flavien eut fini, son oncle s'écria avec feu :

« Vous êtes trop artiste, mon ami, pour un maître d'école. »

La comtesse n'était pas de cet avis. Jeanne écoutait froidement en apparence.

« J'aime les arts, répondit Flavien, et ne suis pas artiste. Si j'étais artiste, serais-je donc, comme vous dites, maître d'école. Je ne me trouve pas du tout malheureux ; je remplis ma tâche avec plaisir et même avec orgueil. Les arts sont mon repos ; si j'étais artiste, ils seraient ma vie. »

La comtesse lui donnait des marques d'approbation ; le comte avait un bon sourire aux lèvres ; Jeanne paraissait distraite.

« Voyez-vous, dit l'abbé, en laissant éclater sa joie, comme il prend feu !

— Je suis calme, mon oncle.

— Oh ! très-calme... à la surface. Je ne t'adressais pas un reproche, mon ami ; sois musicien tant que tu voudras, Dieu n'a-t-il pas fait de l'harmonie la langue universelle de l'humanité !

— C'est vrai, dit le comte, et Leibnitz n'avait pas songé à cela. »

Jeanne avait l'air d'écouter sans comprendre.

L'abbé ne retrouvait plus en elle l'espiègle enfant toujours prête à la lutte, dont les tours d'esprit discrets et les reparties étincelantes le charmaient. Il lui reprocha sa tristesse et l'accusa de

donner des regrets aux mondains hivers de Paris.

Elle sourit.

« C'est une calomnie, monsieur le Curé, dit elle, mais je vous pardonne, car vos yeux démentent vos lèvres. L'hiver a ses plaisirs. J'aime l'hiver quand les arbres chargés de glaçons ressemblent à de grands lustres de Bohême; mais combien je préfère au bruit, à la cohue des salons, la solitude des bois et mes coteaux fleuris. Je déteste le monde.

— Doucement, doucement, répondit l'abbé, gardez-vous des exagérations, chère enfant ; les exagérations pour les jeunes filles sont le piége, le miroir aux alouettes. Si le monde a du mauvais, il a du bon. Croyez-vous que tout soit pour le mieux dans nos campagnes? Vous n'en voyez ici que la surface. L'humanité ne peut revenir sur ses pas; ils sont passés pour toujours ces temps de la félicité terrestre où toutes les filles vivaient aux champs et allaient, comme Rébecca, puiser de l'eau sous les palmiers. Il faut être de son époque, mon enfant ; vous êtes née pour le monde, et vous ne pouvez lui rompre en visière.

— C'est vrai, monsieur le Curé, aussi n'ai-je ni le désir ni l'intention de m'en séparer. Mais le monde n'est pas seulement à Paris, dans les fêtes,

dans les bals ; il est partout où la solitude n'est pas complète. »

Cet incident jeta un peu de froid à table. Jeanne parut en souffrir un instant. Pour effacer tout nuage, elle se mit à babiller comme une fauvette.

Au salon, la comtesse fit asseoir Flavien à ses côtés, et lui demanda comme une faveur, tandis que Jeanne préparait le thé, de distraire par semaine quelques heures de ses occupations pour donner des leçons d'orgue à sa fille. « Je doute, dit-elle, que Jeanne persiste dans sa résolution ; elle est d'une complexion très-délicate, le piano la fatigue. »

Flavien fut modeste, réservé, sa réponse plut à la comtesse.

Elle appela sa fille.

« Remerciez Monsieur, lui dit-elle, il consent à vousprendre pour élève. »

La comtesse plaisanta la jeune enfant sur ce nouveau caprice et essaya de lui persuader que les orgues d'église ne sont pas du domaine des femmes,

« Et sainte Cécile ! chère mère. Riez, riez... si Monsieur a autant de patience que de talent, vous m'entendrez un beau jour accompagner, sans broncher, une messe de grande fête. Vous reconnaîtrez que c'est moi, parce que l'élève n'égalera jamais le maître ; mais je saurai vous émouvoir, et c'est ainsi que je vous punirai d'avoir dit devant Monsieur que j'avais des caprices. »

Elle tendit le front à la comtesse, en reçut un baiser, et se livra à un élan de joie enfantine.

Il fut convenu que les leçons auraient lieu le lundi et le jeudi. Elles devaient commencer le surlendemain.

La soirée se termina par de la musique. Jeanne joua une rêverie de Lacombe. Elle aussi était artiste.

La comtesse et le curé discutaient à voix haute, sans s'occuper des deux jeunes gens. Le comte avait quitté le salon.

Flavien enveloppait Jeanne de son regard fiévreux. Sa conscience eut un réveil qui le fit fris-

sonner. Il se demanda si sa conduite n'était pas un abus de confiance.

Jeanne l'arracha à cette anxiété en le tenant sous le charme. Elle arriva aux derniers accords, et redevint, sans transition, folle enfant. Elle se récria aux compliments de Flavien. « Je ne sais rien, dit-elle, je joue à peu près, j'exprime tant bien que mal ce que je sens, voilà tout. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, ses doigts couraient sur le clavier et lui prêtaient de mélodieux accents qui contrastaient avec sa gaieté.

Quelque chose de triste lui monta aux yeux. Après un instant de silence, elle reprit en riant : « Vous vous êtes imposé une grande tâche, Monsieur ; je suis entêtée et peu docile. J'essaierai de me corriger, je vous le promets. »

Un air de valse lui vint sous les doigts; elle s'arrêta court et ferma brusquement le piano.

Flavien n'entendait rien à ces nuances et ne cherchait même pas à comprendre.

Dix heures sonnaient. Le comte fit atteler. L'oncle et le neveu prirent congé de leurs hôtes. La comtesse eut pour Flavien d'affectueuses paroles,

et Jeanne, avec un gracieux sourire aux lèvres, lui répéta qu'elle se corrigerait.

L'abbé dormit pendant le trajet ou feignit de dormir ; il laissa son neveu à ses vives et douces impressions.

Flavien retrouva Jeanne en songe. Elle avait le costume blanc des anges ; il lui voyait une auréole au front. Ses yeux qui reflétaient l'azur du ciel étaient fixés sur lui. Elle lui disait : « Souffrir, c'est vivre ! »

IX

Le jour de la première leçon était venu. Flavien attendait dans la tribune les dames du château. Il était triste, et les grandes voix de l'orgue, tristes comme lui, faisaient tressaillir les saintes voûtes.

La comtesse et sa fille s'arrêtèrent dans la nef pour prier.

Flavien les entendit venir et n'osa se porter à leur rencontre. Il fut gauche, cette fois.

« Vous avez un peu troublé notre prière, dit la comtesse... vous vous faites écouter. Mais Dieu ne se plaindra pas ; il aime les orgues et vous leur prêtez des accents qui doivent monter jusqu'à lui.. »

Jeanne sourit. Il y avait de l'effarement dans ses traits.

En se plaçant au clavier, elle déposa sur le pupitreses gants et une petite branche d'héliotrope.

Flavien commença la leçon par de rapides démonstrations théoriques. Elle le suivait avec une attention soutenue. Le feu de l'intelligence brillait dans ses yeux, et son âme s'y montrait à découvert.

Flavien se troubla.

La seconde partie de la leçon fut toute pratique. Les pieds indociles de Jeanne se perdaient sur les pédales, il fallait bien qu'il vît, pour les guider, leur petitesse, leur cambrure aristocratique et leurs fines attaches. Il eut d'étranges frissons. Sa conscience lui disait : « Malheureux! tu te perds! »

Jeanne, dans sa vivacité d'imagination, eût voulu tout embrasser sur l'heure; elle avait des impatiences et laissait percer son dépit. « Je ne saurai jamais, » disait-elle, d'un air mutin.

La comtesse croyait à son découragement et se montrait satisfaite. « C'est un instrument magnifique, mais très-fatigant, et ces vilaines pédales, sur lesquelles vous aurez à faire aller vos pieds, vous auront bientôt lassée, ma fille.

— Je ne m'abandonne pas si vite, » répondit Jeanne. Et s'adressant à Flavien, dont le front

était chargé de nuages : « Je vous avais prévenu, Monsieur, j'ai une mauvaise tête... je vais me surveiller. »

Flavien lui expliqua que les touches de l'orgue doivent céder à une pression moelleuse et soutenue. En lui enseignant l'art d'enchaîner les accords, parfois ses doigts se rencontraient avec les siens. Il avait des éblouissements, et sa conscience lui répétait : « Malheureux ! tu te perds ! »

L'heure s'écoula rapide. La comtesse donna le signal du départ. « Déjà ! » dit Jeanne toute soucieuse. Elle prit ses gants et laissa tomber sur le clavier la branche d'héliotrope

Flavien descendit et leur présenta l'eau bénite.

La comtesse montra quelque surprise. Peut-être n'avait-elle pas supposé qu'il connût cette pratique du monde. Jeanne effleura son doigt et le remercia d'un céleste sourire. Il les accompagna jusqu'à leur voiture : « A bientôt ! Monsieur, » lui dit la comtesse, avec une affabilité charmante. Jeanne lui fit un délicieux salut de la tête, et dans ses grands yeux effarés comme au début, il y avait quelque chose de doux et de triste.

Caché derrière les ormeaux séculaires, il suivit la calèche du regard jusqu'au tournant du chemin. En la voyant disparaître, il soupira douloureusement, mit la main sur ses yeux et se perdit dans d'amères réflexions qui lui montrèrent sa folie.

S'armant de toute sa volonté, il sut se vaincre, mais ne profita pas longtemps de sa victoire.

Il revint à son orgue et ne retrouva pas la branche d'héliotrope. Il lui sembla qu'il avait perdu un trésor.

Seul, le fils du custos pouvait s'en être emparé. Il descend comme un insensé. De quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne l'aperçoit pas et se désole. Un refrain populaire, chanté à plein gosier, frappe son oreille et le guide. Il reconnaît Toto, longeant les ruines du donjon féodal. Ne pouvant s'en faire entendre, il s'élance à sa poursuite jusque dans le chemin neuf. Haletant, épuisé, il l'appelle de nouveau. Cette fois, Toto tourne la tête ; quelque chose de blanchâtre pend à ses lèvres. C'est la branche d'héliotrope.

Voilà Flavien bien embarrassé.

Comment la lui reprendre sans mettre en éveil sa curiosité ? Il le réprimande pour n'avoir pas

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

attendu son retour. Le pauvre garçon tout interdit a retiré la fleur de sa bouche, il la froisse machinalement. Flavien est sur des charbons ardents. Avisant un nid dans un buisson suspendu au-dessus de la route, il le lui montre. Pour l'atteindre, il faut gravir une paroi déclive. Le fils du custos dépose sa casquette sur le gazon, y place la branche d'héliotrope et se met en devoir de grimper. Flavien prend la fleur, la passe à sa boutonnière et arrête le dénicheur.

« Je t'ai montré ce nid, lui dit-il, pour que tu le respectes. Les oiseaux des champs sont les serviteurs des hommes, et ils leur donnent de bons exemples sans leur rien demander. Détruire les couvées est un crime. Dans ce nid repose une petite famille sur laquelle Dieu a les yeux. De l'autre côté du chemin, sur cet églantier, le père et la mère nous observent avec anxiété. Leur bonheur ne fait de mal à personne. Jamais parmi ces jolis oiseaux, on ne verra un père fuir la nichée et une mère laisser toute une nuit ses pauvres petits sans leur donner la douce chaleur de ses ailes. Voilà le bon exemple. Ton père possède des champs, mon garçon, eh bien ! ces deux oiseaux dont tu convoites le nid sont pour lui d'utiles auxiliaires ; eux et ceux

de leur espèce purgent les emblavures des insectes ravageurs, ainsi que des larves et des chrysalides qui leur donnent naissance. Chaque couvée est un renfort. Voilà les bons offices. Tu dois protéger ces oiseaux et faire toi-même la leçon à ceux qui leur veulent du mal.

— C'est y Dieu vrai ! En ce cas, gare aux *dénicheux*.

— Contente-toi de leur ouvrir les yeux et de les rendre meilleurs. »

Il fit une grimace, et montrant à Flavien ses poings fermés :

« Quant une fois nos gars en ont tâté, tout ce que je leur dis ensuite leur entre dans la cervelle et n'en sort plus, vrai comme il y a un Dieu.

— En les frappant, tu abuses de ta force, c'est mal.

— Chacun se sert de ce qu'il a, M'sieu. Avec les petits, je touche pour rire ; avec les grands, je cogne sans regarder la place. »

Il avait relevé sa casquette et se disposait à suivre Flavien, mais celui-ci le congédia.

La branche d'héliotrope avait perdu de son prix en passant par les mains impures du malheureux

garçon. Pourtant Flavien crut y retrouver quelque chose de Jeanne. Il la pressa sur ses lèvres et la plaça sur son cœur.

X

Les leçons furent ajournées. La comtesse et sa fille se rendirent à Paris et y restèrent cinq semaines.

Flavien, en apprenant leur départ, ressentit une vive douleur. Mais sa raison prit le dessus. Il crut que Dieu voulait le sauver.

L'école n'avait jamais été mieux tenue. Les élèves chérissaient leur jeune maître ; il avait développé en eux l'esprit d'émulation ; leurs progrès étaient déjà sensibles.

Un matin, il venait de terminer la classe, quand il fut appelé à la mairie. Le délégué du conseil départemental le prévint qu'il assisterait aux exercices du soir. C'était un propriétaire des environs, bouffi de suffisance et de vanité. Toutes les so-

ciétés savantes de l'arrondissement le comptaient au nombre de ses membres.

« C'est une visite toute dans votre intérêt, dit-il à Flavien. On s'occupe beaucoup de vous ; la malveillance perce dans certains propos ; je veux être à même de parler avec autorité de votre enseignement : cet examen me permettra de paralyser les dénonciations calomnieuses. »

Flavien remercia froidement.

Le délégué reprit : « Votre prédécesseur n'avait ni savoir, ni patience, ni tenue. Sa ponctualité en matière de cérémonial n'a pu le sauver. L'inspecteur a dû sévir. A mon entrée dans la classe, les élèves se levaient avec une régularité d'ensemble très-remarquable. Ils écoutaient immobiles et attentifs ma petite allocution... oh! quelques mots seulement. Ils attendaient mon signal pour se rasseoir sans tumulte. Je tiens peu à cela, mais ce n'est pas un mal d'apprendre aux enfants le respect de l'autorité, tout en leur donnant des idées de *précision*. Un aveugle qui connaît les lois de la précision marche plus droit que l'homme inculte, doué de la meilleure vue... »

Flavien eut peine à réprimer un sourire.

Le grave personnage n'avait pas fini. « Votre prédécesseur, dit-il, possédait à fond l'art de flatter les hommes; il méconnaissait mon caractère. Je ne trouvais pas mauvais que ses élèves, en répondant à mes questions, m'appelassent Monsieur le Délégué, mais je condamnais l'humilité du maître. Il leur avait aussi appris à crier : vive Monsieur le Délégué! à ma sortie de l'école. Cette dernière démonstration était peut-être un peu bruyante; il ne faut rien exagérer. »

Flavien, troublé, alla demander conseil à son oncle.

« Cette visite ne présage rien de bon, lui dit ce dernier, je connais l'homme. La lutte commence. Le plus sûr moyen, mon enfant, de déjouer les embûches des méchants, c'est de te conduire en honnête homme et de leur opposer une sérénité constante de cœur et d'esprit. »

L'abbé lui recommanda autant de circonspection que de réserve.

A trois heures, arriva Monsieur le Délégué, vêtu de noir, cravaté de blanc, portant la tête haute et marchant d'un pas solennel.

Les élèves, qui n'avaient pas fait d'exercice préparatoire, se levèrent confusément.

Flavien descendit de sa chaire et ne salua pas assez bas.

Le personnage ôta ses lunettes d'or, les essuya avec soin, les remit en place et, d'une voix enrouée, commença son petit discours de bienvenue.

« Chers enfants, dit-il, vous me voyez le cœur ouvert, le front riant... »

En ce moment-là, précisément, le travail de mémoire auquel il se livrait lui donnait l'air aimable d'un magistrat de parquet qui prononce un réquisitoire.

« Je vous aime et vous le prouve. J'ai contribué de tout mon pouvoir à la construction de cette maison d'école. »

Il disait vrai, mais son zèle n'avait été que le masque de la spéculation ; il s'était défait à grand prix d'un terrain qui ne lui était d'aucun rapport, et avait employé des moyens peu honorables pour rançonner la commune.

« La belle maison d'école ne suffit pas, il faut que l'instruction qu'on y donne soit à la portée de vos jeunes intelligences, et conforme au programme universitaire. Depuis plusieurs années, j'apporte à vos maîtres les conseils de mon expérience, et je leur paye en même temps le tribut d'estime qu'ils méritent... »

Il s'interrompit pour regarder Flavien par dessus ses lunettes. Il lui vit une physionomie froide, impassible et n'en reçut pas le servile témoignage de reconnaissance qu'il en attendait. Sa vanité fut profondément atteinte.

Il reprit avec sècheresse :

« L'instruction, mes amis, *c'est le nerf de la vie.* Nous tous qui nous occupons de vos jeunes années, nous ressemblons à l'artiste qui tire d'un bloc informe une belle statue... »

Un charmant enfant à tête blonde, depuis un instant déjà, avait levé la main. Flavien n'avait pas vu le signe. Le marmot se mit à trépigner, il était chaussé de sabots.

« Qu'est-ce que cela, Monsieur l'Instituteur? Comment laissez-vous à ce point se relâcher la discipline ! »

Flavien prit l'enfant par la main et lui ouvrit la porte. Le petit malheureux se tordait et pleurait à chaudes larmes.

Le délégué était cramoisi ; il se contenait, mais ses yeux avaient une expression sinistre.

Flavien se composa un visage de circonstance.

« Cette interruption, dit-il au représentant de l'autorité, me cause un vif déplaisir...

— Je le comprends, Monsieur.

— Permettez-moi de vous faire observer que la discipline n'a rien à voir dans un cas de l'espèce.

— Vous devez apprendre à vos élèves à se précautionner.

— « Si j'avais pu prévoir... »

— Il fallait prévoir, Monsieur, il fallait prévoir. »

Flavien détourna la tête, son sérieux lui échappait. Il trouva un prétexte, redressa un enfant qui se tenait mal, et revint vers le délégué qui essuyait de nouveau ses lunettes.

« Je vous disais, chers enfants, reprit ce

dernier, que nous tous qui nous occupons de vos jeunes années, nous ressemblons à l'artiste qui, d'un bloc informe, tire une belle statue... Soyez dociles, livrez-vous à nos mains expérimentées et prudentes... »

En ce mement la porte s'ouvrit; le marmot, sans plus de façon, venait reprendre sa place. Il avait eu la précaution d'ôter ses sabots. Flavien l'arrêta d'un geste; l'enfant resta immobile, un pied dans la classe et l'autre dehors. Sa mine effarée provoqua un rire étouffé chez ses petits camarades. Flavien lui-même fut obligé de se mordre les lèvres.

Le délégué était exaspéré, ses narines se contractaient; dans ses yeux passaient des lueurs blafardes...

Il reprit d'une voix saccadée :

« Soyez dociles, chers enfants, livrez-vous à nos mains expérimentées et prudentes, elles feront de vous des hommes; vous occuperez noblement votre place dans la société, et la patrie sera fière de vous. »

Les applaudissemens étaient obligatoires. Fla-

vien donna le signal, mais les enfants profitèrent de ce moment de répit pour rire de leur petit compagnon. Ils battirent froidement des mains, et ne crièrent pas vive Monsieur le Délégué !

Il serait injuste de généraliser ce type étrange. Bien que pris dans le vif de la vie départementale, il n'est présenté ici qu'à l'état d'exception.

Le délégué fit asseoir les élèves, et les exercices commencèrent.

Il s'installa dans la chaire où se trouvait la seule chaise de l'école.

Flavien appela successivement quelques enfants au tableau et posa à chacun d'eux des problèmes appropriés à leur entendement. Ils ne s'en tirèrent pas trop mal.

Au bout d'un quart d'heure, le délégué, fatigué de son rôle passif, interrogea lui-même les élèves. A l'un, il demanda ce que c'était que la terre.

« C'est le monde que nous habitons, répondit l'enfant.

— Pourquoi la terre est-elle ronde, mon ami? »

Question bien audacieuse de sa part, et qui ne

se trouvait assurément dans aucun des livres de l'école.

L'enfant resta coi.

Flavien prit la parole ·

« Permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur le Délégué, que c'est là une question des plus arduos des sciences physiques. Il en est des globules sphériques comme de la cristallisation...

— La terre n'est pas un globule, Monsieur, répliqua le docte personnage, en rougissant.

— Mes élèves, Monsieur, ne peuvent que vous répondre ceci : la terre est ronde, parce que le bon Dieu a voulu qu'elle fût ronde. »

Flavien venait de le tirer d'un cas épineux pour son savoir et sa dignité.

« Très-bien! fit-il avec un aplomb superbe, pourquoi cet enfant ne l'a-t-il pas dit?

— La question n'est pas réglementaire, Monsieur le Délégué. »

Passant à un autre élève :

« Tu connais bien les points cardinaux, n'est-il pas vrai?

Oui, M'sieu.

— Quels sont-ils?

— Le levant, le couchant, le nord et le midi.

— C'est cela. Comment t'y prends-tu pour déterminer le nord, le matin quand il fait du soleil?

— Dame, M'sieu, *j'arregarde* de quel côté vient le soleil et je lui fais face.

— Après?

— Puisque *j'arregarde* le levant, j'ai le couchant derrière moi, le nord à .... à .... à ma droite.

— Bien, très-bien! »

Flavien avait envie de dire : mal, très-mal, c'est à gauche qu'est le nord; mais il ne voulut pas prendre en défaut Monsieur le Délégué.

L'enfant continua :

« Si j'ai le nord à ma droite, le midi est à ma gauche.

— Parfait! cet élève m'a l'air fort intelligent, Monsieur l'Instituteur, il faut vous occuper de lui tout particulièrement. »

Et s'adressant à l'enfant :

« N'es-tu pas le fils d'Onésime Bridois, maître charron?

— Oui, M'sieu.

— Ton père est un brave homme, et tu lui feras

honneur. — Continuons. Sais-tu pourquoi il y a des nuits et des jours?

— Oui, M'sieu, quand le soleil se couche, c'est la nuit.

— Rien n'est plus exact. Mais qu'entends-tu par ces mots : le soleil se couche? Crois-tu qu'il fasse comme toi et se mette régulièrement au lit chaque soir?

— Oh! non, M'sieu.

— Eh bien! comment se couche-t-il?

— Il s'en va.

— Et où va-t-il?

— De l'autre côté de la boule, M'sieu.

— Et tu ne pourrais pas l'attraper à la course, hein! mon gaillard?

— Ni vous non plus, M'sieu. »

L'un des grands faisait des signaux à son camarade pour l'avertir qu'il se trompait.

— Décidément, disait le personnage, cet enfant mérite des soins spéciaux. Il sait et énonce clairement ce qu'il sait. »

Quel triomphe pour Flavien s'il avait pu lui répondre : « Soyez tout ce qu'il plaira aux hommes, Monsieur le Délégué, mais renoncez à inspecter les écoles ; il est tel de mes élèves qui

pourrait vous en remontrer. Ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, Monsieur le Délégué, c'est la terre qui tourne sur elle-même autour du soleil. »

Flavien se maîtrisait, mais à son insu sa physionomie avait une expression railleuse.

Le délégué s'en aperçut et jugea prudent de ne pas pousser plus loin l'examen ; il termina la séance par quelques banales exhortations, qu'il n'avait pas préparées et au milieu desquelles il se perdit.

Surpris de ne pas entendre les vivats qu'il avait introduits dans le cérémonial de l'inspection, il refit péniblement sa harangue, se figurant que cette satisfaction était retardée par l'espérance de l'écouter encore. Après avoir épuisé sans succès toute son éloquence, il reconnut son erreur et sortit indigné.

C'est à peine s'il daigna saluer Flavien qui le reconduisit jusqu'à la porte extérieure de l'école.

L'oncle Nicolas ne put conserver son sérieux, au récit que lui fit Flavien de cette scène, et comme il lui voyait un front soucieux : « As-tu donc oublié mes instructions de ce matin ? lui dit-il. Je sais

bien que dans les luttes de la vie ce ne soient pas toujours le droit et l'honnêteté qui triomphent; mais, s'il le faut, je te défendrai, et je crois que j'aurai aisément raison d'un semblable ennemi. »

XI

Dans les communes rurales, les dévotions du mois de Marie se font sans pompe et dans une solitude presque complète.

Après le rude labeur d'une longue journée, l'homme des champs a besoin de se retremper dans la vie de famille; les heures du soir n'ont-elles pas d'ailleurs leur utile emploi! A son foyer, il répare ses forces; le souper est le seul repas qu'il fait avec toutes ses aises; il le prolonge, parce qu'il y trouve ses distractions et ses joies. C'est au milieu des siens (tous ceux qu'il emploie sont assis à sa table) qu'il trace les occupations du lendemain, à chacun il donne sa tâche, il règle tout, il prévoit tout. Si la ménagère et les enfants le secondent, assurément Dieu veille sur la maison.

La vie de l'artisan, bien que sédentaire, n'en est

pas moins remplie. Lui aussi se lève avec le soleil, et, jusqu'à la nuit noire, il prolonge ses travaux. Les quelques heures qui restent lui appartiennent, il les a bien gagnées. Il les donne à ceux qu'il aime, il en jouit en les voyant heureux.

L'abbé, très-tolérant, faisait venir les écoles; les Sœurs chantaient quelques hymnes, puis il donnait sa bénédiction. La cérémonie, bien que très-courte, n'en était pas moins agréable à la Vierge, cette douce protectrice des enfants.

La comtesse et sa fille, arrivées de la veille, assistèrent à la bénédiction du dernier soir. Flavien les aperçut de la tribune. Les orgues chantèrent un poème d'amour, dans lequel se mariaient la tristesse et la joie. L'espérance en était absente. Mais dans sa candeur, Flavien croyait qu'il lui suffisait d'aimer pour être heureux. Il surfaisait sa nature. C'est le privilége du premier amour d'avoir une phase de spiritualisme et de grandir dans l'abnégation et le mystère. Mais la moins expérimentée des femmes sait bientôt qu'elle est aimée; son regard si timide, si réservé, si chaste qu'il soit, vient jeter le trouble dans ce bonheur tranquille, et fait du demi-Dieu un homme.

A l'issue de la cérémonie, la comtesse et sa fille attendirent le curé sous le porche.

Flavien, les apercevant, se blottit dans l'escalier de l'orgue et laissa passer son oncle. Il s'échappa ensuite par la sacristie et, se cachant dans l'ombre des ormes séculaires, il put, sans être vu, assister à la promenade qu'ils firent tous les trois autour de la place. Jeanne, enveloppée de la douce clarté de la lune, ressemblait à une poétique apparition.

Une demi-heure après, il joua l'étonnement lorsque son oncle lui apprit le retour de la comtesse.

« Ton élève te revient, lui dit l'abbé.

— Un caprice d'enfant, répondit négligemment Flavien.

— C'est vrai. *Elle* se lassera bientôt. Dailleurs sa constitution très-délicate ne supporterait pas cette fatigue. »

Flavien garda le silence. Il entendait le bruissement de ses artères, et il lui semblait que son trouble se lisait sur son visage. Il se mit à battre une marche sur la vitre d'une fenêtre et se retira presque immédiatement.

Son sommeil ne fut qu'un doux rêve.

Son imagination le transporta dans une riante vallée où se jouaient les oiseaux et les papillons dans les fleurs; où le soleil prodiguait l'or de ses rayons; où tout, jusqu'au brin d'herbe le plus menu, trouvait le bonheur dans l'existence; où la terre enfin n'avait rien à envier au ciel. Là, point de lois sociales, point de *fatalité!* Jeanne venait librement à lui, et lui disait : Me voici, je suis à toi, parce que je t'aime!

Quelle immense déception lui apporta le réveil!

Le dimanche suivant, il retrouva Jeanne aux offices.

Il cherchait à s'inspirer de Dieu; mais sa volonté était impuissante. Il lui sembla que la jeune fille, saisissant le sens caché de ses improvisations, était en communication directe avec son âme; sa situation l'effrayait. En vain il appelait la raison à son secours; la fièvre courait dans son sang; et chaque fois que la sonnette du chœur donnait le signal, son profane amour prêtait une voix et une âme à l'instrument divin.

Vingt fois il se pencha sur la nef et enveloppa Jeanne de son regard passionné. A deux reprises, elle leva les yeux vers la tribune. Il ne vit que ses grâces pudiques et se sentit calmé.

Le morceau final fut un chant de désespoir. Peut-être le prolongea-t-il à dessein. Quand il le termina, l'église était vide. Il y avait des orages dans son cœur.

Il s'accouda sur le pupitre. Le malheureux priait.

Le fils du custos mettait tout en ordre dans la tribune. Il déployait une brusquerie qui ne lui était pas ordinaire, parlait entre ses dents, et ses yeux étaient farouches. S'il regardait Flavien, sa physionomie prenait une expression de tristesse et de bonté qu'il accompagnait d'un mouvement d'épaules.

Flavien fut tout surpris de le trouver planté à ses côtés. Il remarqua son air consterné; mais n'étant pas d'humeur à lui adresser des questions, il descendit.

Toto le suivit et le tira par la basque de son habit, au moment où il allait s'engager dans l'escalier qui conduit à la place.

« Hé bien! qu'y a-t-il? lui dit Flavien avec impatience.

— Ils ne le porteront pas en paradis, foi de Toto!

— De qui parles-tu donc?

— Des deux méchants gars qui veulent mener le bourg, et qui n'aiment pas le neveu à M'sieu votre oncle.

— Et que disent-ils?

— De vilaines choses, mais on les leur fera rentrer dans la gorge. Quand je cogne, je cogne dur, et je cognerai.

— Je te le défends.

— M'sieu ne veut pas que je cogne, je ne cognerai pas; mais ils boiront un coup aussi vrai qu'il y a un bon Dieu. L'eau n'est pas froide, après une belle journée de soleil... Je ne les laisserai pas au fond, je les repêcherai, c'est mon métier. Je ne demande qu'une chose au bon Dieu, c'est que ça leur paralyse la langue.

— Dieu nous commande, mon ami, de rendre le bien pour le mal. Après tout, que peuvent-ils dire?

— Ils disent hautement qu'ils sauront bien jeter M'sieu à bas, et le forcer à partir. Ils appellent M'sieu calotin... oh! mais il boiront un coup! »

A l'exaspération du pauvre garçon, Flavien opposa un visage tranquille.

« Ces vilains projets, lui dit-il, n'autorisent pas la honteuse action que tu médites. »

Le fils du custos, n'osant tenir tête à Flavien qu'il aimait de tout son cœur, essaya de lui donner le change :

« Si ce n'est pas pour M'sieu, ce sera pour moi. Ils m'appellent *l'idiot* et me brutalisent, même lorsque je leur rends service. Un bain ne peut pas faire de mal, M'sieu. Si je cognais, à la bonne heure; mais je promets de ne pas cogner. L'eau est claire comme un cristal. Ils m'ont retenu pour une grande pêche ; la barque peut chavirer, ça se voit tous les jours; et puis, M'sieu, ils savent nager. »

Dirigeant ses poings crispés vers deux individus qui traversaient la place : « Les voilà, M'sieu, ils se rendent au cabaret du père Simoneau, de l'autre côté de la rivière. Je vais rôder par-là, histoire de savoir ce qui se passe. Le père Simoneau est un vieux malin, on lui a ôté son bureau de tabac... il n'a qu'à bien se tenir, s'il veut conserver son débit de boissons. Il vend à cache-pot, et il a deux caves. Les commis n'ont pas le nez fin, mais je sais où est le nid. »

Flavien lui recommanda la charité et la prudence.

« Après ça, dit le rusé compère, d'un ton calin, si le bon Dieu ne veut pas, *il saura bien l'empêcher*. Toto n'a pas de méchanceté, M'sieu, mais il est juste. »

Flavien ne se laissa pas abattre. Il éprouva même un secret orgueil à se voir ainsi attaqué.

Sa virilité se réveillait.

XII

La fille du maire et le receveur de l'enregistrement s'étaient entendus pour prendre leur leçon en commun. Le maire n'y avait vu aucun inconvénient. Les études se poursuivaient avec régularité ; les progrès des deux élèves étaient peu sensibles.

Mlle Eulalie était venue au monde dans la saison des fleurs. L'anniversaire de sa naissance fut fêté par un grand bal. Flavien ne put se dispenser d'y paraître.

Dans la salle à manger du maire, on jouait la bouillotte sur l'envers de la toile cirée qui servait aux repas de la famille. La fumée de tabac enveloppait les joueurs et la galerie. La partie était

animée, et MM. les *Gros-Bonnets* paraissaient y prendre grand plaisir.

Il y avait trois ordres dans le bourg : l'aristocratie, les *Gros-Bonnets* et les petites gens.

Le conseiller général, le comte, deux ou trois propriétaires des environs et le curé constituaient l'aristocratie.

Les *Gros-Bonnets* se recrutaient dans la bourgeoisie; les fonctionnaires, quelques gros marchands, un cafetier, le principal aubergiste en faisaient partie. C'était là qu'était la force.

Les *Gros-Bonnets* marchaient volontiers avec la mairie.

Le secrétaire de la mairie était le personnage le plus important de cette coterie; il y exerçait une influence incontestée. C'était un garçon de vingt-cinq ans, que sa mauvaise conduite avait fait chasser de l'administration des ponts et chaussées, où il avait exercé l'emploi de conducteur. Il s'occupait d'arpentage, et se ménageait, par ce moyen, des intelligences avec la campagne. Il avait la parole facile et attirait l'eau au moulin. Le moulin était l'arrière-boutique de son père, prêteur à la semaine, qui battait monnaie avec les souffrances de la petite culture. Dans un départe-

ment de l'est, quinze années auparavant, ce bon M. Doublet avait subi une condamnation flétrissante pour usure. Ce précédent, trop connu, ne lui ayant pas permis d'aspirer à des fonctions publiques, il s'était habilement emparé de l'autorité, en glissant son fils au secrétariat de la mairie.

Le père de Mlle Eulalie portait l'écharpe, mais de fait, le bon M. Doublet était maire, et personne ne se fût avisé de le tracasser au sujet de sa petite industrie, qui lui rapportait gros.

Le brigadier de gendarmerie jouissait d'une grande considération dans le camp des *Gros-Bonnets*. Il avait un port superbe, une tenue irréprochable ; à cheval, il semblait ne faire qu'un avec le noble animal qui paraissait fier de le porter. Sa moustache, toujours cirée, avait des pointes démesurées ; et, à la grande joie de la fine fleur des *Gros-Bonnets*, il émaillait son langage de jurons formidables. C'était le plus doux des hommes. Sa femme exerçait sur lui une puissance absolue. La fine mouche, au courant de toutes les affaires publiques et mystérieuses du bourg, en tirait parti au profit de ses petites passions. Aucune femme ne l'aimait, toutes l'adulaient ; malheur à qui l'avait pour ennemie.

On rangeait dans la catégorie des petites gens les boutiquiers de bas étage, les cultivateurs peu aisés et les artisans.

Personne n'eût avoué cette classification ; l'origine s'en perdait dans la nuit du demi-siècle, elle s'était peu à peu glissée dans la nouvelle constitution sociale et avait sournoisement pris la place des trois ordres de l'ancien régime. On l'avait sinon adoptée, du moins subie, et elle était devenue une vérité de fait pour tout le monde.

La parenté de Flavien avec le curé lui créait une situation exceptionnelle : elle l'élevait à la dignité d'aristocrate. Il était considéré comme une force active ajoutée à celle du presbytère.

N'oublions pas que nous sommes au bal.

On introduisit Flavien dans la pièce occupée par les joueurs.

« A la bonne heure! s'écria le maire en l'apercevant, voilà la *musique* qui arrive; les petites vont être bien heureuses. Je croyais presque que vous ne viendriez pas. Il y a temps pour tout. La danse est de votre âge, que diable! Si le bonhomme d'oncle se fâche, on lui mettra de l'eau dans la burette. »

Et tout le monde de rire aux éclats.

Il reprit : « Ma fille préfère la danse aux pilules du père Beaudoin et ne s'en trouve pas plus mal, au contraire. »

Nouveaux rires.

Tous les yeux se tournèrent vers l'un des joueurs, vieillard à face de Silène. Il souleva lentement ses lourdes paupières et haussa plus lentement encore les épaules.

C'était l'autorité médicale du bourg.

La porte du salon s'ouvrit. Mlle Eulalie, haute en couleur et couverte de sueur comme une fleur de rosée, venait en personne, attirée curieusement par cette formidable explosion de gaîté. Une douzaine de joyeux visages lui faisaient escorte. Elle courut vers Flavien, le prit familièrement par le bras et l'entraîna.

« Voilà, dit-elle à ses invités, le neveu du curé, l'instituteur communal, l'organiste de la paroisse, et quoi encore?... Un cavalier accompli, s'il sait aussi bien tenir sa place au bal que dans la tribune de l'orgue. »

Flavien s'inclina. Cette singulière présentation n'était pas de son goût.

Il fut examiné assez indiscrètement. Le rece-

veur qui était assis au piano, en trois glissades vint lui serrer la main.

« Nous allions jouer aux jeux innocents pour nous délasser, reprit M^le^ Eulalie, cela vous amusera. Est-ce que vous avez peur de nous?

— Mais non, Mademoiselle.

— Mettez-vous à votre aise. Nous sommes de bonnes filles et ces messieurs aiment à rire. Faites comme eux, prenez du bon temps, soyez gentil et gardez pour l'école ce visage sévère. »

Flavien sourit.

Sur un signe de Mlle Eulalie, il se fit un grand mouvement de chaises. Flavien attendait : toute place lui était bonne. Mlle Eulalie lui désigna un siége près d'elle. Cet honneur qu'il n'avait pas recherché lui attira un regard peu aimable d'un tout jeune homme, qui se trouvait séparé d'une demoiselle blonde, réputée l'un des meilleurs partis de l'endroit. De l'autre côté, la chaise était prise.

Ils étaient une vingtaine au jeu. Mlle Eulalie avait à sa droite le receveur de l'enregistrement ; mais elle le boudait avec un malin plaisir.

Un enfant fut d'abord placé dans le cercle.

Pendant que le *furet* passait de main en main, Mlle Eulalie eut pour Flavien des attentions affectées. Elle parut n'être au jeu que pour causer avec lui à voix basse.

Après avoir épuisé les banalités, elle passa en revue la plupart de ses hôtes. Lui désignant une vieille dame très-*parcheminée*, coiffée d'un petit chapeau de peluche noire tirant sur l'oranger, et qui causait avec une vieille femme très-obèse :

« C'est la débitante de tabac, elle nous doit son bureau. Un peu commère, un peu harpie, mais bonne femme au fond pour ceux qui lui *reviennent*. Elle possède une fille unique, la petite vous fait face. Un peu sotte, figure de mouton, élevée chez les sœurs et ne sachant absolument que son signe de croix. Légèrement sournoise : c'est sa coquetterie. Elle a toujours une odeur de régie qui fait éternuer. Le chef de la gare voisine la recherche, mais il n'est plus jeune. Elle aspire au clerc du notaire. Le gaillard n'a pas froid aux yeux, vous le reconnaîtrez, il a une raie au milieu de la tête. Il se croit intéressant, il est bête. — Cette grande blonde, à l'air sentimental, c'est Marthe. J'en aurais fait ma meilleure amie, si elle ne rêvait pas toujours. Elle a la beauté du diable; sa dot assez

rondelette ne gâte rien ; mais cette enfant est toujours dans les nuages, à la recherche d'un demi-Dieu. Elle n'est pas aimée, elle est trop fière... fière de quoi? je vous le demande? Elle est née entre une botte de luzerne et une gerbe d'avoine. Son père, gros fermier, passablement décrassé, mais avare de ses écus, a une femme qui sait mieux que lui se faire honneur de son bien. D'aucuns prétendent qu'elle va trop vite. L'an dernier, elle venait à la source avec des dentelles de mariée, et parée comme un autel. »

Mlle Eulalie était lancée ; les interruptions amenées par les incidents du jeu la dérangeaient sans la distraire ; il est si bon de médire, de calomnier et de se faire écouter.

« Les deux vieilles, reprit-elle, qui, dans ce coin, jouent à la brisque avec acharnement, se détestent comme chatte et souris. L'une est veuve d'un géomètre mort dans les forêts au service de l'État, et qui a été assez benêt pour la laisser presque dans la misère, à force d'avoir été honnête homme. Sa fille est destinée à coiffer Sainte-Catherine. La petite n'est pas mal, mais elle louche. C'est la troisième à votre droite. Elle a sous le nez quelque chose de trop masculin : à sa place

je m'abonnerais chez le barbier. — Le gros bouffi placé à sa gauche a emprunté à mon père les mille écus qui lui ont été nécessaires pour acheter le greffe de la justice de paix. Il aura dix mille francs de l'une de ses tantes. Il fait sa cour à la petite, mais il perd son temps: elle doit épouser un commis de la préfecture, beau jeune homme, qui a tout pour lui, sauf la réputation de sa mère. — L'autre vieille est la femme d'un conseiller municipal, exerçant la profession de marchand de fourrages. Elle joue chaque dimanche pour gagner cinquante centimes ; s'il lui arrive de les perdre, elle a pendant toute la semaine un visage d'enterrement. Dans son ménage, elle tond sur un œuf, et va en cachette ôter de la mangeoire la ration d'avoine du cheval. Mal lui en a pris : l'an dernier, l'animal furieux lui a fracassé l'épaule ; je gagerais que la leçon ne l'a pas corrigée. Son mari la supporte ; elle le déteste. Ils ont deux enfants. Le fils fait des affaires à Paris ; on ne le voit plus au bourg. La fille sera riche ; elle a le cerveau légèrement fêlé et la figure en passoire. Le secrétaire de la mairie l'épousera, dit-on, pour sa dot. Examinez-le : en lui passant l'anneau, il lui presse la main. Quand ils valsent ensemble, il la compromettrait

si l'on était méchant. C'est un pis-aller..; il avait visé plus haut. »

Elle baissa modestement les yeux, et Flavien comprit.

Ce mouvement de vanité, accompagné d'un mystérieux soupir, la détacha du jeu ; l'anneau fut pris dans sa main. Ne voulant pas entrer dans le cercle, elle donna le signal du rachat des gages.

On s'embrassa : les jeux innocents n'ont pas été inventés pour autre chose. Au temps où l'éducation, dans la classe moyenne, avait le bon parfum de la vie de famille, les baisers donnés en jouant, sous les yeux des grands parents, n'avaient rien d'impur. La jeune fille rougissait en tendant son front, et le jeune homme n'y portait les lèvres qu'en tremblant. Aujourd'hui tout est changé. L'éducation des femmes se ressent de l'existence toute extérieure qui a succédé à la vie de famille. Le saint amour du foyer domestique est passé à l'état d'abstraction ; les mœurs ont perdu ce qu'elles avaient de naïf, de frais et de pudique dans la jeunesse.

La pensée de Flavien se reporta à la fille du comte. Il se perdit dans son rêve et se retrouva agenouillé devant cette vierge qu'aucun souffle

humain n'avait souillée, et que protégeait une mère chrétienne.

Il se mit au piano et joua en automate. Quand, épuisée, haletante et sans voix, Mlle Eulalie lui frappait sur l'épaule et lui faisait signe de s'arrêter, il s'arrêtait.

De temps à autre, une vieille servante apportait un plateau chargé de rouges-bords.

Durant une de ces haltes, Marthe se rapprocha de Flavien. Ses yeux noirs à reflets de velours contrastaient avec la blancheur de son teint et sa blonde chevelure. Flavien retrouvait en elle les poétiques ondulations de taille familières à Jeanne, la même douceur dans la voix, la même pureté du front, et aussi la même physionomie souriante et triste. Elle lui était sympathique, et il eût voulu qu'elle ne trempât pas ses lèvres roses et finement découpées dans un breuvage de cabaret.

En rougissant, elle lui demanda s'il voulait se charger des basses dans un quadrille à quatre mains.

« Je ne suis pas bien forte, dit-elle, mais vous serez indulgent. »

Il accepta et trouva un mot heureux qui fit monter un léger vermillon aux joues de Marthe.

Timide au début, elle s'enhardit bientôt et déploya tout son savoir. Elle avait un doigté brillant et nuançait avec goût. Comme Flavien, agréablement surpris, la félicitait. « Je ne sais comment cela se fait, répondit-elle ; je ne me reconnais pas moi-même. »

Il y eut entre eux un long silence.

Marthe le rompit la première ; il y avait quelque chose de caressant dans le son de sa voix.

« Vous devez bien vous ennuyer, dit-elle ; pourquoi ne dansez-vous pas ?

— Je ne sais pas danser, Madèmoiselle.

— Cela s'apprend sans qu'on y pense, il ne s'agit que de s'y mettre.

— Je ne crois pas que jamais j'essaye.

— Et pourquoi ? Invitez-moi, je ne rirai pas si vous vous trompez, et je vous apprendrai ce que je sais. »

Décidément, se disait Flavien, c'est un bon petit cœur.

Il la remercia avec effusion, et ajouta qu'il ne comprenait rien au plaisir de danser. Elle le regarda toute étonnée ; ses doigts se perdirent sur le clavier.

Les danseurs se récrièrent.

Mlle Eulalie fit une maligne allusion à son air rêveur, à ses doigts distraits.

Marthe devint écarlate.

L'aimable enfant eut de la peine à se remettre.

Le quadrille fini, elle s'enfuit sans adresser une parole à Flavien, et se mêla aux autres jeunes filles.

Les danses durèrent une heure encore. Les joueurs de bouillotte envahirent le salon et donnèrent le signal de la retraite.

Flavien ne songeait plus à Marthe.

XIII

Pendant un mois, la comtesse conduisit régulièrement sa fille aux leçons.

Jeanne montrait à Flavien ce mélange de gaîté enfantine et de tristesse énigmatique qui l'avait frappé dès le premier jour.

La peur de se trahir par un mot, un geste, un mouvement de physionomie astreignait Flavien à une surveillance si sévère de lui-même qu'il ne vivait plus, pour ainsi dire, extérieurement. Deux ou trois fois, Jeanne oublia des fleurs. Il osa se demander si elle n'y avait pas mis pour lui quelque chose de son âme. Après son départ, il cherchait ce quelque chose adoré, croyait le trouver, l'aspirait, se l'assimilait. C'était son bonheur, son grand, son immense bonheur ; mais il ne l'obtenait

que par une coupable témérité; ne soupçonnait-il pas Jeanne d'être sa complice!... Il se reprochait bientôt cette faiblesse, et rentrait avec une candeur toute juvénile dans son rêve d'abnégation absolue et de douce souffrance; il la trouvait douce sa souffrance, il en faisait sa chose, sa vie, bien qu'il en pût mourir.

Jeanne ne se bornait pas à traduire sur les grandes orgues la pensée des maîtres, elle s'essayait à laisser ses doigts agiles, trop agiles, courir au gré de ce qu'elle appelait son caprice. Son improvisation était toujours un chant mélancolique qui saisissait l'âme. Elle cherchait l'ampleur des sons, des accords, et s'en rapprochait chaque jour davantage. Flavien était fier des progrès de son élève, et pourtant ils augmentaient son mal. Il voyait arriver l'époque fatale où les leçons allaient finir.

La comtesse lui témoignait une bonté dont il se trouvait indigne; en aimant sa fille, ne trompait-il pas sa confiance! Il se disait : « L'amour n'est pas une volonté, je n'ai pas cherché à aimer cette adorable enfant... Je l'ai aimée dès le premier jour, sans définir ce que j'éprouvais, sans me douter que c'était de l'amour... Elle ne saura jamais ce qu'il y a dans mon âme, dussé-je en mourir!... »

Ce raisonnement ne calmait que momentanément ses scrupules d'honnête homme.

Il fit avec son oncle quelques visites au château, y dîna une fois encore. Jeanne ne changea pas; elle conserva son double aspect de mélancolie et d'enjouement et sa vivacité fébrile.

Le comte prêta à Flavien quelques ouvrages intéressants, entre autres une *Vie des Peintres de l'École italienne*, qu'il dévora. A chaque page, il faisait une découverte psychologique qu'il vérifiait sur lui-même. Il apprenait à se connaître. La plupart des grands hommes dont l'existence se déroulait devant lui, avaient aimé. L'amour avait été le levier de leur génie. L'amour leur avait appris à planer sur l'humanité et à se tenir plus près du ciel que de la terre. Ils avaient trouvé dans l'amour, non ce bonheur parfait que rêvent les intelligences indolentes et stériles, mais cette activité fiévreuse qui transfigure l'artiste et le conduit à la gloire. Il se disait : « Cet amour qui les a fait grands, il est là dans mon cœur, il pourrait m'élever comme il les a élevés... Moi aussi, je me sens artiste. Que me manque-t-il donc pour vivre de ma vie! »

Et sa raison abattue lui répondait : « Il te manque la liberté ; tu ne t'appartiens pas, pauvre maître d'école ! »

Un soir, le livre lui échappa des mains, il se surprit les yeux mouillés de larmes et s'écria dans un moment d'exaltation : « L'art est libre dans l'individu enchaîné, et il a l'infini pour domaine. Que m'importe la gloire bruyante ! Tout est en *Jeanne* et Jeanne est tout pour moi ! »

Dès qu'il ouvrait son orgue expressif, il lui semblait que la jeune fille allait venir. Les premiers accords qu'il frappait étaient un doux appel. Il s'incarnait à ce point dans sa pensée, qu'il entendait le frôlement de sa robe, qu'il trouvait flottants dans l'air les parfums de son haleine, qu'il percevait distinctement son souffle et jusqu'aux battements de son cœur. S'il lui avait été donné de laisser trace dans l'humanité, c'est dans ces moments-là qu'il eût conquis son auréole d'artiste.

Pendant ses promenades solitaires, alors qu'accoudé sur le parapet des falaises, il contemplait la demeure de Jeanne, sa rêverie finissait par la

même vision ; il sortait de lui-même et se voyait joûtant avec courage dans le grand tournoi de la vie. Toujours vainqueur, il recevait des mains de la vierge heureuse et fière la couronne qui était aux yeux de tous plus qu'une glorieuse récompense, un gage avoué d'amour.

XIV

Le receveur était évidemment rentré en grâce; la coquetterie de Mlle Eulalie s'était laissé vaincre.

Flavien fit dans la tribune de l'orgue des remarques qui l'attristèrent.

Un soir, le fils du custos, l'apercevant sur l'esplanade, vint à sa rencontre et lui fit comprendre qu'il avait quelque chose à lui révéler. Flavien ne le rebuta pas.

« Parle! mon garçon, lui dit-il, je t'écoute.

— Eh bien! M'sieu, on jase... vilaine maladie de la langue, ça tient au pays.

— Laisse jaser, mon garçon.

— Il y a des yeux qui voient, M'sieu.

— Les yeux sont faits pour voir,

— Oui, M'sieu, mais il ne faut pas, s'il y en a long comme le bras, en mettre une lieue de pays. *Ils* savent, M'sieu, que la servante de la fille du maire reste en bas, et que la demoiselle n'est pas seule là-haut. (Il désignait la tribune.) Ils savent que la fille du maire et le jeune homme viennent de bonne heure et que vous arrivez tard. Ils me voient sous le porche siffler en regardant voler les hirondelles... Tout ça, c'est du louche pour eux, et ils jasent, M'sieu, que ça me donne des démangeaisons par tout le corps. »

Flavien sentit quelque chose de froid lui passer sur le cœur.

Le fils du custos reprit en baissant hypocritement les yeux :

« Je sais bien que je ne devrais pas rester sous le porche, quand ils sont là-haut ; mais le jeune homme me donne dix sous, M'sieu, et Toto n'est pas riche. Après ça, si M'sieu veut savoir ce *qu'ils manigancent* là-haut... »

Flavien prit un visage sévère.

« Je ne veux rien savoir, lui dit-il ; c'est mal, c'est très-mal de te mettre du côté des calomniateurs, et tu ne mérites pas la gratification qu'on te donne. »

La foudre tombant aux pieds du pauvre garçon ne lui eût pas causé une plus violente secousse. Ses cheveux se dressèrent, et l'on eût dit que le sang allait lui sortir par tous les pores. Il jeta sur Flavien un regard de bête fauve... puis riant aux éclats :

« L'idiot peut se tromper, dit-il, mais le bon Dieu ne l'a pas fait méchant. Puisque je puis prendre les petites pièces blanches, je les prendrai, M'sieu... Non, non, Toto n'est pas méchant, et il sait ce qu'il vaut. »

Flavien ne croyait pas au mal. A ses yeux, les travers de Mlle Eulalie n'autorisaient pas une accusation de perversité, et il ne pouvait s'imaginer que le receveur, quel que pût être le relâchement de ses mœurs, osât profaner la tribune de l'orgue.

Le surlendemain, Flavien n'aperçut pas le fils du custos sous le porche. Mlle Eulalie et le receveur étaient dans la tribune. Une grande contrainte régnait entre eux.

On attendit une demi-heure. Toto ne parut pas. Mlle Eulalie était taciturne, inquiète, agitée. Le receveur n'avait pas son aplomb ordinaire. Il offrit de se mettre à la soufflerie : Mlle Eulalie re-

fusa froidement et descendit dans la nef où l'attendait sa femme de chambre.

Le receveur, pour se donner une contenance, s'exerça un instant sur les pédales muettes, puis il partit les traits bouleversés.

Flavien, le cœur serré, se disposait à descendre, quand il vit se soulever le couvercle d'un vieux coffre à cierges, qui servait de banc dans la tribune. Il tressaillit et se figura qu'il avait mal vu; mais Toto lui montra sa face sinistre : il avait le sang à la tête, ses cheveux étaient droits comme des aiguilles et ses yeux flamboyaient.

« Malheureux! lui dit Flavien, que faisais-tu là?

— J'ai cru que j'y mourrais, M'sieu ; mais Toto a la vie dure.

— Ainsi, tu espionnais !

— Je voulais savoir si je gagnais honnêtement mon argent. *Le maudit idiot* lui règlera son compte au *fignoleux*, et ce sera pain bénit.

— Voyons, que s'est-il passé?

— Ah ! M'sieu, presque rien, et les méchants ont tort. »

Il fit une affreuse grimace et ajouta en ricanant :

« Il l'a embrassée, M'sieu, dans la maison du bon Dieu... La demoiselle a pleuré, c'est une justice à lui rendre, ça ne lui a pas fait plaisir. Il l'a prévenue, ce grand brutal, qu'il sauterait, à minuit, par-dessus le mur du jardin de M'sieu le Maire. Pourquoi faire? je vous le demande... Elle lui a répondu des choses que je n'ai pas entendues, le sang me *bourdonnait* dans les oreilles; mais il ne sautera pas, M'sieu, il ne sautera pas, foi de Toto! »

Il sortit de la boîte aux cierges et fit jouer ses articulations.

Flavien était atterré.

« Maintenant, mon garçon, il faut le taire et garder pour toi ce que tu as vu, ce que tu as entendu.

— Toto, M'sieu, n'est ni méchant ni bavard.»

Quand ils furent dehors :

« Tu as bien compris, lui dit Flavien, le receveur doit escalader, cette nuit, le mur du jardin?

— J'ai bien compris, M'sieu; mais si ça se peut, j'irai me promener de ce côté tout seul... avec mon chien. »

Et comme Flavien le regardait d'un air inquiet et interrogateur, il ajouta :

« M'sieu peut être tranquille, Finot n'est pas une méchante bête. Quand c'est histoire de rire, il n'entame que les culottes; dame! tant pis pour les *figuoleux* qui les ont trop collantes. Et puis, M'sieu, Finot n'a pas la rage. »

Cet incident affligea profondément Flavien. Aurait-il pu croire à tant de perversité! Mais n'était-il pas lui-même un grand coupable? N'avait-il pas plus d'une fois oublié Dieu dans la tribune de l'orgue, pour mettre son amour, ses adorations aux pieds de Jeanne? Dieu ne le repousserait-il pas comme un des déshérités de sa grâce!

Il pria... Il lui semblait entendre une voix lui dire : « Malheureux, tu t'es perdu. »

Effrayé, il invoqua sa mère, la supplia de lui rendre la confiance et le courage. Dans cette mystique exaltation, l'idéal qu'il s'en était formé revêtit une forme et lui apparut. Sa mère vint à lui, il la vit, c'était bien elle... son pâle et beau visage lui souriait.

Sa mère était pour lui l'ange de l'espérance, douce messagère de miséricorde et de pardon.

XV

Le chant des fauvettes éveilla Flavien. Depuis longtemps le soleil était au-dessus de l'horizon. Des groupes nombreux stationnaient sur la place; le maître-chantre, le sacristain et Toto s'entretenaient avec dame Claudine, à la porte du presbytère.

Il se rappela la promenade nocturne qu'avait projetée le fils du custos; une vague inquiétude lui serra le cœur.

Le maître-chantre, dès qu'il l'aperçut, lui apporta la grande nouvelle, et tandis qu'il faisait son récit d'un air consterné, un nouveau groupe se forma devant la maison d'école. Toto vint grossir le nombre des curieux, et feignit d'écouter de toutes ses oreilles.

Dans le sentier des saulaies qui longe le jardin

du maire, le receveur avait été terrassé et défiguré par un « loup-garou. » Aux cris poussés par la victime, disait le chantre épouvanté, l'horrible monstre avait disparu comme une fumée.

Le maire, croyant qu'on assassinait un homme derrière son jardin, avait décroché son fusil, mais il n'avait osé ouvrir la petite porte qui donne sur les champs.

Sa fille avait eu une violente attaque de nerfs.

Le receveur était à deux doigts de la mort.

Flavien lança un regard sévère à Toto qui manifestait plus de terreur que le chantre, et le fit entrer dans le jardin de l'école.

« Vous avez commis une méchante action, lui dit-il d'un ton sévère.

— C'est pas moi, c'est mon chien; mais M'sieu peut être bien tranquille, Finot ne jasera pas.

— Que s'est-il passé? je veux tout savoir.

— J'avais mis la vieille robe noire du chantre, et la peau de bique à p'pa me couvrait la tête; les nuits sont si fraîches.

— Malheureux! si l'on vient à te découvrir...

— Ah! bien oui... le fils du brigadier m'a vu à onze heures et demie couché dans la soupente; je lui apprenais à faire des lacets pour la bête à poil

— Comment des lacets?

— Oh! histoire de passer le temps, M'sieu, son père n'en saura rien. Quant à Finot, je l'avais teint en noir, et il n'était pas reconnaissable; aujourd'hui il est blanc comme de la farine. Il a été un peu vif; dame! M'sieu, il n'aime pas les voleurs.

— Il ne s'agissait pas d'un vol, et ton devoir était de le retenir.

— M'sieu veut rire; il y a vol et vol. Après ça, certains vols sont une punition du ciel. Les oiseaux, comme M'sieu disait à propos de leurs nichées, veillent jour et nuit sur leurs petits; not'maire ne veille sur son enfant ni la nuit ni le jour. Si not'maire connaissait la vérité, bien sûr je goûterais de la prison, et pourtant je me flatte de lui avoir rendu un fier service.

— Etait-il besoin que ton chien étranglât à moitié ce jeune homme?

—Dame! M'sieu, une fois lâché... Il était temps: le *fignoleux* s'était élancé sur la grande borne, et de là au faîte du mur, il n'y a pas loin. S'il eût sauté de l'autre côté, Finot le suivait et, cette fois, l'étranglait sans miséricorde, et c'était la justice du bon Dieu.

— Je m'imagine que Mlle Eulalie n'était pas au jardin.

— Non, M'sieu; mais le *fignoleux* connaît les êtres de la maison, et il eût risqué le coup de fusil pour arriver au mariage.

— Qu'en sais-tu, malheureux? »

Il répondit en prenant un air piteux :

« Si je me trompe, M'sieu, ça ne tire pas à conséquence. Ce n'est pas ma faute si le bon Dieu m'a fait plus bête que les autres. Toto n'entend malice à rien, il dit tout ce qu'il pense... Toto n'est pas méchant. »

Il ajouta d'un ton calin : « Si M'sieu n'a pas besoin de moi, je vais faire la chasse aux *dénicheux* de merles. »

Flavien le laissa aller. Il se préoccupait plus des suites de cette malheureuse affaire pour le pauvre garçon, que des blessures du receveur. Il plaignait le fils du custos et se demandait comment avec tant de clairvoyance et de lucidité d'esprit, il avait pu persuader à toute la population du bourg que sa raison n'était pas plus droite que son corps. Il ne doutait pas que ceux qui l'avaient surnommé *l'idiot* eussent été pris au piége. Toto, en effet, jouait ce rôle par calcul et s'en trouvait bien.

Personne ne se défiait de lui; la commisération qu'il inspirait l'aidait à vivre suivant ses instincts d'indépendance. Il faisait les commissions des deux côtés de la rivière, braconnait en tout temps pour les riches qui le payaient bien, et pêchait de nuit et de jour pour tout le monde. Sonner les cloches, mettre en mouvement la soufflerie de l'orgue, c'était son grand travail, son travail d'honneur, et il en tirait vanité. Il possédait plus de gros bon sens que bien des gens du bourg qui se croyaient des aigles, mais n'en laissait paraître publiquement que juste ce qu'il fallait pour conserver le bénéfice de la position qu'il s'était faite, et dont il partageait les produits avec son père. Il ne rentrait jamais au logis les mains vides; et plus d'une fois la semaine, du printemps à l'automne, le custos fermait sa porte pour écorcher un lièvre ou plumer un faisan qu'il savourait comme une manne céleste.

Le presbytère fut pris d'assaut. Le tragique événement était mis sur le compte du diable. Toutes les femmes avaient peur et venaient demander à leur pasteur de l'eau bénite. Il ne parvint pas à rassurer la population. Il alla visiter

le receveur, dont l'esprit se frappait, et finit par le convaincre que son imagination avait fait les frais de cette déplorable scène, et qu'il avait été mordu par un chien errant.

Mais dans le bourg, le diable resta le seul coupable.

Ce n'était pas assez des mesures habiles qu'aprises Toto, une complication d'événements lui vint en aide pour égarer l'opinion. Avant la classe du matin, il entra tout essoufflé à la maison d'école.

« Qu'est-ce encore? lui dit Flavien.

— Ah! M'sieu, le diable en veut aux habitants du bourg; toute la nuit, il a fait des siennes. La clavelée s'est déclarée dans la bergerie de François Taupin; les deux vaches du père Vautru n'ont plus de lait. Chez le notaire, les pintades ont disparu, enfin une demi-douzaine de petits enfants ont la rougeole. M'sieu ne dira pas, après ça, que le bon Dieu ne s'occupe pas des affaires de Toto. Il y a bien autre chose : en m'en retournant, j'avais pris par l'abreuvoir, et l'eau en est toute jaune ce matin; ça ressemble à de la fleur de soufre. Faut voir par là... ce n'est que gens la face à l'envers, fuyant

sans oser regarder en arrière, poussant ou tirant leurs bêtes. Le bourg est sans dessus dessous. Le père Beaudoin, sauf le respect que je dois à M'sieu, va vider toutes ses fioles. Le *remégeux* fait déjà bouillir ses herbes dans le sang d'une poule noire; c'est un bon commerce, M'sieu, on y gagne plus d'argent qu'à vendre de la arine. Un autre malheur est arrivé, le receveur a voulu qu'on passât un fer rouge dans les morsures que lui a faites Finot. Il a mandé le père Beaudoin. A jeun, il n'a pas la main sûre, le père Beaudoin. Quand il a bu, il prendrait sa bouche pour son oreille, et il avait bu, M'sieu..., il ne tenait pas sur ses jambes. Il n'y alla pas de main-morte, à ce qu'on dit; il paraît que d'un côté le *fignoleux* n'a plus face humaine. C'est bien fait. Toutes les filles en tiennent pour lui, M'sieu, et elles font plus de tapage que si le feu avait pris à l'église.

— Tu auras des remords éternels, malheureux, si le receveur succombe.

— Oh! pour ça, non, M'sieu; s'il meurt, c'est pas ma bête qui l'aura tué, ce sera l'autre, le père Beaudoin; mais il ne mourra pas, M'sieu, il ne sera que défiguré d'un côté, et *finement* il ne l'a pas volé. »

Les bambins de l'école exagéraient la terreur générale. Flavien ne put réprimer leur babil. Chacun racontait son histoire qu'il tenait de sa mère ou de son aïeule ; autant de récits où l'absurdité s'alliait à la superstition. Il était de son devoir de les détromper. Il leur expliqua que le loup-garou n'avait jamais existé et que le diable *qui faisait tant de mal aux hommes* n'avait pas le pouvoir de se montrer à eux. Ils avaient si bien sucé les croyances de la famille en matière d'apparitions, que certains des plus grands en arrivèrent à se dire entre eux : « Comment un homme si savant ne croit-il pas à ce que croit tout le monde ! ».

Une grande agitation régna dans le bourg et se propagea au dehors.

La police se donna beaucoup de peine pour ne rien découvrir, et Toto trouva moyen de se faire agréer des gendarmes pour les aider dans leurs recherches.

De l'autre côté de la rivière, le receveur passa pour mort.

Vers la fin du jour, la comtesse vint aux informations au presbytère. Jeanne l'accompagnait.

L'oncle et le neveu se promenaient au jardin.

D'un mot, l'abbé la rassura. Comme elle le pressait de questions, il invita Jeanne à se faire aider de Flavien pour cueillir un bouquet qu'il destinait à la Vierge, et conduisit la comtesse vers l'un des bancs rustiques de son allée de tilleuls.

Un léger vermillon monta au front de la jeune fille.

Elle cueillit la première fleur et suivit une direction opposée à celle qu'avait prise Flavien. Mais il revenait à chaque instant vers elle, lui apportant les fleurs qu'il avait choisies. Bientôt elle en eut les mains pleines, et ne put les retenir. Elle lui tendit le bouquet, leurs doigts restèrent un instant entrelacés. Ressentit-elle le contre-coup de l'émotion qu'éprouva Flavien? Qui le pourrait dire? Elle détourna vivement la tête, et sans transition, se mit à parler musique. Au même instant, apercevant un de ces insectes appelés par les enfants oiseaux-mouches, qui voltigeait sur une touffe de belles-de-nuit, elle s'en amusa, le poursuivit, essaya de le prendre, et se tournant vers Flavien toute essoufflée : « Il s'est enfui, » dit-elle, et elle accompagna ces mots d'une moue charmante.

« A propos, reprit-elle, comme frappée d'une idée subite, vous voulez donc nous quitter? Mon père a écrit hier de Paris qu'il s'occupait de vous. »

Cette nouvelle surprit Flavien et l'attrista. Il répondit qu'il n'avait pas d'ambition, de peur d'en trop avoir, et il ajouta :

« Je suis fier de l'intérêt que j'ai inspiré à M. le Comte; mais s'il me connaissait mieux, il saurait que je suis content de mon sort.

— Instituteur communal, c'est peu, dit-elle en hésitant; et elle s'empressa d'ajouter : Ne vous sentez-vous pas fait pour une position meilleure?

— Non, Mademoiselle, ce peu me suffit, et relativement il est beaucoup pour moi. Ici, je m'appartiens presque. Tout un petit monde m'obéit et m'aime. Je verse dans de jeunes cœurs les notions morales qui sont le point de départ de toute bonne direction, et j'y développe l'amour du travail. Je trouve chaque jour en moi une force nouvelle, et mon existence a un but. »

Elle le regardait avec étonnement.

Il reprit : « Je suis pénétré de reconnaissance, Mademoiselle, pour tout le bien que me veut M. le Comte, mais je fais des vœux ardents pour que,

revenant de l'opinion qu'il a conçue de mon caractère, il me laisse à ma chère maison d'école.

— Vous êtes artistes pourtant.

— J'aime mon orgue, Mademoiselle, et quand je fais passer en lui ce que j'ai dans l'âme, que m'importent les bruits extérieurs? Je suis heureux de m'entendre vivre; le plus souvent, ma pensée m'emporte dans un monde autre que celui-ci. Vous le voyez, je serais malheureux si je devais m'inspirer uniquement de la terre pour être compris de la foule.

— J'entends, dit-elle avec tristesse, vous avez de l'orgueil.

— Qu'entends-je, Mademoiselle! de l'orgueil, parce que j'aime l'isolement. Je ne suis qu'un pauvre organiste de village, un peu fou, peut-être... mais que voulez-vous, Dieu fait bien ce qu'il fait, et il n'y a ni raison ni profit à lutter contre sa Providence.

— Dieu aime les nobles ambitions, dit-elle, et je vous plains.

— Vous me plaignez! Je suis loin d'avoir mérité cette marque d'intérêt, Mademoiselle. Si je devenais ambitieux, je ne sais où serait la limite...

Peut-être mon ambition se porterait-elle vers l'impossible.

— L'impossible! vilain mot qui trahit la faiblesse humaine. Si j'étais homme, il me semble que pour moi vouloir serait pouvoir. »

Le jour baissait. La comtesse donna le signal de la retraite.

Jeanne voulut porter le bouquet à la Vierge.

L'église était plongée dans une demi-obscurité ; un phénomène d'optique particulier aux heures du soir en doublait l'étendue. Il s'en exhalait une odeur d'encens qui pénétrait l'âme. Tous s'agenouillèrent sur l'une des marches de l'autel. Flavien était placé près de Jeanne... La jeune enfant priait du plus profond de son cœur... ; que demandait-elle à la Mère miséricordieuse, dont la main est toujours ouverte, et qui a des consolations pour toutes les souffrances? Un rayon lumineux, dernier reflet du jour, l'enveloppait de sa douce clarté et prêtait quelque chose de divin à sa candeur virginale.

Jeanne fit deux parts du bouquet et en présenta une à Flavien.

Il ne put vaincre son émotion, sa main tremblait en faisant son offrande.

Jeanne s'en aperçut.

Leurs regards se rencontrèrent.

La peur de s'être trahi troubla Flavien ; la pâleur de la mort envahit son visage, il fut obligé de se soutenir à l'autel.

Jeanne l'examina, inquiète, puis sourit tristement.

Elle venait de découvrir qu'elle était aimée.

XVI

Flavien avait informé son oncle Sébastien que le pavillon était loué provisoirement, avec promesse d'achat, et qu'il y serait comme un prince. L'abbé lui ayant recommandé de respecter son secret, il avait commis ce petit mensonge sans scrupules de conscience.

Le bon prêtre ne se possédait plus. Par ses soins, le pavillon était devenu une fort jolie bonbonnière. Il y avait tenu les ouvriers pendant trois semaines. Tout y était neuf, verni, luisant à l'intérieur, comme pour y recevoir une jeune épousée. Le parterre était garni de fleurs, et le jardin en bon état faisait honte à celui de l'école qui était très-négligé.

Flavien avait aussi menti pour son propre compte dans sa lettre au vieux soldat; mais le

juge le plus sévère lui aurait pardonné de grand cœur. Il lui avait écrit :

« Vous dites, cher oncle, que tout en aimant » bien mes orgues, je me sens des dispositions à » aimer autre chose que cet instrument du bon » Dieu. Je ne sais si j'aimerai jamais une femme » assez pour en faire ma ménagère. Ai-je donc le » temps d'aimer?

» Savez-vous qui j'aime autrement que tout ce » que j'aime? Ma mère qui vient quelquefois me » visiter. Je la vois, je l'entends... elle est ma » force et mon courage. J'aime encore une belle » image de la Vierge... elle est dans mon diurnal... » J'espère que vous n'en serez pas jaloux.

» Je ne cherche rien, je ne demande rien, je » ne veux rien. Vous aurez beau battre les buis- » sons, il n'en sortira pas pour moi de tourterelle » au bec mignon, aux pattes roses. En viendrait-il » une, je dirais : le bel oiseau! et ce serait tout.

» J'ai été injuste en vous écrivant qu'il n'y avait » ici que de grandes demoiselles sèches et raides; » j'ai vu deux ou trois gracieuses personnes. L'une » d'elles, plus modeste que ses compagnes, me » toucherait peut-être sans mon diurnal, mais j'y

» ai mis mon cœur; il s'y trouve si bien, qu'il
» n'en veut plus sortir.

» La femme, dites-vous, est un joli petit ani-
» mal qui s'apprivoise facilement. Savez-vous,
» cher oncle, que cela n'est pas encourageant.
» Est-ce donc pour la possession d'un joli petit ani-
» mal qu'on voit les hommes faire tant de folies?
» Vous m'avez mal compris : je n'ai aucun goût
» pour le mariage. Ce n'est pas vous qui pourriez
» me faire un crime de ma grande soif de liberté,
» car vous êtes resté vieux garçon; c'est à cela
» que je dois le bonheur de vous avoir pour père.
» Vous m'allez dire que je n'ai pas de neveu à éle-
» ver, c'est vrai; mais dans mon école ne vien-
» dra-t-il pas quelque jour un pauvre petit or-
» phelin... Je lui rendrai, cher oncle, tout le bien
» que vous m'avez fait, et je payerai à Dieu ma
» dette. »

Flavien terminait sa lettre en lui recommandant de se défaire au plus vite de sa maudite goutte, pour apporter la joie au presbytère.

Le vieux soldat ne donnait pas signe d'existence La goutte était tenace. Ecrire était pour lui une

affaire d'état, il ne s'y décidait qu'à la dernière heure.

Chaque jour, l'abbé s'informait s'il y avait du nouveau; deux mois d'attente lui avaient paru un siècle. Flavien lui montrait un visage confiant et ne cessait de lui répéter : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles! »

Elle arriva enfin la lettre tant désirée.

« La Sablonnière, ce 2 juillet...

« Cher petiot,

» Ma jambe est désenflée, et Gertrude fait les » paquets. J'ai vendu ma maison à un huissier qui » aime le chèvre-feuille et les roses, c'est rare.

» Que diable me racontes-tu donc avec ta » Vierge et ton diurnal? Le cœur est pris, petiot; » on ne trompe pas un vieux renard de mon es- » pèce. Quand je vois trembler la feuille, je sais » d'où vient le vent. Rester célibataire, toi, al- » lons donc! est-ce que cela se peut! Ne me » prends pas pour modèle, car ma vie de garni- » son ne ressemblait pas à ton existence de maî- » tre d'école. J'arrive, corbleu! et je t'attends au » débuché.

» Tu ne dis pas comment tu t'y es pris pour

» souffler le pavillon à cet autre podagre que mon-
» sieur mon frère voulait y installer. Et le prix?
» tu ne m'en parles pas. Que de distractions te
» cause déjà ton diurnal? Et tu oseras me regar-
» der sans rire, et tu me diras d'un air innocent :
« mon oncle, je n'ai pas de goût pour le ma-
» riage... » Taisez-vous, monsieur l'hypocrite! Je
» vois que j'aurai mes deux marmots, j'y tiens
» d'abord, c'est ma marotte. Les meilleurs raisins
» sont ceux de sa vigne, on n'aime jamais les en-
» fants des autres comme on eût aimé les siens.
» Il est bien dur quand vient l'âge d'avoir une
» étrangère pour garde-malade, et la vie n'est
» bonne que lorsqu'elle est partagée.

» Mais j'ai l'air d'être votre dupe, monsieur mon
» neveu, en vous prêchant la haine du célibat.
» N'allez pas rire de votre vieil oncle, corbleu!
» Fais le mystérieux tant que tu voudras, pauvre
» conscrit en amour, j'ai deviné ta charade. Tu
» n'as pas eu besoin de moi pour lever la tourte-
» relle; à la bonne heure! je te nomme capo-
» ral.

» Mais la besogne n'est qu'à moitié faite, mon
» garçon. N'oublie pas mes instructions : toujours
» oser, ne rien brusquer et ne jamais perdre de

» vue ce que l'on vaut. Voilà le secret des plus
» habiles.

» Avec la vieille Gertrude et tout mon bata-
» clan, je serai à ta porte mercredi prochain, cher
» petiot, à cinq heures du soir. J'espère que tu ne
» nous laisseras pas coucher à la belle étoile. Si
» l'abbé me montre les dents, serviteur très-hum-
» ble, je rengaîne tout ce que j'ai dans le cœur,
» et me console avec toi en plantant des choux,
» et surtout en les mangeant. Tu sais que je suis
» philosophe : c'est précisément ce qu'il m'a tou-
» jours reproché. Il y a fagots et fagots. Ce diable
» d'abbé me fait peur : je le vois encore avec sa
» mine d'il y a vingt ans. Amollis-le, petiot, et
» dis-lui qu'il n'est pas l'homme du bon Dieu, s'il
» ne vient à moi le cœur aux lèvres et le pardon
» au cœur. Comprends-tu que deux frères soient
» restés vingt ans séparés, bien qu'étant à une
» journée de carriole. Rien que d'y penser, j'en-
» tre dans une colère noire contre moi-même. Mais
» je suis son aîné... S'il veut faire un pas. . Al-
» lons, n'en parlons plus; et pour le reste, à la
» grâce de Dieu !

» A mercredi, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il
» tonne! Corbleu! j'ai cassé ma pipe... c'est ta

» faute... ma meilleure!.. Je t'embrasse tout de
» même, et je crois que si j'osais, j'embrasserais
» monsieur mon frère; ne le lui dis pas au moins,
» je suis son aîné.

» SÉBASTIEN SICOT. »

Flavien courut au presbytère.

L'abbé, assis devant la fenêtre de son oratoire, à moitié voilée de clématites, méditait un texte sacré. Il fut tout surpris en apercevant la tête de son neveu, qui avait fait une trouée dans le feuillage.

« Te voilà tout bouleversé, lui dit-il, qu'y a-t-il donc?

— Il y a qu'*il* arrive mon oncle.

— Qui?

— Lui! votre frère.

— Quand?

— Après-demain.

— Tu as une lettre?

— Un mot.

— C'est bien, dit l'abbé, qui ne pouvait cacher son émotion, laisse-moi. »

Flavien s'en alla bien heureux.

Entre les deux classes, l'abbé ne parla pas de

son frère; mais au moment où Flavien se disposait à quitter le presbytère, il passa son bras sous le sien et le conduisit au pavillon. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, l'air circulait partout; dans les pièces tournées au levant, le soleil faisait d'ardents foyers de lumière.

L'abbé se hâta de tirer les volets.

Un lit avait été dressé dans la chambre principale; un Christ couronné de buis bénit était appendu le long de la muraille. « C'est une installation provisoire, dit l'abbé. Ton oncle Sébastien n'aurait pas eu toutes ses aises au presbytère, et dans la maison d'école il se fût trouvé à l'étroit. Aussitôt arrivé, il couchera chez lui. J'espère que je n'aurai pas de visiteurs à héberger de toute la quinzaine, car j'ai mis mon dortoir au pillage. »

Gertrude n'avait pas été oubliée; un bon lit avait été préparé pour elle dans une petite pièce attenant à la cuisine.

Flavien entendit l'abbé se dire à lui-même en soupirant : « Vingt ans! quelle séparation, quand la vie est si courte!.. Quelle faute, et quelle épreuve!.. »

Ils descendirent au jardin pour voir comment se comportaient les vignes.

XVII

Claudine avait étalé toutes ses casseroles au soleil, elles étaient reluisantes à s'y mirer. Elle plumait une grasse volaille, et le custos, qui lui servait d'aide dans les jours de gala, apportait une assiette de fraises qu'il venait de cueillir au jardin. Toto arrivait de son côté avec un sac d'écrevisses et deux belles truites saumonées, comme lui seul en savait prendre.

Flavien était très-agité. Un de ses jeunes enfants, le plus éveillé, le plus espiègle, mais aussi le plus sensible, lui demanda tristement s'il était malade. « Non, mon enfant, répondit-il, en lui faisant une caresse ; c'est un grand bonheur que Dieu m'envoie.

— Un grand bonheur ! »

Et le doute de l'enfant se lisait dans ses yeux.

« Quand tu seras homme, cher petit, tu éprouveras comme moi de ces bonheurs qui se replient sur eux-mêmes et ne montent pas au visage. Tu seras heureux, car tu as un bon cœur. »

L'abbé ne se montra pas de la journée. Claudine avait prévenu Flavien que « monsieur le curé » ne rentrerait pas avant le soir. Comme il la regardait en face, elle se troubla et rougit. En traversant le jardin, il avait jeté un coup d'œil du côté de l'oratoire. Les rideaux étaient fermés, mais ils joignaient mal, et il avait parfaitement reconnu la silhouette de son oncle dans l'attitude de la méditation.

A quatre heures et demie, il partit à la découverte.

Au sortir du bourg, la route est encaissée et sinueuse. Il monta sur le talus le plus élevé et suivit le sentier le long des blés.

L'oncle Sébastien apportait en toute chose la ponctualité de l'état militaire; cinq heures venaient de sonner : il ne devait pas être bien loin.

A peine Flavien eut-il atteint la crête de la

rampe, qu'il aperçut une lourde voiture avançant péniblement en lacet; deux vigoureux chevaux en avaient toute leur charge; mais il ne vit sur la banquette ni le vieux soldat, ni dame Gertrude. Il descendit rapidement la côte et ne retrouva toute sa joie qu'en découvrant, accrochée à l'un des montants de la voiture une pipe de sa connaissance, monstrueuse tête de Turc, à chaînette d'argent, avec un tuyau de mérisier, long d'un mètre. C'était la pipe d'apparat du vieux soldat.

Tandis que, la main rabattue sur ses yeux, il explorait la route jusque dans le vallon, à la recherche de son oncle, cette exclamation haute en couleur le fit tressaillir. « Quelle chienne de montée ! »

La voix était partie de derrière la haie qui bordait le talus.

Il s'élance, pénètre par une brêche dans le sentier. Le vieux soldat s'arrête interdit. Il ne s'attendait pas à cette brusque arrivée. « C'est le petiot ! » s'écrie-t-il, en brandissant sa canne... Il ne put en dire davantage, Flavien était dans ses bras.

La première émotion passée, le vieux soldat recouvra sa liberté d'esprit et de parole.

« Il n'en fait jamais d'autre, dit-il; parce qu'on

a vu le feu, monsieur se figure qu'on est de fer. On ne surprend pas ainsi son monde, que diable! Il a bonne mine tout de même! »

Gertrude n'osait l'embrasser, elle en mourait d'envie : le maître d'école était devenu pour elle un personnage. Flavien ouvrit les bras à celle qui avait été sa nourrice et presque sa seconde mère.

« Nous voici donc réunis, cher oncle !

— Il était temps, je broyais du noir là-bas. Et monsieur mon frère, a-t-il un bon visage?

—Je ne crains qu'une chose, c'est que son bonheur le fasse trop souffrir.

— Corbleu! ça me fait plaisir, ce que tu me dis là. C'est égal, je voudrais que ce fût fini. Je redoute un éclat de sensibilité, petiot; je préfèrerais un éclat d'obus. On se donne la main, on s'embrasse, voilà toute l'explication; puis on se met à table. Le cahot, le grand air m'ont crânement ouvert l'appétit.

—Nous souperons, nous boirons, nous trinquerons, cher oncle.

— Nous boirons! Comme il vous dit ça... Est-ce que tu sais boire, marmot? A ton âge, j'étais sergent ou caporal, et la poudre altère. »

Ils montèrent tous les trois sur la banquette; le

voiturier s'assit sur le brancard, et l'attelage doubla le pas. Le vieux soldat devint soucieux quand la voiture entra dans le bourg. Remarquant des curieux aux portes : « Est-ce ma moustache qui les attire? » Et il ajouta : « Corbleu! voilà que mon ventre commence à danser comme le jour où je vis le feu pour la première fois. Allons, conscrit, du courage!... Ce n'est pas un ogre que ce monsieur l'abbé. »

Claudine, toute endimanchée, pérorait avec Toto à la porte du presbytère. Sans doute elle se lamentait et perdait patience. En apercevant la voiture, elle leva les bras au ciel et rentra précipitamment.

« Ah ça! où me conduis-tu, petiot! demanda Sébastien d'une voix pleine d'émotion.

— A la maison d'école.

— C'est cela, un terrain neutre. »

Flavien fit arrêter devant le presbytère.

« Diable! dit l'oncle, tu es logé comme un prince. »

Flavien le prit sous le bras, le conduisit jusqu'à l'oratoire, ouvrit la porte, le poussa doucement et la referma vivement sur les deux frères.

Il attendit au jardin, se félicitant de son stratagème.

Au bout d'un instant, des sanglots étouffés vinrent jusqu'à lui, et il entendit ces mots que prononçait une voix défaillante : « Relève-toi, je n'ai rien à te pardonner. Un ministre de Dieu ne se met pas aux pieds d'un homme. C'est bête, Nicolas; je ne puis pleurer, moi, et ça me brûle. Laisse-moi, je veux m'en aller... j'ai besoin de prendre l'air, j'étouffe. »

Flavien s'élança vers l'oratoire pour mettre fin par sa présence à cette scène déchirante.

D'une main, le vieux soldat tenait la porte ouverte, le visage défait, la poitrine haletante; il cherchait à fuir. Son frère enlaçait ses genoux et se laissait traîner sur le parquet.

L'arrivée bruyante du jeune homme ne lui fit même pas lever la tête.

« Je veux ton pardon, disait-il, ne me refuse pas cette charité d'où dépend mon repos.

— Je suis plus coupable que toi, j'ai eu les premiers torts, j'ai causé tout le mal...

— C'est moi, te dis-je, qui suis la misérable créature. Je t'ai aimé de loin, je t'ai toujours suivi de mes yeux pleins de tendresse; mais l'orgueil m'a empêché d'aller vers toi... j'ai méconnu un devoir sacré, j'ai repoussé de mon cœur la parole de Dieu.

— Je te retrouve tel que tu étais il y a vingt ans, exagérant tout, le mal comme le bien. Moi aussi, Nicolas, je t'ai toujours aimé; mais chaque fois que j'ai levé un pied pour courir vers ta paroisse, l'autre n'a pas voulu le suivre. Je ne sais à quoi cela tient; tu n'es pas un mangeur d'hommes, que diable! Ce n'est pas le cœur qui faisait défaut, ce n'est pas la tête non plus; je voulais... et je ne pouvais pas. Une douce voix me disait : « Allons, » Sébastien, un bon mouvement!.. c'est ton frère. » Si j'ai causé votre division pendant ma vie, » unissez-vous après ma mort. » C'était notre sœur bien aimée, c'était la mère du petiot qui descendait du ciel tout exprès pour... et... C'est bête d'en chercher si long, on s'embrasse sacreb..! c'est ta faute, tu me fais jurer... Bon! voilà que je pleure à présent. Eh bien! j'aime mieux ça, ça soulage.

— Ah! cruel, s'écria l'abbé d'une voix déchi-

rante, fallait-il donc en un pareil moment me rappeler la pauvre martyre! »

Ses sanglots redoublèrent; le vieux soldat, ne pouvant soutenir ce dernier choc, sanglotait plus fort que lui.

Flavien avait le cœur brisé. Il souleva l'abbé par les épaules et le jeta dans les bras du vieux soldat.

L'étreinte fut longue. Il fallut que Sébastien, qui n'avait plus de voix, laissât tomber le pardon de ses lèvres.

« Petiot, petiot. dit-il à Flavien, tu m'as pris en traître! »

Tous trois confondirent leur joie, leur bonheur et leurs larmes.

Le souper se ressentit de ces violentes émotions. Les mets furent à peine entamés, au grand désappointement de Claudine. Il y eut aussi de longs silences.

Par-dessus ses lunettes, l'homme d'église attachait ses yeux bleus sur la bonne grosse figure du militaire, que ce regard persistant embarrassait, bien que l'âme épanouie s'y montrât tout entière; c'est à peine s'il osait boire. L'abbé demanda de son

meilleur vin, celui qu'il réservait pour les tournées pastorales de Monseigneur. Un éclair passa dans les yeux de Sébastien qui était un fin connaisseur.

« Hé! hé! dit-il, il paraît qu'il y a un asile pour la vieillesse au presbytère. »

Flavien lui décrivit le pavillon de la cave au grenier, n'oublia ni le jardin si bien planté, ni les treilles de muscats, ni les pêchers en éventail, et l'assura, sans sourciller, que les constructions étaient sans valeur dans le bourg, tant on y avait bâti depuis peu.

« Quelque soit le prix de vente de votre maison de là-bas, lui dit-il, il vous permettra de payer le pavillon et de vous arrondir d'un champ ou d'une prairie. Je vote pour la prairie; vous ferez des élèves, cher oncle, et vous remporterez des médailles aux concours agricoles.

— C'est une idée, répartit l'abbé. On achète d'un pauvre diable une belle bête toute engraissée, on obtient la prime, la médaille, les honneurs, que sais-je! et l'on se fait une réputation... N'allons pas sur les brisées des habiles. Nous remplacerons les bêtes de concours par une bonne vache laitière, c'est plus moral; puis on est sûr

de boire son lait sans eau. N'écoute pas, cher frère, les mauvais conseils de Flavien.

— Chose conclue, va pour la prairie! nous aurons du laitage de première main, nous mangerons des raisins muscats, et il y aura tous les jours une bonne tranche de lard rose pour les amis.

— Tous les jours? dit malicieusement l'abbé.

— Pourquoi pas? »

Flavien lui marcha sur le pied. Il comprit et se hâta d'ajouter :

« Sauf les jours maigres, bien entendu ; ce n'est pas après m'être réconcilié avec le ciel que je voudrais me mettre mal avec l'Eglise. Tu sais, frère, j'ai toujours la même passion pour le lard ; ça me profite. Il te faut, à toi, monsieur l'abbé, des petits plats, je m'en aperçois, et ça ne te profite guère. C'est égal, quand tu nous feras l'honneur de t'asseoir à notre table, on te servira des petits plats, de la façon de Gertrude, et une fois que tu y auras goûté, tu n'en voudras plus d'autres. Ah! dame, bernique pour le vin ; je n'en ai pas d'aussi cossu que le tien. Un autre jour, quand on sera bien en train, on lui dira deux mots à ton vin ; aujourd'hui ça ne passe pas ; patience, patience, on se rattrapera! »

La conversation se maintint sur ce ton jusqu'à l'heure de la retraite.

Une nouvelle crise attendait les deux frères. Avant de se séparer, ils se prirent la main et s'attirèrent mutuellement. Cette étreinte éveilla la sensibilité de l'oncle Nicolas; en voulant retenir ses larmes, il sentit les sanglots lui monter à la gorge. Son frère, qui ne pouvait pleurer, frappait le parquet de sa canne et s'écriait : « C'est bête ! j'en ai le sang dans les yeux, il me fera mourir d'apoplexie. »

Il se dégagea et s'enfuit.

L'abbé se laissa tomber sur son fauteuil et congédia Flavien qui, lui aussi, essuyait ses larmes.

Sébastien attendait son neveu à la porte. « Assez d'embrassades comme cela, lui dit-il ; à mon âge on a tantôt fait de passer l'arme à gauche. Ce diable d'abbé ne songe qu'à lui... il pleure, ça lui fait du bien, et il ne voit pas que j'étouffe. Tu lui diras de rengaîner ses larmes, sinon, foi de Sébastien ! je m'établis dans une enceinte fortifiée avec du canon. Ces hommes d'église, ça leur est

égal de tuer les gens, ils les envoient en paradis. Je ne suis pas pressé de partir, moi, j'ai la faiblesse de tenir à la vie... »

Il gesticulait en marchant. Revenant à son idée, il ajouta : « Je ne veux pas mourir, je n'ai qu'à moitié fait ma besogne ; ne faut-il pas te trouver maintenant une madame Flavien qui te mènera par le nez, mon garçon, tout comme les autres. Ne te récrie pas... les plus heureux mortels sont les gens menés par leurs femmes. Ces hommes forts, vois-tu, qui vantent à tout propos leur indépendance en ménage et la soumission de la bourgeoise, de deux choses l'une, sont l'esclave de leur femme ou sa victime, et ils ne trompent personne. Je sais ça, moi ! S'il y a tant de célibataires, c'est qu'il y a trop de maris qui jouent avec le feu, et ce n'est pas aux doigts qu'ils se brûlent, les malheureux ! Après tout, sont-ils bien à plaindre ? On ne leur fait jamais attendre la soupe, va ! on les aveugle à force de tendresse... C'est égal, il vaut mieux être mené que d'avoir une femme si tendre. O les petites chattes !.. Règle générale : une femme qui fait trop souvent patte de velours n'a pas la conscience tranquille. Mais où diable ai-je la tête avec toutes ces balivernes !.. Quand

tu me vois parti, petiot, il faut me retenir. Ce diable d'abbé m'a dérangé la cervelle. »

Tout cela fut dit avec une volubilité qui ne permit pas à Flavien de placer une parole. Ne voulant pas contrarier son oncle, il se contenta de lui répondre qu'il en serait suivant la volonté de Dieu.

Le vieux soldat ne se tint pas pour satisfait. Il passa son bras sur celui de son neveu et lui dit :

« Pendant vingt ans, l'abbé et moi nous nous en sommes remis à la volonté de Dieu pour notre réconciliation, et elle n'a eu lieu qu'aujourd'hui. Le bon Dieu se détourne des faibles. Si tu attends vingt années pour prendre une bonne résolution, petiot, tes deux oncles seront en terre. Je veux être de la noce, corbleu! Dis-moi, a-t-*elle* les yeux noirs ou bleus?

— Cher oncle, *elle* n'est pas encore trouvée.

— Ta, ta, ta, ta, je te dis que j'ai deviné le mot de la charade. Je gage qu'*elle* a les yeux bleus et de petits cheveux blonds qui frisottent tout autour de la tête, un amour de nez et une bouche de chérubin. Bravo! ça me va... je n'aime pas ces types accentués qui se sont trompés de sexe. C'est égal, la petite te mènera, c'est dans l'ordre.

— Eh bien! cher oncle, je subirai la loi commune.

— Tu vois bien qu'il y a quelque chose. Est-ce que tu dois avoir des secrets pour ton vieil oncle? Je sens que ton bras tremble... et ton cœur? il doit danser la sarabande, hein!.. A la bonne heure, c'est une confession, ça; maintenant, parlez, monsieur mon neveu. La rue, le numéro... j'endosse l'habit à queue de morue, je mets un ruban neuf à ma boutonnière et me voilà parti : « Madame ou Monsieur, j'ai l'honneur de vous de-
» mander la main de mademoiselle votre fille pour
» mon... »

— C'est ici, cher oncle.

— Pas de bêtises!.. on ne se présente pas dans une maison honnête à onze heures du soir, pour demander la main d'une jeune beauté. »

Il s'agit bien de cela, vraiment!.. nous sommes à la porte de votre pavillon, cher oncle.

— Mon pavillon?.. Tu veux rire... Un petit palais... Et payer, malheureux? »

La voiture de déménagement stationnait à la porte : elle était vide.

Gertrude attendait son maître. Il voulut tout voir. Après l'examen des pièces, il fit le tour du

jardin avec une lanterne, compta les arbres en espalier, les treilles, et visita de nouveau la maison.

« Eh bien! Gertrude, voilà mon rêve... Je n'ai pas trouvé une mine d'or pourtant... C'est égal, je verrai le notaire.

— Soyez sans inquiétude, cher oncle, vous aurez votre pavillon et nous planterons la crémaillère. Il y a dix ans, cette maisonnette vous eût coûté les yeux de la tête, aujourd'hui...

— Il y a baisse, chose convenue. On ne vend plus les maisons, on les donne. Allons, va te coucher, mauvais plaisant, et ne songe pas trop à la petite bouche rose... elle mentira tout comme les autres... cela ne nous empêchera pas de l'aimer. »

Flavien embrassa son oncle et partit.

« Vous l'avez rendu tout triste, dit Gertrude. Qu'est-ce donc que cette petite bouche rose? »

La question embarrassa Sébastien plus qu'elle ne le surprit. C'était moins la curiosité qu'un tendre intérêt qui faisait parler la vieille nourrice; néanmoins il jugea à propos de lui cacher la vérité.

« On appelle *bouche rose*, dame Gertrude, un petit oiseau des îles...

— Qui parle?

— Assurément, il parle.

— Et il ment?..

— Ai-je dit qu'il mentait?.. N'avez-vous jamais menti, voyons, répondez! Pourquoi voulez-vous qu'un petit oiseau qui parle soit meilleur que vous. »

Gertrude s'en alla en secouant la tête.

Le vieux soldat vit ce mouvement significatif, et lui cria : « Je vous dis, Madame Saint-Thomas, que c'est un oiseau des îles ! »

XVIII

Dans la matinée, Sébastien vint trouver son neveu. Son visage était bouleversé.

« Je vous croyais dans mes intérêts, lui dit-il d'un ton sévère, je vous ai élevé et suis presque votre père... Depuis que vous êtes ici, vous vous jouez de moi; vous vous entendez avec monsieur mon frère. »

Flavien cherchait à comprendre. « Expliquez-vous, cher oncle, dit-il.

— Je voulais me raccommoder avec lui; depuis dix-neuf ans j'y songeais, mais je n'entendais pas qu'il me vainquît en générosité! Je lui apporte un bréviaire, un magnifique bréviaire... Avant que je le lui aie offert, il m'a donné une maison... Ce n'est pas de jeu, ça, petiot, et je ne veux pas de son cadeau.

— Ce n'est que cela.

— Je te dis, moi, que je ne veux pas de sa maison. »

L'un des boutons de sa redingote qu'il marty risait lui resta dans la main. C'était sa redingote des dimanches. Il était tout penaud.

« Aïe, cher oncle, que va dire Gertrude?

— Elle est comme toi, Gertrude, elle a un petit air moqueur à vous faire monter le sang à la tête. Dans quel siècle vivons-nous !

— Oui, dans quel siècle... »

Sébastien lui coupa la parole.

« L'ancien temps, Monsieur le persiffleur, valait mieux que celui-ci. Nos pères avaient sans doute leurs défauts, leurs préjugés, leurs faiblesses, mais ils devaient à la simplicité de leurs mœurs et à la dureté de leur vie deux choses bien rares parmi nous : une constitution robuste et un grand fonds de vertu.

— Tout dégénère, c'est le refrain des pessimistes.

—Oui, tout dégénère. Sans remonter bien haut, les hommes de mon époque avaient de la carrure et des jarrets.

— C'est bien personnel, cela, cher oncle.

— Aujourd'hui, il faut égréner un canton pour trouver quelques soldats. J'ai été maire, et je crois à ce que j'ai vu... Autrefois, on respectait les cheveux blancs.

— Ah! cher oncle, si vous attaquez mon cœur, il saura bien vous répondre. »

Flavien lui sauta au cou. Le vieux soldat reprit d'une voix émue :

« Ce n'est pas pour toi que je dis ça... que diable! pourquoi m'a-t-il acheté une maison ? Ce matin, sa servante attendait mon réveil. Gertrude l'introduit cérémonieusement, elle vient à mon lit les yeux baissés, me fait une profonde révérence, puis me présente sur un plat un bouquet et une lettre.

— Était-ce un plat d'argent ?

— Monsieur mon neveu, on voit bien que vous vous êtes émancipé depuis que vous êtes devenu fonctionnaire de l'Université. Sais-tu, petiot, ce que je trouve dans l'enveloppe?... Un acte d'achat en mon nom, avec quittance au bas. Juste le double de mon capital... Mais il reprendra sa maison. »

En ce moment entra l'abbé, qui avait entendu

la fin de cette conversation. Son visage était radieux. Il ouvrit les bras à son frère. Après un instant d'hésitation, le vieux soldat s'y précipita. L'étreinte achevée, il se rassit, et bourra sa pipe en silence.

« La belle et bonne matinée, dit l'abbé, le ciel sourit à notre joie commune.

— Belle matinée, répéta le vieux soldat.

— Ah ça! reprit l'abbé, en mettant la main sur l'épaule de son frère, tu ne m'en veux pas? »

L'ex-capitaine l'examinait avec un air défiant. L'abbé reprit :

« Ce pavillon est un peu resserré, mais c'est ce que j'ai trouvé de moins mal.

— Il est trop beau et trop cher.

— Cela ne te regarde pas.

— Comment, cela ne me regarde pas?

— Eh! non. Je l'ai mis en ton nom, parce qu'il ne convient pas qu'un curé soit propriétaire d'immeubles; qu'il soit à toi, qu'il soit à moi, c'est tout de même; nous ne sommes que des usufruitiers, « désignant Flavien » : Voilà le véritable propriétaire.

— Bien joué, Nicolas! Fait et refait capot, n'en parlons plus. Quant à toi, Monsieur mon

neveu, tu n'as qu'à te bien tenir, sinon je renverse l'écritoire sur la belle image de ton diurnal. »

Flavien ne s'attendait pas à cette sortie ; tout son sang lui monta au visage.

« Ah ! mon gaillard, s'écria le vieux soldat, je vois où le bat te blesse!... Et moi qui voulais aller pour toi à la pipée... Ah! bien oui... le bel oiseleur ! Décidément, je ne suis qu'un vieux conscrit. »

L'abbé, devenu très-sérieux, cherchait à pénétrer ce mystère.

« C'est une affaire entre le petiot et moi, lui dit son frère, mais sois sans inquiétude, Monsieur le curieux, tu seras bientôt l'homme de bon conseil. »

Il se leva et mit en poche sa pipe qu'il n'avait pas osé allumer. Brandissant sa canne et prenant sa grosse voix de commandement :

« Par le flanc droit, dit-il, en avant *arche*! allons casser une croûte. »

En chemin, l'abbé communiqua à Flavien une nouvelle lettre du château. Il avait un air soupçonneux et étudiait son neveu à la dérobée.

La comtesse annonçait une seconde absence. Le comte la mandait à Paris. Elle ne prononçait pas le nom de Flavien. Celui-ci crut remarquer une intention dans ce silence, et ne put cacher son trouble.

« Ce billet, dit l'abbé, m'a paru un peu sec ; il est vrai que la comtesse m'a beaucoup gâté jusqu'ici.

— Une comtesse! s'écria Sébastien, en tournant vers son neveu ses yeux pleins de malice, je suis sûre qu'elle est jeune.

— Non , répondit l'abbé.

— Alors, elle a une fille.

— Sans doute. »

Flavien ne put soutenir le regard interrogateur de l'abbé... Son secret ne lui appartenait plus.

Le vieux soldat comprit qu'il avait commis une bévue et se mordit les lèvres.

XIX

L'arrivée de Sébastien n'avait pas détourné l'attention publique de l'événement survenu dans le sentier des Saulaies. Si le plus grand nombre croyait à l'intervention du diable dans cette malheureuse affaire, les gens sensés commençaient à parler d'une rivalité et d'une vengeance.

La gendarmerie, par tempérament, n'ajoute aucune foi aux choses surnaturelles; pour découvrir la vérité, elle s'était donné beaucoup de mal sans résultat. Toto l'avait secondée dans ses recherches avec un dévouement dont il lui était tenu compte. Il jouissait de toute la confiance du brigadier.

Les femmes s'intéressaient à la victime. On remarqua que, depuis le mystérieux événement, la consommation des petits cierges que l'on fait brûler sur l'autel de la Vierge avait décuplé.

Le receveur s'était fait conduire à la ville pour échapper aux nouvelles tortures que lui réservait le père Beaudoin, et un intérimaire l'avait remplacé; par malheur ce fonctionnaire de passage était marié : mauvaise recommandation dans une commune riche d'une vingtaine de filles à pourvoir. Notons en passant que l'arrivée d'un nouveau garde général, installé depuis quelques jours, avait causé une déception publique : on avait annoncé un *Antinoüs*, un *homoncule* était venu, orné de moustaches qui lui dépassaient chaque épaule et d'éperons sonores, bien qu'il allât toujours à pied, et pour cause.

Le maire se tenait sur ses gardes. Sa confiance s'en allait peu à peu. Il voyait en Sébastien un compétiteur à l'écharpe municipale. Ses perplexités étaient d'autant plus vives que l'administration forestière, en mettant à sa charge de graves délits commis dans les coupes communales, avait fortement ébranlé son autorité. Il n'ignorait pas que Sébastien avait été maire, et reconnaissait que sa parenté avec le curé lui créait une force redoutable.

Tandis que le maire et ses intimes, intéressés à

sa cause, avaient l'œil sur Sébastien, le parti des mencurs, pour faire pièce à la cure, n'épargnait guère le vieux soldat.

Ce fut ce temps d'agitation que choisit le délégué du conseil départemental, pour envoyer à l'autorité supérieure un rapport foudroyant contre Flavien.

L'abbé se rendit lui-même au chef-lieu du département et déjoua sans difficulté cette dénonciation calomnieuse.

A son retour, il recommanda à son neveu une grande surveillance de lui-même.

« L'école va bien, lui dit-il, tu n'as rien à redouter sur ce point; la malveillance sera impuissante dans ses lâches manœuvres. Mais tu te dois à toi-même une grande sévérité pour tes actions extérieures. Ne porte point le trouble là où doit régner la paix; au moindre reproche de ta conscience commencera la punition. Si tu ne respectes pas le bonheur d'autrui, tu seras doublement malheureux. »

L'abbé, depuis sa découverte, faisait pour la première fois une allusion indirecte aux hôtes du château; mais il ne perdait aucune occasion

de placer dans la conversation un mot d'éloge pour une jeune fille qui faisait exception dans la commune, disait-il, par les grâces morales et l'excellence du cœur. C'était Marthe qu'il désignait ainsi avec une sorte d'affectation, la poétique Marthe qui s'était montrée si tendre à Flavien, au bal de Mlle Eulalie.

L'abbé ne savait pas dissimuler, il n'était pas diplomate. Flavien avait dès le premier jour pénétré son secret mobile.

Un matin, le vieux soldat vint mystérieusement trouver son neveu.

« L'abbé, lui dit-il d'un air narquois, veut te marier avec une de ses pénitentes; si le portrait qu'il en fait n'est pas flatté, il me semble qu'elle m'irait, la petite... »

Comme Flavien ne répondait pas, il ajouta :

« Ce diable d'abbé sait aussi, lui, deviner les énigmes; mais il ne sait pas faire les mariages, il les bénit par état, et c'est tout. C'est moi qui suis le marieur; il était temps que j'arrivasse. Il paraît que tu vises haut, petiot... Ce n'est pas un reproche, au contraire... Dieu ne fait rien sans dessein;

s'il a mis sur ton chemin une fille de comtesse, c'est que...

— Oh! cher oncle, quelle impiété.

— Mais pas du tout, c'est ma manière d'être religieux, et depuis que j'ai fait mes Pâques, je suis dans la bonne voie, je m'en flatte. Je soutiens que la fille de la comtesse t'aime ou t'aimera. Je me charge du reste. »

Flavien resta dans son rôle de dissimulation.

« Ta, ta, ta, dit le veux soldat, ce n'est pas à moi que l'on en fait accroire. Il y aura lutte, eh bien! ça me va. Allons, en garde, petiot, tire quarte en dedans à demi, en chargeant le fer; retiens bien le corps. Si l'adversaire résiste et répond, achève le coup, en tournant la main tierce. Le comte pare en quinte; allons, en quarte, et vivement; s'il ne pare pas en prime, il est perdu. *Il chasse les mouches;* tu auras sa fille. Au fait, pourquoi ne t'apprendrai-je pas les armes! cela donne de la grâce et de la force, et au besoin on se sert de ce que l'on sait; une fois qu'on a fait ses preuves, on ne rencontre plus que des visages riants, toutes les petites perfidies se dissimulent dans l'ombre et l'on vit à peu près tranquille. »

Flavien concentra son émotion et garda le silence.

C'était un dimanche, la messe sonnait, ses enfants étaient partis sous la conduite d'un adulte; il achevait sa toilette

« Je vais avec toi, lui dit Sébastien; je veux entendre les orgues. Il paraît, monsieur le sournois, qu'avec cet instrument du bon Dieu, vous mettez toutes les têtes à l'envers. »

Il prit le bras de son neveu et tourmenta le pauvre garçon jusqu'à la porte de l'église.

Sébastien, les dimanches précédents, avait assisté à une messe basse.

Son frère l'avait mis fort à l'aise : « Je ne te fais pas une obligation, lui avait-il dit, d'assister à la messe de dix heures. Tu as ici toute liberté. J'irai plus loin : Si tu devais maugréer contre la longueur des offices et manquer à Dieu pendant leur célébration, je n'hésiterais pas à te dire : « Choisis la messe la plus courte! »

L'abbé savait bien ce qu'il faisait. Du moment que Sébastien se croyait libre, il était à l'abri des suggestions mauvaises tirées de son propre raisonnement et n'écoutait plus que son bon naturel.

La grande nef était pleine. Le vieux soldat, qui n'aimait pas à se donner en spectacle, demandait à Flavien de le conduire par la sacristie, quand survint le suisse. Se plaçant devant le frère du curé, et frappant les dalles de sa canne à pomme d'argent, il lui ouvrit un passage. Flavien poussa doucement son oncle. Une fois qu'il eut fait un pas, il en fit deux, il en fit trois; l'impulsion donnée, elle était toute mécanique, il arriva jusqu'aux marches du chœur. Le suisse s'inclina; il fit comme lui et se laissa conduire vers les stalles, œuvre de sculpture très-originale et qui remontait au temps des anciens moines. Tous les yeux étaient braqués sur lui; il ne savait que faire de sa personne. Un conseiller municipal, qui arrivait en ce moment, s'agenouilla; Sébastien l'imita, se releva en même temps que lui, et s'assit quand il le vit s'asseoir.

L'abbé qui l'observait de la porte de la sacristie entre-bâillée, lui envoya un Paroissien par un enfant de chœur. Le vieux soldat l'ouvrit par contenance et finit par s'y absorber.

Flavien apportait à l'église un cœur agité, une imagination fiévreuse.

Une tempête s'éleva, dans son sein, au moment où commença l'office. Il la fit mugir sous les arceaux des trois nefs. Rythme désordonné, accords stridents, éclats de foudre, rien n'y manqua. Telle fut son improvisation d'entrée.

Le vieux soldat, les yeux fixés sur la tribune, n'était pas le seul qui ressentit une commotion nerveuse, et dont les sens furent troublés.

Ce premier morceau avait été pour le jeune instituteur comme un épanchement; il souffrait moins, sa tête se calma. Il s'abandonna au sentiment religieux, et tout alla bien jusqu'à la fin de la messe.

Sébastien attendait son neveu auprès de l'escalier de pierre.

« Quelle musique nous as-tu faite au commencement? lui dit-il, j'ai cru que l'église s'écroulait. Ce n'est pas pour le bon Dieu, hein? que tu nous a mis sens dessus dessous... Nous y étions tous, même l'abbé qui, pour un peu, eût aspergé l'assistance. Corbleu! avec qui étais-tu en guerre? Ça me donnait des envies de dégaîner et de crier : « En avant, mes enfants, et frottez-moi cette canaille! » Je revoyais les anciens ennemis de la France, les Anglais de Waterloo; car tu le sais,

petiot, c'est l'Angleterre qui a fait tout le mal, mais, un jour, elle payera ses méfaits. Tu as fini plus saintement ; à la bonne heure ! avec cette musique-là, tu ferais prier des hommes de pierre. Je ne suis pas surpris si Mlle Marthe te regarde d'un bon œil, mon garçon... Il faut que tu me la montres, cette mignonne. Si je n'avais que quarante ans, je lui dirais : « Puisque vous ne pouvez avoir le neveu, mon petit cœur, prenez l'oncle ! »

Flavien sourit.

Sébastien reprit aussitôt : « En voilà une bête d'idée, hein ? C'est ta musique, Corbleu ! Elle m'a tout ragaillardi. C'est égal, tu me la montreras, cette enfant. Je l'aime déjà, parce qu'elle t'aime. »

Flavien promit sur ce point tout ce que voulut l'oncle Sébastien. S'il n'avait pas connu son caractère, peut-être aurait-il pensé que les deux frères s'étaient mis d'accord pour lui faire agréer un plan d'union avec Marthe.

XX

L'abbé avait prié son frère de lui donner au moins un mois de vie commune; il ne négligeait rien pour le retenir à sa table. Son ordinaire était abondant et délicat, et il y avait à chaque repas, en face de l'ex-capitaine, un flacon du vieux vin mis en réserve pour Monseigneur et les visiteurs de distinction. Mais Sébastien avait la passion *du chez soi* si développée, qu'elle tournait à l'égoïsme. Il aimait à se prélasser dans son grand fauteuil de cuir et à se faire les honneurs de sa table modeste mais appétissante, grâce au savoir-faire et aux attentions de Gertrude. Il aimait à se dire : « C'est mon pain que je mange, c'est mon vin que je bois. » Cet égoïsme-là n'était que l'exagération honnête du sentiment de la propriété, car il s'entourait avec joie de gais convives, de bons amis,

et les traitait du mieux qu'il pouvait. Ce que tant de gens font par vanité, il le faisait sans calcul et de grand cœur.

Il n'attendit pas que le mois fût achevé, et fêta sa liberté par un repas de famille.

Gertrude avait déployé tous ses talents, et ses petits plats auraient figuré avec honneur sur une table académique.

L'abbé n'arrivait pas ; Sébastien commençait à s'impatienter. Il vint pourtant, mais pour annoncer une triste nouvelle. Il était appelé au chevet d'un mourant, à dix kilomètres. Sébastien avait bonne envie de se fâcher, mais le moyen. Tout ce qu'il obtint de son frère, ce fut qu'il prît le temps de manger le potage et de boire un verre de vin d'Espagne.

« Chien de métier ! » s'écria-t-il, dès que l'abbé fut parti ; et il ajouta d'une voix radoucie : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Gertrude était toute dépitée.

« Allons, la vieille, lui dit-il, ne nous montrez pas ainsi le blanc de vos yeux, et servez chaud. Quant à vous, monsieur mon neveu, tâchez de vous bien comporter. Et pour commencer, vide ton verre, conscrit, et attention au commandement ! »

Sébastien lui donna l'exemple et tout alla bien. Au dessert, il avait une mine de prospérité qui faisait plaisir à voir; ses joues tendues, colorées et luisantes semblaient donner un démenti aux années; ses yeux étaient pleins de feu et de tendresse. Entre deux gorgées de moka, il s'accouda, se prit la tête dans les mains, regarda bien en face son neveu, et lui dit :

« Parole d'honneur! cette petite Marthe me trotte par la tête, je la vois à ton bras, fière de toi, mon garçon, et t'aimant un peu moins que le bon Dieu, mais plus que tout le monde. Puisque ça ne se peut pas, n'en parlons plus. Ah ça! tu me montreras aussi la belle image de ton diurnal. »

Flavien se troubla.

« C'est une image comme toutes les autres, cher oncle.

— Oh! que non pas, monsieur l'hypocrite, elle ressemble à la fille de la comtesse. »

Comme Flavien cherchait à se donner une contenance en jouant l'étonnement :

« Garde toutes tes petites manœuvres pour l'abbé, lui dit-il. Ces hommes du bon Dieu connaissent peu le cœur humain. Cependant, méfie-toi de Nicolas; je crois qu'il en sait de ton secret

aussi long que moi. C'est un monsieur à qui rien n'échappe; sans avoir l'air d'y toucher, il vous descend jusque dans le fond de l'âme. Il ne ressemble pas à tous les abbés, celui-là! Avec moi, il est inutile de feindre : entre la petite comtesse et toi, monsieur mon neveu, il y a quelque chose.

— Que dites-vous, s'écria Flavien hors de lui, c'est un ange de pureté et d'innocence. Je n'attends rien d'elle, et je la respecte. Je ne suis pas assez fou pour m'abuser sur mon sort. C'est mon roman... Il sera chaste, et l'honnêteté y règnera jusqu'au bout.

— Baliverne que tout cela! Les femmes sont clairvoyantes, elles savent toujours qui les aime. La petite connaît tes plus secrètes pensées en ce qui la touche, va! Si ta recherche l'offusquait, elle te l'aurait déjà fait comprendre. Tu n'es ni comte, ni marquis, c'est vrai; mais elle ne t'a pas dit qu'elle considérait un titre comme la base du bonheur. Ton père ne t'a pas donné son nom, c'est encore vrai; c'est triste pour lui, petiot, et heureux pour toi, car c'était un lâche. Notre nom, tu peux le porter fièrement... Toute femme eût succombé comme ma pauvre sœur, mon enfant; sa perte était préparée avec un art infernal, et elle n'avait

pas le cœur d'une mère pour la protéger, pour la défendre. Notre vieux père était en enfance, je venais d'être mis à la réforme pour cause de bonapartisme. Cette sœur bien-aimée n'avait que moi pour conseil, pour refuge... ton oncle Nicolas était desservant dans un département voisin. J'ai été l'instrument de sa perte. Le suborneur m'avait ébloui... J'étais ambitieux pour elle... J'avais confiance en lui, il m'appelait son frère... Le mariage était résolu... Un jour, il prit la fuite... Le crime était consommé!... Ta mère cachait ses larmes... »

Il ne put continuer... il étouffait.

« Existe-t-il encore? s'écria Flavien dont le cœur se brisait.

— Qui? ton père? Non. Que t'importe, d'ailleurs! Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais de la petite comtesse, et nous saurons bientôt...

— O mon oncle! je vous en supplie, pas une démarche, pas un mot qui puisse lui faire soupçonner...

— Tu la prends donc pour une idiote? Comment, j'ai découvert ton secret du premier coup, moi, vieux soldat, et elle serait ta dupe... Tu ne connais pas les femmes, petiot.

— Elle peut accepter l'hommage muet que lui rend mon cœur, parce que mon cœur ne lui demande rien et ne se crée aucune chimère. Si mon amour se révélait, sa fierté prendrait l'éveil; il ne me resterait que la honte et le désespoir.

— L'audace plaît aux femmes, petiot; j'en sais quelque chose. L'audace est l'échelon qui mène à tout. Ce n'est pas très-moral, mais c'est vrai; il faut s'y faire.

— Trop souvent, l'audace n'est qu'un calcul fiévreux...

— Des mots, toujours des mots! monsieur le philosophe... Tout est calcul dans la vie; sans cela, que serait la raison?

— Non, mon oncle.

— Si, mon neveu. Il faut prendre le monde tel qu'il est. Tu aimes une belle jeune fille, d'une condition au-dessus de la tienne, où est le mal? Tous, tant que nous sommes, nous voulons monter : c'est le stimulant de l'activité humaine. Tu ne nieras pas ce fait universel, perpétuel, immense. Le soldat devient capitaine et quelquefois général. Le maréchal Fabert était fils d'un libraire, et il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence. L'obscurité de la naissance d'un homme n'ôte rien

à son génie et ajoute beaucoup à son mérite... il s'est fait lui-même.

— Mais, cher oncle, je ne suis et ne puis être qu'un pauvre instituteur communal.

— Sixte-Quint, monsieur le raisonneur, garda les moutons avant de devenir le premier pasteur de l'Église. Sais-tu ce que Dieu te tient en réserve? En avant, mon garçon... les faibles, les pusillanimes n'arrivent à rien. Sois tranquile, je ne dirai rien à la petite comtesse; je serai réservé, prudent, mais je l'étudierai obliquement, sans qu'il y paraisse, et tu sauras bientôt à quel degré au-dessus de zéro se tient son cœur. »

Flavien voulut répliquer, il ne lui laissa pas le temps de placer une parole.

« Il y a trois mois, petiot, une bohémienne s'arrêtait à ma porte... Ne ris pas, le plus grand génie militaire des temps modernes eut la même faiblesse. La bohémienne prit ma main, examina les grandes lignes, les lignes coupées, la ligne de vie, la ligne hépatique, que sais-je! Elle leva les yeux au ciel, marmotta quelques mots inintelligibles et me prédit qu'avant ma mort j'assisterais à un mariage qui ferait du bruit et à trois baptêmes. Je ne vois que toi à marier. Dieu doit bien cette

compensation à ta pauvre mère. Son cœur n'est pas tout au ciel, va, mon enfant, elle descend souvent près de toi, et de loin comme de près, elle veille sur ta destinée. Il m'a semblé plus d'une fois, le soir, dans l'allée couverte de mon petit jardin *entendre* une ombre glisser à mes côtés. Était-ce elle? Ma respiration s'arrêtait... ma gorge se serrait, mon cœur battait à me rompre la poitrine... Une fois remis, je me trouvais déchargé d'un grand poids. Elle ne m'a pas oublié non plus, moi son mauvais gardien, moi qui l'ai perdue. Sa voix s'altérait. »

Flavien lui prit la main.

« Depuis que j'ai en ma possession, dit-il, le trésor qui me vient de ma mère, elle daigne me visiter, cette mère adorée, je la vois...

— Tu la vois!...

— Je l'entends... Chaque fois elle me dit : « Courage! mon enfant, courage! espérance! »

— Et tu doutes de toi, petiot, tu désespères de l'avenir!..

— Je suis, grâce à vous, cher oncle, instituteur communal, je mourrai instituteur communal. Cette position me suffit, je ne désire rien de plus.

Je suis heureux. Ne me parlez pas d'ambition, vous me rendriez fou.

— Heureux! et tu retiens tes larmes. J'ai passé par là, et je ne crois pas à ce bonheur. Pauvre conscrit, je t'apprendrai le maniement des armes. Si la petite t'aime, il faudra bien qu'elle le dise... alors on avisera. Si elle ne t'aime pas, eh bien! mon garçon, tu sauras à quoi t'en tenir et tu deviendras philosophe. La philosophie, vois-tu bien, est le baume des grandes douleurs.

— Vous avez mon secret, cher oncle, craignez d'en abuser par excès de tendresse. Vous me perdriez... la chute me tuerait.

— Quelle chute! laisse-moi faire, te dis-je; j'ai la pratique de la vie, je sais ce que c'est qu'un premier amour. Ne vas-tu pas te récrier!... Aurais tu l'orgueil de te croire le seul de ton espèce? Nous sommes tous formés du même limon, et il n'y a pas deux sortes d'amour. Un clou chasse l'autre, monsieur mon neveu. Ta petite comtesse, tu l'oublieras, si elle te dédaigne, et tu trouveras une bonne et charmante jeune fille qui, fort honorée de ta recherche, acceptera ton cœur avec reconnaissance et fera son bonheur en faisant le tien. Il n'y a pas deux sortes de bonheur en mariage. C'est

toujours ainsi que finit le roman, non pas dans les livres, mais dans la réalité. Le célibat, petiot, est une immoralité légale. Le célibataire n'a pas d'autre bourreau que lui-même. Je t'expliquerai cela un autre jour. Je veux que tu te maries; je veux... »

Il ne put achever, l'abbé entrait. Son visage était pâle, il venait d'assister aux mystères de la mort.

XXI

L'abbé, à la suite de sollicitations réitérées, obtint de Sébastien qu'il fît des visites.

L'humeur joviale du vieux soldat, l'originalité de son caractère, ses allures décidées, sa franchise, lui gagnèrent tous les cœurs. Le maire recouvra sa tranquillité d'esprit en cessant de le craindre. Cet honorable magistrat vit en lui un joyeux compère, prisant plus la paix et les douceurs du foyer que les honneurs de la magistrature municipale. Sébastien mit une certaine coquetterie à se montrer sous tous ses avantages, non pour lui, mais pour son frère; il était heureux de lui donner cette petite satisfaction d'amour-propre.

Les hôtes du château étaient les seules personnes vers lesquelles il se sentait porté, son cœur

allait à la petite comtesse; il lui suffisait qu'elle fût aimée de Flavien pour qu'il lui donnât sa tendresse.

Il n'avait pas la même sympathie pour sa mère, il voyait en elle une ennemie; mais la pensée d'une lutte flattait ses instincts, et il ne désespérait pas de la victoire.

Il passait des heures entières sur la falaise, et, les yeux braqués sur la somptueuse demeure, formait les projets les plus extravagants. Il parlait seul, faisait aller ses bras et sa canne, et ressemblait à un homme qui n'a pas toute sa raison.

Enfin, la comtesse annonça son retour. Son billet était très-affectueux. Flavien le porta à son oncle Sébastien. Celui-ci mit ses lunettes. « Le style, c'est l'homme, dit-il; j'en crois sur ce point M. de Buffon, il se connaissait en bêtes, celui-là. Diable! voilà des pattes de mouches qui ne ressemblent pas à l'écriture de tout le monde. C'est fin, serré; chaque lettre est à sa place, bien nettement formée; régularité dans l'alignement, bonne tenue dans les rangs, comme dans une inspection d'officier général; les accents, les points, les virgules, tout y est, rien ne manque au fourniment... femme

d'ordre, petiot, esprit réfléchi, calculateur... elle peut avoir du cœur, mais elle a plus de raison que de cœur. Diable! diable! il faudra de la grosse artillerie. Voyons le reste.

Il lut :

« Mon excellent ami... » — J'aurais préféré mon vieil ami, c'est plus simple, plus familier. — « Mon excellent ami, nous sommes enfin de » retour. Le comte est resté. Le voyage a fatigué » Jeanne, nous reprendrons les leçons un peu » plus tard. Nous voici seuls pour plusieurs mois; » j'espère que vous viendrez quelquefois nous ai- » der à passer le temps.

» Je me suis bien ennuyée depuis mon départ. » Paris est désert ou à peu près. Chez ma mère, » qui est restée, on fait toujours beaucoup de po- » litique. J'ai entendu discuter de grands projets » qui m'ont paru bâtis en l'air. Mais je ne suis » qu'une femme, et il y a deux ou trois hommes » très-forts dans le cercle de ma mère. Venez me » voir, mon excellent ami, nous causerons.

» J'apprends que monsieur votre frère est ar- » rivé. Je serai heureuse de le connaître. Amenez » aussi votre neveu, il fera de la musique avec

» Jeanne. Venez tous jeudi, vous nous trouverez
» sous les ombrages du parc et vous nous reste-
» rez à dîner.

» Compliments de votre toute affectionnée.

» Comtesse de Douadic. »

Pendant la lecture de cette lettre, Sébastien eut de singuliers mouvements de physionomie; Flavien n'en comprit pas le sens. Quand il eut fini : « Ça n'ira pas tout seul, dit-il; une maîtresse femme!

— Mais pas du tout, cher oncle. Elle est simple, affable, aimable; elle n'a ni prétention, ni raideur. Elle cause peu, écoute beaucoup et vous met tout de suite à l'aise.

— La campagne sera rude, mon garçon. »

Flavien le supplia de s'abstenir de toute intervention, au nom de la tendresse qu'il lui portait, dans l'intérêt même de son bonheur. Sébastien se mit en colère, le traita d'orgueilleux, d'esprit faible, de conscrit qui tremble au feu, et ajouta, en martyrisant, suivant son habitude, les boutons de sa redingote.

« Les vieilles gens radotent, l'expérience ne compte plus, on se rit des cheveux blancs... Dès que le poil vient au menton, on se croit quelque

chose, c'est le plus clair de l'éducation d'aujourd'hui. Mettez donc vos enfants à l'école.

— Mais, cher oncle, nous ne nous comprenons pas... patience et prudence font, dit-on, des miracles.

— Ainsi, tu attends un miracle de la bonté divine... mauvaise religion! Aide-toi, le ciel t'aidera. Du reste, je n'ai pas à m'expliquer sur ce que je ferai, sur ce que je ne ferai pas... j'ai assez de tact pour me tirer des pas les plus difficiles, et bien que je n'aie pas été élevé avec des filles de comtesse, je sais comment il faut s'y prendre pour qu'elles laissent monter à leurs lèvres leurs petits secrets. Rassure-toi, conscrit, je ne dirai pas bêtement à la *tienne* : « Aimez-vous Flavien, Mademoiselle? » Je ne la forcerai pas à me répondre : « Je l'aime! » Pour s'entendre en matière de sentiment, il n'est pas nécessaire de tant préciser les choses. Les petites filles, comtesses et autres, sont des boîtes à surprise... les plus cachées s'étudient à tenir le ressort... Il suffit d'une distraction, elles s'oublient, crac! le ressort part et l'amour paraît. Corbleu! monsieur mon neveu, si je ne suis pas de ta force en mathématiques, est-ce donc une raison pour me contester mon

expérience? Les femmes m'ont perdu, je les ai trop aimées et étudiées... voilà pourquoi je suis un vieux podagre de célibataire. »

De dépit, il tira si fort un de ses boutons, qu'il lui resta dans la main. Il le lança avec violence au plafond.

Flavien ne voulut pas l'abandonner à son humeur noire.

« Guidez-moi, dit-il, éclairez-moi... vous êtes mon maître, cher oncle, et je vous aime comme j'eusse aimé mon père. »

Avant de répondre, le vieux soldat alluma sa pipe.

« On ne peut pas se fâcher avec ce marmot-là. Allons, viens m'embrasser et cours à ta classe, tu as laissé passer l'heure. »

Le soir, l'abbé retint Flavien. Il lui fit transcrire une lettre à Monseigneur : c'était un prétexte.

« A propos, lui dit-il, demain je communiquerai à la comtesse une résolution qui me semble dictée par la prudence : les leçons d'orgue ne seront pas reprises. La santé de sa fille est trop délicate... »

Il ajouta, en appuyant sur chaque mot : « D'autres considérations, d'ailleurs, me feraient les interdire. »

Flavien réprima ce qui se passait en lui.

« Vous êtes le maître, mon oncle.

— Ce n'est, après tout, qu'un caprice d'enfant.

— Je le crois. »

L'abbé ne s'attendait pas à tant de résignation. Il reprit : « La malveillance ne t'épargne pas, mon ami. Les méchants affirment que tu as secondé l'intrigue qui a si misérablement tourné pour la fille du maire. Oh! sois calme; crois-tu donc que je n'aie pas ma part des attaques? je ne m'en plains ni ne m'en inquiète. Fais comme moi, n'es-tu pas fort à mes côtés? Ce que je ne veux pas, c'est que la fille de la comtesse soit calomniée, outragée dans sa dignité, dans sa pudeur. »

Le coup était porté. L'abbé respira; il se sentait déchargé d'un grand poids. Flavien était stupéfait, atterré.

« Et qu'osent-ils dire, les misérables?

— Ils insinuent que la dot de Jeanne nous a tentés et que ces leçons... C'est monstrueusement bête, n'est-il pas vrai, de te prêter des idées de séduction, à toi, pauvre garçon, placé si bas sur

l'échelle sociale, si bas que tu ne pourrais lever les yeux sur cette enfant sans être pris de vertige. Rassure-toi, l'homme voit le visage, mais Dieu voit le cœur. Les leçons suspendues, ces bruits malveillants tomberont d'eux-mêmes. Comprends-tu maintenant que tu n'auras de tranquillité qu'en te créant un intérieur... Songes-y : *la parfaite victoire est de triompher de soi-même...* Le chez soi! c'est là que sont les joies pures, les intérêts, les affections, les espérances. »

Flavien sentait une tempête gronder dans son sein. Il se montra calme et résigné. L'abbé prit le change, et la satisfaction se peignit sur son visage.

Le lendemain, le vieux soldat vint éveiller son neveu et descendit avec lui au jardin pour causer.

« Vous vous êtes quittés tard, lui dit-il, j'étais à ma fenêtre et je t'ai vu rentrer. Tu as ce matin une figure de déterré. Il y a quelque chose.

— Oui, mon oncle, et il n'a pu vaincre ma résolution.

— Ah! tu as pris une résolution?

— Sans doute.

— Et une bonne résolution?

—Oui, mon oncle; elle vous rendra bien joyeux.

— C'est pour cela que tu es tout déconfit. Voyons, je t'écoute.

—Il y a quelques semaines encore, cher oncle, je ne voyais rien au-delà de ma maison d'école, bien propre, bien blanche, peuplée d'enfants dociles et aimants... mais je ne sais quelle fièvre d'ambition s'est emparée de moi... Je me trouve à l'étroit entre les quatre murs de ma classe, et je sens que je n'ai ni la patience, ni les aptitudes nécessaires à l'accomplissement de mes modestes fonctions.

— Va, va, patauge, mon garçon... Après..

— Cette nuit, dans le calme de mes réflexions, je me suis décidé à changer de carrière... Je veux être... soldat!

— Soldat! toi!!.. Lui, soldat! répétait-il au milieu d'un bruyant éclat de rire. Tu lis donc des romans, Monsieur le fonctionnaire de l'université? Il y a un roman comme ça, parole d'honneur! Soldat!. . le voyez-vous le sac sur le dos... à la gamelle, à la corvée... L'abbé et toi, vous êtes deux trembleurs. Allons, va me chercher ma pipe que j'ai déposée sur la tablette de ta cheminée. »

Flavien obéit sans répliquer. La brusque franchise, les étourderies, le despotisme de son oncle lui faisaient peur.

Sébastien bourra sa pipe et commença, en sifflottant, l'inspection de ses treilles.

La chasse aux escargots était sa première occupation du matin. Cette fois, sa tête était ailleurs; il dressait son plan de campagne. Son naturel reprenait le dessus; mais, comme toujours, une bonne pensée était le point de départ de ses résistances. En mettant au service de son neveu, ce qu'il appelait sa vieille expérience en matière de sentiment, il ne voulait que le rendre heureux.

XXII

Le lendemain, dans l'après-midi, les deux oncles et le neveu montèrent en carriole. Ils allaient au château. Le grand air, la bonne odeur des moissons et des vignes, ne dissipèrent pas leurs préoccupations. Qui eût pu lire sur ces trois fronts, comme dans un livre, eût fait une curieuse étude psychologique.

L'abbé avait un visage sévère.

Flavien ressemblait au néophyte qui va mourir pour sa foi.

Sébastien commençait à perdre cette confiance en soi qui, en toute occasion, avait été le secret de sa force. Pour la première fois, il allait se heurter à une famille puissante, et bien qu'il ne reconnût d'autre noblesse que la noblesse du cœur, il subissait à son insu l'ascendant de la né-

cessité sociale qui a établi entre les hommes des démarcations hiérarchiques, fondées sur la condition et la fortune. S'il neût été question que d'une mésalliance, la difficulté ne l'eût pas découragé; mais il ne se dissimulait pas que la naissance irrégulière de Flavien était l'écueil sur lequel sa diplomatie ferait probablement naufrage.

Les deux frères s'observaient.

Les vergers embaumaient. Quelques menus blés enclavés dans ces terres à fruits tombaient sous la faucille. Le grain avait du poids et de la qualité. L'abbé admirait les orges, les seigles et laissait son âme monter à Dieu. L'ex-capitaine s'étonnait que Dieu ne protégeât pas en tout temps les moissons. Ce n'est pas qu'il pensât un mot de ce qu'il disait, mais il éprouvait le besoin de donner cours extérieurement à sa mauvaise humeur.

« Les moissons, disait-il, ne demandent qu'à venir, les hommes les entourent de tous leurs soins, pourquoi la nature est-elle si souvent une marâtre qui tourne ses colères contre ses enfants? Pourquoi les neiges, pourquoi les frimats? Pourquoi les gelées printanières et les orages?

— Dieu ne fait rien sans but, répondit tranquillement l'abbé ; si le but nous échappe, est-ce une raison pour douter de sa Providence? Les orages, tu sais cela mieux que moi, restituent à la terre ce qu'elle laisse monter de son fluide vital dans les vapeurs qui sont la source de ses richesses. La neige étendue sur les guérets, les frimats suspendus aux buissons, aux forêts, comme des dentelles, ne lui servent pas seulement de manteau et de parure pendant la saison du repos; les rudes hivers, cher frère, et tu ne l'ignores pas, toi qui as tant appris, détruisent les herbes folles mises à nu par les labours d'automne, et qui, sans cela, étoufferaient les jeunes récoltes pour s'emparer des sillons. Ils tuent les insectes que les tièdes brumes de septembre ont fait éclore et qui dévoreraient les blés naissants. »

Les ménagements de l'abbé produisirent un bon résultat. Le vieux soldat, en perdant l'occasion d'une petite querelle, se retrancha dans une satisfaction de vanité.

« Sans doute, dit-il, Dieu ne fait rien sans dessein... mais je n'ai jamais compris de quelle nécessité pouvaient être les famines. »

Ce n'était pas de sa part un argument de résis-

tance, mais un simple ballon perdu, au moyen duquel il croyait clore la discussion, en conservant l'avantage du dernier mot. Il n'en fut pas ainsi.

« A l'époque des grandes migrations des peuples, répliqua l'abbé, durant l'antique civilisation qui reposait sur des bases fictives, les famines étaient des accidents qu'il faut attribuer à l'imprévoyance humaine. La terre n'est pas avare; elle donne, elle donne toujours, et ce que nous appelons l'inclémence du ciel n'est qu'un bienfait dont le sens intime nous échappe. Mais à quoi bon, Sébastien, nous appesantir là-dessus; tes lectures t'en ont appris sur ce point plus que je ne pourrais dire. Ce n'est pas toi, d'ailleurs, qui douterais de Dieu... Que devient le plus brillant ouvrage de nos mains à côté de cet épi de seigle et de cette fleurette des champs! Que sont nos travaux, nos investigations, nos pensées à côté de la puissance divine? Je suis sûr que Flavien ne rend pas Dieu responsable des famines?

— Moi, cher oncle, je ne crois pas aux famines.

— Bon! s'écria Sébastien; le petiot va nous prouver que nous nous amusons aux bagatelles

de la porte. Tous les cinq ou six ans, la bonne et loyale Angleterre laisse l'Irlande mourir de faim; mais monsieur le savant ne croit pas aux famines.

— Ce n'est pas une nation sous le joug, répliqua Flavien, qui peut être proposée comme un modèle de science et de législation agricoles. Restons sur le terrain national, cher oncle. Il est démontré par toutes les statistiques que, dans les plus mauvaises années, la somme de toutes les substances farineuses est supérieure en France aux besoins de l'alimentation des hommes. La cherté n'est causée que par la concurrence qui se porte sur le froment. Tout le monde en veut dans la proportion des années d'abondance : c'est de là que viennent les disettes. L'habitant des montagnes, lui, ne goûte au froment que lorsqu'il descend dans la vallée, et il ne s'en porte pas plus mal.

— Eh bien ! l'abbé, que dis-tu ?

— Il a raison.

— Les jeunes en remontrent aux vieux aujourd'hui. Ce n'est pas un reproche, mon garçon, chacun son lot : à toi de parler en docteur ; l'abbé se connaît en bréviaires et moi en espaliers. »

La glace était rompue; la conversation continua sur ce ton amical, jusqu'à la grille du château.

En mettant pied à terre, les trois visiteurs reprirent les visages qu'ils avaient au départ.

Dans l'accueil qu'elles firent au vieux soldat, la comtesse et sa fille apportèrent autant de simplicité charmante que de distinction.

Sébastien fut moins frappé de la beauté de Jeanne que de sa grande pâleur.

Avant le dîner, on fit une promenade dans le parc. La comtesse marchait entre l'abbé et Flavien.

Jeanne s'était emparée du vieux soldat. Elle lui fit admirer des arbres exotiques, et laissa avec intention le groupe principal prendre une grande avance. Elle lui montrait une vivacité, une pétulance, une frivolité, dont il n'était pas dupe. « Tu veux causer, mignonne, se disait-il intérieurement; allons, repose tes ailes maintenant et ouvre-moi ton petit cœur... il y a dedans quelque chose qui le brûle. »

Jeanne s'était animée; à sa pâleur maladive avait succédé le suave coloris de la rose-thé, et dans ses yeux à demi-voilés passaient des flots

de vie. Cette remarque rendit à Sébastien son originalité d'humeur et sa gaîté.

« Monsieur le capitaine, dit-elle sans transition, je vais vous confier un secret.

— A moi, Mademoiselle, je suis bavard, je vous en préviens; mais j'essaierai de me vaincre.

— Vous ferez cela pour moi. Eh bien! je voudrais être homme.

— Ah! mon Dieu, Mademoiselle, vous m'effrayez... c'est une noire ingratitude envers la Providence qui vous a comblée de tous ses dons.

— Elle m'a donné l'indépendance du caractère, et je me sens retenue par mille liens.

— Avez-vous bien examiné, Mademoiselle, s'ils ne sont pas plus imaginaires que réels? »

Jeanne le regarda, surprise.

Le vieux soldat jouait serré. Il ajouta, en s'arrêtant au bord d'un ruisseau :

« Moi, Mademoiselle, je vous vois comme cette jolie fleur qui se penche sur l'eau; le soleil, la brise, l'onde pure semblent avoir été créés pour elle. Elle est captive sur le bord, mais c'est son salut. Eh bien! Mademoiselle, retenue comme elle sur la rive, vous voyez passer le flot transparent,

mais les eaux bouillonnantes passent aussi, et vous êtes préservée.

— C'est ce lieu qui me tue... Je voudrais marcher, moi!... sans doute, matériellement, l'abondance, la profusion m'environnent; et, faveur plus précieuse, je n'ai rien à envier aux jeunes filles les plus heureuses et les plus aimées; mais je ne puis, comme l'oiseau, regarder un point du ciel et me dire : c'est là que j'irai. . Ma destinée est faite et je voudrais la faire.

— Non, Mademoiselle, votre destinée n'est pas faite. Votre place, votre rang dans le monde sont marqués, il est vrai, mais le reste vous appartient. Vous avez trop de raison, malgré votre inexpérience, pour vous perdre dans les nuages... Votre idéal de bonheur ne se trouve pas humilié de la vie terrestre.

— Vous avez donc le secret de lire dans les cœurs?

— Je ne me permettrais pas de lire dans le vôtre, Mademoiselle. La belle jeunesse ne dit pas tout et elle a raison. Le complément de chaque chose est en dehors d'elle-même, et nous ne sommes que des choses animées...

— Et pensantes!

— Oui, Mademoiselle. Vous associerez à votre existence une existence privilégiée... haute position... grand nom, grande fortune... ainsi le veut la loi du monde.

— Cette loi!... encore un lien, toujours!..

— Elle ne vous défend pas, Mademoiselle, de faire un choix heureux. »

Jeanne ne répliqua pas.

Sébastien la vit oppressée. Ses illusions revenaient; il n'était plus sous l'aile de la comtesse.

Jeanne rompit le silence...

« Vous viendrez nous voir souvent, Monsieur le capitaine, lui dit-elle d'une voix caressante, vous me ferez de la morale.

— L'abbé, Mademoiselle, s'entend à cela beaucoup mieux que moi.

— Mais je n'oserais pas tout lui dire.

— Prenez garde, Mademoiselle, vous m'allez rendre glorieux.

— J'aime votre franchise, et si j'avais été homme, je me serais fait soldat comme vous.

— Et moi, Mademoiselle, si j'avais eu l'honneur d'être votre ami, je vous aurais dit ce que je disais hier à mon neveu : — Corbleu! petiot...—

Pardon, Mademoiselle, je croyais lui parler encore. Oh! la vie de garnison...

— Mais que lui disiez-vous à Monsieur votre neveu?

— Je lui disais, Mademoiselle, que la première balle serait pour lui, parce qu'il n'a pas la foi. Il a la mobilité ou plutôt les caprices de la jeunesse. Au commencement, je voulais qu'il prît la carrière des armes, et il a voulu être maître d'école, penseur, rêveur, organiste, tout ce qu'il y a de plus opposé à l'état militaire; maintenant, Monsieur veut porter le mousquet. »

Jeanne fit un mouvement.

Sébastien se disait : « La pauvre enfant, elle l'aime à en mourir. »

En attachant sur le vieux soldat ses yeux impatients, Jeanne lui dit : « Cette résolution n'est pas sérieuse, Monsieur le capitaine?

— Je ne sais, Mademoiselle, répondit-il hypocritement, si je l'ai rendu plus raisonnable. Il a une tête, monsieur mon neveu!... et une tête encore plus mauvaise que la mienne! La vie tranquille le fatigue, l'ambition lui est venue... tout cela n'est pas clair. Il appelle sa maison d'école une solitude, et elle abrite, aux heures les plus

belles du jour, une soixantaine de marmots qui l'aiment autant qu'ils le font enrager... Il a deux oncles qui n'ont de tendresse que pour lui... Je sais bien que cela ne suffit pas .. mais, patience, l'abbé veut le marier. »

Nouveau mouvement de Jeanne.

Sébastien continua, feignant de n'avoir rien remarqué :

« Il y a dans le bourg une blondinette que j'appellerais madame Flavien de tout mon cœur. Lui soldat!... quelle folie!... » Et frappant la terre de sa canne : — Pas de bêtise, petiot, sinon... — Cette fois il s'oubliait pour tout de bon. « Pardonnez-moi, Mademoiselle... c'est qu'il le ferait comme il le dit. »

Les groupes se retrouvèrent au détour d'un sentier.

La comtesse remarqua les traits bouleversés de sa fille.

« Qu'as-tu, Jeanne? lui dit-elle avec anxiété.

— Rien, mère. » Et montrant une corbeille de fleurs au pied d'un arbre en parasol : « Ce sont ces pétunias, leur parfum énerve. »

L'abbé regardait son frère du coin de l'œil.

Flavien, pour dérober son trouble, semblait examiner attentivement un merisier que des oiseaux friands mettaient au pillage.

Jeanne redevint frivole, interrogea l'un, apostropha l'autre, à propos de merises, de grives et de merles ; elle riait de tout comme une enfant. Détachant une branche de coudrier d'un fagot d'émondage, elle s'en servit comme de la baguette de Tarquin pour décimer les fleurs.

XXIII

On sonna le dîner.

A table, Jeanne devint rêveuse. Elle parla de la longueur des jours et parut regretter de n'avoir pas une compagne.

« Parmi toutes les jeunes filles, dit-elle, que je vois le dimanche, au sortir de l'église, ne pourrais-je donc faire un choix?

— J'y avais songé, répondit la comtesse, mais c'est très-délicat. »

Du regard, elle interrogeait l'abbé.

« Je connais toutes ces enfants, dit-il, deux ou trois pourraient peut-être être admises au château sans inconvénient, mais... »

Il hésitait.

« Mais... répéta la comtesse en souriant.

— Si j'étais consulté, je n'en voudrais indiquer

qu'une seule. C'est que je la connais bien celle-la... nature élevée, caractère tendre, mélancolique; bonne petite âme, cœur d'or. »

Sébastien remarqua que Jeanne avait tressailli.

L'abbé reprit : « Sa famille l'a fait élever dans une maison religieuse. Brave famille! Mère chrétienne!.. Le père, fermier d'un petit domaine dans le principe, possède aujourd'hui quelques biens qu'il arrondit chaque jour; il dirige une exploitation considérable, et Dieu féconde ses labeurs.

— Ah! cher curé, dit la comtesse, que ne nous avez-vous fait connaître plus tôt cette enfant! »

Jeanne avait quelque chose de fiévreux dans le regard.

L'abbé répondit : « J'en ai eu la pensée, Madame la Comtesse, mais j'ai craint de lui susciter des inimitiés dans le bourg. Que dira la fille du maire de cette préférence?

— Nous arrangerons cela. — Voilà votre vœu comblé, chère enfant, dit-elle à sa fille, et je vous vois un visage tout défait... souffrez-vous?

— Non, mère; je songe aux devoirs que m'impose le lien d'amitié que je vais former.

— Des devoirs! s'écria l'abbé surpris; il vous

suffit d'aimer un peu Marthe pour qu'elle soit bien heureuse; Marthe vous le rendra de tout son cœur et sans compter.

— Marthe !.. joli nom, » dit-elle.

Flavien, jusque-là très-préoccupé, sentit le rouge lui monter au front.

Jeanne qui l'observait, chercha le sens intime de cette émotion dont elle ressentit le contre-coup intérieur.

Le vieux soldat ne perdait rien de ce qui se passait ; il se félicitait d'avoir fait sortir de la *boîte à surprise*, non pas l'amour tout seul, mais l'amour s'appuyant sur la jalousie.

Il fut convenu que l'abbé annoncerait la visite de la comtesse à la mère de Marthe.

Jeanne se montra joyeuse, mais l'œil scrutateur de Sébastien découvrit beaucoup de tristesse sous cette joie.

La soirée était délicieuse, on alla s'asseoir sous un berceau de jasmin d'Espagne et de vigne folle.

Jeanne ne tenait pas en place.

« Capitaine, dit la comtesse, si le comte était ici, il vous offrirait des cigares... Je connais la force des habitudes, et je gage que vous n'avez

pas fait ce petit voyage sans provisions de route. Vous avez toute liberté. Le parc est immense, M. Flavien vous accompagnera. Suivez le ruisseau, entrez dans le bois, il y a un belvédère et un beau point de vue. »

Sébastien trouva un mot aimable et remercia avec esprit. Il prit le bras de son neveu et quitta le berceau.

« Vous, mon enfant, dit-elle à sa fille, faites un bouquet que M. le Curé emportera. »

Elle voulait causer avec l'abbé.

Jeanne cueillit quelques fleurs, et revenant vers la comtesse :

« Mère, fit-elle, ces messieurs n'ont pas la clé du belvédère.

— Ah! mon Dieu, je n'y avais pas songé. Il faut l'aller prendre et la leur porter. Ne restez pas, la fumée de tabac vous ferait tousser.

Jeanne s'envola.

Au bout d'un instant, elle se rendit au ruisseau par un sentier oblique, en agitant son mouchoir pour donner l'éveil aux deux promeneurs. Elle

courait. Sa belle tête blonde dominait les buissons... Elle avait négligemment jeté autour de son cou une écharpe légère dont les extrémités étaient soulevées par la brise. Elle ressemblait à un génie aérien.

Sébastien bourrait sa pipe sans desserrer les dents. Il comprenait que la comtesse les avait éloignés à dessein. La curiosité l'aiguillonnait... Il se défiait de l'abbé ; la comtesse lui faisait peur.

Flavien n'osait interroger son oncle. Que n'eût-il pas donné pour savoir ce que lui avait dit Jeanne, pendant leur promenade solitaire. Il prit un biais.

« J'aime les senteurs du soir, dit-il, il y a dans l'air...

— Beaucoup de moucherons, et le ciel est rouge là-bas. C'est un signe de grande chaleur.

— Mais, si je ne me trompe, les merles se battent encore dans le merisier. Voici les pétunias qui ont indisposé Mlle Jeanne.

— Conscrit, va!

— Que voulez-vous dire, cher oncle?

— Je veux dire... »

Il aperçut Jeanne qui accourait. « Tiens, tiens, tiens, c'est la petite comtesse... décidément elle a un penchant pour mes vieilles moustaches. Elle

m'enchante, cette enfant. Si j'en avais rencontré une toute semblable, lorsque j'avais ton âge, je ne serais pas célibataire, mon garçon. En ce temps-là, l'égalité était à la mode, et nous autres soldats nous étions des Dieu Mars. Allons, tiens-toi droit et déploie tous tes avantages. Je veux que tu me fasses honneur. C'est égal, si tu étais quelque peu blasonné, cela arrangerait joliment nos affaires... Nous perdons notre temps, j'en ai peur. A ta place, moi, je me retournerais vers la petite Marthe... tu connais le proverbe : *faute de grives*... Après ça... — Silence dans les rangs, corbleu ! »

Ils firent quelques pas au-devant de Jeanne qui arrivait toute essoufflée.

« Ah ! Mademoiselle, s'écria le vieux soldat, toutes les fleurs vous regardent, et leur babillage vous poursuit. Parole d'honneur ! elles vous jalousent, et c'est bien mal de leur part.

— Monsieur le Capitaine, répondit-elle avec un gracieux sourire, je ne veux pas savoir ce qu'elles disent. Je vous apporte la clé du belvédère. »

Sébastien roulait sa pipe entre ses doigts.

« Pourquoi ne fumez-vous pas, Monsieur le Capitaine?.. j'aime beaucoup l'odeur du tabac.

— Puisque vous le permettez, Mademoiselle... »

Il ouvrit sa boîte d'allumettes, en frotta une, deux, trois sans succès.

« Ah ! mon Dieu, disait Jeanne, aucune ne prend... Il y a de l'humidité au bord de ce ruisseau, et puis, elles ne sont pas bonnes. Il faut les mieux choisir, Monsieur le Capitaine. »

Toutes rataient.

Il frappa le sol du talon, et n'eut pas la patience d'aller jusqu'au bout; il vida de colère sa boîte sur le sable.

Flavien ramassa une allumette et ne fut pas plus heureux.

Jeanne riait avec malice.

« Quel malheur ! Monsieur le Capitaine.

—Quel guignon ! Mademoiselle.

— C'est votre faute aussi.

— Comment, ma faute !..

— Vous allez trop vite. Donnez-moi votre boîte. Les miennes sont peut-être meilleures que les vôtres. »

Elle tira de sa poche des allumettes et la première qu'elle frotta prit feu.

« Comment, Mademoiselle, vous en aviez et vous m'avez laissé maugréer...

— Les fumeurs oublient souvent les allumettes, Monsieur le Capitaine... J'ai pensé à vous, et voilà comment vous me récompensez...

— Ah! Mademoiselle, vous êtes une petite méchante bien adorable. »

Elle lui rendit sa boîte toute pleine d'allumettes. « Il y en aura pour la route, Monsieur le Capitaine. »

La pipe allumée, on marcha vers le bois qu'on atteignit en quelques instants. Dans l'air stagnant, la fumée restait en nuage au-dessus des promeneurs. Jeanne toussait. Sébastien quitta le sentier et s'écarta de quelques pas sous la futaie! « Qu'ils sont beaux, ces enfants, disait-il, en les examinant avec tendresse, et comme ils se conviennent aux yeux de Dieu!... mais il faut compter avec les hommes. Douce et charmante créature!.. elle m'apportait des allumettes... elle pensait à moi qu'elle voyait pour la première fois... il est vrai que je suis l'oncle de monsieur mon neveu. C'est égal... je l'aurais adorée, cette enfant! Mais, bernique, quand on est monsieur Flavien tout court, il ne faut pas s'adresser à des filles de comtesse. » Après un long soupir : « Ils peuvent causer mainte-

nant, dit-il, ça ne regarde personne... qu'ils s'expliquent une bonne fois et que tout soit fini. »

Il se figurait que Jeanne allait et pouvait donner toute liberté à son cœur et à sa raison. Malgré son expérience de la vie, c'était encore une illusion.

Il les laissa à dessein prendre sur lui de l'avance.

Jeanne était devenue sérieuse; mais au bout d'un instant le rire lui revint aux lèvres, et la conversation fut très-enfantine au début.

« A propos, Monsieur Flavien, dit-elle, sans transition, vous avez donc des projets guerriers?

— Moi, Mademoiselle, et quels sont ces projets?

— Si c'est un secret, grondez votre oncle qui m'a tout révélé.

— Il vous a tout révélé, Mademoiselle!..

— Oh! ne faites pas l'étonné... Je comprends qu'à de certains points de vue, il vaille mieux être maréchal de camp qu'instituteur communal; mais n'arrive pas qui veut maréchal de camp, Monsieur Flavien... La guerre ne réussit pas à tout le monde.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Mademoiselle.

— Votre oncle m'a appris que vous vouliez vous faire soldat.

— Comment, Mademoiselle, il aurait... »

La stupéfaction était peinte sur ses traits.

« Vilaine résolution, Monsieur Flavien, et prenez-y garde, d'un esprit malade.

— Ne riez pas, Mademoiselle, d'un mal que vous ne sauriez comprendre.

— C'est donc bien vrai, vous voulez vous faire soldat, dit-elle, en laissant son émotion monter à ses lèvres.

— Folie! tout ce qu'il y a de plus folie ! n'est-ce pas?

— Ce n'est pas moi qui ai dit le mot, Monsieur Flavien.

— Oui, Mademoiselle, je suis fou.

— Votre *chère* maison d'école, comme vous disiez dans le jardin du presbytère, vos charmants marmots, la tendresse de vos deux oncles, l'amitié... du dehors, tout cela n'est donc rien aujourd'hui! Ah! vous n'êtes pas seulement ambitieux, vous êtes égoïste.

— Je ne sais ce que je suis, Mademoiselle, je

vous jure que je ne me reconnais pas moi-même.

— Vous ne voulez donc pas que nous reprenions les leçons d'orgue?... »

Il hésitait à répondre.

Jeanne ajouta :

« Ces leçons ne sont que suspendues. Je ne suis pas seulement votre écolière, Monsieur Flavien, je suis votre amie... Ce n'est pas un mot banal dans ma bouche... croyez-moi... ayez confiance en moi.

—Votre amitié, Mademoiselle, j'en suis indigne... elle me tuerait d'ailleurs avec toutes les réserves dont elle est entourée. La distance qui nous sépare est trop grande pour que l'amitié la comble. Je ne puis vous aimer que de deux manières, moi, ou comme un frère, ou...

— N'achevez pas...

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, si je vous ai offensée... vous voyez bien que je suis fou.

— Et moi, je vous dis : vous guérirez!

— C'est ma condamnation, Mademoiselle.

— Monsieur Flavien, je ne veux pas que vous partiez.

— Mademoiselle...

— Mon amitié est exigeante... vous m'allez dire aussi que je suis folle...

— Donnez-moi la force de vivre alors!

— Vous l'aurez par... amitié pour moi, et vous resterez, je le veux. »

Elle lui tendit la main. Il s'en empara, la conserva un instant dans les siennes et tomba à ses pieds.

« Que faites-vous?

— Pardonnez-moi et laissez-moi mourir.

— Voici votre oncle... »

Flavien se releva.

Sébastien n'avait rien perdu de ce qui s'était passé; il était tout en joie, et se tirait la moustache. Il feignit de n'avoir rien vu.

« Je m'étais égaré, dit-il, et j'avais des inquiétudes; il commence à faire sombre sous ces grands arbres; les sentiers se croisent dans tous les sens, on ne sait où est le bon. Je n'ai pu vous suivre, je n'ai plus mes jambes de vingt ans.

— Le belvédère est encore loin, dit Jeanne, je crois qu'il faut rentrer.

— Rentrons, Mademoiselle. »

Il y eut un long silence.

Jeanne tout à coup et comme se faisant violence, sortit de sa rêverie et se mit à babiller de toute chose.

Après avoir parlé de la lune qui se montrait « comme une tache de lait sur la nappe bleue du ciel, » et qu'elle appelait un monde habité, « probablement aussi fou que le nôtre, » elle adressa au vieux soldat une question qui lui indiqua où allait sa pensée derrière ce babillage.

« Ce doit être une bien belle chose que la guerre? » lui dit-elle.

Il parut d'abord étonné et se demanda où elle voulait en venir.

« Oui et non, Mademoiselle.

— Réponse normande, Monsieur le Capitaine. Donnez-moi donc l'idée d'une bataille... n'est-ce pas que c'est terrible et beau!

— Dieu m'en garde, Mademoiselle! monsieur mon neveu, qui s'est pris subitement d'une vive passion pour l'état militaire, pourrait demain nous tirer sa révérence à l'abbé et à moi, pour voler à la gloire.

— M. Flavien ne partira pas.

— Ah! dit-il, en ouvrant de grands yeux, il ne partira pas. »

Malgré les ombres du soir, Sébastien vit des roses s'épanouir sur le visage de Jeanne.

« Vous avez converti mon neveu, Mademoiselle?

— Je l'ai rendu un peu plus raisonnable.

— C'était bien la peine, vraiment, de m'effrayer avec ce grand amour de la guerre!

— Je suis un homme de paix, cher oncle, répondit Flavien troublé... Ne savez-vous pas, d'ailleurs, que jamais je n'aurais eu la force de me séparer de vous. .

— Ta, ta, ta, ta, tout est à redouter des têtes à l'envers. Enfin, je te félicite d'être devenu *un peu plus raisonnable*. Et vous, Mademoiselle, qui avez, avec tant de succès, défendu nos intérêts de famille, recevez... Je n'ai rien à vous offrir, Mademoiselle, je vous ai déjà donné toutes mes adorations.

— Pour les allumettes! fit-elle avec un délicieux sourire.

— Pour les allumettes!! » Et il disait mentalement : « Vive Dieu! je crois qu'ils s'entendent. »

Il nageait dans la joie.

L'amour de Flavien entrait dans une phase nouvelle, sans horizon comme la première, mais moins ténébreuse. Il entrevoyait dans l'avenir quelques perspectives d'épanchement et plus de sécurité. Jusque là, sa plus vive préoccupation avait été de cacher à Jeanne son cœur embrasé et plein de son image. La jeune enfant devenait sa complice innocente, et l'amitié qu'elle lui avait généreusement offerte devait être indulgente, puisqu'elle était sincère. Tel était son raisonnement, et il se trouvait bien heureux.

Sébastien se laissait aller à l'espérance. Il méconnaissait la loi du monde et l'empire des principes. Il raisonnait en ne tenant aucun compte des attaches sociales, au milieu desquelles ou plutôt à la tête desquelles tiennent une si large place dans les âmes d'élite, les traditions de la famille et l'amour du foyer domestique. Le respect de l'opinion publique, la dignité de soi et des siens n'excluent pas les ébranlements de l'âme, mais ils sont une force qui protége et qui sauve. Seulement, certaines organisations en peuvent mourir.

La comtesse gronda sa fille d'être restée si longtemps dans le bois. Sébastien voulut prendre pour

lui la faute, il fit l'aimable; la comtesse ne lui sut aucun gré de son dévouement chevaleresque. Sa sévérité le frappa. Il remarqua son embarras et son changement d'humeur.

Au moment du départ, elle se montra réservée, presque froide. Il disait intérieurement : « Ce diable d'abbé a fait des siennes! »

Pendant le trajet, il lui tourna le dos et alluma sa pipe.

XXIV

Le fils du custos avait accompli son projet de vengeance. Les deux meneurs avaient fait un plongeon forcé. En les retirant de la rivière, il s'était couvert de gloire. Il n'était bruit, dans le bourg, que de son dévouement et de son courage.

Le maire lui adressa des félicitations publiques et ne laissa pas échapper cette occasion de dire tout le bien qu'il ne pensait pas des « vertueux conseillers, des deux citoyens honnêtes et probes » qui, sans le secours du brave jeune homme, auraient trouvé la mort dans les eaux profondes de la rivière. Il jouait si bien l'émotion, sa parole était si persuasive que Toto lui-même, se laissant entraîner, fut sur le point de prendre au sérieux son acte de sauvetage.

« Mon ami, lui dit l'honnête magistrat, il te sera

tenu compte de cette belle action. MM. Damiron et Loubinot te récompenseront comme tu le mérites ; mais je veux, dès à présent, t'offrir un témoignage de ma satisfaction personnelle. Voici une petite gratification, je te la donne avec d'autant plus de plaisir que je sais que tu n'en feras pas un mauvais emploi. Ce n'est pas tout : je vais te proposer à M. le Préfet pour la médaille. Tu t'es acquis des droits à la reconnaissance publique. » Il reprit en s'adressant aux curieux : « Messieurs, il s'est acquis des droits...

— Vive M'sieu le Maire ! » crièrent les enfants de l'école qui étaient venus renforcer le groupe.

Toto, embarrassé de ses yeux, les tenait fixés sur le sol.

Le maire ne se sentait pas de joie d'avoir si heureusement mis en évidence son esprit de conciliation et son cœur paternel. Il allait probablement donner à boire, quand l'arrivée d'un garde-pêche fit diversion à l'attendrissement général. Ce fonctionnaire venait affirmer un procès-verbal constatant contre Damiron et Loubinot, aidés de Théodore Bonassol, dit Toto, dit l'Idiot, fils du custos, le triple délit de pêche de nuit, en temps défendu, avec des engins prohibés, et solliciter

une ordonnance pour la vente, à son de trompe, aux enchères publiques, de cinq kilogrammes de poisson qu'il avait saisis.

S'il y avait eu moyen d'arranger l'affaire, le maire n'eût pas manqué de rendre ce petit service aux deux cabaleurs, artisans de désunion et de désordre ; mais en présence d'un procès-verbal qui n'était pas l'œuvre de son garde-champêtre, il devait être et il fut à cheval sur la loi. Il reçut l'affirmation et délivra l'ordonnance, non sans féliciter le garde-pêche de son zèle infatigable et de ses bons services. Ce préposé avait son domicile à sept kilomètres du bourg. Le maire connaissait ses mœurs paisibles et ses habitudes casanières, la nuit surtout ; il savait que les pêcheurs les plus intrépides avaient affermé le cantonnement de compagnie, pour mettre en toute sûreté la rivière au pillage ; aussi attribua-t-il cette surveillance inusitée à l'installation du nouveau garde général.

Le fils de custos, suivi de tous les enfants, vint rôder autour de la maison d'école. Apercevant Flavien, il alla le trouver au jardin et se laissa déconcerter par son air sévère.

« C'est pour apprendre à M'sieu, dit-il avec

timidité, que si je n'avais pas été là, *ils* seraient restés au fond.

— Oses-tu bien plaisanter, malheureux ! quand c'est toi qui...

— Pour ça, non... le bachot n'était pas solide, M'sieu... il y avait au fond une planche qui ne tenait plus. J'ai mis le pied dessus... ma jambe y a passé, et ça été fait tout de suite.

J'aurai la médaille ; M'sieu le Maire me l'a promise...

— Et tu oseras la porter ?...

— Oh ! que oui, et je l'ai bien gagnée. Le garde-pêche était présent... c'est moi qui lui avais indiqué le coup. Il y a un saule creux au bord de l'eau, il s'était mis dedans. Ça leur coûtera cher, M'sieu. J'ai été honnête homme, j'ai risqué ma vie pour eux, et vous me demandez si j'oserai porter la médaille ! Oh ! que oui, je la porterai ; mais le premier qui tombera à l'eau, je le sauverai, pour ne rien devoir à personne, même au Gouvernement. Voilà comme je suis, M'sieu... Le garde, à qui j'avais rendu service, m'a appelé l'idiot sur son papier. Eh bien ! oui, je suis l'idiot, j'aime mieux ça, et je le serai jusqu'à la fin de mes jours ; et s'ils parlent encore de vous, M'sieu,

et de la fille à M'sieu le Comte, l'idiot leur fermera la bouche. »

Flavien sentit le rouge lui monter au visage.

« Et qu'osent-ils dire ?

— Ils disent, M'sieu, que vous êtes en train d'enjoler cette enfant du bon Dieu, et que not' curé est un finot.

— Assez !

— Ils disent, M'sieu, que la petite comtesse...

— Assez ! je ne veux rien savoir.

— Soyez tranquille, je leur ferai manger des œufs de ma poule...

— Et moi, j'exige que tu ne t'occupes plus de ce qui se dit, de ce qui se trame...

— Mais, M'sieu, l'idiot a des yeux et des oreilles, et c'est pas sa faute, s'il s'en sert comme tout le monde. Toto ne veut tuer personne, Toto n'est pas méchant. J'ai bien gagné la médaille, M'sieu... et si not' maire en demandait deux, ça ne serait que justice : une en argent, l'autre en or et de première classe, pour avoir sauvé sa fille. Oh ! que oui, je la porterai le médaille, M'sieu, oh ! que oui. »

Flavien ne voulut pas en entendre davantage.

Son esprit se révoltait à l'idée que Jeanne n'était pas épargnée. Il fallait que la malveillance fût bien active pour que son oncle, qui s'occupait peu des bruits du dehors, sût ce qui se tramait contre lui, et que le fils du custos fût aussi, lui, au courant des lâches manœuvres qui l'atteignaient au cœur. Sauf quelques exceptions, il ne rencontrait que des visages amis, et ne s'expliquait pas que tant de haines vinssent à lui, quand il n'avait dans l'âme aucun sentiment dont il ne pût se rendre un compte sévère.

C'était raisonner en enfant.

Il se demanda pourquoi la Providence ne le défendait pas mieux contre les méchants.

C'était, à son insu, devenir irreligieux.

Il commençait à comprendre que la vie est une lutte et que les meilleures chances ne sont pas pour celui qui veut être honnête homme. L'amertume de ses découvertes lui apportait moins de découragement que de résignation. Ce n'est pas qu'il acceptât tout, en se retranchant dans une humilité pacifique ; il avait de secrètes ardeurs et des emportements cachés ; il sentait en lui une force inactive, repliée sur elle-même, et qui tendait à se déployer. Il était impatient de briser le

lien et de s'élancer dans la lice. Non content de défendre tout ce qui lui était cher, il eût mis sa gloire à protéger les malheureux et les opprimés. Noble ambition, entée sur un idéal, et dès lors inféconde. Les redresseurs de torts ne s'attaquent-ils pas à des moulins à vent qui, d'un coup d'aile, les couchent sur le sol ! Que peuvent le droit et la vérité contre la brutalité d'une grande machine sociale, qui ne raisonne pas et qui tue ?

Dès qu'il rentrait en lui-même, il se retrouvait instituteur communal, homme de paix quand même, désarmé par la nature de ses devoirs, ne pouvant en toute liberté opposer que sa conscience invisible aux ennemis qui lui disputaient son repos, son pain et même l'honneur, et n'ayant à attendre aucun secours des honnêtes gens qu'il voyait emprisonnés dans un coupable égoïsme et s'abandonnant eux-mêmes par inertie.

C'était pour Jeanne qu'il souffrait. Son orgueil était tout en elle. Quand il l'enlevait de ce milieu terrestre pour lui faire un trône d'azur et de soleil, les méchants osaient s'attaquer à son idole, et le silence des indifférents, si ce n'est des envieux, leur donnait assez d'autorité pour forcer la foule à

accepter leurs lâches calomnies! Il voyait la pure enfant accolée dans les conversations, à la fille du maire, devenue le point de mire de l'opinion qui lui faisait payer toutes ses légèretés avec les arrérages. Il tournait ses colères contre lui-même et se reprochait d'être la cause de tout ce mal.

Son âme, pliée par la douleur comme un roseau par le vent, était impuissante, de même que ses colères. Il n'était pas en son pouvoir de démasquer la malveillance et de faire éclater la vérité.

Il se frappa le front en s'écriant . « Si la vie est une lutte, pourquoi suis je désarmé ! »

XXV

Sébastien était devenu le confident de son neveu, mais non son bon conseiller. S'il lui proposait, à certaines heures, de chercher à se vaincre, tâche qu'il lui représentait comme très-facile; en d'autres moments, il lui laissait une lueur d'espérance et stimulait son naturel aimant. Au fond, la foi lui manquait.

Il y eut entre eux une longue conversation dans le jardin de l'école. Sébastien disait : « Elle t'aime, cette enfant; je connais ces petits caractères-là; elle souffre... mais elle cachera à tout le monde sa souffrance, et surtout à sa mère. Jamais elle n'avouera son amour. » Et il ajoutait : « Il nous paralyse, ce diable d'abbé... c'est lui qui dirige la comtesse. » Et faisant allusion à la scène du parc, il ajouta : « Tu m'as étonné l'autre soir; où avais-tu pris ton audace ?

— Ce n'est pas de l'audace, cher oncle.

— Tant pis, petiot, tant pis! Mais pourrais-tu me dire ce que c'était?

— Le sais-je! je suis tombé aux pieds de la jeune enfant, sans avoir conscience de moi-même.

— Eh bien ! si tu recommences, mon garçon, elle te foudroyera d'un regard et te laissera les genoux dans les ronces.. C'est ainsi que sont certaines femmes quand elles aiment qui elles ne devraient pas aimer. Sans l'abbé, on pourrait essayer de quelque surprise...

— Jamais !

— Je m'entends. On la contournerait, on la serrerait de près... La raison peut se prendre d'assaut comme le cœur, monsieur mon neveu... Mais c'est à peine si nous pourrons l'approcher maintenant. Cette enfant m'a laissé lire dans son cœur : s'il lui était permis de t'aimer, elle passerait pardessus tout pour être à toi, mais elle ne s'appartient pas. Une fille vulgaire, mal élevée, nourrie de mauvaises lectures, tournerait toute sa force contre sa dépendance sociale; cette enfant s'en sert pour se vaincre elle-même : c'est de l'héroïsme.

— Je doute qu'elle m'aime à ce point.

— Mais tu ne comprends donc rien! Mes vingt plus belles années, mon garçon, je les ai consacrées à l'étude des femmes; la vie de garnison se prête merveilleusement à cette étude; j'étais en pleine maturité... La jeunesse ne sait pas aimer, elle gaspille l'amour; elle n'observe ni ne raisonne. Ce n'est pas la position sociale de cette enfant qui est à mes yeux l'obstacle insurmontable, c'est son caractère.

— Laissez-moi mon illusion, mon oncle... Ne touchez pas à mon bonheur. Je n'ai rien à attendre de Jeanne, d'ailleurs...

— C'est probable.

— Je l'aime de toute la force de mon âme et je sens que je n'aimerai jamais qu'elle. Dieu a donné à l'homme la vie de l'âme qui peut, qui doit dominer la vie corporelle. La vie de l'âme, quand elle n'a aliéné ni sa pureté, ni sa puissance ..

— Fait de l'homme une espèce de Dieu; voilà que nous devenons une montagne d'orgueil. Il n'y a eu qu'un homme-Dieu, mon garçon, et il ne s'est pas consumé à la poursuite des ombres terrestres... Il venait sauver le monde. Allons, sois plus modeste, et contente-toi d'être homme tout court. Je ne connais rien à ta métaphysique. Les

corps organisés sont des harmonies qui cherchent leurs concordances...

— Oui, mon oncle, s'écria Flavien triomphant, et j'ai trouvé la mienne.

— Bon! le voilà parti comme une fusée volante... Prends garde de retomber brûlé et vide comme elle. Parité de jeunesse, même degré de sensibilité, certaines dispositions des lignes extérieures, il n'en faut pas davantage pour que les émotions nerveuses se communiquent de l'un à l'autre sexe. Voilà la sympathie et l'amour. Crois-tu donc que cette enfant soit ta concordance absolue? et toi, la sienne par réciprocité? En ce cas, Dieu serait cruel en permettant que le monde vous sépare. Aurais-je, moi, converti d'hier, une meilleure religion que la tienne? Mais, conscrit, moi qui n'ai pas la prétention d'être le seul et unique de mon espèce, j'ai aimé vingt fois de toutes les forces de mon âme; j'ai trouvé vingt fois ma concordance. Ce n'est pas que mon humeur ait été changeante; mais j'ai changé tant de fois de garnison!... Si j'ai cherché une seconde concordance, c'est que la première me manquait, et ainsi de suite. Qu'est-ce que je te raconte-là?.. il fallait m'arrêter... si l'abbé m'entendait... Je te dis des

choses... Bast! ne faut-il pas que tu deviennes homme! »

Il reprit : « Je la voudrais, moi, ta petite comtesse... elle serait aussi ma concordance d'amitié, de tendresse... Comme je serais fier de la promener à mon bras!.. et j'en aurais plein le cœur en l'appelant ma nièce, ma fille... Après tout, il n'y a pas qu'elle au monde! »

Flavien ne put cacher son émotion.

Le vieux soldat s'empressa d'ajouter : « Rien ne t'oblige, mon garçon, à lui brûler la politesse. Si l'abbé montre les dents, on lui montrera qu'on a du caractère... La comtesse ne nous mangera pas, que diable! Si tu n'avais pas un état civil irrégulier, je te dirais : regarde la petite aux yeux, ne t'emporte pas, laisse venir l'heure et arrache-lui l'aveu de son amour dans un de ces moments de fièvre et de passion pendant lesquels la raison abdique. Il en est de la raison comme du reste; il n'y a que le premier pas qui coûte. Si tu parvenais à prendre de l'ascendant sur elle, si tu la subjuguais, si tu la dominais, alors, seulement alors, tu aborderais le côté positif de ton amour... Tout amour a son pôle positif, sache-le bien, monsieur l'innocent. Va, va, mon garçon, Dieu seul connaît

l'avenir. Au point où tu en es, je ne reculerais pas d'une semelle. J'affronterais la grosse artillerie que la mère et la fille peuvent avoir dans les yeux et le cœur. Il n'y a pas grand courage à cela... les blessures ne sont pas mortelles. L'amour, semblable à l'oiseau fabuleux, renaît de ses cendres; et, pour la perpétuité de son œuvre, Dieu a fait pour le cœur de l'homme plus d'une concordance d'amour. »

Flavien ne se laissa pas convaincre.

Depuis sa dernière visite au château, un grand changement s'était opéré en lui. Il avait jusque-là trouvé le bonheur dans la solitude, qu'il peuplait des plus douces images; maintenant toute solitude était vide pour lui. Vainement il appelait sa mère, vainement il la cherchait dans le crépuscule du soir, cette messagère d'espérance; elle ne répondait plus à sa voix suppliante. Jeanne ne venait plus sur l'aile des rêves, doux parfum, frôlement harmonieux, vapeur éthérée, ombre fugitive; il était seul, bien seul; sa souffrance, devenue âcre, n'était plus le bonheur. Il descendait à son insu des hauteurs où s'était élevée son âme, rappelée à la vie humaine. Sans se bien expliquer encore ses

sensations nouvelles, il commençait à comprendre que l'amour n'est pas une abstraction. Jeanne lui manquait. Il n'attendait rien, il se dépouillait de sa nature terrestre, ce n'était même pas pour lui un sacrifice; mais son âme voulait Jeanne à ses côtés, souvent, toujours... La voir, l'entendre, s'assimiler quelque chose d'elle dans l'air tout plein de son souffle, était-ce donc, se disait-il, pousser trop loin l'égoïsme? Sur ce point même, il avait besoin de se rassurer. Il donnait à l'amour sa vraie signification, il l'appelait une communion; mais il se réfugiait tout entier dans la vie de l'âme. L'échange constant des pensées, des émotions, la vie parlée, mais intime, toute d'abandon et de confiance était la seule communion d'amour qu'il osât espérer, et c'était là son idéal de bonheur. La loi des distances sociales le séparait de Jeanne, et il s'en prenait à Dieu d'avoir souffert qu'une loi d'orgueil, fabriquée par les hommes, loi arbitraire et non écrite, primât si souvent la loi d'amour, base divine des sociétés. Le cœur n'entrait pour rien dans ces écarts, et ils avaient peu de durée; mais Flavien sentait vivement sa souffrance.

Il était loin, comme on le voit, de la philoso-

phie de son oncle Sébastien et de ses vingt concordances d'amour. Jeanne était tout pour lui; il ne voyait que Jeanne.

Il apportait toute sa passion dans la tribune de l'orgue; ses improvisations étaient pleines de larmes.

Parfois, Jeanne troublée laissait ses regards errer sous la sainte voûte; quand elle revenait à soi, la rougeur lui montait au front, et ce n'était pas pour elle seulement qu'elle implorait la protection divine.

Flavien attendait que la foule se fût écoulée, que Jeanne eût disparu; il renvoyait le fils du custos et, seulement alors, il élevait à Dieu son âme. Il demandait au Souverain maître le bonheur pour Jeanne; pour lui, la force de vivre d'abnégation et de douleur.

L'abbé ne lui parlait plus de la petite comtesse.

Le vieux soldat, sachant que son frère allait mystérieusement au château, essaya de le faire causer, mais sans succès. L'abbé se tenait sur une

réserve absolue ; il lui montrait des yeux si doux, un visage si calme, tant de mansuétude et d'empressement à lui donner raison en toute chose, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher.

Sébastien concentrait sa mauvaise humeur. Parfois l'orage éclatait sur Flavien, mais le pauvre garçon ne s'en effrayait pas, il connaissait si bien le cœur de son oncle !

XXVI

La visite de la comtesse à la mère de Marthe avait aiguisé toutes les langues et soulevé bien des colères.

La femme du notaire concentrait son dépit.

Madame la brigadière, qui s'intitulait une *autorité*, prétendait que la comtesse lui devait autant de déférence qu'à la plus riche des fermières.

Quand on sut que Marthe était partie pour le château et qu'elle avait été invitée à y passer quelques semaines, ce fut le tour de la belle jeunesse de jeter les hauts cris. La fille du maire fut atterrée. Elle avait, dans le principe, mis tout en œuvre pour attirer l'attention de la comtesse; souvent elle avait quêté à l'église, rien que pour avoir l'occasion de lui montrer ainsi qu'à Jeanne ses dents

blanches à travers son plus gracieux sourire. En rendant le pain bénit, elle leur avait fait offrir par le custos des parts d'honneur. Cette politesse lui avait attiré la même distinction : c'était autant de gagné pour sa vanité; mais ces petites manœuvres et quelques autres très-accentuées n'avaient créé aucun lien entre Jeanne et elle.

Ce dernier coup mit le comble à son ressentiment. N'osant attaquer Jeanne ouvertement, elle se dédommagea sur Marthe. Que pouvait-elle contre cette enfant, défendue par la pureté de son front et l'innocence de son âme ?

Le receveur revint de la ville. Les commérages prirent un autre cours.

Le père Beaudoin lui avait si bien labouré les chairs, que, d'un côté, il n'était plus reconnaissable. Sur plus d'un jeune visage, il surprit un sourire qui lui fit plus de mal que la pitié expansive des matrones.

Il annonça d'un certain air qu'il n'avait pas tout dit, et que, dans sa promenade de nuit, derrière le jardin du maire, il n'avait pas seulement compté les étoiles. Il n'en fallait pas davantage pour que Mlle Eulalie fût de nouveau mise sur la sellette.

Avec les questionneurs indiscrets, les réserves du receveur étaient meurtrières.

La surprise fut générale quand on apprit qu'il avait, par lettre, demandé la main de la demoiselle.

Le maire, qui avait tout mis en œuvre pour marier sa fille comme elle l'entendait, songeait à la marier un peu pour lui-même, après avoir subi ses caprices et gémi de ses légèretés. La demande du receveur arrivait trop tard. Mlle Eulalie, du reste, la repoussa avec indignation.

Ce refus n'ébranla pas le receveur. Ses batteries étaient dressées. La dot lui tenait au cœur; il la voulait même au prix d'une lâcheté. Il envoya une seconde lettre habilement préparée.

« La détermination de mademoiselle votre fille, disait-il, ne peut être sérieuse... Je viens en galant homme couvrir son honneur de mon nom. Elle ne peut désormais appartenir qu'à moi. »

L'explication entre le père et la fille tourna à la tempête. Il y eut de terribles menaces, des sanglots et des cris. Mlle Eulalie jura sur le Christ qu'elle était odieusement calomniée, et déclara qu'elle se tuerait plutôt que de s'unir « à un pareil monstre. »

Le père, heureux de se laisser convaincre, ouvrit le Code et le *Guide du maire*, cherchant ce que pouvait son autorité contre un calomniateur de cette espèce. Ne trouvant rien qui lui donnât le droit de se venger sur l'heure, il s'emporta contre une législation « bâtarde » ne permettant pas à un père outragé, premier magistrat d'un chef-lieu de canton, de se faire immédiatement justice et de disposer de la force armée. « Si je n'étais pas maire, disait-il, quelle volée il recevrait de mes mains! mais je me dois à mon écharpe. » Il laissa l'insolente épitre sans réponse : c'était le parti le plus sage.

Le receveur n'entendait pas abandonner sa proie. Il se figura qu'en imprimant à la jeune fille une flétrissure publique, il arriverait à ses fins; et il mit à exécution son odieux projet. Dans l'impunité qu'il se croyait acquise, il puisait sa sécurité et son audace.

Il y a dans le cœur humain une répulsion instinctive pour toutes les lâchetés. Certain nombre d'esprits mal disposés se réjouirent de l'infortune de la pauvre fille; mais la grande majorité de la population se révolta contre l'abominable conduite du drôle.

La pauvre demoiselle était désespérée. Elle se sentait perdue.

Le père et la fille s'enfermèrent toute la soirée. Le lendemain, le secrétaire de la mairie se posant en fier champion de la jeune fille outragée, déclara à qui voulut l'entendre que le receveur avait impudemment menti, et qu'il lui ferait rentrer son infâme calomnie dans la gorge.

Il tint parole. Placé entre un duel à mort et une rétractation écrite, le receveur préféra signer sa honte. Un piége lui avait été tendu. Doublet fils, possesseur de l'écrit, lui cracha au visage et lui mit une épée à la main ; ne sachant pas s'en servir, il la laissa tomber à ses pieds et promit de quitter le bourg dans la semaine.

Le maire voulait porter une plainte administrative, son secrétaire l'en empêcha. Il fut décidé qu'il s'en tiendrait à une simple causerie avec le préfet.

Le soir même, Mlle Eulalie se montra sur le Buttoir entre son père et les deux messieurs Doublet. Ses forces la trahirent; on l'emporta évanouie.

Autre grande nouvelle : ce ne fut pas le père Beaudoin qui donna ses soins à Mlle Eulalie, mais un jeune docteur nouvellement installé.

Depuis trente ans, le père Beaudoin exerçait la médecine dans le bourg. Bien que sexagénaire et très-impotent, il ne permettait pas à son « juvénile *confrère* » (il se flattait le père Beaudoin, il n'était qu'officier de santé) d'approcher du lit d'un malade. L'amitié des anciens et la reconnaissance de la jeune génération à laquelle il avait ouvert les portes de la vie, lui créaient une force dont il faisait le plus déplorable usage. La population habituée à lui, imputait généreusement à la volonté divine toutes ses maladresses. Comment souffrir qu'un vieux praticien, ayant avec femmes et fillettes le mot pour rire, et buvant à tous les verres, fût supplanté par un blanc bec tout en jambes comme un héron, ne voulant s'asseoir à aucune table, parlant peu et ne riant jamais. Pour le père Beaudoin, tout le monde faisait bonne garde. Parmi les petites gens, un fils eût laissé mourir son aïeule ou sa mère, plutôt que d'appeler le jeune docteur.

L'incorrigible vieillard avait contracté une funeste habitude : pour la plus légère contrariété,

il éprouvait le besoin de se retremper le moral, et une fois qu'il avait goûté à son eau-de-vie de marc, il en avalait une demi-pinte. Avant que ses jambes lui refusassent tout à fait leur service, il se traînait dans un cabinet noir, situé au fond de son jardin, et s'étendait sur un lit de sangle. Là, s'il ne dormait pas du lourd sommeil de l'ivresse, il pleurait comme un enfant et jurait de ne plus boire. Ce n'est pas sa servante qui l'eût trahi : par testament, il lui avait laissé sa petite maison et toutes ses nippes.. Elle était admirable d'aplomb en répondant aux clients : « On est venu chercher Monsieur pour une consultation. Le pauvre cher homme se tue... il ne prend pas même le temps de dormir... Ça lui jouera un vilain tour ! »

Au moment où Mlle Eulalie perdait connaissance sur le Buttoir, le père Beaudoin était foudroyé par une apoplexie.

Ces événements remuèrent le bourg plus qu'une révolution politique.

XXVII

Quelques jours avaient suffi pour que Marthe se fît aimer de la comtesse.

Les grâces de sa personne éveillaient la sympathie; les charmes de son naturel, la délicatesse de son esprit provoquaient la tendresse. Elle avait un genre de modestie réservée et insinuante. Élevée dans une maison religieuse avec des filles de grande famille, elle s'était maintenue dans sa sphère et n'avait pas apris à rougir des siens. Dans le salon de la comtesse, elle ne ressentait ni envie, ni vanité. Ses gaucheries des premiers jours ne l'avaient pas émue outre-mesure; un peu de confusion avait bien vite disparu sous un sourire; elle n'en avait paru que plus charmante.

Jeanne se retenait un peu, mais il n'y paraissait pas. La bonté de son cœur voilait sa diplomatie.

Attirée vers Marthe et tout près de l'aimer, elle se reprochait moins d'avoir trompé sa mère en lui demandant une compagne. Elle avait voulu connaître la jeune fille que les deux oncles désiraient si ardemment associer à la destinée de Flavien. Son stratagème avait réussi. Maintenant elle avait une autre curiosité impatiente, fiévreuse, et elle s'en inquiétait pour elle-même. Bien que sa dépendance de la famille et du monde la lui présentât sous un jour excusable, elle ne se trouvait pas assez désintéressée pour solliciter Marthe de lui ouvrir son cœur.

Elle n'attendit pas que l'intimité amenât les confidences. Au premier piége qu'elle lui tendit, la jeune enfant se livra. C'était un soir, elles étaient seules. Jeanne se mit au piano. Marthe, assise près d'elle, écoutait attentive une de ces pages sentimentales, dont le sens intime échappe à la foule. Elle se laissait bercer par cette mystérieuse harmonie à laquelle répondait sa pensée légèrement agitée, mais heureuse. La vie de son âme prenait un corps et passait devant elle comme le plus doux des spectacles. Des lueurs par instants montaient à ses yeux, un imperceptible sourire

relevait les coins de sa bouche, et son souffle ressemblait à un soupir.

Jeanne qui l'observait, s'interrompit brusquement. « M. Flavien adore ce morceau, dit-elle, je le lui ai joué deux fois. »

Ce fut pour Marthe un réveil dans lequel elle retrouva un écho de son cœur. En écoutant la suave mélodie, elle s'était reportée par la pensée dans le salon du maire : c'est là qu'elle avait parlé à Flavien pour la première fois. Elle s'était vue assise à ses côtés, les doigts mêlés aux siens sur le clavier, éblouie, troublée et presque défaillante. Le nom de celui qu'elle aimait sans que son inexpérience eût reconnu l'amour; qu'elle *espérait,* sans oser concevoir l'espérance et sans but déterminé, ce nom plus doux que tous les autres et qui renfermait pour elle tout un poème, ce nom magique l'avait fait tressaillir! Qui donc avait pénétré dans son rêve? Jeanne, mais toute autre qu'elle la connaissait... Jeanne, l'anxiété au front, un rire étrange aux lèvres, le regard interrogateur.

Son sein se gonfla. A sa vive rougeur du premier instant succéda une pâleur livide.

Jeanne ferma brusquement le piano. Que se passa-t-il en elle? En quelques secondes, les plus

violents combats peuvent avoir lieu dans le cœur d'une femme.

Marthe était interdite... des larmes roulaient sous ses paupières.

Jeanne la tenait toujours sous son regard persistant; mais l'expression s'en modifia comme par enchantement : il devint affectueux et tendre. Tout à coup, elle attira Marthe, la baisa au front et l'entraîna dans le parc.

On eût dit que sa gaîté enfantine était revenue.

Marthe laissa en toute liberté respirer son âme. Autant cette alerte l'avait fait souffrir, autant elle éprouvait de joie à se sentir vivre.

Jusqu'à la nuit, elles coururent par les pelouses et les sentiers fleuris.

Quand la comtesse donna le signal de la retraite, elles s'embrassèrent. Marthe sentit son cœur calme et reposé monter à ses lèvres; Jeanne laissa venir aux siennes son âme exaltée et fiévreuse.

Marthe eut un sommeil peuplé de doux songes. Jeanne, une longue insomnie de douleur et de larmes.

Au premier appel de l'alouette, Marthe ouvrait sa fenêtre et confiait les battements de son cœur aux brises matinales qui portent à Dieu l'encens des fleurs et l'hymne du réveil. Jeanne, brisée mais résolue, le sein agité encore, l'âme reflétant un contentement céleste, venait seulement de s'endormir.

Dès lors commença l'intimité entre les deux jeunes filles. Jeanne effaça la distance avec son cœur ; elle donna à son amie tout ce qu'il renfermait de tendresse. Marthe ne vivait que pour aimer ; heureuse, elle lui laissa prendre tout ce qu'il y avait dans le sien de gerbes odorantes et de doux miel. Quand elles s'envolaient sous les frais ombrages du parc, elles ressemblaient à deux tourterelles.

Au milieu d'une journée lourde et orageuse, elles étaient assises sous un saule au bord du ruisseau. De petits poissons joyeux et tranquilles remontaient le courant ; dans les gazons de la rive opposée, une grenouille verte les regardait silencieuse ; sur le sable fin de l'allée, des scarabées jouaient à leurs pieds sans inquiétude ; les abeilles laborieuses picoraient à deux pas, et, en prenant leur vol, les

effleuraient de l'aile. On eût dit que tout ce qui existait dans le vallon avait pour ces deux enfants de secrètes affinités.

Le livre qu'elles avaient apporté était ouvert sur les genoux de Jeanne, mais ni l'une ni l'autre ne songeaient à lire. La nature leur offrait sous ses aspects variés un poème de contrastes et d'harmonies.

Deux cygnes vinrent à passer sur le ruisseau ; ils tournèrent lentement la tête vers les jeunes filles et continuèrent leur voyage.

« Ces cygnes, dit Jeanne, sont plus heureux que nous. Ils sont libres. La loi de leur existence ne les force pas à quitter ces rives fleuries. Nous ne nous appartenons pas, Marthe, nous serons un jour séparées de nos familles, de nos plus douces affections. »

Marthe écoutait sans comprendre. Elle n'avait jamais sondé les profondeurs de l'avenir. Son avenir à elle, c'était le lendemain, et elle était sûre d'y retrouver tout ce qu'elle aimait. Elle avait la confiance des cœurs tranquilles et l'insouciance de son âge. Sa mélancolie pleine d'élans vers la joie, se détournait des sombres tableaux et redoutait les larmes.

Jeanne reprit :

« Le mariage nous ouvrira une vie nouvelle, nous créera des devoirs, nous en imposera beaucoup; nos relations seront plus étendues, notre existence moins intérieure, moins à nous... »

Marthe l'interrompit :

« Pour vous, chère Jeanne, sans doute; vous appartenez à l'opulence titrée, le monde vous réclame, vous en serez le charme et la grâce; mais moi, que suis-je?

— Enfant, dans le monde, vous seriez adorée.

— Moi! je ne puis ni ne dois vous croire. En tout cas, rien ne me porte vers le monde. S'il m'était permis de le connaître, je fuirais ses enchantements qui ne me rendraient pas heureuse. Je suis née pour la vie calme... Au couvent, des amies puissamment riches ont étalé à mes yeux toutes les séductions de l'opulence, elles ne vous ressemblaient pas, chère Jeanne, elles étaient orgueilleuses. Elles ne m'ont pas rendue ambitieuse, et le bonheur pour moi n'a pas cessé d'habiter sous l'humble toit de ma famille. Mes espérances ne se sont pas un instant refroidies, ma joie est restée la même. Si je me marie, j'espère bien ne pas me séparer de ma mère, et j'aimerai toujours

ceux que j'aime. Je vais souvent à la ville, je n'en rapporte aucun regret; je préfère la bonne odeur de nos champs et de nos vergers à l'air qu'on y respire. Pardonnez-moi, chère Jeanne, de vous parler ainsi... votre cœur bon, généreux, comprendra mon égoïsme. Mais vous vous abusez... Pourquoi ne connaîtriez-vous pas le bonheur? Le bonheur s'associe à toutes les conditions de la vie; si, dans la sphère où vous êtes placée, il est plus remuant, plus dilaté, en a-t-il pour cela moins de prix? Votre mère n'est-elle pas la plus heureuse des femmes? »

Jeanne la regardait avec étonnement, elle lui apparaissait sous un jour nouveau. Son imagination allait au-delà de la vérité. Marthe n'était pas un esprit fort; dans son caractère, il y avait moins d'énergie que de tendresse. Sans doute, elle avait des élans naturels; mais les impulsions extérieures ne la trouvaient ni obstinée, ni rebelle, lors même qu'elles étaient en désaccord avec sa volonté, pourvu qu'elles respectassent sa pureté et ses solides principes.

« Je ne veux pas vous attrister, Marthe; ne parlons pas de moi. Votre mère a-t-elle formé pour vous quelque projet d'établissement?

— Ma mère me mariera suivant mon cœur; mais il ne dépend pas de soi d'être aimée... Souvent, celui qu'on aime vous échappe.» Et après un gros soupir, elle ajouta : «Il paraît qu'on se console.

— Et vous vous consoleriez, lui dit Jeanne, surprise.

— Si c'était la volonté de Dieu, il le faudrait bien; mais mon cœur livré à lui-même, sans secours divins, serait à jamais malheureux.

— Vous m'effrayez, chère Marthe; je n'ai pas votre vertu; votre religion est plus pure que la mienne.

— Qu'en savez-vous! si vous aimez, on vous aime... qui pourrait ne pas vous aimer? »

Il y avait dans sa voix une émotion contenue. Jeanne lui prit les mains et attacha sur elle ses yeux tendres et tristes.

Marthe regardait le ruisseau. Son sein était agité. Pauvre enfant, elle fermait son âme, et pourtant un doux épanchement lui eût fait tant de bien! De son côté, Jeanne ne lui confiait pas sa douleur, pour ménager sa sensibilité.

Leur silence était un mélodieux poème de dévouement et de générosité.

Jeanne le rompit la première.

« Vous aimez, chère Marthe, lui dit-elle d'une voix caressante, et vous me dérobez vos peines... mon amitié est indiscrète, je vous en préviens. »

Jeanne tressaillit.

« Rassurez-vous, reprit Jeanne, je ne vous forcerai pas à m'avouer ce que je sais déjà... votre cœur sans défiance m'a livré le secret que me tait votre bouche. »

Marthe, de plus en plus troublée, hésitait à répondre.

« Ce n'est pas un reproche, chère Marthe, lui dit Jeanne. Notre amitié est trop nouvelle pour qu'elle n'ait pas ses réserves... et puis, je sais qu'il est si doux de vivre en soi et pour soi, même entouré de tout ce qui nous est cher! Vous avez vu ces deux cygnes; ils vous ont offert l'image du bonheur... deux cœurs enlacés glissant doucement sur les ondes tranquilles, et arrivant ainsi au but du voyage... A moi, ils ont rappelé l'Océan et ses orages. Jugez combien diffère l'état de nos âmes. »

Marthe, amenée aux douces confiances, laissa le nom de Flavien tomber de ses lèvres. Jeanne retira vivement sa main de la sienne, et, par un sublime effort, l'y replaça aussitôt.

« Noble choix, dit-elle, dangereux peut-être. M. Flavien est artiste. Il plane au-dessus de toute chose et même de sa propre vie, détournée du but. Est-il donc fait pour instruire de pauvres enfants! Dans le monde, chère Marthe, que d'hommes orgueilleux et fiers, occupant une large place, lui sont inférieurs! Dans la femme qu'il aimera, peut-être aimera-t-il plus un idéal, un fantôme né de ses rêves, que cette femme abusée et heureuse de son malheur.

— Je ne sais, dit Marthe avec tristesse; ce malheur ne m'effrayerait pas... mais son cœur se détourne du mien. »

Elle révéla tous les charmants incidents de sa rencontre avec Flavien chez la fille du maire, sans en rien omettre.

« Je me suis sentie tout de suite attirée vers lui, dit-elle, et malgré moi, je m'en suis rapprochée. Mon cœur tintait comme une cloche, un nuage passait sur mes yeux. Une voix intérieure me disait impérieusement : « Va-t-en! » et je suis restée. La première, je lui ai adressé la parole. Je n'aurais jamais cru que cela pût venir si vite et faire à la fois tant de bien et tant de mal. »

Marthe refoulait son émotion. Après avoir ra-

conté son trouble et sa confusion, au moment où ses doigts se trouvèrent mêlés à ceux de Flavien sur le clavier, elle ajouta :

» Il y eut un instant où je ne voyais rien, où je n'entendais rien, et j'étais bien heureuse ! »

Le souvenir de ce bonheur dilatait sa poitrine, et dans ses yeux soudainement éclairés se montrait son âme épanouie. Sensation trop tôt effacée, et qu'elle paya d'une vive souffrance. « Depuis lors, reprit-elle d'une voix tremblante, nous ne nous sommes plus retrouvés ensemble. Il n'est pas revenu aux réunions de Mlle Eulalie. Je l'ai cherché, moi, le soir, sur la promenade, où j'entraînais ma mère... parfois je l'ai entrevu, regardant la rivière et les coteaux où nous sommes. A la sortie de la messe, j'arrêtais mes compagnes, je les retenais le plus longtemps possible... il passait du côté où je n'étais pas. Il me fuit... » Elle ajouta avec des larmes : « J'essaie de l'oublier, et tout me le rappelle... Le dimanche, quel mal me font les orgues! Je deviens égoïste... je voudrais qu'il quittât le bourg, et pourtant je sens que tout me manquerait, si mon malheur s'en allait avec lui. »

Jeanne l'attira sur son sein et lui fit de tendres

caresses. Ses yeux fixes reflétaient aussi fidèlement qu'un miroir l'énergie de sa pensée.

Les deux cygnes se montrèrent de nouveau. Ils s'arrêtèrent devant le groupe poétique des jeunes filles enlacées. L'une avait des larmes suspendues aux cils comme la rosée aux fleurs des buissons; l'autre, inspirée de son âme, souriait à son héroïsme. On eût dit que ces oiseaux constants comprenaient la beauté de ce spectacle et lisaient dans ces cœurs où tant de pureté se mariait à tant d'amour.

Jeanne eut une pensée céleste. « Vite, vite, dit-elle à Marthe, essuyez vos yeux... ces cygnes ne sont pas revenus par hasard, c'est Dieu qui les envoie... Voyez en eux un symbole et une espérance. »

Un éclair de joie passa dans les yeux de Marthe.

En suivant les cygnes, elles remontèrent le ruisseau.

Dans les cytises, les frênes argentés et les tuyas chantaient les fauvettes et les rouges-gorges.

XXVII

Les deux frères se voyaient chaque jour. L'opposition de leur caractère ne jetait aucun nuage sur leur amitié. Sébastien, malgré son amour de la lutte et ses vivacités de langage, se laissait vaincre par le saint homme. Descendant en lui-même, il convenait qu'il pourrait être meilleur, s'il était moins absolu dans ses opinions. Il admirait la patience de l'abbé et se sentait incapable de jamais l'égaler.

A son insu, son caractère se modifiait : si le fond restait le même, les aspérités en devenaient moins saillantes.

L'abbé ne lui disait mot de l'amour de Flavien pour Jeanne. Sébastien, de son côté, lui avait caché la scène du parc, sous la futaie. Il s'était borné à l'épisode des allumettes.

Une après-midi, ils étaient arrivés en se promenant au bord de la rivière. L'abbé proposa de profiter de l'occasion pour faire une visite à la comtesse.

« Vieux finot, disait en lui-même Sébastien, pourquoi ne m'avoir pas dit tout de suite qu'il m'emmenait au château. Il paraît qu'il y a quelque anguille sous roche. »

En gravissant les coteaux, ils se reposèrent un instant chez l'apiculteur.

Le père Baudru était occupé à extraire le miel vierge des rayons odorants, qu'il tenait exposés à la chaleur du soleil. C'était la provision du château ; il y mettait tous ses soins et, suivant les indications de Jeanne, il filtrait le miel sur des fleurs de jasmin, d'oranger et de roses.

La petite Juliette inclinait les abris de feuillage au-dessus des ruches. Dès qu'elle aperçut l'abbé, elle accourut, rouge comme une cerise, et accompagna une grande révérence d'un bonjour et d'un sourire. Une abeille était posée sur son épaule bistrée par le soleil. Sébastien, toujours galant, voulut mettre en fuite l'insecte audacieux. De quoi s'avisait-il? L'abeille se plaisait là, le repos lui

était doux après ses nombreux voyages de la matinée, elle se trouvait plus au frais sur l'épaule de Juliette que dans la ruche. Elle se jeta sur le doigt du vieux soldat, le piqua avec rage et resta sur la blessure. Il secoua vivement la main en poussant une formidable exclamation qui fit reculer Juliette.

« Elle m'a mis du feu dans le doigt, cette horrible petite bête, dit-il, c'est un mal intolérable.

— Tu as eu la main trop prompte, répliqua l'abbé sans s'émouvoir.

— Mais elle allait piquer la petite.

— Oh! non, dit Juliette, mes abeilles me connaissent, et il faut bien qu'elles m'aiment un peu, puisqu'elles sont bonnes pour moi; dame! je les aime, moi, de tout mon cœur, et je remercie le bon Dieu du miel qu'elles nous donnent. »

En parlant ainsi, elle avait pris le doigt de Sébastien et faisait sortir de la plaie la poussière ou la goutte vénéneuse, lancée par les barbes de l'aiguillon.

Quand elle eut fini, elle frotta la blessure avec une herbe qu'elle cueillit sous la haie voisine.

L'inflammation fut conjurée, mais une insupportable démangeaison persista.

Tout le long du chemin, le vieux soldat se gratta le doigt en maugréant contre les vilaines petites bêtes. L'abbé, de temps à autre, cueillait une fleurette; lui, jetait sa canne dans les amandiers, croquait un fruit, et tout en songeant à Jeanne et à Flavien, murmurait entre les dents contre les inégalités sociales, et faisait justice de la folle espérance qu'il avait conçue un instant pour le bonheur de son neveu.

Ils arrivèrent à la petite porte du parc donnant sur la campagne. L'abbé tira une clé de sa poche et l'ouvrit.

Jeanne et Marthe rôdaient près de là ; elles accoururent au devant des visiteurs.

Sébastien ne douta pas qu'ils ne fussent attendus

Jusque-là, il n'avait fait qu'entrevoir Marthe aux offices du dimanche; il n'était pas fâché de l'approcher, de l'entendre, de la connaître.

Il y a une relation occulte entre le jugement des yeux et celui de l'âme : à la femme qui plaît par son extérieur, on accorde généreusement tous

les dons de l'esprit et du cœur. Marthe lui fut présentée. Le son de sa voix, le velouté de ses yeux, le jeu de sa physionomie, son attitude modeste, sa parole prévenante et jusqu'à ses naïvetés, tout en elle l'enchanta. Jeanne la dominait par quelque chose d'insaisissable, une distinction particulière si l'on veut, à laquelle s'unissait le prestige de la condition; mais Sébastien, très-porté aux sentiments tendres, les eût toutes deux pressées sur son cœur, heureux et glorieux de les appeler ses nièces ou plutôt ses filles. S'il eût été sommé de faire entre elles un choix sur l'heure, le souvenir des allumettes l'eût peut-être fait pencher vers Jeanne; mais peut être aussi aurait-il pensé qu'avec Marthe sa tendresse se trouverait plus à l'aise.

Jeanne s'étudiait à faire briller sa compagne; elle lui prêtait, avec une aimable complaisance, quelque chose de son esprit et de ses grâces. Le vieux soldat, surpris, en fit la remarque, et cela le dérouta un peu. Entre jeunes filles, l'attachement ne va pas jusqu'à l'abnégation. Les femmes savent qu'elles sont nées pour plaire : enfants, elles sont déjà coquettes. Dès qu'elles ont conscience d'elles-mêmes, elles tendent à généraliser

leur empire, et souvent l'amitié devient tributaire de leur orgueil.

La comtesse qui avait aperçu de loin ses visiteurs, les attendait sur la terrasse. A travers son sourire gracieux perçait la tristesse.

Son premier mot fut pour les retenir à dîner.

Un rayon de soleil descendait sur le front des jeunes filles. A côté de Marthe, dont le teint avait tout l'éclat de la jeunesse et de la santé, Jeanne ressemblait à une statue de marbre. La comtesse s'émut du contraste: « Il faut vous reposer, Jeanne, dit-elle, demain nous commencerons le pèlerinage à la source, et c'est une fatigue. »

Sébastien crut remarquer qu'on le laissait seul à dessein avec la comtesse. Sa curiosité redoubla.

La conversation fut très-décousue au début; il s'étudiait à s'y montrer sous le meilleur jour. Il avait sa coquetterie. La comtesse l'entretint du bruit de Paris, de la vie calme des champs, de la neige rosée des vergers et de la douce odeur des foins. Il se demandait où elle voulait en venir, et attendait avec une impatience contenue la transition qui devait le mettre sur la voie : il ne doutait pas qu'il n'y eût quelque chose de mystérieux entre le château et la cure.

La comtesse s'arrêta au milieu de son idylle :

« Tout cela est bien séduisant, n'est-il pas vrai, Monsieur le Capitaine ?

— Très-séduisant, Madame la comtesse ; vous me donneriez des envies de m'enrubanner et de m'étendre sous un hêtre touffu à la façon des bergers de Florian.

— Bonnes et excellentes choses que les fromages à la crême ! mais comme j'y renoncerais et de grand cœur, si j'étais obligée de les préparer de mes mains! A propos, capitaine.. » Elle s'interrompit pour reculer son fauteuil que le soleil avait envahi. Sébastien exécuta le même mouvement en se disant : cette fois, nous y voilà ! « A propos, capitaine, vous ne m'avez pas donné des nouvelles de M. Flavien. » Et sans laisser à Sébastien le temps de répondre, elle ajouta : « Il faut nous entendre tous les deux pour le marier. »

Qui fut bien étonné? ce fut Sébastien. Redoutant un piége, il se tenait sur ses gardes.

La comtesse reprit : J'avais d'abord songé à confier mon projet à notre cher abbé, mais il n'a pas, comme vous, capitaine, cette diplomatie du monde qui est la moitié du succès dans les choses de la vie. »

Et elle ajouta négligemment : « Jeanne aussi est du complot. »

La comtesse étudiait tous les mouvements de physionomie du vieux soldat.

« J'ai un trésor à vous donner, dit-elle... et ce ne sera pas un mariage de pure convenance, car ma protégée aime votre neveu. L'abbé prétend que M. Flavien est trop jeune... nous avons ensemble causé mariage un soir, en prévision de l'avenir... De plus, il croit que M. Flavien, emporté par son imagination d'artiste, s'est créé un idéal... Ces doux fantômes disparaissent toujours devant une réalité possédant une tête de chérubin; devant une belle jeune fille, ayant toutes les grâces de l'esprit et du cœur, parfaitement élevée...

— Je la reconnais, s'écria Sébastien, c'est Mlle Marthe !

—Vous l'avez dit, capitaine, voyez comme nous nous entendons déjà !... Excellent parti sous tous les rapports, et qui vous sourit autant qu'à moi... Elle aimera bien son oncle, le capitaine, allez !.. Mais il faut triompher des préventions ou plutôt de l'absolutisme de notre cher abbé. Ceci vous regarde ; c'est dès à présent votre tâche.

— Tâche facile, Madame la Comtesse, car Ni-

colas, vous le savez, a un faible pour Mlle Marthe; et, s'il faut tout vous dire, Madame la Comtesse, j'avais songé à ce mariage... Parole d'honneur! j'y avais songé. »

La comtesse, incrédule sur ce point, et elle avait de bonnes raisons pour cela, se contenta de sourire. Elle avait peine à comprendre que la victoire lui eût été si facile.

Sébastien n'avait pas perdu toutes ses défiances ; mais au fond sa vanité était satisfaite.

A table, Jeanne s'effaça, et Marthe, pressée par la comtesse, sortit de sa réserve. Celle-ci s'étudiait à faire scintiller l'esprit de la jeune fille en la promenant de sujet en sujet; elle la traitait comme une pierre taillée à facettes, dont on cherche tous les foyers de lumière. Elle trouva moyen de la mettre aux prises avec Sébastien, qui en reçut deux ou trois compliments finement tournés.

Dans la conversation, le nom de Flavien fut prononcé. Marthe devint écarlate. Jeanne était livide : la pauvre enfant avait tressailli .. l'abbé avait été le seul à s'en apercevoir.

Après le dîner, elle se plaignit d'un malaise et

quitta le salon avec sa mère. La comtesse revint presque aussitôt, et Marthe, très-émue, se rendit auprès de Jeanne.

« Ma fille s'est fatiguée aujourd'hui, dit la comtesse; un peu de repos lui fera du bien. A son âge, j'avais comme elle tous les symptômes d'une maladie de cœur, et il ne m'en est rien resté ! »

Malheureuse mère, elle cherchait à abuser sa douleur! Sa tendresse était bien aveugle. Sa fille était toute l'espérance de sa vie, mais Jeanne lui échappait par les délicatesses de son organisation d'élite. Elle la jugeait trop sur elle-même. Femme à solides principes, à l'âme noble, au cœur élevé, elle se flattait que sa fille lui ressemblait en tout; sans doute, elle lui ressemblait par les grandes lignes; mais Jeanne avait le cœur plus indépendant et l'âme moins soumise aux lois du monde. La comtesse ne voyait que le mal physique de son enfant, elle ne soupçonnait rien de sa souffrance morale. Elle comptait sur l'efficacité de la source.

Toujours préoccupée de sa savante manœuvre, elle invita avec intention Sébastien à essayer des eaux pour son propre compte. « Elles ont aussi des vertus contre la goutte, capitaine.

— Pour la goutte! dit-il d'un air incrédule.

— Oui, capitaine, et elles vous guériront si vous avez la foi. Le site est délicieux, il faut être matinal... Venez à la source; je serai heureuse de vous y rencontrer. Nous causerons... »

Elle accompagna ces derniers mots d'un signe d'intelligence.

« J'irai, Madame la Comtesse, et vous promets de causer, sinon de boire. »

On se sépara de bonne heure. La comtesse fit reconduire ses visiteurs. En montant en calèche, Sébastien se frottait les mains, il avait un air de conquérant. L'abbé l'observait du coin de l'œil. Au moment où la calèche s'arrêtait à la porte du presbytère, ils discutaient sur l'origine des coqs qui surmontent les clochers. Sébastien soutenait que le coq avait été, dans les temps primitifs, une poule, emblême de tendresse et de fécondité.

Ils restèrent au jardin. On n'entendait que les grillons criards et les plaintives rainettes.

Le ciel était brillant et mystérieux.

« Belle nuit, dit l'abbé en manière d'exorde. » Et il ajouta : « Que fait Flavien à cette heure?

— Je m'imagine qu'il dort, répondit Sébastien,

à moins qu'il ne soupire quelque élégie sur son harmonium.

— Cet enfant m'inquiète... il a les passions vives. La fille de la comtesse lui a tourné la tête.

— C'est grave... mais que veux-tu que j'y fasse?

— Je crois avoir découvert qu'il est aimé de Jeanne. Ma position, mon caractère me permettent d'aller à la comtesse et de lui dire tout ce que me suggèrera mon cœur, en faveur d'une union qui ferait le bonheur de Flavien. Tu es l'aîné, j'ai voulu avoir ton agrément. »

Sébastien parut sensible à cette marque de déférence.

« Crois-moi, lui dit-il, ne va pas te frotter à la comtesse.

— Pourquoi? c'est une femme supérieure.

— Tu la flattes; mettons femme distinguée... un peu hautaine et considérant certains préjugés comme des articles de foi ; comtesse par aventure, peut-être, qu'en sait-on? elle veut un marquis ou un duc pour gendre... Voilà la loi du monde. Et la petite, te figures-tu qu'elle n'ait pas aussi sa vanité? Ce n'est pas moi qui m'exposerais à une rebuffade. Un pauvre maître d'école, ne pouvant

même produire un état civil régulier... brillant parti pour une fille de comtesse, plus comtesse encore que sa mère!

— La malveillance nous accuse, Flavien et moi, de faire le siége de Jeanne pour sa dot... Je veux en finir.

— Ingénieux moyen! On a bien raison de dire naïf comme un homme d'église... Le mieux est de marier Flavien au plus tôt. Il y a plus d'un jeune cœur dans le bourg... Mlle Marthe, par exemple... »

L'abbé sourit... son œil bleu s'éclaira... il ne savait pas feindre; les ombres le protégeaient.

« Jeanne aime Flavien, te dis-je.

— S'il avait un nom, un titre, de la fortune, elle le préfèrerait à beaucoup d'autres... mais...

— Pourquoi ne pas essayer?

— Tu as un bandeau sur les yeux, mon bon Nicolas. S'il s'agissait d'encycliques et de conciles, je m'inclinerais...

— Tu t'inclinerais... tu t'inclinerais... répliqua l'abbé sur le ton du doute.

— Oui, je m'inclinerais, parce que je ne suis pas assez fat pour avoir la prétention d'être universel; mais en matière de sentiments humains, il il me semble que j'en sais plus long que toi. »

Sébastien s'échauffait... il tenait enfin une bonne querelle. L'abbé eut besoin de toute son attention pour rester dans son rôle. La dispute aux lèvres, il avait la joie au cœur. Sébastien, lui, ne savait pas se posséder ; sa diplomatie était percée à jour.

« Va, dit-il à son frère en le quittant, va demander la main de la petite comtesse, mais souviens-toi que je te désavoue. C'est à moi, l'aîné, qu'appartient le droit de parler au nom de la famille... je parlerai. La comtesse ne fera pas peser sur moi la responsabilité d'une démarche inconsidérée, pour ne pas dire pis... et j'ai les meilleures raisons d'espérer que Jeanne, Jeanne, tu entends! me donnera son concours pour hâter l'union de Flavien et de Mlle Marthe. Ce n'est pas dans les canons de l'Église qu'on apprend à déchiffrer le cœur des petites filles. Là-dessus, bonne nuit!.. »

Il fit trois pas et revint. « N'oublie pas que je te désavoue... c'est une question de dignité. Il faut avoir la raison de son âge, que diable!.. »

L'abbé le suivit des yeux jusqu'à la porte du pavillon tout enveloppé de la douce clarté de la lune. Il était une heure du matin. « Tout va bien, dit-il. Et il ajouta avec tristesse : « Jeanne se dévoue, pauvre enfant, âme limpide et pure... Que va-t-

elle devenir?.. » Il soupira. Il avait sous les yeux deux douleurs : l'héroïsme de Jeanne l'effrayait ; il redoutait les défaillances de Flavien.

Depuis le premier moment, il avait deviné les chimériques espérances de son frère, bien effacées, mais toujours à craindre. Pour l'amener à Marthe, il avait mis la comtesse dans ses intérêts.

Ce n'était pas assez de lui laisser l'initiative de cette union, il lui opposait une contradiction énergique, pour mieux s'assurer la victoire.

La comtesse, en femme expérimentée, avait tracé le plan de la campagne, par affection pour son vieil ami; elle ne soupçonnait pas qu'il y eût dans le cœur de l'abbé, en cette circonstance, autant de vive sollicitude que de dévouement presque paternel pour sa fille et pour elle.

XXIX

Sébastien se rendait chaque matin à la source.

L'abbé, dans la journée, allait mystérieusement au château.

La comtesse tenait imprudemment Jeanne au courant de ce qui se passait. La malheureuse enfant concentrait sa douleur, et Marthe lui voyait de longs désespoirs toutes les fois qu'elle en recevait des paroles d'espérance.

La comtesse cependant commençait à s'alarmer. Non-seulement la santé de sa fille s'altérait profondément, mais encore son caractère se modifiait. Elle si riante, si folle, si mobile, malgré le sérieux de sa raison et l'énergie de sa volonté, se montrait indolente, taciturne et glacée de vi-

sage, même quand elle souriait. Toute sa chaleur d'âme semblait s'être reportée sur Marthe. La comtesse devint jalouse et s'en expliqua tendrement avec sa fille. La malheureuse enfant versa des flots de larmes, mais garda son secret.

De son côté, Flavien ne vivait plus.

L'abbé lui faisait de longs sermons. « Aimes-tu donc la matière pour la matière, lui disait-il un matin, je ne parle pas de Jeanne seulement, que tu crois aimer, mais de tout ce que tu aimes? Non, assurément. Dans la nature, par exemple, tu t'éprends de l'ensemble harmonieux qui te rappelle une intelligence sublime; c'est ton être moral qui admire et se passionne. La famille humaine est aussi une grande harmonie; en ne l'aimant pas, on se repousserait soi-même, ce qui est contraire à l'égoïsme humain, source de tout bien et de tout mal. C'est intellectuellement qu'on l'aime.

« L'être vivant est une harmonie; mais ici l'écueil est double; la matière doit être l'objet secondaire, et il faut éviter de voir chez la femme aimée la perfection morale. L'homme emporté par son imagination déréglée, tombe souvent dans cet écart. Qu'arrive-t-il? Il se passionne pour une

perfection qui n'existe pas, pour un fantôme; le désenchantement arrive, et il finit par mépriser ce qu'il a chéri. Voilà pourquoi la plupart des grandes *passions* font de mauvais ménages. Tu aimes pour la vie, dis-tu, la fille de la comtesse... ce n'est pas seulement sa beauté physique qui t'enchaîne; crois-tu qu'envisagée immatérielle-ment, cette enfant soit parfaite? tu n'oserais le dire. Sa beauté elle-même n'est que relative. D'ailleurs, sache-le bien, l'amour ne se soutient que par l'amour... Jeanne ne t'aime pas vérita-blement; or, ce que tu ressens pour elle n'est qu'une flamme éphémère. Maintenant, veux-tu savoir ce que c'est que l'amour? Il ne faut le de-mander ni aux rêveurs, ni aux poètes. Ecoute une parole de vérité : » Il ouvrit un gros livre dans le-quel il avait mis ses lunettes, et lut ce qui suit : « Mon bonheur eût été d'être aimé aussi bien que » d'aimer; car on veut trouver la vie dans ce qu'on » aime... Je tombai enfin dans les filets où je » souhaitais d'être pris : je fus aimé, et je possédai » ce que j'aimais. Mais, ô mon Dieu! vous me fîtes » alors sentir votre bonté et votre miséricorde, » en m'accablant d'amertume; car au lieu des » douceurs que je m'étais promises, je ne con-

» nus que jalousie, soupçons, craintes, colère, » querelles et emportements. » Ne voilà-t-il pas un grand bien et un grand bonheur! Tu ne récuseras pas le témoignage de saint Augustin, qui fut l'homme le plus passionné de son siècle avant de se donner à Dieu.

« Je ne discute pas ici, cher enfant, les mérites de Jeanne... elle ne laissera aucune trace dans ta vie : c'est une lueur et rien de plus. Jeanne ne t'aime pas, elle ne pourrait t'aimer; l'obstacle vient moins de sa position que de son caractère. Elle n'a pas eu d'impressions à combattre, de tendances à refouler .. elle ne t'aime pas, parce que tu ne réponds à aucune des affinités de sa raison et de son cœur. Il n'y a rien là de blessant pour toi; chacun brille à son rang. Une grande alliance lui est réservée; elle y trouvera les éléments d'une existence honorée et heureuse. Toi-même, en contractant une union irréprochable, tu apprendras que le vrai bonheur a sa source dans la douce pratique des devoirs de la famille. »

Flavien eût sans peine réfuté cette froide déclamation. Son esprit synthétique découvrit ce qu'elle avait de captieux. La comparaison de l'être vivant à la nature dont l'ensemble harmonieux

séduit, était un argument qu'il pouvait retourner contre son oncle. La citation de saint Augustin eût été pour lui une arme puissante; il n'y avait aucune analogie entre son chaste attachement et les dérèglements du fils de Monique avant sa conversion. Ce que saint Augustin avait cru de l'amour était une exaltation de l'esprit et des sens. Dans les déportements de Carthage, il avait pris sa part d'action, sans même y apporter un cœur pur.

Flavien rendait la vie du corps complétement tributaire de la vie de l'âme. Le côté misérable de l'humanité lui échappait. Son poétique rêve ne pouvait se soutenir longtemps à ces cîmes éthérées; déjà il descendait peu à peu sur la terre, et quelque chose s'y mêlait de l'égoïsme matériel et des défaillances humaines... Mais ses exigences n'allaient pas jusqu'à la possession de l'objet aimé, et les désenchantements qui firent une si salutaire impression sur le fils de Monique, ne pouvaient l'atteindre.

Rêver, c'est vivre excentriquement, c'est cotoyer la vie, pour tomber lourdement au milieu du flot humain où la loi même de notre existence nous pousse; ainsi raisonnait l'abbé; mais Flavien aurait pu demander à son oncle quel profit il y

avait à lui enlever une illusion qui le rendait meilleur, et s'il était méritant de le jeter brutalement dans le flot bouillonnant, quand il trouvait momentanément le bonheur sur la rive.

En cette circonstance délicate, l'abbé faisait concourir un léger mensonge à l'accomplissement d'une bonne action, et jamais encore son initiative apostolique ne lui avait été à la fois si pénible et si douce. Il possédait le secret de Jeanne, bien qu'elle ne le lui eût pas révélé Son jugement était en défaut, mais son cœur du moins avait le plus noble mobile. Pour lui, Jeanne rêvait ; Flavien rêvait aussi. Il ne croyait pas à la durée d'un amour sans aliment et sans rayonnement.

Ce n'est pas en pratiquant, depuis sa jeunesse, les devoirs de la sainte charité, au sein d'une population rurale, qu'il avait pu acquérir toute la science de l homme. Dans les campagnes, la vie s'écoule plus calme qu'à la ville ; les grandes douleurs y embrassent moins d'objets, et les romans d'amour n'y sont le plus souvent que l'imprudent escompte d'une promesse de mariage avec protêt à l'échéance. Le curé, possesseur de tous les secrets, est le suprême médiateur entre la confiance abusée et la conscience de l'amant satisfait. Que

de miracles n'accomplit-il pas, en subjugant des fanfarons d'irréligion et de vices! Mais il y a loin de là à la connaissance du cœur.

Les grands centres où l'imagination prend un si large développement, sont pour le prêtre l'école où il puise les notions complètes des passions humaines; là, seulement, il peut savoir ce qu'il y a dans l'amour de puissance, d'abnégation, de sacrifices et de larmes.

L'abbé avait trop vivement fait sentir à son neveu l'infériorité de sa position sociale, pour que Flavien essayât de discuter la valeur de son amour.

Il s'en serait plutôt pris à Dieu de l'avoir placé si bas et de lui avoir donné une âme si peu faite pour sa condition terrestre. Quelle que fût la grandeur de son abnégation, il ne pouvait se plier à l'idée de n'avoir inspiré qu'un peu de pitié pour tant d'amour, et l'humiliation le mordait au cœur. Il remercia son oncle et emporta sa douleur.

Voilà ce que le bon prêtre appelait une conquête. Il était loin de soupçonner tout le mal qu'il avait fait à son neveu.

Avec son oncle Sébastien, Flavien avait à sou-

tenir d'autres chocs; mais le vieux soldat, plus homme dans le sens des faiblesses humaines, ménageait du moins son orgueil. Il lui représentait l'empire des devoirs sociaux et des préjugés sur une imagination ardente, placée dans un milieu social où tout la lie. « Au fond, elle t'aime, cette enfant, lui disait-il, il y a dans son cœur une étincelle qu'elle surveille et qui ne fera pas de ravages. Ne pouvant t'avoir pour époux, elle veut faire de toi un ami.

« Il me semble qu'il y a là de quoi flatter ton amour-propre; mais tu vas... tu vas... Un autre te conseillerait d'ouvrir les yeux; je te dis, moi : ferme-les, et tu verras. Tu lui dois par reconnaissance, petiot, et tu te dois à toi-même de te renfermer dans une amitié solide. »

Une autre fois, il lui parlait de Marthe. « Cette mignonnette, disait-il, est appelée à jouer un rôle dans ta destinée. Il ne faut pas t'en défendre, mon garçon, c'est un beau brin de fille. Elle est libre, celle-la, elle peut t'aimer et elle t'aime. Ne possède pas qui veut un pareil trésor... Son cœur et le tien feront feu qui dure, je t'en réponds, et je m'y connais. Que n'ai-je cinquante ans de moins! je voudrais te la souffler, cette charmante

enfant. Ne riez pas, monsieur mon neveu. Si tu m'avais vu lorsque j'avais ton âge, tu aurais dit : « Diable ! voilà un monsieur sous-lieutenant qui a l'air bien sûr de ses avantages. » Dame ! on sait ce que l'on vaut... Trop de regards tendres et inquiets se chargeaient de me l'apprendre. Il fallait voir comme j'étais reluqué... « Il n'y a que les Françaises, dit-on... certainement les Françaises ont un je ne sais quoi qui... que... ; mais à part cette nuance, les femmes sont partout les mêmes. Dieu ! que j'en ai aimées !.. la dernière était toujours la première... Corbleu ! petiot, arrête-moi donc... »

Et Flavien, loin de l'arrêter, cherchait à le maintenir sur le terrain des souvenirs personnels. L'immixtion de son oncle à ce qu'il y avait de mystérieux dans son cœur, le gênait, le faisait souffrir ; il s'enfermait dans son amour, refuge de sa douleur, et il eût voulu le rendre inviolable.

Si Sébastien ne réussissait pas à rompre le mutisme de son neveu, il avait du moins son illusion : « Il médite, disait-il, et ça lui profitera. »

Un jour, cependant, cette obstination à se taire finit par irriter le vieux soldat ; le sang lui monta au cerveau, et il se sentit une grande ardeur de

lutte. Il lui avait fait une théorie de l'amour pour lui prouver qu'un attachement qui ne conduit pas au mariage mène aux abîmes, sans parvenir à lui arracher une parole. Certains mouvements de physionomie lui avaient décelé une impatience contenue.

« Corbleu! dit-il, en frappant le sol du talon, on serait tenté de croire que tu te cadenasses de peur de me manquer de respect.

— Décidément, cher oncle, répondit Flavien, Mlle Marthe vous aveugle; mais je ne lui en veux pas à cette enfant. J'essaie de vous comprendre... J'écoute... On a dit que savoir écouter était une vertu.

— Sans doute; mais la vertu par calcul est la vertu du vice.

— Oh! oh! fit Flavien surpris... Vous voyez ce que je recueille de mes paroles. Mon silence nous protége tous les deux.

— Ta, ta, ta, ta... des mots! je n'avance rien, moi, que je ne le prouve. C'est être vicieux, vicieux en dedans, que de tourner le dos au bonheur calme, sans amertume, sans remords, pour courir une aventure de sentiment qui peut avoir des suites funestes.

— Quelles suites? dit Flavien en maîtrisant son émotion.

— Te crois-tu donc en état de répondre de toi?. Mais Dieu seul est parfait. Il en est de ceci comme du secret de ton diurnal; tu te souviens? Quand Dieu voulut créer le monde, il ordonna à un morceau d'espace de se solidifier, et sa volonté fut faite. Toi, n'avais-tu pas eu l'audace d'enjoindre à ton cœur de devenir impénétrable! Et ta divinité, monsieur mon neveu, n'a pas été obéie; ton cœur s'est laissé pénétrer par tout le monde. Tu me demandes avec une assurance que j'admire, quelles suites tu as à redouter; je te réponds, moi, les suites de ta faiblesse et de ton orgueil.

— Nous avons tous nos faiblesses, répondit froidement Flavien; je ne nie pas les miennes, mais je ne sais ce que c'est que d'avoir de l'orgueil. Ce n'est pas moi qui vous résiste, c'est mon cœur. Il m'a échappé pour la conservation d'un secret, j'en conviens et n'en rougis pas; s'il s'est montré rebelle et fort de son indépendance sur laquelle s'est brisée ma volonté *audacieuse*, — il appuya sur le mot, — comment pouvez-vous exiger qu'il abdique devant vous?

Le vieux soldat ne s'attendait pas à cette force de logique; il cherchait sa réponse en se mordillant les lèvres?

Flavien reprit : « Vous voulez m'imposer ou plutôt imposer à mon âme un amour qu'elle ne ressent pas; qui donc vous a donné une pareille puissance? Est-ce Dieu? mais il aurait dépouillé mon âme de la faculté de sentir par elle-même, don précieux qui établit sa divine origine. Il me semble, cher oncle, que voilà de l'orgueil bien caractérisé, et qui serait coupable, s'il était une conviction absolue plutôt qu'une erreur de votre tendresse. »

Sébastien, désarçonné, faisait la guerre à l'un des boutons de sa redingote. « C'est moi qui suis l'orgueilleux, murmurait-il, eh bien! ça me fait plaisir de le savoir... Dans le vocabulaire de monsieur, la tendresse, c'est de l'orgueil; n'avais-je pas raison de dire qu'il me manquerait de respect!.. Tu as ton paquet, mon bon Sébastien, mets-le dans ta poche. »

Flavien le calma en l'embrassant.

« C'est égal, lui dit le vieux soldat, un peu humilié de sa défaite, tu épouseras la petite Marthe, et je ferai danser les marmots.

XXX

Un matin, le fils du custos vint à la maison d'école.

« Il y a du nouveau, dit-il à Flavien. Benjamin Crochu, Clément Picot, Marius et le grand Pignol se permettaient de jaser sur le compte de M'sieu, et je leur ai joué le tour à ces mauvais garnements. Il y a eu deux ans à la Pentecôte, ils ont détroussé un marchand de mules, la nuit, au carrefour du *Banc-des-Roches*. La veille, ils avaient volé son chien. Comme le marchand, un bien bel homme, M'sieu, défendait son argent, le grand Pignol qui avait en ce temps-là un couteau catalan... suffit! Vous comprenez. On a attribué le coup à des bohémiens dont on n'a pu retrouver les traces. Je connais l'endroit où Marius a enterré le chien avec son collier... Je sais ce que le grand

Pignol a fait de la sacoche... et le premier dimanche de ce mois, après vêpres, j'ai vu la femme Crochu qui se carrait sur le *Buttoir* avec les boucles d'oreilles du marchand de mules. Je n'ai fait ni une ni deux, et tout en causant amicalement, j'ai dit au brigadier que j'allais lui apprendre son métier, histoire de rire.

— Malheureux! ton long silence t'a rendu leur complice.

— Mais, M'sieu, il y a une justice, et je n'en suis pas, moi, de la justice. Et puis vous savez, l'idiot n'a pas l'esprit comme les autres. On les a arrêtés, ce matin, chez le père Simonneau, de l'autre côté de la rivière. Ils ont traversé le bourg, liés deux à deux et les menottes aux mains. La femme Crochu était en carriole. Grands et petits, tout le monde les suivait, c'était une procession; et le brigadier, M'sieu, avait une figure de jubilation à faire pâlir le soleil. »

Le fils du custos étonnait Flavien par son audace d'expression. Le jeune observateur avait déjà découvert en lui un certain fonds moral que cachaient mal une sauvagerie naturelle, des instincts grossiers et un idiotisme calculé au profit de son indépendance de caractère et de sa paresse.

Le dévouement de ce pauvre garçon lui allait au cœur. Il prit la résolution de lui consacrer tous ses loisirs des vacances, pour rectifier son jugement, lui apprendre ses devoirs sociaux et le relever à ses propres yeux.

Toto ne s'en allait pas. Il tournait entre ses doigts sa casquette, et tenait ses yeux attachés sur le sol en signe de grande préoccupation. Il n'avait pas tout dit et cherchait le moyen d'aborder la grave confidence qui lui restait à faire. Il se décida pourtant.

« M'sieu est bien bon, fit-il, et je n'ose pas lui demander un service qu'il ne me refusera pas; le courage me manque. »

Il avait parlé si bas que Flavien avait eu beaucoup de peine à comprendre.

« Explique-toi, lui dit Flavien.

— Il y a la petite Juliette, la fille du père Baudru, qui a eu seize ans à la floraison des blés, moi j'en aurai vingt-deux à la Saint-André... Je suis bien laid, mais j'ai bon cœur, et puis, je l'aimerais tant, si çá ne lui faisait pas de la peine...

— Eh bien! mon garçon, parles-en à son père.

— Chez nous, quand les filles veulent, les

pères sont toujours consentants. Ce n'est pas comme au château, M'sieu... »

Flavien le regarda surpris.

« Le château n'a rien à voir à cela.

— Oh! que si, M'sieu, et si Mam'zelle Jeanne était tant seulement la petite Juliette, il n'y aurait pas de danger que Toto voulût l'aimer, parce que Toto sait trop bien que la pauvre demoiselle se meurt d'amour pour un quelqu'un qui la vaut, après tout. Si M'sieu ne s'en est pas encore aperçu, c'est que M'sieu n'a pas les yeux faits comme ceux de tout le monde.

— Tais-toi! et ne te permets plus ces sottes réflexions.

— Mettez que je n'aie rien dit, M'sieu. On ne parle pourtant que de ça dans le bourg. »

Flavien se contenait.

« Et que dit-on?

— Dame! M'sieu, c'est selon les gens. Il y en a qui prétendent que le bon Dieu l'a voulu et notre bon cher curé aussi; d'autres, que c'est vous seul qui avez tout fait; les méchants affirment que le diable s'en est mêlé...

— Va-t-en, s'écria Flavien exaspéré.

— Je m'en vas, M'sieu, c'est pas l'eau de la

source qui la guérira, la pauvre demoiselle, et elle est bien changée. — Si M'sieu voulait seulement parler un brin en ma faveur à la petite Juliette... Je conviens qu'il y a mieux que moi, mais elle n'y perdrait rien; l'idiot, comme ils disent, ferait voir à tous qu'il n'est pas aussi bête qu'il en a l'air. Je serais fier de ma petite femme, je la nourrirais de truites et d'écrevisses, de lièvres et de grives, et je lui ferais un dessert de mon cœur qui serait toujours plein de tendresse; et puis M'sieu nous prendrait à son service, après... son mariage avec Mam'zelle Jeanne.

— Va-t-en! te dis-je, et que le nom de cette pure enfant ne sorte jamais de ta bouche. Va-t-en.

— Je m'en vas, M'sieu, je m'en vas. Ne vous mettez pas en colère... Si vous voulez qu'elle meure, elle mourra... mais elle ne mourra pas, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel. »

En s'éloignant, il avait des mouvements de tête et de bras indescriptibles. Il murmurait entre les dents : « Elle ne mourra pas... oh! que non, oh! que non, elle ne mourra pas! »

Flavien était bouleversé. Que lui importaient

les bruits du bourg! Ils n'étaient pas nouveaux pour lui ; son oncle Nicolas les lui avait fait connaître; mais dans la supposition de Toto, il vit une raillerie du sort.

Sa religion lui fit défaut; il mit la fatalité à la place de la Providence.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE.

I

Flavien, sur pied avant le lever du soleil, avait pris de sa toilette plus de soin que de coutume.

Après s'être assuré que la place était déserte, il gagna une ruelle qui le conduisit dans le sentier des saulaies, très-mal famé depuis le mauvais tour que le fils du custos avait joué au receveur. Il tourna le bourg par les champs et s'engagea dans le chemin couvert que suivaient les piétons pour se rendre à la source.

D'un côté murmurait un ruisseau à berge relevée; de l'autre, le terrain formait un bourrelet naturel, et de belles prairies montaient en amphithéâtre jusqu'à la forêt qui se déroulait sur le coteau.

Seul parmi les êtres vivants, il ne prenait aucune part à l'harmonieux concert de roucoulements, de voix argentines, de tressaillements et de soupirs qui saluaient le soleil levant.

Le fils du custos, en se rendant aux vignes de son père, avait l'habitude de faire une station à la source. Il s'y trouvait quand Flavien arriva. Assis sur la margelle, il examinait le bouillonnement de l'eau dans son enceinte circulaire. Par un conduit adapté à la margelle, le trop plein tombait en nappe dans un réservoir inférieur, et de là, par une infinité de rigoles chargées d'ocre, courait vers le ruisseau.

Déjà la gardienne était à son poste. D'une cabane dont elle avait la clé, elle tirait des chaises rustiques et préparait les sabots des dames, pour la rosée. Elle les plaçait sur les siéges qu'elles devaient occuper ; chaque personne avait sa place marquée autour de la margelle.

Le fils du custos examinait du coin de l'œil deux paires de petits sabots plus coquets que les autres.

Il en prit une paire et la retourna en tous sens comme s'il y eût cherché quelque chose de particulier.

« C'est à Mam'zelle Marthe, dit la gardienne. »

Il déposa les sabots sur la chaise et examina l'autre paire avec la même attention.

« Ça, c'est à Mam'zelle Jeanne, » fit la jeune femme, et elle ajouta : « En voilà des pieds mignons ! »

Le rusé garçon plaça les sabots dans la main de Flavien.

« Qu'est-ce qu'il fait? » dit la gardienne, outrée de cette irrévérence. Elle s'élança vers l'instituteur pour l'en débarrasser; mais le fils du custos déploya son bras qui fit ressort et l'envoya à dix pas en arrière. Ce fut miracle si elle n'entra pas à reculons dans la cabane, la tête précédant le corps. Elle était rouge de colère.

Flavien intervint. « Il faut lui pardonner, dit-il, il ne sait ce qu'il fait. » Il rendit les sabots à la gardienne.

Toto ne répliqua pas; son visage était rayonnant et ses yeux avaient une éloquence que l'instituteur seul pouvait comprendre.

Le soleil prenait de la force. Flavien s'enfonça dans un massif d'aunes, d'érables et de plaqueminiers, qui servait de promenoir aux buveurs.

Le fils du custos gagna, par la lisière de la forêt, les vignes qui tapissaient le versant oriental du coteau.

De son observatoire, Flavien vit arriver quelques familles du pays, puis son oncle Sébastien, à qui l'on fit fête.

La route dominait le vallon; de l'autre côté du ruisseau, sur la paroi dénudée par les pluies, un sentier en lacet conduisait à la source.

Une voiture d'osier amena la femme du notaire; un char rustique suivait, chargé des buveurs étrangers au bourg.

Flavien tressaillit; il venait d'apercevoir une calèche au détour du chemin et avait reconnu l'attelage.

La comtesse et les deux jeunes filles en descendirent et s'engagèrent sur la rampe. Sébastien se précipita à leur rencontre et les aida à passer le gué, sur deux planches mal ajustées et chancelantes.

Marthe, c'était la vie dans son épanouissement, la vie délicate et poétisée; Jeanne, c'était la souffrance dans tout l'idéal de la grâce et de la beauté. Toutes d ux étaient souriantes, mais Flavien crut

remarquer que Jeanne, par une douce supercherie, s'étudiait à cacher l'état de son âme.

Au plus fort de sa douleur, Flavien entendit les éclats de voix des jeunes filles, et les vit folâtrer sur la pelouse. De temps à autre, Jeanne portait à ses lèvres un verre que lui présentait sa mère, et jetait l'eau en riant par-dessus son épaule. Marthe buvait consciencieusement.

La comtesse prit le bras de Sébastien et se promena à l'écart; ils causaient avec feu.

Les buveurs, chassés par le soleil, se réfugièrent dans la ligne d'ombre du massif. Les chaises furent portées sous les plaqueminiers.

Un papillon vint voltiger au-dessus des deux jeunes filles. Elles essayèrent de s'en emparer; il leur échappait chaque fois et revenait plus gai et plus téméraire. Ce jeu ne l'effrayait pas. Elles se mirent à sa poursuite, guêtant ses stations sur les viornes et les ronces bleues. Il les attendait, leur laissait tendre la main, et, au moment où l'une d'elles croyait le saisir, prenait son vol.

D'un œil charmé. Flavien suivait cette chasse

enfantine. Il la vit venir vers lui et s'aperçut avec inquiétude qu'il ne pouvait faire un pas sans être découvert. Il se cacha le long d'un chêne séculaire, espérant que les jeunes filles ne s'engageraient pas dans les broussailles. Mais le papillon, semblable à un génie malfaisant, les y attira. Flavien, qui ne pouvait les voir, les entendait ; elles n'étaient plus qu'à quelques pas, glissant dans le feuillage, écartant les branches rebelles, riant de leur équipée et apostrophant, en termes plaisants, l'insecte qui les avait conduites si loin. « C'est que je ne l'aperçois plus, disait Marthe, où s'est-il donc posé, ce petit monstre habillé d'or?.. » Elle écarta les chèvre feuilles, se fraya un passage, découvrit Flavien et recula en jetant un cri.

Jeanne avança imprudemment la tête, au même instant tout son sang afflua au cœur... Marthe la reçut dans ses bras. « Ah! dit celle-ci d'une voix pleine d'angoisses, je savais bien qu'elle l'aimait. » Et s'adressant à Flavien : « Partez, Monsieur, partez... il ne faut pas qu'on vous voie. »

Flavien, éperdu, n'entendait rien.

Marthe, effrayée, appela la comtesse.

Seulement alors Flavien s'élança dans la partie

la plus impénétrable du fourré. Il se sentait défaillir, son bonheur le tuait.

La comtesse accourait.

Sébastien avait peine à la suivre; il s'embarrassait dans les plantes traînantes La silhouette de son neveu disparaissant au loin dans une échappée lumineuse, frappa ses regards; il s'arrêta stupéfait. « C'est le petiot, dit-il, il aura fait quelque folie! »

La comtesse avait aussi aperçu le fugitif; son regard sévère fit trembler Marthe.

La jeune enfant raconta qu'*elles* avaient rencontré, sans s'y attendre, M Flavien, et que toutes deux avaient eu peur.

« Pourquoi s'est-il enfui? » disait la comtesse avec anxiété.

Cependant Jeanne, qui n'avait pas entièrement perdu connaissance, entr'ouvrit ses paupières.

Sébastien arrivait et cherchait à donner le change à la comtesse. « Un peu de fatigue, disait-il, la chaleur... l'air ne circule pas dans ce massif. »

Jeanne s'efforçait de sourire pour rassurer sa mère.

Marthe s'écria avec intention : « Quelle peur nous avons eue! Moi d'abord, j'ai cru que c'était un voleur. Monsieur le Capitaine, il est bien sauvage, M. Flavien!

— Eh! quoi, c'était mon neveu, répondit le vieux soldat en feignant la surprise; au fait, je crois me rappeler qu'il analyse les eaux de la source; il attendait sans doute que les buveurs fussent partis. La science s'éloigne du bruit, recherche la solitude... »

La comtesse lui fit des yeux peu aimables. Sans se déconcerter, il prit le bras de Jeanne que sa mère soutenait à la taille, et l'aida à regagner sa chaise qui était bien éloignée.

Marthe précédait, indiquant le passage entre les arbres et écartant les ronces.

Les buveurs entourèrent Jeanne. La comtesse attribua le malaise de sa fille à une surexcitation de ses nerfs. Jeanne soutint que les eaux lui étaient contraires. Elle prit un peu de repos, et, la première, parla du retour.

On lui fit escorte jusqu'à la calèche.

La comtesse salua froidement Sébastien et ne lui offrit pas, comme d'habitude, une place à ses côtés.

Jeanne le dédommagea par un doux regard, et Marthe essaya de lui sourire à travers la tristesse qui voilait son visage.

La femme du notaire, se doutant qu'il y avait *quelque chose*, proposa au vieux soldat, d'un air narquois, de le reconduire dans sa carriole. Il remercia sèchement et s'en revint seul par le chemin creux.

II

L'orgueil de la comtesse se révoltait. Elle interrogea sa fille, et lui fit trop sentir que la rigidité de ses principes dominait sa tendresse. Jeanne puisa toute sa force dans sa dignité. « Pourquoi, dit-elle, me forcez-vous à prendre la défense de M. Flavien? S'il est vrai qu'il m'aime, il faut le plaindre et non le ridiculiser. Persistez dans votre dessein, Marthe le rendra heureux ; il m'oubliera. » Elle n'en voulut pas entendre davantage.

La comtesse prit Marthe en particulier. Marthe, bonne et douce créature, expansive, sans défiance, ne lui eût rien caché, si elle se fût montrée moins sévère; mais elle mettait tant d'âpre insistance à connaître la scène du massif, elle plaidait avec tant de feu le faux pour savoir le vrai, elle était

si peu généreuse pour Flavien, que l'intention qu'elle voulait tenir cachée perçait dans ses yeux et jusque dans le son de sa voix. Marthe fut effrayée ; son cœur se ferma et elle ne lui dit rien.

La comtesse manda l'abbé. La scène mystérieuse de la source parut le surprendre.

« Je croyais Flavien plus raisonnable, dit-il en secouant tristement la tête. Il faut séparer ces deux enfants. Votre fille cotoie la vie réelle et cherche ce qu'elle croit être le bonheur hors du milieu social où Dieu l'a placée. »

La comtesse fut atterrée. Elle admettait, jusqu'à un certain point, que Flavien eût osé s'éprendre de sa fille ; mais il lui semblait déraisonnable, impossible, monstrueux, de supposer que Jeanne fût sensible à cet amour.

« Jeanne vous a donc confié son secret? dit-elle.

— Y songez-vous? quand elle n'avoue rien à sa mère. »

Il reprit avec tristesse : « Emmenez-la, Madame la Comtesse, emparez-vous de son esprit et de son cœur, faites-la voyager, entourez-la de distractions. Elle est malade, cette enfant, plus que

vous ne le supposez. Heureusement ces amours exaltés ne sont qu'une fièvre de l'imagination. Le temps est le seul remède...

— Que me parlez-vous d'amours exaltés; pour Jeanne, c'est tout au plus un enfantillage. Je ne suis pas encore convaincue. Vous seul pourrez obtenir d'elle toute la vérité. Interrogez-la comme ministre du ciel.

— Les secrets confiés au prêtre, reprit l'abbé, vont à Dieu seulement. »

Il vit un nuage passer dans les yeux de la comtesse et ne s'en émut pas : il la connaissait.

Au bout d'un instant, elle revint à lui, le supplia de questionner Jeanne de sa part et de descendre doucement dans ses secrètes pensées. Elle abdiquait son rôle de mère, désespérant de le pouvoir bien remplir. Ce n'est pas le cœur qui faisait défaut. Elle adorait sa fille, mais elle ne savait pas être assez femme avec cette jeune imagination qui tuait le corps, trop faible pour la surabondance de vie qui en découlait; avec cette âme d'élite qui, dans tous les sentiments, alliait la pureté à une foi en eux presque mystique.

Jeanne fut mandée au salon. Aux visages agi-

tés, elle vit qu'il avait été question d'elle. Sa mère la laissant seule avec l'abbé, elle comprit qu'elle allait être interrogée.

La situation était délicate.

L'abbé prit un long détour ; Jeanne mit une certaine malice à l'éloigner du but.

Il lui parla enfin de la source et de la peur que lui avait faite Flavien.

« C'est un maudit petit papillon qui a causé tout le mal, dit-elle, en affectant une gaîté enfantine; qu'avait-il besoin de se montrer si sauvage. » Elle lui expliqua comment elle avait été entraînée ainsi que Marthe, et entama un chapitre d'histoire naturelle à propos des papillons. Elle lui demanda, en finissant, s'il était vrai que la poussière de leurs ailes fût une parure de plumes microscopiques. Il voulut la ramener à Flavien, mais elle lui échappa. Il fit une dernière tentative en lui parlant de Marthe.

Jeanne ne perdit pas sa présence d'esprit.

« Vous savez, lui dit-elle, que je suis du complot. Marthe m'a ouvert son cœur.

— Ce mariage, répondit l'abbé, serait une faveur du ciel, mais, dans le présent, il y a un empêchement et vous le connaissez.

— Un enfantillage, un rêve... S'il m'était permis de voir M. Flavien, j'en rirais avec lui, il reconnaîtrait son erreur, et je le conduirais à Marthe qui se désole, bien que, chaque jour, je lui parle d'espérance. Ma mère désire ce mariage, elle a même décidé, je crois, qu'il aurait lieu; mais elle ne va pas au but avec assez d'opiniâtreté, elle s'occupe peut-être... un peu trop de moi; son cœur l'égare. Et vous, Monsieur le Curé, vous qui avez sur votre neveu tant d'autorité paternelle, et qui pouvez compter sur les secours du ciel, pourquoi ne le détachez-vous pas de sa chimère, pour lui montrer le véritable bonheur? »

L'abbé ne tombait pas dans le piége. Plus elle cachait son amour, plus il en appréciait la force. L'étendue de son sacrifice l'effrayait. Il refoulait son émotion.

« La tâche est difficile, dit-il, mais il ne faut pas désespérer. Il y a un grand obstacle : Flavien est trop près de vous. »

Jeanne, cette fois, ne put cacher son trouble.

« Ils veulent nous séparer », pensa-t-elle. Son énergie l'abandonna momentanément, ses traits contractés reflétèrent sa vive douleur.

L'abbé lui prit la main, et la regardant tristement aux yeux, lui dit d'un ton de doux reproche : « Chère enfant, vous nous cachez quelque chose. C'est mal à vous de manquer de confiance, et de concentrer un mal qu'un épanchement adoucirait. »

Par un sublime effort, elle surmonta sa défaillance et trouva un sourire. « Que mon cœur ne peut-il lui-même vous détromper ! Je suis un peu souffrante, voilà tout. Est-ce l'air vif que l'on respire ici ; est ce faiblesse de constitution ? Je ne sais. Peut-être de longs voyages me feraient-ils du bien... il faut en parler à ma mère, Monsieur le Curé. Cette chère Marthe, j'aurai de la peine à m'en séparer, mais vous la marierez et au retour, je la trouverai heureuse. »

La pauvre enfant se disait à elle-même : « Oui, je m'en irai, mais les reverrai-je jamais ! »

L'abbé eut pitié d'elle et mit fin à son supplice.

Jeanne s'échappa. Ses larmes trop longtemps contenues l'étouffaient... Elle leur donna un libre cours.

L'abbé reproduisit la scène dans ses moindres détails. La comtesse, se méprenant, lui dit : « Vous

voyez que Jeanne n'est pas aussi exaltée que vous le supposiez, et que nos inquiétudes étaient déraisonnables.

— Je vois, Madame la Comtesse, que cette chère enfant aime passionnément mon neveu, et qu'il faut l'éloigner au plus vite. Dieu nous envoie cette épreuve ; acceptons-la avec résignation, afin de mériter sa miséricorde. »

A la suite d'une longue discussion dans laquelle son cœur trouva une éloquence de tendresse et d'ingénieuse charité, il sut la convaincre et la consoler. « Dans ces jeunes âmes, disait-il, il y a une force de réaction qui les sauve; il suffit de les détacher d'elles-mêmes en leur offrant les séductions d'une vie extérieure pleine de nouveautés et d'imprévu, pour que les empreintes les plus vives s'en effacent. Jeanne vit trop intérieurement. Sa sensibilité se développe au détriment de sa constitution physique, et, dans le fatal isolement qu'elle se crée, toutes ses sensations sont exagérées. Une simple sympathie prend les proportions d'un attachement, un attachement devient une passion. Puisque Jeanne n'aime pas les plaisirs du monde, offrez-lui les grands spectacles de la nature ; mettez-la en contact avec les scènes, les

harmonies des montagnes, des vallées, des mers, des horizons fuyants, de l'infini, elle se passionnera pour cette saisissante réalité : par là s'écoulera momentanément toute sa sève d'imagination et vous aurez sauvé votre enfant. »

La comtesse arrêta immédiatement l'itinéraire d'un long voyage.

III

La nuit est venue.

Jeanne a retenu Marthe dans sa chambre que la lune éclaire Toutes deux vêtues de blanc comme les anges, sont assises près de la fenêtre. Les étoiles scintillent sur le ciel bleu et profond. D'autres étoiles, étincelles animées, illuminent le parc. Jamais elles ne se sont montrées si nombreuses et n'ont jeté tant d'éclat. Jeanne en fait la remarque. « Il y a fête sur les pelouses », dit-elle avec tristesse.

L'épisode de la source devient le sujet de leur entretien. Jeanne a trouvé toute sa puissance de volonté, elle se passionne pour son sacrifice. « Il se peut, dit-elle, que M. Flavien soit venu pour moi à la fontaine... son rêve continue; mais comme toute chose, il aura sa fin. L'âme de ce

jeune homme n'est pas fixée ainsi que vous le croyez; elle voudrait s'attacher, mais il lui faut une âme qui l'attire, et la mienne la repousse. C'est à vous qu'elle est destinée, chère Marthe, à vous qui la recevrez comme un trésor. »

Marthe avait perdu sa confiance. L'évanouissement de Jeanne lui avait été une révélation. Elle soupçonnait le martyre de son amie, et sa conscience se soulevait contre l'espérance qui lui était offerte; derrière la résignation de Jeanne, elle entrevoyait une douleur qui pouvait être mortelle. Marthe n'osait lui dire : « Vous me trompez! » mais elle lui donnait à entendre qu'elle se trompait elle-même. « Examinez votre cœur, chère Jeanne, sans parti pris, en toute liberté, et vous y trouverez ce que vous vous refusez maintenant à y voir. »

Jeanne répondit : « Si j'aimais M. Flavien, je serais égoïste, cruelle même, comme tous ceux qui aiment. Si je l'aimais, bien que condamnée à lui fermer mon cœur tout plein de son image, pensez-vous que j'aurais le courage de lui préparer une union heureuse qui me le prendrait tout entier? Croyez-vous que je vous aurais donné mon amitié? Ne serais-je pas plutôt une implacable ennemie?

Ah! chère Marthe, vous connaissez peu le cœur des femmes! »

Tout ce qu'elle disait, elle le ressentait, sauf l'inimitié de rivale à rivale. Elle aimait Marthe sincèrement, et pour le reste s'était vaincue. Son exaltation ne descendait pas aux sentiments qui troublent la conscience, de là dérivait sa force pour assurer le triomphe de ses tendances élevées.

Marthe pleurait. Jeanne la prit dans ses bras et la couvrit de baisers. « Vilaine jalouse, lui disait-elle, je ne vous fais pas de reproches; vous n'étiez qu'à moitié confiante en votre meilleure amie, je vous pardonne. »

Marthe vit son oppression et soupira avec tristesse.

Quand elles se séparèrent, la lune s'était discrètement retirée. Jeanne s'efforçait de sourire; Marthe, que ses instincts de femme ne guidaient que trop, refoulait ses pleurs et n'avait plus d'espérance.

Le sommeil fut lent à venir. Jeanne vit en rêve un cloître lui montrer par sa porte entre-bâillée une éblouissante lumière. Au moment où elle al-

lait résolûment en franchir le seuil, elle s'éveilla et elle eut une crise de larmes.

Marthe eut de funèbres visions.

IV

Le vieux soldat n'avait obtenu de son neveu aucun éclaircissement sur la scène de la source. L'abbé, dont le visage sombre n'annonçait rien de bon, observait avec lui une prudente réserve. Demandait-il des nouvelles du château, l'abbé répondait que les dames allaient bien, et s'en tenait là.

Sébastien comprit que son frère lui cachait quelque chose.

La comtesse et sa fille ne paraissaient plus à l'église. Il eut peur un instant pour Jeanne. Ne se fiant pas aux paroles de l'abbé, il alla aux informations. Le jardinier du château, qu'adroitement il fit causer, lui apprit tout ce qu'il voulait savoir. « Les bonnes dames » se faisaient conduire à la messe du bourg le plus rapproché. « La pauvre

chère demoiselle » était bien souffrante. Le médecin, qu'on avait fait venir de la ville, avait ordonné un prompt changement d'air, et Mme la Comtesse avait décidé « qu'on irait passer six mois en Italie. »

Ce fut une révélation pour lui. « Eh bien ! mon bonhomme, se dit-il à lui-même, vois-tu clair maintenant? C'est une maîtresse femme, cette comtesse, et tu t'es laissé jouer comme un benêt. Si elle ne veut pas que sa fille revoie Flavien, c'est que la petite a le cœur pris. Je l'avais devinée tout de suite, moi, cette enfant; mais la comtesse d'un côté, ce diable d'abbé de l'autre... Corbleu ! le proverbe dit vrai : la première idée est toujours la bonne. Maintenant il est trop tard, la mèche est éventée et la comtesse se garde à carreau. Qu'elle emmène Jeanne, c'est son droit ! Il lui est permis d'être le bourreau de sa fille. Mais me charger, moi, de marier le petiot, voilà qui comble la mesure. Décidément, il y a du Satan dans cette femme. »

Le sang lui monta violemment au cerveau, à la pensée que l'abbé pouvait être du complot. « Si je le savais, dit-il, je lui jetterais sa maison à la tête et ne le reverrais de ma vie ! » Il se rassura en se

souvenant qu'il avait empêché son frère de demander la main de Jeanne.

Il l'alla trouver dans son oratoire. « Je te rends les armes, lui dit-il froidement, la petite comtesse aime Flavien; je ne m'oppose plus à ce que tu fasses une démarche auprès de sa mère... »

L'abbé, surpris, chercha un instant sa réponse. « Je m'en garderais bien, répliqua-t-il, je sais maintenant que nous serions brutalement éconduits.

— Que te disais-je!

— J'ai sondé le terrain et je regrette d'avoir méconnu ta haute raison. »

Sébastien, rassuré, lui révéla la petite conspiration dans laquelle il était entré.

L'abbé joua l'étonnement.

« En voulant donner à Marthe Flavien, dit-il, la comtesse songeait à guérir son enfant et à faire le bonheur de notre neveu; sa bonne intention l'excuse.

— Oui; mais elle ne voit pas, cette mère aveugle, qu'en voulant guérir son enfant, elle la tue. Moi, je sauverai Jeanne.

— Et que feras-tu? dit l'abbé.

— Ce que je ferai, ce que je ferai... On dirait

que tu as peur... Je ne suis pas homme d'église, mais Dieu m'inspirera. »

A partir de ce moment, il ne parla plus de Marthe à son neveu.

Il se contint, observa et attendit.

Flavien ne vivait plus. Ses heures inoccupées lui étaient un lourd fardeau. Ses traits s'altéraient. Il ne parlait que s'il y était contraint, et coupait court à toute question qui lui était personnelle.

Il ne trouvait le repos qu'au milieu de ses jeunes écoliers, et pourtant il leur consacrait une activité, une force intelligente qui tenaient du prodige. Il s'étourdissait à ce travail. Jamais école communale n'avait été mieux tenue.

Le temps des vacances arriva avec l'Assomption. Il passait toutes ses journées dehors. La forêt était le but de ses courses désordonnées ; dans les sentiers gazonnés, sous les hautes futaies si remplies de gais murmures, de doux frémissements et de pénétrants aromes, il ne recevait aucune impression de l'extérieur. Il recherchait la solitude pour s'enfermer plus

sûrement avec lui-même. Sa pensée tenait du délire ; elle était en révolte ouverte avec le genre humain. Il faisait le procès de la société et demandait à Dieu, qui ne daignait pas lui répondre, pourquoi il laissait aller son œuvre à la dérive. De même que son oncle Sébastien, il s'en prenait aux inégalités sociales, et la passion l'aveuglait ; il n'en saisissait que ce qui froissait son orgueil. Par une contradiction, suite naturelle de son trouble d'esprit, il admettait les inégalités morales, et, rapportant tout à son amour, trouvait exorbitant qu'un fils de famille, fût-il, sous le rapport de l'intelligence, le dernier des hommes, pût aspirer à la main de Jeanne, quand on lui faisait un crime à lui de l'aimer.

En droit, il n'avait pas tort ; mais qu'est-ce que le droit individuel en présence du droit qu'ont les sociétés de se soutenir, de se perpétuer, même au prix de la souffrance? Sans doute, les sociétés sont appelées à de profondes transformations ; mais seraient-elles meilleures, s'il était permis au premier orgueilleux venu, quel que fût le mobile de son orgueil, de les refaire au gré de son égoïsme? La question vaut-elle bien qu'on s'y arrête? L'action du progrès ressemble à celle du temps, elle

ne détruit rien avec secousse ; la persévérance fait sa force et rien ne lui résiste.

Heureusement pour Flavien, ces écarts étaient sans danger. Sa raison reprenait promptement le dessus et rien ne restait en lui que l'amour pacifié, mais sombre.

Il fuyait ses oncles et devenait ingrat à son insu.

Pour le retenir au presbytère, l'abbé lui confia quelques recherches dans les Bollandistes. Il espérait le ramener par de douces exhortations.

« La vie de l'instituteur, lui dit-il un matin, doit être tirée au compas; les tangentes mènent aux abîmes. Le travail est le plus sûr guérisseur des âmes malades. Jésus-Christ a porté sa croix ; tout homme doit savoir porter la sienne. Tu as la jeunesse, la santé, des qualités d'esprit et de cœur, qu'est-ce donc qu'une première peine en présence de ces dons divins? Un philosophe chrétien a dit : « A trente ans, tout homme a été hu-
» milié dans ses délicatesses; à quarante ans,
» dans ses vanités; à cinquante, dans ses hau-
» teurs; il connaît, à soixante ans, le néant de
» ses forces; plus outre, le néant de la vie. »
Crois-tu donc que je n'aie pas souffert, moi! que

je ne souffre pas encore! mais je puise ma force en Dieu. Les souffrances de ce monde sont si peu, que l'homme qui se laisse terrasser par elles, n'a ni la vigueur de l'âme, ni la vigueur de l'esprit qui sont les attributs de sa divine origine. Nous venons de Dieu, nous retournons à Dieu. Le prêtre, confident discret de toutes les faiblesses humaines, aurait peut-être une excuse pour ses défaillances de cœur; mais Dieu a voulu qu'il fît bon visage aux choses de la vie. Il te faut rompre avec ton coupable égoïsme. Tu sais que la fille de la comtesse ne peut ni ne doit t'aimer; sois fort, sache te vaincre et redevenir homme; tu lui créeras à cette enfant une dette de reconnaissance, car elle accepte la responsabilité de ton malheur et ce généreux sentiment peut la tuer. »

Flavien, dont l'émotion brisait la poitrine, promit tout ce que son oncle lui demanda, sans attacher de valeur à cet engagement.

Sébastien voyait d'un mauvais œil les longues stations de Flavien au presbytère. « Il paraît, lui dit-il, que l'abbé t'accapare; je ne suis pas jaloux. Il veut te marier; la petite Marthe lui trotte par la tête.. »

Flavien le regarda surpris. Il se rappelait que quelques semaines auparavant rien ne paraissait lui être plus agréable que l'entrée de Marthe dans la famille.

Sébastien reprit : « Si ce mariage doit se faire, il se fera ; mais il importe à notre dignité, à la tienne surtout, tu m'entends, que la comtesse n'y mette pas la main. »

Il appuya sur ces derniers mots, et Flavien, qui commençait à comprendre, fronça le sourcil.

« Je sais de bonne source, mon garçon, continua le vieux soldat, que la comtesse s'intéresse à... ton bonheur... Ton amour pour Jeanne l'humilie jusque dans la moelle des os ; Marthe est là tout justement sous sa main comme un dérivatif... elle pousserait même la générosité jusqu'à lui donner, à cette enfant, un trousseau de noces. L'abbé, qu'elle tient dans sa dépendance, lui promet la protection de tous les saints du paradis. Va, va, laisse-toi conduire par ce saint homme ; quand vous vous serez embourbés tous les deux jusqu'aux oreilles, vous m'appellerez à votre secours. Il ne sera plus temps. Quelle triste fin pour ma vieillesse ! Ce n'était pas assez de ma goutte, il fallait

encore... Qu'est-ce que ça me fait après tout! Je veux vivre en égoïste, oui je vivrai en égoïste. »

Flavien, sous une apparence d'impassibilité qui trompa son oncle, prenait une grande résolution. Il se disait mentalement : « Je verrai Jeanne, il faut que je la voie. Je lui donnerai la moitié de ma force. Nous devons puiser tout notre courage dans notre amour. Où est le mérite des amours satisfaits? Aimer, c'est concentrer sa vie dans son bonheur ou dans son martyre. La concentration dans le bonheur, c'est l'amour accessible à tous les individus; la concentration dans le martyre, c'est le degré le plus élevé de l'amour; l'amour comme la foi peut viser au ciel. »

Le vieux soldat n'avait pas fini. « J'ai rempli un devoir, lui dit-il; tu peux maintenant te laisser prendre, comme le plus chétif des oisillons, aux gluaux qui te sont tendus; tu peux, si le cœur t'y porte, épouser Mlle Marthe en la trompant; tu peux devenir le bourreau de la petite comtesse.

— Rassurez-vous, lui répondit Flavien. Ces savantes manœuvres échoueront. Marthe ne sera jamais votre nièce, et Jeanne ne mourra pas.

— Jeanne ne mourra pas... qu'en sais-tu? Elle te l'a dit, et tu l'as cru; prends garde... Elle

est bien malade, cette enfant, et ce ne sont pas les médecins qui la guériront. A ton âge, moi, je l'aurais enlevée; de mon temps on ne connaissait pas les chemins de fer. Au premier relais, bon souper, chambre bien close... »

Flavien lui mit vivement la main sur la bouche.

« Taisez-vous! lui dit-il d'une voix étouffée, ma mère pourrait vous entendre.

— Va-t-en à tous les diables, fit-il, toi et ta fille de comtesse. »

Il s'éloigna brusquement, afin que Flavien ne vît pas l'altération de ses traits.

V

A quelques jours de là, par une belle après-midi, l'abbé se disposait à se rendre au château où il était attendu. Il avait résolu de faire la route à pied, en lisant son bréviaire. Vainement il chercha la clé de la petite porte du parc, qu'il se rappelait avoir déposée la veille sur une tablette de sa bibliothèque. Claudine déplaça tous les livres et ne la trouva pas.

Il fit atteler Cocotte et partit en carriole.

Sébastien était devenu intraitable; Gertrude ne l'abordait plus qu'en tremblant. Il se couchait tôt, dormait peu, se levait tard, ne sortait pas du logis, fumait pipe sur pipe et arpentait tout le long du jour son jardin, en parlant haut et avec autant d'animation que s'il se fût adressé à un interlocu-

teur. Plus modeste qu'Archimède, il demandait un levier, non pour soulever le monde, mais pour culbuter l'orgueil d'une femme. « Oh ! disait-il, je la déteste, cette comtesse. Elle ne comprend pas que c'est elle qui tue sa fille. Au dernier moment, l'effroyable vérité lui brûlera les paupières, mais il sera trop tard. En immolant Jeanne à sa vanité de caste, elle se suicide, la malheureuse ! Et voilà ce qu'on appelle se conformer aux lois du monde ! Ce n'est pas Dieu qui a fait ces lois-là. »

Une nuit, le sommeil ne vint pas. Il se retournait de tous côtés ; ces évolutions lui fatiguaient les chairs et les os, le lit craquait et le plancher aussi. Il poussait des exclamations peu orthodoxes. N'y tenant plus, il sauta à terre, passa la vieille redingote qui lui servait de robe de chambre, alluma sa pipe et se mit à la fenêtre. La lune enveloppait la terre de ses lueurs nacrées, peuplées de visions. L'azur du ciel blanchissait au levant. La tour de l'église, masse imposante et sévère, s'élevait au-dessus des ormeaux, et sa flèche à vives arêtes se profilait sur le firmament où s'éteignaient les dernières étoiles.

Ce spectacle l'attacha. Sa pensée devenait moins

âcre, quand une forme humaine, qui se glissait furtivement sous les grands arbres de l'esplanade, attira son attention. Le promeneur nocturne à qui la pipe de Sébastien avait donné l'éveil, se cacha un instant, puis reparut, et descendit l'escalier de pierre, en se collant contre la muraille. Il suivit la ligne d'ombre du rempart et prit la direction de la maison d'école. « C'est le petiot! s'écria le vieux soldat. Maudit château, il l'attire la nuit sur les falaises, et au pied il y a un abîme... Oh! cette comtesse... esprit fort, plié sous le joug... âme froide, cœur desséché... » Trop de sensibilité le rendait injuste, il tombait dans de ridicules exagérations.

Il resta accoudé sur l'appui de sa fenêtre jusqu'au lever du soleil. L'air pur du matin, le chant des oiseaux lui apportèrent un peu de soulagement. Dès que sonna l'Angelus, il se rendit chez l'abbé, lui fit part de sa découverte et de ses inquiétudes.

« Les falaises sont à pic, lui dit-il; les profondeurs attirent, les âmes malades ne tiennent à rien... »

L'abbé se souvenant de la clé perdue, fit un mouvement de tête qui signifiait : ce n'est pas

cela. Il pressentit un malheur d'une autre nature, et ne fut pas maître de son émotion.

« Tu as peur, lui dit Sébastien, impatienté de son silence; aie donc le courage de ton opinion! »

L'abbé se contenta de lui répondre : « Rassure-toi, je me charge de lui. »

Quelle bonne occasion de quereller! Le vieux soldat n'eut garde de la laisser perdre. Le ministre du ciel lui opposa sa mansuétude accoutumée.

Dès que la nuit fut venue, Sébastien se mit en embuscade sous les ormeaux de l'esplanade. Il vit Flavien quitter furtivement la maison d'école et se diriger vers le buttoir. Aussitôt il obliqua à gauche et se cacha derrière la ruine. De ce point, il embrassait les falaises dans tout leur développement; Flavien ne pouvait lui échapper. Il attendit une demi-heure. Rien, toujours rien. La station lui parut démesurément longue. En promenant ses regards de tous côtés, il se rapprocha peu à peu des falaises. Il découvrit le château que la lune éclairait en plein, les coteaux noirs d'épais feuillage, la route poudreuse, le pont à bordures de granit et le moulin dont la roue ne tour-

nait plus. Il avança un peu plus, attiré par le bruissement de la petite rivière qui faisait un coude et s'écoulait à travers un éboulis de roches. Il se pencha timidement. Les roches avaient l'aspect d'animaux fantastiques. Il eut le vertige et se rejeta vivement en arrière.

Flavien ne paraissait pas. « Le finot, disait-il, m'aura flairé ; il se cache. » A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il aperçut la silhouette de son neveu entre les peupliers du bord de l'eau. « Eh bien ! dit-il, j'aime mieux ça. Les rêveries au-dessus des gouffres ont trop de dangers pour les cœurs découragés. Corbleu ! si on ne se retenait pas, même quand on a passé l'âge des chaudes amours et des grands sacrifices de tendresse, on s'élancerait voluptueusement dans ces sombres profondeurs. On reconnaîtrait qu'on a fait une bêtise en sentant craquer ses os : il serait bien temps ! — Hé ! hé ! petiot, pas d'enfantillage, ne vas pas t'user le dos à frotter les murs du parc, et garde-toi bien de tenter l'escalade. On y a mis du verre de bouteille, mon bonhomme. »

En regagnant le logis, il prenait en imagination la place de son neveu ; il sautait par dessus les mu-

railles, enlaçait Jeanne dans ses bras nerveux, opposait à sa frayeur, à ses larmes, à son désespoir, les plus ardentes protestations d'amour, et l'enlevait comme dans les romans d'autrefois.

Flavien ouvrit tranquillement la petite porte et la referma sur lui.

La nuit précédente, il avait passé de longues heures dans le parc, cherchant les sentiers par lesquels il avait accompagné Jeanne, s'arrêtant au vieux merisier, retrouvant sous la futaie la place où il était tombé à ses genoux. Timidement, il s'était rapproché du château et, perdu dans les ténèbres d'un massif, il avait attendu que son cœur lui désignât la fenêtre de la chambre où reposait la jeune fille. Il était resté en adoration devant ce sanctuaire, et ne s'était retiré qu'en voyant blanchir l'azur du ciel à l'orient.

Cette fois, il alla droit au massif. La fenêtre était ouverte, il eut un violent battement de cœur et se soutint à un arbre.

La nuit était claire et sereine, le ciel profond ; les étoiles scintillaient. Il y avait dans l'air des tressaillements contenus; le repos de la nature n'était pas complet; la vie cachée avait une douce

modulation, la lune un voluptueux rayonnement. Dans cette nuit peuplée de tant de mystères, il se confondait avec l'harmonie générale et donnait toute liberté à son amour. Bientôt il eut peur, ce n'était plus un hymne chaste qui s'élançait de son âme. La force surhumaine qui l'avait jusque-là soutenu l'abandonnait. L'amour devenait pour lui l'assimilation.

L'âme peut-elle se séparer du corps dans le véritable amour? N'est-elle pas le foyer d'où part l'étincelle qui l'embrase? Les transports de la matière dans l'ivresse des amours partagés ne sont-ils pas les sensations de l'âme, répercutées par le système nerveux? C'est l'âme qui ressent les premières atteintes de l'amour. La phase de chasteté éthérée, presque divine, ne peut avoir qu'une durée limitée, parce que l'âme communique peu à peu à la matière ses sensations, ses propres ébranlements; la loi des affinités vitales le veut ainsi. En perdant sa pureté, l'amour devient plus humain; il peut conserver toutes les délicatesses des âmes élevées, mais la possession est son but, et il y tend de toute sa force d'aspiration et de volonté.

Flavien n'était pas en état de se raisonner.

Jeanne avait prolongé sa veille. Elle s'était examinée jusque dans les replis les plus cachés de son âme. Elle acceptait la souffrance, et trouvait en soi la force d'accomplir le plus grand des sacrifices.

Elle vint demander au firmament constellé sinon une espérance, du moins une consolation. Les étoiles sont sympathiques à la douleur.

Tremblant, éperdu, Flavien regardait le ciel, puis la terre, puis Jeanne; il se palpait et se demandait s'il n'était pas sous le charme d'un songe.

Jeanne resta quelques instants immobile, les yeux perdus dans l'immensité. Mais elle ne se laissa pas absorber par cette douce mélancolie de la nuit, qui calme et repose; elle revint à sa douleur qui, cette fois, dompta sa raison, devint égoïste et presque audacieuse. Dans un moment d'égarement, elle osa demander des comptes à Dieu, elle qui avait toujours imploré sa miséricorde. « Dieu tout puissant, disait-elle, pourquoi me faites-vous ainsi souffrir? Me suis-je donc attiré cet abandon par mes faiblesses, par mes

fautes! Mon âme vous a toujours cherché, pourquoi m'avez-vous fuie? » Et descendant la pente du coupable égoïsme, la malheureuse enfant osa dire à Dieu : « Pourquoi m'avez-vous placée dans une sphère élevée où tout me manque? Pourquoi ne m'avez-vous pas donné plus d'orgueil que de tendresse? Pourquoi, ô mon Dieu! m'avez-vous envoyé ce jeune homme si supérieur à sa condition? Je ne l'appelais pas, moi! je vivais d'insouciance et de folle gaîté. Je mettais mon âme dans mes prières, j'étais confiante et rassurée. Guérissez-moi, ou si vous me laissez mon amour, faites qu'il me tue tout de suite. Si c'est ma honte et mon malheur d'aimer, abrégez ma souffrance, ô mon Dieu! et rappelez-moi près de vous. » Dans les profondeurs du ciel, elle cherchait vainement une espérance. Cette fois les étoiles étaient muettes.

Ses regards se portèrent instinctivement sur le massif d'où Flavien la contemplait dans une fébrile extase. Il s'était agenouillé et vers elle tendait les bras. Il l'adorait en silence, détaché de toute chose, concentrant en elle sa vie tout entière. Un rayon lumineux perçait le feuillage et s'épanouissait sur son front. Jeanne tressaillit,

passa la main sur ses yeux et recula... « Oh! dit-elle, c'est bien mal; » elle tomba sur un fauteuil au fond de sa chambre, se sentit oppressée et versa des flots de larmes.

La fenêtre était restée ouverte; Jeanne n'avait ni la force, ni le courage de l'aller fermer. Elle n'eut pas la pensée que Flavien pût venir, et pourtant elle eut peur. Il lui sembla qu'avec la brise de la nuit le souffle de celui qu'elle aimait pénétrait dans sa chambre. Un instant, elle le sentit, ce souffle chéri, effleurer timidement son front. Elle le crut du moins et fut remuée jusqu'au fond de l'âme. Son regard fiévreux ne quittait pas le ciel. « O mon Dieu! disait-elle, d'une voix suppliante, ne m'abandonnez pas! »

A ce moment, l'heure sonna à l'horloge du bourg. Au premier tintement, elle frissonna, puis il lui sembla qu'elle était moins seule et presque protégée. Elle ne se rendait pas compte de ses terreurs. Une fois encore, elle s'écria : « Ah! c'est mal, c'est bien mal... Comment a-t-il osé... est-ce de l'audace? n'est-ce pas plutôt de la folie! » Et elle ajouta d'un ton désespéré : « Comme il m'aime! »

Ses traits se contractèrent, son sein se gonfla.

Elle se leva à demi, comme en hésitant, se rassit aussitôt et se cramponna aux appuis. Une seconde fois, elle se redressa et retomba. Cette lutte était au-dessus de ses forces. Son oppression annonçait une crise. Elle se laissa glisser sur ses genoux et tendit les bras vers Flavien ou plutôt vers les grands arbres du parc dont elle apercevait les cimes. « O mon Flavien adoré! dit-elle avec des sanglots, je ne puis aimer que toi!.. Si la loi du monde, si les préjugés sociaux nous séparent, Dieu nous réunira... Sur cette terre, vivre c'est souffrir; dans l'autre vie, c'est aimer en toute liberté, au grand jour, sans crainte, sans calcul, sans réserve; c'est aimer de cet amour qui me tue aujourd'hui... »

Elle se traînait vers la fenêtre et se sentait défaillir.

L'image de la Vierge, appendue au-dessus de son lit, frappa sa vue et l'attira. Elle resta longtemps agenouillée devant la divine consolatrice, l'implorant du regard, incapable d'articuler une parole. Ses sanglots comprimés l'étouffaient! Sa muette prière fut entendue; peu à peu, elle retrouva le calme, sans pouvoir tarir ses larmes. Elle n'était plus seule, la Vierge veillait à ses côtés... Elle

éteignit sa bougie, puis ferma tranquillement la fenêtre.

Bien qu'elle eût pris la résolution de détourner ses yeux de la place qu'occupait Flavien, elle y regarda contre sa volonté et ne l'y trouvant pas, elle éprouva un grand bien.

Flavien, dévoré par le remords, avait pris la fuite.

Le lendemain, la consternation régnait au château. Jeanne avait fait une rechute et une complication nerveuse aggravait son état.

Le vieux soldat ne communiqua pas à l'abbé sa seconde découverte.

VI

Jeanne appréhendait la présence de son père tout en désirant ardemment son retour. Il lui semblait qu'elle n'aurait pas le courage de le tromper comme elle avait trompé sa mère. Elle éprouvait une véritable honte à l'idée de prendre un masque avec le plus loyal des hommes, qui appelait le mensonge l'arme de la lâcheté; avec le meilleur des pères, qui avait surveillé lui-même son éducation, et pour lequel elle ressentait une tendresse exaltée, mêlée d'admiration et de respect. Mais le comte était aussi absolu que la comtesse en matière de hiérarchie sociale; sur ce point, son caractère était inébranlable comme sur le terrain de l'honneur. C'était sa seule faiblesse. Bon, affable pour tous indistinctement, se rapprochant de tout le monde, ne faisant sentir à personne sa

supériorité, il savait néanmoins ne se jamais confondre avec la foule; il avait sans étude un air, des manières, un langage de grand seigneur, qui lui attiraient le respect. S'il s'observait, c'était avec ses égaux, et souvent pour leur donner une leçon de dignité. Il ne permettait pas que l'on descendît, il voulait que l'on montât. Il avait souvent dit devant Jeanne que les mésalliances provenaient d'un vice d'éducation.

La malheureuse enfant ne s'expliquait pas que son père élevât un sentiment à la hauteur d'un principe; elle n'osait condamner cet orgueil, mais elle déplorait sa propre destinée.

Le comte arriva enfin; il devançait de quelques jours le marquis, son frère, qui avait résolu de passer en famille une partie de l'automne.

La comtesse, avec de grands ménagements, lui apprit les événements qui s'étaient accomplis en son absence. Il ne s'en émut guère. « Une amourette, dit-il, cela n'est pas sérieux. Vous avez eu tort de me cacher cette petite intrigue. Les jeunes filles sentimentales, tournées vers la méditation, n'ayant aucune inclination mondaine, cherchant par goût la solitude, sont naturellement portées aux

romanesques amours. Vous avez manqué de perspicacité. J'approuve votre projet de voyage ; nous en causerons. Il faut avant tout que Jeanne se remette. »

Un instant, Jeanne eut la pensée de lui révéler son martyre, non pour essayer de le fléchir, mais pour lui montrer ce qu'il y avait en elle de force et de courage. Elle craignit de trop vivement affecter sa sensibilité, et ne voulut pas qu'il souffrît à cause d'elle.

Le comte vit toute l'étendue du mal. Il cacha à sa fille l'amertume que lui apportait cette découverte, et respecta son secret. Il se disait : « Je comprends qu'elle n'ait rien avoué à sa mère, elle rougirait d'un tel amour. Noble orgueil, vertu de race ! » Il ne croyait pas à la durée des amours romanesques, si cachés, si violents qu'ils fussent, quand ils n'ont pas un refuge d'espérance ; il savait, en outre, par sa propre expérience, que les âmes les plus profondément atteintes peuvent guérir, pourvu qu'elles ne soient pas abandonnées à elles-mêmes, et qu'une tendresse patiente les détache de leurs songes pour leur montrer le côté positif de la vie.

Jeanne s'ingéniait à lui cacher sa souffrance.

Elle simulait des joies d'enfant à tous les projets qu'il formait pour elle. Le voyage en Italie paraissait lui sourire ; elle prit une carte et en traça elle-même l'itinéraire.

Cependant la malheureuse enfant s'affaiblissait de plus en plus ; elle s'épuisait dans la lutte qu'elle soutenait avec son propre cœur, pour se donner la volonté de vivre.

L'abbé pressentait la visite du comte. Elle ne se fit pas attendre. Sa froide politesse ne le surprit pas. Il vint de lui-même au-devant de l'explication, et déplora le malheur qui les frappait tous les deux. Il ne lui cacha rien. Le comte ne descendit pas au-dessous de lui-même. Au récit des propos grossiers qui avaient couru dans le bourg sur le prétendu calcul de Flavien et sur la complicité de ses deux oncles, il prit vivement la main de l'abbé et la pressa avec effusion. « Longtemps, dit ce dernier, d'une voix émue, ces enfants m'ont trompé, mais ma tendresse a surpris leur secret. J'ai instruit Madame la Comtesse et lui ai conseillé un long voyage. Ces ardentes passions de la jeunesse ressemblent aux orages du ciel. L'explosion est toujours suivie d'une réaction salutaire.

— La comtesse a été imprévoyante.

— N'accusons personne, Monsieur le Comte. Qui se serait imaginé que Jeanne pût tomber dans cet écart... Quant à Flavien... »

Le comte ne le laissa pas achever.

« Je le sais honnête homme; cela suffit.

— Douloureuse épreuve! reprit l'abbé. S'il est nécessaire, j'obtiendrai pou rmon neveu une autre destination.

— Vous n'en ferez rien. Au retour du voyage que nous allons entreprendre, la comtesse et sa fille se fixeront à Paris. »

Le comte entretint l'abbé du projet de mariage arrangé pour Flavien et Marthe. Il annonça qu'il doterait « la charmante enfant », et qu'il obtiendrait pour Flavien la perception du bourg.

La maladie de Jeanne, l'arrivée du comte et sa visite à la cure, donnèrent de l'occupation aux méchantes langues.

Un matin, le fils du custos rôdait autour de la maison d'école. Il vit sortir Flavien, le salua respectueusement, et lui demanda s'il avait parlé en sa faveur au père Baudru pour la petite Juliette.

Et comme Flavien répondait négativement :

« Je remercie bien M'sieu, dit-il, de sa bonne volonté. Le jardinier du château m'a loué ce matin pour nettoyer les allées du parc... je guetterai Mam'zelle qui va un peu mieux; une fois que je lui *aurai causé,* elle aimera un brin l'idiot et voudra faire son bonheur. Je n'ai pas peur, moi, M'sieu. La petite Juliette est une fille cossue, et moi, dame! je suis ce que je suis; c'est comme qui dirait Mam'zelle Jeanne et le neveu à not'curé... »

Flavien fit un mouvement et se contint.

Toto continua : « Eh bien! M'sieu, si tant seulement elle m'aimait la moitié moins que Mam'zelle Jeanne ne vous aime... »

Flavien le prit par le bras et lui déclara que s'il s'occupait encore de ces... choses-là, il lui romprait les os.

« Faudrait voir, M'sieu, faudrait voir... Malgré tout le respect que Toto doit à M'sieu, il ne se laisserait pas mettre en capilotade. Je disais donc, reprit-il sans se déconcerter, que si tant seulement la petite Juliette m'aimait un brin, il y aurait bientôt une fille de plus dans la maison de mon père, sans compter les marmots que ne manque-

rait pas de nous envoyer le bon Dieu. Je vas ratisser le parc. »

Flavien haussa les épaules.

Toto le regardait du coin de l'œil, en roulant sa casquette entre ses doigts. « Tu crois, disait-il en lui-même, que je n'oserai pas, c'est ce qui te tompe, M'sieu le maître d'école. »

Flavien se radoucit et lui promit de voir le père Baudru.

« M'sieu a bien de la bonté, mais Mam'zelle Jeanne lui aura parlé auparavant. Je lui dirai que j'en puis mourir, M'sieu, et elle ne voudra pas la mort de ce pauvre Toto. »

Il y avait dans son regard et dans ses traits un mélange de bonté et de raillerie qui inquiéta Flavien. Ils arrivaient à la porte du presbytère; le curé qui était au jardin vint à leur rencontre.

Toto fit un salut majestueux et s'en alla; il avait l'air important d'un diplomate chargé d'une mission extraordinaire.

VII

La chaleur était tombée; Jeanne, appuyée sur le bras de Marthe, faisait une promenade dans le parc. Elle était bien faible, bien pâle. Le comte et le marquis son frère suivaient les jeunes filles à quelque distance.

Ce nouveau personnage, élégant de costume et d'allures, avait un visage plein de noblesse; les années y avaient fait trace sans en altérer la distinction. A dix pas, personne n'eût soupçonné son grand âge. Ses yeux avaient conservé tout le feu de la jeunesse.

Diplomate sous l'ancienne cour, il avait refusé ses services à la monarchie de Juillet et était rentré dans la vie privée, la poitrine constellée de tous les ordres d'Italie et Commandeur de la

Légion d'honneur. Le besoin d'activité, sa passion de l'inconnu, ses goûts d'observation et d'étude l'avaient porté aux voyages. Son immense fortune lui avait permis de visiter tous les pays d'Europe, une partie de l'Orient, et de vivre partout en grand seigneur. Il connaissait toutes les cours, parlait toutes les langues, prenait tous les airs. Esprit fin et délicat, causeur habile, il racontait volontiers ce qu'il avait vu et cachait ses critiques sous une courtoisie charmante. Il recherchait la société des femmes. Les ayant toujours beaucoup aimées, il se croyait leur débiteur à toutes. C'était une heureuse pente de son caractère. S'il n'avait plus pour elles d'adorations intéressées, il prodiguait le même encens à leurs charmes, et il n'était pas de grande coquette, de beauté séduisante ou de femme en évidence ayant une cour, qui ne se piquât de l'attacher à son char. Il faisait des jaloux dans les rangs de l'extrême jeunesse qui croit peu à la vertu des femmes, par genre, et se figure volontiers que tout lui est dû. Il avait une coquetterie à lui, coquetterie de beau vieillard qui n'abdique pas et qui rachète ce qu'il a perdu par le respect de soi-même, la délicatesse de l'esprit, le culte du beau et l'indulgence pour toutes les

faiblesses du cœur. Il n'avait plus qu'une manière d'aimer et s'en montrait prodigue. Chez la femme la moins favorisée du ciel, il trouvait généreusement quelque chose qui l'attirait. A défaut de beauté, la grâce; si la grâce manquait, la couleur des yeux, le son de la voix, les lignes courbes, les fines attaches; à défaut d'esprit, la timidité, les réparties naïves et jusqu'à l'embarras. Les extravagantes, les tapageuses l'amusaient. L'audace de celles qui bravent ouvertement l'opinion publique le trouvait même peu sévère. « Question de phosphore! » disait-il. Il les plaignait et prenait au besoin leur défense chevaleresque. Il voulait que le monde fût un miroir où la société ne se montrât qu'avec tous ses avantages. Sa maxime favorite était celle-ci : « Restons à la surface, en descendant au fond de l'eau la plus limpide, on la trouble. »

En général, les hommes qui ont beaucoup aimé et largement vécu de galanterie, trouvent une sorte de gloire à calomnier le sexe dont ils ont été les corrupteurs et les esclaves; ils sont de plus libertins de langage : singulière manière d'honorer leurs cheveux blancs!

Le marquis faisait exception à cette règle. Mal-

gré ses soixante-quinze ans, il avait ses préférences bien connues et ses attachements secrets. C'était vers de toutes jeunes femmes que se tournait son âme heureuse et attristée. Leur coquetterie et leur vanité, loin d'y trouver à redire, en étaient flattées. Les hommes seuls pouvaient rire de ce qu'ils avaient jusqu'à un certain point le droit de considérer de la part du marquis, comme un oubli des années; les femmes du moins étaient de son côté. Elles lui rendaient en sympathique vénération ce qu'il leur montrait de tendresse et de respect.

Il vivait seul. Son hôtel, connu de toute l'aristocratie nobiliaire, était tenu sur un pied princier. Ses attelages étaient notés au Jockey-Club. Il ne faisait partie d'aucun cercle d'hommes, voulant, disait-il, ne rien perdre de sa vie. Aux grandes réceptions, il préférait les réunions intimes, et pendant la saison d'été, il se promenait de château en château. C'était à qui l'aurait.

Homme des vieilles traditions, il acceptait les progrès des temps nouveaux, mais sans déroger aux principes de ce qu'il appelait « la noblesse de cour. » La fusion des intérêts était à ses yeux une nécessité sociale, néanmoins il entendait rester

de sa génération, de son monde et ne faisait aucune concession personnelle. Sur ce chapitre, il poussait la rigidité jusqu'aux dernières limites. « Les opinions politiques, disait-il, ne sont pas plus discutables que la foi. »

Une conversation très-vive s'engagea entre les deux frères. Ils ralentirent le pas, afin de n'être pas entendus des jeunes filles, et s'engagèrent bientôt dans une autre allée. Le marquis affirmait que Jeanne, sa nièce bien aimée, l'héritière de tous ses biens, ne se serait pas éprise du premier venu, si on l'eût conduite dans le monde. « Le goût exclusif des champs et de la solitude chez les jeunes filles, disait-il, est l'indice assuré d'une fièvre du cœur ; sous l'empire de cette fièvre, elles se concentrent dans un idéal rempli de dangers de toute nature, et il y a mille à parier contre un qu'elles fileront le parfait amour avec le premier godelureau qui leur tombera sous la main. Ce n'est pas qu'elles tiennent au godelureau : elles aiment pour aimer. Tel est le cas de Jeanne. Il faut substituer un mari très-épris à ce maître d'école, à ce pauvre fou tout confit de platonisme. L'homme le plus blasé est toujours très-épris

quand il épouse un million, accompagné d'une jolie fille qui a de la naissance ; il est tant de gens peu scrupuleux parmi les nôtres, qui se contentent d'une fille de roture pour redorer leur blason. Jeanne, mon cher, vous a joués tous les deux, la comtesse et toi, sans mauvaise intention, en vous persuadant que sa santé ne saurait s'accommoder de la vie bruyante des salons. Quand elle vous a tenu ce langage pour la première fois, déjà le mal l'avait envahie; elle n'aimait personne, mais elle aimait. Si ton cœur, celui de la comtesse plutôt, eût découvert cette vérité, vous auriez, sans plus tarder, conduit Jeanne dans le monde; là, du moins, au milieu des siens, elle eût entamé un roman avouable, et son imagination eût couru au grand galop vers le vulgaire dénoûment dans lequel intervient M. le Maire, orné de son écharpe. J'aurais été plus habile ou moins aveugle. »

Le comte réfléchissait profondément.

Les deux jeunes filles s'étaient assises sur un banc rustique au-dessus duquel un frêne aux bras pendants formait une coupole de verdure. Un gazon anglais se déroulait à leurs pieds, tout brodé

sur son périmètre d'astres, de mauves, de célosies, de reines-marguerites et d'amaranthes. Des bouquets de beaux arbres exotiques projetaient leur ombre sur ce tapis de velours. Une bande d'oiseaux babillards voletaient dans leur feuillage cuivré; les plus hardis venaient chanter sur le frêne et Jeanne les regardait tristement : sans doute elle enviait leur liberté.

Marthe, silencieuse, suivait des yeux les papillons aux ailes d'or. Elle aussi, pauvre enfant, eût échangé son sort contre leur vie d'indépendance et de facile bonheur.

Toto, en ratissant l'allée, arrivait à reculons et comme par hasard vers les jeunes filles. Il fredonnait un refrain de la montagne.

Jeanne fut légèrement émue en l'apercevant. Sa présence lui rappelait les doux commencements de son amour. C'était sous les yeux de ce malheureux garçon, dans la tribune de l'orgue, qu'elle avait senti son cœur lui échapper. Et puis, il voyait Favien chaque jour, il s'était consacré à son service et lui était dévoué sans intérêt, chose rare parmi les hommes. Elle se trouva oublieuse

et presque ingrate de n'avoir encore rien fait pour lui.

Toto avançait toujours.

Jeanne se cacha le visage dans les mains, afin de masquer sa rougeur. Pour la première fois, elle le rencontrait dans le parc, elle se demandait s'il ne lui était pas envoyé par Flavien avec un message secret. Elle avait peur d'avoir découvert la vérité, et pourtant son cœur battait d'espérance. « J'ai froid, dit-elle, je regrette de n'avoir pas apporté ma mante. » Ce petit mensonge était à l'adresse de Marthe. Celle-ci, bonne, empressée, alla chercher la mante.

Le fils du custos avait-il compris que Jeanne voulait être seule avec lui? Il faut le croire, puisque plaçant résolûment son râteau sur l'épaule, il cessa de chanter et s'avança vers elle. En passant devant la jeune fille, il ôta sa casquette et ralentit le pas. Le courage lui manqua.

Jeanne, de plus en plus troublée, l'avait vu passer avec un profond découragement. « Je m'étais trompée », dit-elle.

Toto s'était arrêté sous un figuier chargé de

fruits et frappait dans ses mains pour en éloigner les picoreurs ailés qui s'y étaient abattus.

Jeanne alla vers lui.

« Je savais bien qu'elle viendrait », se dit le rusé compère.

« Qu'y a-t-il donc dans cet arbre, mon garçon? nous ne sommes plus au temps des couvées.

— Il y a, Mam'zelle, toute une bande de petits affamés qui mangent vos figues.

— Eh bien! laissez-les manger ces oiseaux, puisqu'ils ont faim.

— Vous êtes bonne, vous, Mam'zelle. J'en vois deux qui ne se quittent pas, il semblent s'aimer, que ça doit faire plaisir au bon Dieu; tandis que les autres se disputent les plus beaux fruits et se battent. Ça donne des idées, Mam'zelle, et je voudrais être oiseau.

— Pour vous battre?

— Oh! non, Mam'zelle, pour être aimé. »

Le mot alla au cœur de Jeanne. L'inquiétude perça dans ses yeux.

Il reprit : « Les oiseaux, Mam'zelle, aiment sans que personne y trouve à redire. Pas de contrariétés, pas de gêne, pas de tyrannie. Les pères et les mères laissent leurs enfants faire leur

choix et vivre comme ils l'entendent; l'argent ni la naissance ne les divisent... L'état le plus malheureux sur la terre, Mam'zelle, c'est d'être homme... ou femme. »

La surprise de Jeanne augmentait, et elle eut une douloureuse émotion. Il répugnait à sa dignité de penser que Flavien se fût confié à ce pauvre garçon.

« Qui vous a appris à parler ainsi? lui dit-elle, en le regardant fixement aux yeux.

— Le bon Dieu, assurément, car personne ne s'occupe de l'idiot.

— Je croyais pourtant que M. Flavien vous témoignait beaucoup d'intérêt.

— Autrefois; maintenant nous ne nous voyons guère que le dimanche à l'orgue. Et encore, j'ai oublié le son de sa voix; il ne parle plus à personne... il est bien malade. »

Jeanne tressaillit.

« Et il sait que vous êtes occupé au château?

— Oui, Mam'zelle, et comme il ne s'est pas pressé de me rendre un fier service que je lui ai demandé, c'est pas sa faute au bon jeune homme, c'est sa fièvre, j'ai pensé que, peut-être, Mam'-

zelle qui est si bonne, si compatissante à ceux qui souffrent, ne me refuserait pas...

— M. Flavien est bien malade, dites-vous?

— Oh! bien malade. — Le père Baudru a un beau brin de fille; je l'aime, moi, cette enfant, et si Mam'zelle voulait tant seulement parler au père Baudru...

— Connaissez-vous la maladie de M. Flavien?

— Si je la connais!.. C'est tout comme moi, Mam'zelle; depuis que j'aime la petite Juliette, il me prend cent fois le jour l'envie de me jeter du haut de ces falaises que vous voyez là-bas, de l'autre côté de l'eau. Ah! c'est un vilain mal et on en peut mourir. Le père Baudru est un bien brave homme, et si Mam'zelle voulait... »

Jeanne était atterrée. Elle se demandait encore si ce garçon ne lui avait pas été dépêché par Flavien. Ce moyen de lui faire connaître son état lui semblait indigne d'un noble cœur. Il y avait si loin de Flavien l'adorant dans le parc, les bras tendus vers elle, immobile et clouée au sol, à Flavien se servant par ruse d'un intermédiaire aussi bas placé, et dont une parole irréfléchie pouvait provoquer dans le bourg un grand scandale, qu'elle rejetait avec fierté la supposition accusatrice; et

pourtant son imagination fortement ébranlée y revenait fatalement.

« C'est la première fois, dit-elle à Toto, que le jardinier vous emploie?

— Oui, Mam'zelle... — Mam'zelle parlera-t-elle au père Baudru?

— Comment sait-il que vous êtes ici, M. Flavien?

— Je l'en ai instruit ce matin; mais on ne peut plus lui parler; il est terrible. Comme je lui rapportais un bruit du bourg, il m'a menacé de me rompre les os.

— Quel est ce bruit? hâtez-vous.

— Dame! Mam'zelle, c'est que je ne sais si je dois...

— Parlez! je le veux.

— Il ne faut pas que ça vous offense... on dit dans le bourg que le bon Dieu ne laissera pas mourir la fille de M'sieu votre père, ni ce brave M'sieu Flavien... et que tout ça finira par un...

— Assez! » s'écria Jeanne en devenant blême. Elle n'eut que le temps de se soutenir au figuier.

« Ah! Mam'zelle, si tant seulement la petite Juliette m'aimait un peu, j'aurais aussi l'espoir qu'elle ne me laisserait pas mourir. »

Jeanne n'entendait plus. Son émotion la tuait. Un combat se livrait en elle.

Toto, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte et le cœur plein d'anxiété, suivait tous les mouvements de sa physionomie.

« A quelle heure finit votre journée? lui dit-elle d'une voix saccadée.

— Avec moi, il n'y a pas de règle; je donne toujours plus qu'on ne me demande.

— C'est bien! trouvez-vous sous ce figuier à sept heures. »

Marthe arrivait toute essoufflée.

Le trouble de Jeanne, l'air étrange de Toto la frappèrent. Devinant qu'il avait été question de Flavien en son absence, elle rougit comme une cerise, et conserva la mante sur son bras.

« Je verrai le père Baudru, mon garçon, dit Jeanne à Toto, d'un ton plus radouci.

— Ah! merci, Mam'zelle. Toto n'est pas beau, il le sait; mais dans cette vilaine boîte, il y a un bon cœur. Dieu vous le rendra, Mam'zelle, Dieu vous le rendra. »

Marthe se sentit soulagée.

« Je verrai le père Baudru, reprit Jeanne; je ferai mieux, je parlerai à ma mère et peut-être réussirons-nous à décider Juliette...

— Alors, c'est fait, Mam'zelle, et vous me sauvez la vie, car on meurt de ce mal là, voyez-vous, oh! que oui, on en meurt. »

Il y avait dans ses yeux suppliants une double pensée. Jeanne s'en aperçut, et redoutant une indiscrétion, elle passa son bras sur celui de Marthe, en disant au pauvre garçon : « Soyez patient et surtout raisonnable »

Elle entraîna Marthe et le laissa sous le figuier où les oiseaux faisaient tapage.

« O la bonne chère demoiselle! » s'écria-t-il en joignant les mains. Puis se rapportant à Flavien qu'il n'oubliait pas dans sa joie, il ajouta : « Elle sait tout, maintenant. Toto, je suis content de toi, mon garçon. Il paraît qu'*elle* veut causer... nous causerons, ça ne peut pas faire de mal, au contraire. »

Il se remit à ratisser, mais pour la forme seulement; il avait des visions plus étincelantes qu'un beau lever de soleil; son bonheur lui montait à la

tête. Il voyait le *violonneux* enrubanné ouvrir la marche ; robes blanches et redingotes cossues parcourir gaîment en file toutes les rues du bourg. Il voyait la petite Juliette enveloppée de mousseline ; coquettement coiffée du voile transparent, de l'aigrette virginale, et belle comme les amours. Il se voyait aussi, le pauvre garçon, et se trouvait l'air bête ; il se demandait en poussant un gros soupir pourquoi Dieu l'avait ainsi bâti ; mais il oubliait sa figure osseuse, son buste angulaire, ses bras démesurés, sa jambe plus courte que l'autre, et se plongeait par la pensée dans un océan de délices. Tant de bonheur ne le rendait pas égoïste. Il voyait aussi, mais à une grande distance, bien loin de lui et comme dans un nuage éblouissant, Flavien et Jeanne, se tenant par le petit doigt comme les fiancés du pays, et devant eux des chérubins vidaient à pleines mains leurs corbeilles des fleurs.

C'était une bonne nature. Son enveloppe l'avait perdu, mais l'amour opérait un prodige et le mariage pouvait le sauver.

A l'autre extrémité du parc, le comte et son frère arrangeaient un plan d'avenir pour Jeanne.

Le marquis obtenait que le voyage fût abrégé. Il voulait qu'on fût à Paris pour les premières fêtes de l'hiver. Il ne doutait pas que Jeanne, conduite dans le monde, ne fît bientôt la différence entre un amour vrai, fondé sur les relations et les convenances, et une amourette toute d'imagination. « Je me charge, disait-il, de lui trouver, à cette chère enfant, un mari qu'elle aimera, un mari raisonnable, ayant par conséquent passé l'âge des folies, gardant pur le nom qu'il tient de ses ancêtres, fidèle à nos traditions, à nos devoirs de race, croyant comme nous que noblesse vient de vertu, et vertu de noblesse. Je lui veux une couronne de duc et une terre patrimoniale. Il se tiendra près des champs six mois de l'année, non pour y faire des économies, suivant la mode de France, car son château sera une royale hôtellerie. Je suis pour la vie anglaise, moi ; tu verras, mon cher, comme je vais te refaire notre Jeanne. Les couleurs lui pousseront et les forces aussi. Puisque notre nom est destiné à s'éteindre, c'est triste, sais-tu, frère, il faut du moins nous greffer par Jeanne sur une maison qui nous fasse honneur. »

A sept heures sonnantes, Toto attendait sous le

figuier. Jeanne vint en retard. Elle était toute tremblante.

« Mon ami, lui dit-elle, prenez ce livre, il appartient à M. Flavien. Il l'a oublié au château, la dernière fois qu'il y est venu. Vous le lui remettrez de ma part ce soir même.

— Quand il sera seul, répartit Toto, épargnant ainsi à la jeune fille un aveu pénible. »

Elle répéta à mi-voix « quand il sera seul.

— Soyez tranquille, Mam'zelle ; il est toujours seul ; il n'a pas besoin de compagnie pour souffrir... La compagnie distrait, et M. Flavien est heureux de souffrir, il n'a que ce bonheur-là. C'est comme moi... Oh! je sais bien ce que c'est, allez? »

Le front de Jeanne s'empourpra. Elle revint un instant à ses défiances. Mais cette fâcheuse impression se dissipa promptement, et elle se reprocha son injuste soupçon qui allait moins au fils du custos qu'à Flavien.

« Vous l'aimez donc bien la petite Juliette, lui dit-elle?

— Si je l'aime! à en mourir, Mam'zelle, et la vie du pauvre Toto ne tient plus à rien. »

Il prit un air si découragé, si piteux, que Jeanne fut troublée.

« Je prierai ma mère d'arranger ce mariage.

— C'est difficile, Mam'zelle; je suis si laid que je me fais peur à moi-même ; mais le bon Dieu ne vous refusera rien, bien sûr; si vous le lui demandez, il fera ce miracle. »

Jeanne sourit tristement. Elle lui adressa quelques bonnes paroles et prit par la pelouse pour gagner le château. L'air frais soupirait dans le feuillage, les oiseaux gazouillaient leur dernier chant du soir.

Quand Jeanne eut disparu dans les massifs, de l'autre côté du gazon, Toto s'en alla la tête baissée. Il suivit le sentier qui cotoie le ruisseau. Apercevant sa silhouette dans l'onde transparente, il se frappa brutalement au front et détourna les yeux.

Après avoir franchi la grille du parc, il prit le volume qu'il avait caché sous sa blouse et l'examina sans l'ouvrir. « La bonne chère créature du bon Dieu ne sait pas mentir, dit-il, j'ai bien vu tout de suite que ce beau livre n'a jamais appartenu à M. Flavien. Elle ne m'a rien dit, mais là-dedans il y a quelque chose pour lui. »

Il fit un long détour et passa devant la cabane du père Baudru. Juliette n'était ni sous les amandiers ni dans la clôture aux abeilles. Il regarda par la porte entr'ouverte dans la pièce qui donnait sur le sentier, sans découvrir celle qu'il aimait. Le refrain d'une chanson d'amour qu'il fredonna ne l'attira pas vers lui. Il eut un mouvement de colère et accéléra le pas. Il parlait seul avec force gestes désordonnés. Le malheureux garçon se faisait un crime d'être plus laid que les épouvantails que l'on place dans les cerisiers pour en écarter les oiseaux ; il se plaignait amèrement à Dieu de l'avoir déshérité, et se prédisait que s'il ne mourait pas de sa belle mort, il irait dormir sous les nénuphars.

Il avait perdu l'espérance et ne croyait plus qu'un miracle pût le sauver.

VIII

Vers dix heures, le fils du custos traversait l'esplanade. Comme il approchait de l'église, les sons de l'orgue frappèrent son oreille. Un autre avait pris sa place à la soufflerie ; il en ressentit un violent dépit. Il s'était habitué à se croire pour quelque chose dans les tumultueuses colères et les suaves mélodies du divin instrument. En pénétrant dans l'église, il vit deux ombres se cacher derrière les piliers du chœur et reconnut le curé à sa soutane, le vieux soldat à sa carrure.

Un séminariste en vacances était au soufflet.

Dans ce milieu d'obscurité où Flavien entrevoyait tant d'éclatantes lumières, il envoyait à Dieu l'hymne de son cœur, plein de sacrifices terrestres et de saintes aspirations.

Toto, fasciné, n'osait approcher.

Il se décida pourtant, et, tirant de dessous sa vareuse le beau livre doré, il le lui présenta en disant à mi-voix : « M'sieu avait oublié ce livre au château, Mm'zelle Jeanne le lui renvoie. » Il ajouta plus bas : « Je crois bien qu'il y a dedans quelque chose pour M'sieu. »

Flavien cacha son émotion et déposa le livre sur le pupitre, à la place même qu'avait occupée la branche d'héliotrope.

Il congédia le séminariste, prit le livre, l'examina, le retourna en tout sens... Il n'osait l'ouvrir. C'était l'*Imitation de Jésus-Christ*, œuvre admirable, qui sera de tous les temps, écrite par une âme inspirée, toute à Dieu, passionnée dans son culte, et dans laquelle l'impie, l'athée même trouvent sinon la volonté de croire et la foi que leur fol orgueil repousse, du moins des consolations qui les touchent, les émeuvent et les rendent meilleurs. Devenir meilleur, c'est un commencement de religion. Dieu se contente de peu : c'est aux faibles surtout que s'étend sa miséricorde.

Un feuillet plié lui indiqua ce qu'il devait lire. C'était au chapitre qui traite de l'amour divin. La jeune enfant avait pris dans cette sublime dé-

finition ce qui pouvait s'appliquer à l'état de son âme, et l'avait souligné. Elle, si pieuse, si chaste, n'avait été retenue par aucun scrupule humain. Elle ne s'était même pas demandé, tant son trouble était grand, si elle n'offensait pas Dieu, en s'appropriant ce qui lui appartenait. Elle n'avait vu dans son action que ce qui répondait au cri de son âme.

Pour forcer Flavien à vivre, Jeanne voulait, en lui montrant un amour aussi vaste que le sien, opposer à l'abandon qu'il faisait de lui-même, à son découragement, à sa faiblesse, tout ce qu'il y avait en elle de volonté, de courage et de force. Comme elle s'abusait sur son propre compte! Chez elle l'activité brûlante de l'âme tuait le frêle corps ; mais du moins elle était confiante et de bonne foi. Forcer Flavien à vivre, était à ses yeux un but presque saint : vivre, c'était se sacrifier; elle n'allait lui demander que ce qu'elle avait résolu de lui offrir.

Jeanne avait versé des larmes après le départ du messager, mais elle s'était relevée aussitôt, fière d'avoir *osé*, rassurée dans sa conscience et presque heureuse.

Flavien se demanda s'il n'était pas sous l'in-

fluence d'un songe. Il regardait l'orgue, le fils du custos, les voûtes sombres de l'église, il se palpait pour s'assurer qu'il était bien éveillé.

Voici ce qu'il lisait ou plutôt ce qu'il dévorait de l'âme:

« Celui qui aime, vole, court avec joie; il est libre, rien ne le retient...

« L'amour veille et ne dort pas même pendant le soleil; il se fatigue sans se lasser, il est à l'étroit sans être gêné, il est effrayé sans être troublé; et comme une vive flamme, comme un flambeau ardent, il se fait passage en haut et y monte sans cesse...

« Celui qui aime connaît la force de ce mot d'amour. C'est un grand cri qui va jusqu'aux oreilles de Dieu... »

Jeanne faisait plus que penser tout cela, elle le ressentait. Sur la marge du livre, elle avait écrit : *venez*... et son exaltation n'avait rien de terrestre.

A la lecture de ce mot, il sembla à Flavien que les cieux s'ouvraient pour le recevoir ainsi que sa Jeanne adorée, et que, dans le sein de Dieu, leur amour allait trouver l'immortalité. La confiance que lui montrait Jeanne était pour lui comme

un nouveau baptême de pureté et de sainteté dans l'amour.

Il ne songeait même pas à questionner le fils du custos et se livrait à des transports qui effrayèrent le pauvre garçon.

« Je savais bien, pensait ce dernier, que la chère créature du bon Dieu avait mis du bonheur pour M'sieu Flavien dans ce livre; mais les oncles sont en bas qui épient et ils vont se douter de quelque chose. »

Il s'approcha de l'instituteur, le tira par la manche de son habit et l'invita à se tenir sur ses gardes. Puisque M'sieu reste encore, dit-il, je vais l'attendre sous les ormes. »

Onze heures sonnaient.

A sa grande surprise, dès qu'il fut au bas de l'escalier, il vit l'abbé et son frère sortir par la sacristie, et se diriger vers le chemin encaissé qui conduisait de l'autre côté de l'eau. Il les suivit de loin, en se dissimulant de son mieux. Cette promenade nocturne lui donnait des inquiétudes.

Flavien relut les passages soulignés comme

pour s'assurer une fois encore qu'il n'avait pas rêvé, et appliqua vingt fois ses lèvres sur l'appel qu'avait crayonné Jeanne; puis il quitta la tribune et, dans sa précipitation, laissa ouverte la porte de l'église.

Le ciel avait un air de fête, et la terre endormie reflétait un calme bonheur. Il n'est pas jusqu'à la croix des morts, qu'il entrevoyait dans une lueur lactée, à travers les vieux ormes, qui n'eût un sourire pour son amour.

Il s'assura qu'il avait sur lui la clé du parc, et par une fantaisie que comprendront tous ceux qui ont aimé, il passa le long des falaises, bien que par là il dût allonger la route. Il avait hâte de revoir le château. Sa masse blanche lui apparut à moitié perdue dans les ombres. L'amour illumine tout ce qu'il touche. Le paysage, vu à travers le voile mystérieux de la nuit, tirait, en ce moment, sa principale beauté de la demeure de Jeanne, qui lui parut le plus magnifique palais de la terre.

Il ne marchait pas, il volait. Le monde sensible disparaissait à ses yeux, il touchait au ciel.

Sur le coteau faisant face aux falaises, il s'égara. Le chien de l'apiculteur, qui aboyait au loin, lui indiqua la direction qu'il cherchait. Un instant, il

crut entendre, mêlée aux aboiements du chien, une voix qui ressemblait à celle de son oncle le capitaine; mais sans s'arrêter à cet incident, il coupa au plus court par une obscure châtaigneraie. Après bien des marches et des contremarches, il déboucha dans le sentier qu'il cherchait. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en se trouvant face à face avec Toto.

Le fils du custos le repoussa vivement dans la châtaigneraie et s'y enfonça avec lui. « Ils sont là, à trente pas, lui dit-il à voix basse. Le curé sait que vous avez sa clé. Le capitaine et lui ne font que batailler depuis leur sortie de l'église, mais ils sont d'accord pour vous mettre la main sur le collet à la porte du parc. « Ne craignez rien, ce n'est pas Toto qui vous trahira. »

Flavien fut atterré.

« Ils vont garder la porte, reprit le fils du custos, mais je connais une brèche.

— Ah! tu connais une brèche... »

Ils obliquèrent à travers la châtaigneraie, en allongeant le pas.

Tandis que les deux oncles s'embusquaient dans les viormes et les vignes folles qui encadraient la petite porte, tout près de là, sous le vent, Flavien

pénétrait dans le parc par la brèche, et le fils du custos cherchait à l'extérieur une place abritée où, sans être vu, il pût faire sentinelle.

Jamais Flavien n'eût reparu de nuit dans le parc, sans l'appel de Jeanne. Des plus rudes assauts, il était sorti brisé, mais fier de sa victoire. L'initiation du fils du custos, au secret de leurs âmes, altérait son bonheur. Lui qui déifiait Jeanne quand son amour s'élevait au-dessus de la vie matérielle, frémissait dans ses luttes avec lui-même à la pensée de la compromettre parmi les hommes.

Le grand philosophe de l'antiquité qui appelait l'amour une convulsion, calomniait l'âme humaine et jugeait la vie en algébriste.

Flavien prit par les pelouses, traversa le ruisseau sur une passerelle et chercha la ligne d'ombre des arbres de bordure.

Rien ne distinguait des autres la fenêtre de Jeanne. Elle était fermée et obscure.

L'émotion qu'il éprouva ne tenait pas de la joie d'un amant vulgaire; il ne se sentait pas vivre de toute l'impétuosité d'un sang enflammé; il lui semblait au contraire que sa vie s'en allait. Il s'arrêta

à l'entrée du massif d'où il avait envoyé à Jeanne ses muettes adorations.

Il attendit longtemps.

La grande résolution de Jeanne avait été suivie d'une prompte réaction. L'énormité de sa faute l'avait abattue; en vain se réfugiait-elle dans la sainteté de son amour, elle n'y trouvait pas le calme de sa conscience. Les lois sociales, les préjugés du monde, ses devoirs de jeune fille jetaient dans son âme l'épouvante. Je ne veux pas qu'il meure de son désespoir, disait-elle au dernier moment, et il aura la force de vivre lorsqu'il m'aura entendue. Puis-je ne pas l'aimer, quand mon cœur est plein de son image, quand ma vie ne se soutient plus que par la sienne? Il faut que nous trouvions l'un pour l'autre la force de vivre dans ce qui nous tue. J'irai!

Elle descendit résolûment, ouvrit la porte sans bruit et se fraya un passage à travers les arbustes. Une fois à découvert, sur le gazon, elle n'osa plus avancer.

Flavien accourut, succombant sous le poids de son bonheur.

Jeanne, sans avoir conscience d'elle-même, fit quelques pas en avant.

Sous ce ciel étoilé, dans cette lueur de la nuit, au milieu des fleurs endormies et des grands massifs silencieux, ils offraient un ravissant tableau. On eût dit que les cieux s'illuminaient, et que Dieu contemplait avec attendissement ces frêles enfants, si beaux dans leur matérialité vaincue, si chastes dans leur amour. Et pourtant le regard d'un étranger eût suffi pour que Jeanne fût perdue. Les hommes jugent avec leurs passions. Dieu les leur a données comme le stimulant de la vie ; ils en ont fait l'écueil sur lequel se brise leur intelligence. Quelques-uns comprennent leur injustice, mais ils se laissent aller au courant. Le plus grand nombre, rapportant tout à leur égoïsme, se refusent à croire aux vertus qu'ils ne trouvent pas en eux.

Jeanne baissait les yeux. Flavien était plus temblant qu'elle, mais ils étaient forts tous deux.

« J'ai voulu vous voir, dit Jeanne. C'est un droit que s'est arrogé mon cœur.

— Vous avez tous les droits. Voulez-vous ma vie?.. Je n'ai plus rien à demander à la terre; je voudrais mourir pour vous.

— Je veux que vous viviez et je viens vous proposer un pacte.

— Un pacte!

— Oui, je veux vous lier et je me lie. Le monde, les lois sociales n'ont aucun droit sur nos âmes; elles ne relèvent que de Dieu. On peut nous séparer, mais non nous détacher. Je veux qu'à mon exemple, vous vous réfugiez tout entier dans la vie de l'âme...

— Que suis-je donc pour que vous me parliez ainsi, pour que vous m'élevïez jusqu'à vous? Laissez-moi me prosterner... laissez-moi chercher les empreintes de vos pas pour y coller mes lèvres. »

Il se jeta à ses pieds; elle le releva aussitôt.

« Nous devons au hasard, lui dit-elle, la place que chacun de nous occupe dans le monde, mais nous devons nos âmes à Dieu, elles viennent de la même source de lumière et de vérité. Dieu nous entend et nous juge; je n'ai pas peur. On nous séparera, mais je veux que nous restions unis. Je ne me marierai jamais, je vous le jure. Peut-être

nous retrouverons-nous... Le désespoir, c'est de l'impiété. Je veux que vous viviez... Je vivrai, moi! J'aurai cette force pour vous, je veux que vous l'ayez pour moi!

— Jeanne!.. Jeanne, vous m'avez transformé... je ne suis plus un homme. Je doutais de vous dans mon désespoir, je doutais de Dieu même. Vous l'avez dit : l'impie seul désespère. Je crois en vous comme je crois en Dieu. Vous m'avez rendu religieux. J'ai surpris dans mon cœur des sentiments d'égoïsme, de vanité, des colères même tournées contre ce que j'appelais mon obscure position et mon impuissance; je sens maintenant que je n'ai rien à envier au plus favorisé, au plus haut placé, au plus heureux des hommes. J'étais faible; vous m'avez rendu fort. Jeanne, ma Jeanne adorée, je bénis même mon infériorité... »

Jeanne fit un mouvement.

« Ne lui dois-je pas la plus éclatante preuve d'amour qu'une femme puisse donner; ne lui dois-je pas un bonheur qui n'a rien de terrestre? Si la distance était comblée... ?

— Il n'y a pas de distance », s'écria Jeanne.

Flavien reprit :

« Si ma naissance égalait la vôtre, je me trou-

verais moins grand aujourd'hui. Pardonnez-moi : voilà que je deviens orgueilleux. Mon bonheur me rend fou... vous m'ordonnez de vivre, mais je puis mourir. On meurt de bonheur.

— Flavien, mon Flavien, je me croyais forte... il me semble que la vie se retire de moi. »

Elle lui prit vivement le bras. La voyant chancelante, il la soutint à la taille.

« Je meurs », dit elle, d'une voix étouffée.

Flavien, éperdu, la crut morte. Dans ses bras, elle était inerte ; sa belle tête comme une fleur où n'arrive plus la sève pendait en arrière ; la mante qui, l'instant d'auparavant encadrait son visage, était tombée sur le gazon ; le poids de ses cheveux les avait déliés.

En ce moment, la lune se voila, une obscurité plus profonde les enveloppa tous deux. Flavien eut un frisson de voluptueuse terreur. Ce n'était pas une volupté sensuelle. Jeanne morte ! il la voyait détachée de tous liens terrestres, il en faisait son bien, il se l'appropriait. Son cerveau reçut une commotion voisine de la folie. Il eut la pensée de l'emporter, de fuir avec elle, de chercher une forêt sombre, de la déposer sur un lit de mousse, de s'étendre à ses côtés et d'exhaler

son âme sur les lèvres refroidies de son amante. En quelques secondes, il avait achevé le roman de sa vie.

La réaction fut terrible. L'épouvante glaça son cœur. Jeanne, sa Jeanne adorée ne pouvait être morte; son âme ne se serait pas envolée sans l'avoir effleuré au passage pour lui communiquer « le bonheur de la mort. » Lui vivant, elle devait vivre encore.

Il mit un genou en terre, et soutenant d'une main la tête de la jeune fille, il colla ses lèvres à sa bouche, sans que rien d'impur souillât sa pensée. La fièvre d'amour était toute divinisée. C'était le souffle de son âme qu'il essayait de faire passer en Jeanne pour la réchauffer. L'insensibilité persistant en apparence, il fut pris de vertige; il lui sembla que la terre se dérobait sous lui. Il serra plus étroitement encore Jeanne sur sa poitrine. L'énergie de sa volonté triompha de cette défaillance.

« C'est au cœur que se conserve la vie », dit il.

Il met la main sous le sein de Jeanne et perçoit une faible pulsation.

« Je savais bien qu'elle ne pouvait mourir! »

Il soulève la tête de la jeune enfant et se sent calmé en la contemplant.

Les lèvres se colorent, la vie revient lentement; Jeanne va rouvrir les yeux.

Tout à coup il tressaille et ne peut réprimer une aspiration de son moi humain.

C'est moins le réveil de ses sens qu'un commencement de rébellion contre la puissance sociale qui rend l'homme collectif si fort, et, isolé, le fait si faible.

« Elle est à moi, cette femme, se dit-il à lui-même, je la tiens!.. mais je la tiens comme un voleur tient sa proie, et pourtant je ne l'ai pas volée. Elle est venue librement; elle m'a donné librement son âme impérissable, et son corps périssable, elle ne peut me le donner librement. Est-ce bien vous, ô mon Dieu! qui avez prescrit un tel état pour les hommes? Et avez-vous fondé l'avenir des sociétés sur des préjugés si contraires à vos lois de charité et d'amour? »

En ce moment la lune déchira le voile qui retenait captifs ses rayons et versa, sur la tête de la jeune fille, une douce lumière.

Jeanne fit un mouvement; ses paupières se soulevaient... elle attacha sur Flavien un regard effaré

et jeta un faible cri. Elle parvint à se dégager.

Flavien se releva.

Chancelante, elle se soutint à son épaule, cet appui ne lui suffisait pas ..

Il la prit de nouveau dans ses bras...

« Flavien, lui dit-elle d'une voix tremblante, Dieu nous voit...

— Et il sait que mon amour vous protége. »

Il la porta vers un banc sous un saule qui faisait berceau. Elle s'assit et s'appuya au tronc de l'arbre. Sa religion d'amour, aussi sainte que sa dévotion à la Vierge, ne la préservait pas d'un grand trouble. Elle s'était vue dans les bras de Flavien, et bien que se liant à lui pour la vie, et dans sa juvénile et poétique croyance, pour une éternité d'amour, ses instincts de pudeur l'effarouchaient et elle se reprochait sa faiblesse.

Flavien, debout devant elle, la contemplait dans une muette extase.

Quel poème au fond de ces deux cœurs! N'était-ce pas l'humanité dans tout le relief de sa beauté plastique et morale? beauté des formes, beauté de l'intelligence, beauté de l'âme, et cette

triple beauté enveloppée des vapeurs mystérieuses de la nuit, comme pour l'idéaliser davantage.

Jeanne, la première, rompit le silence.

« Souvenez-vous, dit-elle, que vous m'avez promis de vivre.

— Que Dieu reçoive mon serment. Je n'eusse pas attenté à mes jours; mais je n'avais qu'à m'abandonner pour mourir.

— Et moi, je jure de me conserver toute à vous dans cette vie et pour l'autre. Combattez le désespoir, ayez la volonté de vous vaincre. N'oubliez pas que de près ou de loin j'éprouverai le contre-coup de vos souffrances. Soyez fort pour que je sois forte. Je ne dis pas : soyez heureux, mais placez en Dieu votre confiance. Pourquoi Dieu nous abandonnerait-il? Nous l'aimons d'un égal amour et nous n'avons jamais douté de sa miséricorde. C'est lui qui nous a poussés l'un vers l'autre et qui a allumé dans nos cœurs cette flamme qui les brûle en les purifiant. Dieu qui soulève les montagnes, qui déplace les mers, qui commande aux aquilons, qui met en bas ce qui est en haut, peut vous élever demain et faire de moi la plus

obscure des servantes de la terre. Je viendrai à vous sans humiliation, sans fausse honte. Ces degrés ne sont que poussière. Nos âmes, de même essence, n'ont rien qui les sépare. Un préjugé social n'est qu'une force de convention... La vraie force est en Dieu. Mon père peut se laisser fléchir, je n'y essaierai pas ; mais Dieu n'a qu'à vouloir. Mon père, aujourd'hui soumis aux lois du monde, peut demain quitter sa chimère, vous tendre la main et vous appeler son enfant. »

Elle détacha de son cou une croix de diamants passée dans un velours noir.

« Prenez ceci, lui dit-elle, comme gage de ma foi. »

Il porta convulsivement le bijou à ses lèvres, et tombant aux pieds de la jeune fille, il s'écria ;

« Ai-je donc mérité tant de bonheur! Vous m'ouvrez des horizons inconnus. Il me semble que je suis environné de paix et de lumière. Ce n'est plus la terre qui me porte; le ciel me découvre toutes ses splendeurs. Etes-vous bien femme? N'êtes-vous pas descendue du ciel? Et comment avez-vous pu venir à moi? Sur cette petite croix, sur ce symbole de religion et d'amour, je jure de vous donner toutes mes pensées, toutes

mes actions, toutes les pulsations de mon cœur, toute ma vie. Je ne veux pas de votre serment, moi! Pourquoi vous lier? Je ne puis vous protéger ni vous défendre; c'est à peine si j'ai une place parmi les hommes. Vous ne vous appartenez pas, d'ailleurs. »

Jeanne fit un mouvement.

Flavien reprit!

« Dieu ne vous tient-il pas dans sa dépendance?.. Il peut demain souffler sur votre amour et tourner vers un autre but votre cœur purifié.

— Mon cœur purifié!.. Est-ce que mon amour y fait tache? J'en suis fière, moi!.. N'ayez pas de ces faiblesses incompatibles avec votre dignité. Relevez-vous! je ne veux pas vous voir à mes pieds. »

Flavien obéit. Sa raison se troublait, sa puissance de volonté lui échappait, il commençait à avoir peur de lui-même. Il regardait fixement Jeanne et ses yeux étincelaient. Son sang était devenu une lave ardente. Un rayon lumineux se brisait sur son visage où se reflétait le combat intérieur que se livraient sa matérialité et son âme. Jeanne vit le danger, non pour elle, mais pour lui.

Elle se leva et lui tendit la main.

« Je suis bien heureuse », dit-elle.

Le charme mélodieux de sa voix, son pâle visage où la vie semblait si près de s'éteindre, son blanc vêtement, le parfum de chasteté qu'exhalait son souffle, la confiance qu'elle lui montrait, ses grâces, son abandon pudique, le sentiment religieux qui perçait jusque dans son amour, tout en elle le subjugua. Il se sentit pénétré d'une fraîche rosée. Ses sens étaient vaincus.

L'alouette saluait le premier rayon crépusculaire. La nature s'éveillait.

« C'est le signal du départ », dit Jeanne.

Flavien ne chercha même pas à la retenir. Il trouva de poétiques accents au moment des adieux. En passant près d'un buisson, il détacha une rose et la pressa sur ses lèvres.

« Je ne vous ai rien donné, lui dit-il, prenez cette fleur. Si loin de moi vous voulez m'interroger, ouvrez lui votre cœur. Elle vous répondra que vous êtes le soleil de ma vie ; que je me tourne vers vous à toutes les heures du jour, que je tiens

de vous tout ce qui me fait homme, et que je suis prêt à accepter de vous toutes les douleurs si vous ne pouvez être heureuse qu'à la condition de mon martyre. Ne vous récriez pas... je ne dis pas que vous changerez volontairement, mais Dieu peut vous changer; ni vous ni moi ne connaissons ses secrets desseins. N'ayez aucun scrupule de conscience, soumettez-vous sans effort. Je vous l'ai juré, j'aurai la force de vivre, et de votre bonheur je composerai ma vie.

— Ne parlez pas ainsi, mon Flavien; aimez-moi plus humainement. Je n'aurais pas la force de vivre, moi, si vous veniez à me manquer. Est-il vrai que Dieu descende dans les rapports intimes des âmes? Les hommes ne mettent-ils pas leurs faiblesses sur le compte de la Providence, par orgueil et aussi par besoin de se rassurer! C'est une religion trop facile. Je crois à toute mon initiative, j'en accepte la responsabilité. Je garderai cette fleur. Elle sera la confidente de mon âme; sans cesse elle me parlera de vous. Elle verra mes larmes... les larmes sont un soulagement et presque une consolation; mais jamais, je vous le jure, elle ne m'entendra, défaillante, rejeter sur la volonté de Dieu mes erreurs, mes fautes, mes fai-

blesses, et chercher le repos de ma conscience dans la religion de ceux qui se croient tout permis et qui font de Dieu l'artisan de tous nos mécomptes, de toutes nos douleurs, de tous nos désespoirs.

» Cette rose, je la reçois comme un symbole d'amour éternel. Elle ne me quittera de la vie, et je l'emporterai dans la tombe. Vous savez maintenant, mon Flavien, comment je vous aime ; c'est ainsi que je veux être aimée. »

Ils atteignaient la lisière de la pelouse. L'alouette, pour la seconde fois, annonçait l'aurore ; le ciel blanchissait à l'orient, les étoiles pâlissaient, le coq sur son perchoir donnait des éclats de voix répétés au loin dans les chaumières, de légères vapeurs indiquaient le cours du ruisseau. Il y avait des tressaillements dans l'air, les arbres frissonnaient, des soupirs montaient des buissons et des gazons diamantés.

Ils s'étaient arrêtés. Flavien avait enroulé son bras à un cytise. Jeanne se soutenait à la branche basse d'un arbre de Judée. Ce réveil harmonieux de la nature contrastait avec leur triste bonheur. Quand tout leur parlait d'indépendance, de

douce liberté, ils sentaient leurs liens terrestres.

Jeanne avait des larmes dans les yeux.

Flavien, profondément ému, se perdait dans une pensée de lutte insensée. Il aurait déclaré la guerre à l'humanité tout entière pour conquérir Jeanne, et sous les yeux de Dieu, lui faire un nid de roses, d'amour et de soleil.

Jeanne aussi, malgré sa force de caractère, s'échappait et prenait son vol. Tout coin du monde fût deveuu pour elle un paradis terrestre, à la condition d'y vivre suivant son cœur. Elle, qui condamnait le désespoir, se sentait découragée; sa religion n'avait plus le pouvoir de la soutenir; son rêve lui créait un horizon lumineux, tout peuplé des visions d'un amour heureux ; mais la réalité la rappelait sans cesse et lui montrait son malheur.

La souffrance les transfigurait. Il y avait en eux quelque chose de céleste.

Jeanne attira doucement Flavien et déposa sur son front un rapide baiser... puis elle prit la fuite.

Flavien s'était agenouillé.

Du perron, elle lui envoya cent autres baisers, lui montra le ciel rose à l'orient, le regarda une

fois encore immobile, attendrie, défaillante... Flavien s'avançait sur les genoux en lui tendant les bras...

Lentement, elle disparut.

Les deux oncles étaient restés deux heures en embuscade.

IX

Sébastien se rendait chaque matin à la source. Les dames du château ne s'y montraient plus, mais le frère du comte y venait régulièrement. Tous deux s'observèrent. Le marquis fit une avance; le vieux soldat, flatté plus qu'il ne le laissait paraître, y répondit de bonne grâce. Il trouvait au marquis des airs de grand seigneur qui ne lui allaient qu'à demi. « Tel il est, disait-il, tel je serai. »

Après deux ou trois rencontres, il ne s'était pas encore aperçu, lui qui se piquait de connaître les hommes, que le marquis *le faisait causer*. Il s'ouvrait sans défiance et se trouvait habile. Au retour, il racontait ses prouesses à l'abbé, et se flattait d'avoir joliment posé son neveu dans l'esprit du marquis. Il n'y avait pas moyen de ba-

tailler; l'abbé, pour esquiver la discussion, se réfugiait dans son bréviaire.

Les habitués de la source jalousaient l'intimité qui s'était établie entre les deux vieillards. Ils traitaient le marquis d'aristocrate, non pas qu'ils missent en cause ses opinions, on était fort calme en politique autour du puits ferrugineux, mais ils lui reprochaient sa hauteur. Le marquis ne dépouillait pas volontiers ce vernis de cour qui s'acquiert dans les chancelleries. Le respect de soi et la force de l'habitude l'empêchaient de descendre au niveau commun. On le détestait d'instinct; par vanité on lui faisait fête. Les hommes lui montraient un empressement servile; les femmes n'avaient d'œillades et de sourires que pour lui. Avec tout le monde son exquise politesse était accompagnée de trop grandes manières. La femme du notaire l'avait surnommé le *ci-devant*, et le garde général ne l'appelait que seigneur *Belle-écorce*.

Le vieux capitaine se ressentait de ce froissement des petites vanités bourgeoises : on lui battait froid; il n'était pas homme à se piquer de si peu.

Naturellement l'amour de Jeanne était sur le

tapis, les méchants bruits avaient fait le tour de la commune; mais il faut le dire, la calomnie avait été trop loin, et le sentiment public s'était refusé à la suivre. La femme du notaire, dont l'opinion faisait loi dans le cercle des buveurs, avait une certaine manière hypocrite de plaindre Jeanne, mais elle n'osait attaquer sa réputation. Les uns, parmi les meilleurs, espéraient que, le curé aidant, le roman finirait par un mariage; les autres affirmaient que l'orgueil du comte ne céderait pas et que Jeanne mourrait de désespoir. Il y avait régulièrement sept ou huit commères à la source et les caquetages allaient bon train.

Le vieux soldat plaidait indirectement la cause de son neveu. Le marquis feignait de ne pas comprendre et lui montrait un bienveillant intérêt. Sébastien se monta la tête, et le jugeant sur quelques éclairs de sensibilité, crut qu'il pouvait risquer des allusions à l'amour des deux jeunes gens... Il l'appelait mon cher marquis et avait le cœur aux lèvres. Mauvaise diplomatie! Ce n'est pas dans les camps qu'on apprend à feindre avec les hommes et à murer son cœur.

Il alla trop loin; le marquis jeta le masque et

lui fit durement sentir l'imprudence qu'il avait commise. Le vieux soldat ne put supporter l'affront; il s'éloigna brusquement et s'écria d'une voix retentissante : « Marquis, vous avez comblé la mesure, je n'en entendrai pas davantage et nous nous reverrons comme il convient entre gens d'honneur. » Le marquis ne fit pas un mouvement pour le retenir; il affecta de continuer tranquillement sa promenade.

L'émotion fut grande autour de la source, et, faut-il le dire, les petites vanités y trouvèrent leur compte. L'intimité tant jalousée des deux vieillards était enfin rompue. Le *parti des marieurs* avait le dessous. Le percepteur, qui avait un faible pour Jeanne, fit une sortie absurde contre les inégalités sociales; elle partait d'un bon cœur, c'était l'excuse. La femme du notaire déclama contre les amours romanesques. Elle accusa le curé d'avoir encouragé par calcul ce qu'il devait défendre par raison et aussi par délicatesse. Le garde général, fort empressé auprès d'elle, plaida la cause de l'amour libre, invoqua Dieu et les lois naturelles. Il avait une manière de la regarder en parlant qui la fit rougir. Elle sentit que toute cette

éloquence était à son adresse. Elle y voyait un ingénieux moyen de lui déclarer des sentiments exaltés, et elle admirait cette audace. Elle avait modestement baissé les yeux et n'osait les lever de peur qu'ils ne trahissent son émotion. Quelques méchantes gens faisaient leurs remarques et se touchaient les coudes. Le garde général termina l'exposé de sa brûlante théorie par cette banalité vieille comme le monde : « L'amour qui raisonne n'est pas le véritable amour ! » La femme du notaire était subjuguée. « C'est vrai ! » dit-elle intérieurement. Elle craignit d'avoir trop parlé et fit un soubresaut comme dans un brusque réveil. Elle promena ses yeux inquiets sur le groupe, ne vit rien qui pût l'inquiéter et respira bruyamment. Elle resta agitée et pensive.

Une transformation s'était opérée chez Flavien ; il se montrait dégagé d'allures et de langage, son humeur était plus expansive, sa tristesse n'était plus sombre, il savait même égayer la conversation. L'abbé défiant crut qu'il jouait un rôle ; mais il se rassura peu à peu. Combien il se repentait de l'avoir cru capable de s'introduire nuitamment dans le parc, au moyen d'une clé soustraite. Il re-

merciait Dieu du fond du cœur d'avoir secouru son neveu au moment où il allait se perdre.

Le bon abbé alliait aux meilleurs sentiments cette candeur de l'inexpérience qui, dans beaucoup de cas, fait un charmant contraste avec les rides de la vieillesse.

Aurait-il jamais compris que le serment échangé par Flavien avait pu lui rendre l'énergie, le courage et lui donner le bonheur! Il en était ainsi pourtant. Flavien avait aliéné sa liberté par un pacte d'amour humain, dans lequel il n'y avait de stipulé aucune espérance terrestre, et il se sentait heureux, courageux et fort. « Espérez! » lui avait dit Jeanne, en l'enveloppant des rayons lumineux de son amour; il repoussait l'espérance, convaincu que Jeanne avait voulu le soutenir en le trompant par une charité plus généreuse que réfléchie.

L'abbé qui jugeait l'homme aux actes, croyait à une conversion et presque à un miracle. Quelle n'eût pas été sa stupéfaction, s'il lui avait été donné de lire dans le cœur de son neveu!

« Tu sais, lui dit-il un matin, que nous allons perdre les hôtes du château. Les médecins ont prescrit à Jeanne un voyage de plusieurs mois...

c'est une bien grande fatigue pour cette frêle organisation...

— Le comte ménagera sa fille, répliqua tranquillement Flavien, il la conduira à petites journées. Moi, qui ne puis voyager, je me suis guéri par mes courses de jour et de nuit à travers champs. J'étais malade aussi... »

Il voulait communiquer à son oncle un peu de son propre bonheur. Son mensonge n'avait pas d'autre but. L'abbé le croyant sur la pente des aveux, ne cachait pas sa joie.

Flavien sourit et n'alla pas plus loin.

L'abbé crut l'occasion favorable à ses secrets desseins. « Cher enfant, lui dit-il, ne t'exagère pas ton état et laisse-moi compléter ta guérison. Ta vie sera lourde tant que tu seras seul sous ton toit. Le mariage te rendra fort contre les périls qui entourent ta jeunesse. Nous pouvons, Sébastien et moi, te manquer d'un jour à l'autre... Je veux, avant de fermer les yeux, voir à tes côtés une douce et sainte compagne. »

Flavien fut sur le point de se cabrer comme un coursier trop vigoureusement éperonné. Il refoula son émotion, mais son âme monta dans ses yeux et le trahit.

« J'accepterai les périls comme venant de Dieu, dit-il, et mettrai toute ma force à rester honnête homme. Ma volonté est immuable, je ne me marierai jamais. »

L'abbé releva ses lunettes, soupira profondément, et regardant Flavien avec tristesse : « Cher enfant, lui dit-il, tu me trompes encore et je te plains. »

Son cœur se gonflait; il rabaissa précipitamment ses lunettes et s'éloigna à pas lents.

Flavien ressentit le contre-coup de cette douleur contenue. Pour se fuir lui-même, il ouvrit un livre que son oncle avait feuilleté le matin. C'était un volume de la bible de Vence. Il tomba sur l'épître de saint Jacques et lut ce qui suit :

« Mes frères, n'ayez point la foi de la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ, en acception de personnes ;

« Car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit ;

» Et qu'arrêtant votre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez : Asseyez-vous

ici; et que vous disiez au pauvre : Tenez-vous là debout ou asseyez-vous à mes pieds;

» N'est-ce pas là faire une différence en vous-mêmes entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous faites? »

Un flot amer lui monta au cœur; il ferma le livre avec colère. « *Elle* est riche, dit-il, et je suis pauvre; *elle* appartient à une famille titrée, et je n'ai pas de nom... Je suis en bas, *elle* est en haut. Il y a entre nous un espace infranchissable. Pour qui donc, saints apôtres, avez-vous porté la parole de Dieu?.. »

Il partit la tête en feu et prit machinalement le chemin qui conduisait à la source. A cette heure avancée, elle était déserte. Il s'assit sur la margelle, trempa ses mains dans l'eau ferrugineuse et les porta à ses tempes. Il pénétra dans le massif des grands arbres dont les cîmes déjà jaunissaient, et alla droit au vieux chêne sous lequel Jeanne s'était évanouie. Les ronces avaient tout envahi. A cette place où les yeux de Jeanne s'étaient fermés, où la surprise, la pudeur et l'amour avaient momentanément terrassé sa jeune âme, la nature n'aurait-elle pas dû semer à profusion

ses fleurs les plus délicates et les plus odorantes?

Telle était sa pensée.

Un petit oiseau, caché dans un buis gigantesque, égaya au même instant la solitude par ses trilles harmonieux et cadensés. C'était la nature qui répondait aux injustes reproches de Flavien. Sous la voûte des grands arbres, les fleurs qui vivent de lumière et de soleil n'eussent pas ouvert leurs corolles; elle y avait placé la vie animée et les doux appels d'amour.

Flavien comprit-il? Sa colère tomba; il rougit de sa faiblesse. Son courage revint et avec lui cette résignation dans laquelle il trouvait le calme de la conscience et la volonté de souffrir, sans se plaindre des hommes, sans accuser Dieu.

X

Transportons-nous au château.

C'est le soir, la brise est fraîche ; la famille est réunie au salon.

Jeanne très-rêveuse s'occupe, pour la forme, d'un ouvrage de tapisserie.

Marthe prépare le thé.

La comtesse et le marquis achèvent une partie d'échecs.

Le comte relit un billet qu'il a reçu de Paris, par le courrier du soir, annonçant que le ministre a signé la veille la nomination de Flavien à la perception du canton. De grands obstacles ont été surmontés pour obtenir cette signature. L'intérêt que le comte portait à Flavien s'est beaucoup refroidi, néanmoins il ne regrette pas d'avoir employé en sa faveur le crédit de quelques amis influents ; il le plaint et n'est pas devenu son ennemi.

« Je crois, lui dit la comtesse, que vous auriez mieux fait de vous abstenir. Ce jeune homme n'acceptera pas. »

Jeanne rougit.

« Pourquoi n'accepterait-il pas? reprend le comte.

— Il est fier... il ne voudra rien vous devoir.

— Que rapporte la perception? demande le marquis.

— Trois mille francs, répond le comte.

— Quel est son traitement d'instituteur?

— Sept cents francs, tout compris.

— Rassurez-vous, comtesse, il acceptera.

— Si vous le connaissiez comme moi...

— Je n'ai pas besoin de le connaître. Un maître d'école sait calculer.

— Il est au-dessus de sa condition et il a du caractère. »

Jeanne se leva pour cacher son trouble. Elle eût été bien heureuse, en ce moment, d'embrasser sa mère.

« Ses deux oncles, dit le comte, lui feront comprendre qu'il ne peut refuser.

— Ah bien oui! s'écrie le marquis. L'abbé, peut-être, c'est un saint homme ; mais l'autre,

un mont d'orgueil; il me rappelait ce matin, à la source, qu'Adam, notre père à tous, n'était ni duc, ni marquis, et ajoutait en me regardant aux yeux que Dieu ne tient aucun compte des distinctions sociales. Tu sais, frère, à quelle occasion; je t'ai raconté cette scène ridicule. Parbleu! il a raison; mais toute vérité n'est pas bonne à dire. Je l'ai vertement remis à sa place. Le sang lui est monté à la tête, et, parole d'honneur! je ne serais pas surpris qu'il m'envoyât un cartel.

— Il n'oserait.

— Tant pis, comtesse, il baisserait dans mon estime.

— Et vous lui donneriez satisfaction?

— Non pas comme vous l'entendez...

— Mais alors...

— J'aurais le courage d'avouer que je suis allé trop loin et je lui tendrais la main. »

En ce moment une lettre fut remise au marquis.

« Une lettre du bourg, dit-il tout surpris, je n'y connais personne. Eh! parbleu, je gage qu'elle vient de mon vieux capitaine. »

Il fait sauter le cachet et court à la signature,

« S. Sicot, dit-il, est-ce lui?

— Précisément, répond la comtesse. »

Il s'approche d'une lampe et parcourt la lettre en donnant, dès le début, des marques d'impatience. Sa physionomie s'assombrit par instants. Tous les regards sont tournés vers lui.

Jeanne n'a pas la force de cacher son émotion. Il y a dans ses yeux quelque chose d'inquiet et de fier à la fois. La pauvre enfant, s'intéressant à tout ce qui, de près ou de loin, touchait à Flavien, est heureuse de voir le vieux soldat relever l'affront.

Après avoir terminé sa rapide lecture, le marquis frappe le parquet du talon et froisse la lettre.

« Hé! hé! dit-il, ce diable d'homme m'a désagréablement chatouillé l'épiderme, et si je le tenais là, à portée...

Il fait un geste d'une significative et compromettante énergie.

« Oh! non! dit Jeanne, d'un ton caressant vous reconnaîtriez vos torts et...

— Il s'agit bien de lui tendre la main... Il veut des excuses écrites, et sa lettre est d'une impertinence... Au fait, pourquoi ne la lirais-je pas? tout le monde ici peut l'entendre.

« Monsieur,

» Je dirais : *Monsieur le Marquis*, si les titres ho-
» noraient l'homme ; c'est l'homme qui honore les
» titres. Le premier titre est celui d'homme d'hon-
» neur, et j'aime à croire que vous y tenez plus
» qu'à tous les autres. »

S'interrompant : il aime à croire... Grand merci, Monsieur le démocrate. Ils sont tous taillés sur le même patron, ces fiers puritains. . Qu'on le fasse marquis, demain il crèvera comme la grenouille du Bonhomme. »

Un sourire effleure les lèvres de Jeanne.

Le marquis revient à la lettre :

« Vous avez trop d'esprit pour prendre ce dé-
» but en mauvaise part : vous connaissez mes
» principes... »

— Il n'y a pas là de quoi s'émouvoir, dit la comtesse. »

Le marquis continue :

« Vous êtes un ancien diplomate ; moi, un an-
» cien soldat. La plupart des gouvernements au-
» près desquels vous avez soutenu les intérêts
» français vous ont mis gracieusement tous leurs
» rubans à la boutonnière ; les nations étrangères
» que j'ai combattues et qui ont vu couler mon

» sang, ne m'ont pas montré tant de reconnais-
» sance.

Le marquis s'arrête.

« Il m'insulte, c'est clair. Cela veut dire que je me suis vendu à l'étranger. A quoi sert donc d'avoir été toute sa vie honnête homme? Je sais bien qu'il ne pense pas un mot de ce qu'il dit, mais c'est écrit, et ça m'est lancé en plein visage. Trouvez-vous, comtesse, qu'il y ait de quoi s'émouvoir?

— Cela ne peut vous atteindre, dit la comtesse ; et l'opinion publique.....

— L'opinion publique n'a que faire ici. »

Il était cramoisi.

Jeanne ne souriait plus.

La comtesse mordillait ses lèvres.

Marthe, qui avait l'air de ne pas comprendre, était pleine d'angoisses. Ses yeux ne quittaient pas ceux de Jeanne.

Seul, le comte paraissait avoir conservé son calme habituel.

« Eh bien ! s'écrie le marquis, en s'adressant à lui, que dis-tu de ça, toi?

— Rien encore Voyons la fin. »

Le marquis reprend sa lecture.

« Je n'ai que le ruban français, moi! et j'ai la » faiblesse d'y attacher plus de prix qu'à toutes » les constellations des deux hémisphères.

» Vous m'avez, ce matin, grossièrement ou- » tragé à la source...

— Il y a *grossièrement*, dit Jeanne avec quelque hésitation.

— En toutes lettres, petite; mais le bonhomme a compris tout de travers. Il me débitait un tas de balivernes, à propos de l'égalité sociale, et m'échauffait les oreilles. Lui montrant trois porcs qui pataugeaient dans la fange, j'ai répondu qu'il n'y avait pas d'autre égalité absolue que celle-là. Là-dessus, il est parti comme un feu d'artifice, et je l'ai envoyé à tous les diables. J'ai été vif, voilà tout.

Il revient à la lettre :

« Vous m'avez, ce matin, grossièrement ou- » tragé, et vous ne serez pas surpris si j'éprouve » le besoin de laver cet outrage. C'est la règle » dans le militaire.

» Nous sommes deux podagres, cette égalité-là » nous fait peser d'un même poids dans la balance; » j'espère que nous nous valons par une autre » égalité, à savoir que nous avons tous deux le » cœur plus solide que les jambes.

» Cette lettre, Monsieur, est une infraction
» aux usages; mais je ne veux pas que cette af-
» faire, qui ne regarde que nous, s'ébruite dans
» le bourg et fasse scandale. Nous trouverons de
» sûrs et discrets témoins dans la garnison de la
» ville voisine. J'ai le droit de vous y assigner un
» rendez-vous, mais je préfère vous laisser le soin
» de m'indiquer le jour et l'heure que vous aurez
» choisis. Les arrangements préliminaires n'en-
» traîneront aucune perte de temps; bien qu'é-
» tant l'offensé, je vous laisse le choix des armes.

» Il n'y a qu'une seule voie d'accommodement :
» je veux des excuses écrites. J'aurai la généro-
» sité de n'en faire aucun usage qui vous soit dé-
» sagréable; elles prendront place dans les papiers
» du vieux soldat et ne seront pas en trop mau-
» vaise compagnie.

» J'ai bien l'honneur, Monsieur, de vous saluer.

» S. Sicot,
» Ex-capitaine d'infanterie, chevalier
» de la Légion d'honneur. »

« Il y a un *post-scriptum*, dit le marquis, le voici :

« J'attends votre réponse dans les vingt-quatre
» heures. »

— C'est extravagant, dit la comtesse; je ne répondrais pas.

— Et toi, comte, que ferais-tu?

— Je l'irais trouver.

— Ne pas répondre, réplique le marquis, ce serait lui donner tout l'avantage de la situation; l'aller trouver, à quoi bon? Il veut des excuses écrites, cet homme, et il a souligné le mot.

— Tu n'acceptes pas le défi, pourtant, et tu ne peux descendre à des excuses. Le mieux serait peut-être d'appeler le curé.

— Mauvais moyen, dit la comtesse, ils ne s'entendent pas; c'est le feu et l'eau. L'intervention de l'abbé le porterait à des folies.

— Il n'est pas si redoutable qu'il en a l'air, hasarde timidement Jeanne; un mot affectueux, bien tourné, le calmerait.

— Mais sa lettre est insultante, réplique le marquis.

— Très-vive dans la forme, voilà tout, répond Jeanne.

— Vous êtes folle, mon enfant, fit la comtesse.

— Me vois-tu, dit le marquis à son frère, en riant du bout des lèvres, me vois-tu, escorté de deux tambours de la garnison, croisant le fer

derrière les remparts?.. Mais, au fait, le duel est interdit sur le territoire français.

— Donne-lui rendez-vous à la frontière, dit le comte, et tout sera dit.

— Il y viendrait à la frontière, ce diable d'homme.

— Tu crois?

— J'en suis sûr, il me tient, parbleu, il me tient. Si encore sa lettre était convenable...

— Un homme de guerre, dit Jeanne, peut ignorer beaucoup de choses et glisser, sans le savoir, sur les convenances.

— Il sait bien ce qu'il fait, le vieux renard. Après ça, les premiers torts sont de mon côté. »

Le comte qui vient de relire la lettre, la jette négligemment sur la table.

« Il y a mis un certain esprit, dit-il, en souriant.

— Trop, parbleu! et pas assez de raison.

— Il vous est facile, cher oncle, d'avoir plus d'esprit que lui, dit Jeanne.

— Tu crois... Voyons, mademoiselle la raisonneuse, que feriez-vous à ma place?

— Je lui écrirais.

— Une lettre d'excuses...

— Oh ! non.

— Mais puisqu'il en veut des excuses, cet homme!

— Il me semble que je trouverais un moyen...

— S'il y a un moyen pour toi, mademoiselle ma nièce, il y en a bien deux au moins pour monsieur ton oncle. »

S'adressant à Marthe :

« Ma belle enfant, voulez-vous bien prendre la plume et me servir de secrétaire? »

Marthe, légère comme un oiseau, va chercher un buvard, l'ouvre en souriant et attend.

« Voyons, dit le marquis... »

Il dicte :

« Monsieur.....

— Non, dit Jeanne, c'est trop sec. »

« Jeanne, fait la comtesse avec sévérité, vous abusez... Votre oncle n'a que faire de vos observations.

— Laissez-la dire, réplique le marquis, nous sommes de vieux enfants, et nous pouvons recevoir des leçons à tout âge. Ainsi donc, mademoiselle ma nièce, *Monsieur*, c'est trop sec, eh bien! Mademoiselle Marthe, ayez l'obligeance de mettre *cher Monsieur*. »

« A la bonne heure! » dit Jeanne, et la charmante enfant laisse monter à ses yeux toute la joie qu'elle éprouve.

Le marquis répète trois ou quatre fois le « cher monsieur », en cherchant une entrée à effet.

« J'y suis! dit-il enfin : Mademoiselle Marthe, veuillez écrire.

« Entre les diplomates et les hommes de » guerre. »

Jeanne l'arrête.

« C'est un début de protocole, mon oncle. Où vous conduirait ce parallèle? je mettrais, moi :

« Cher Monsieur,

« Ce matin, à la source, vous vous êtes mé- » pris, etc., etc. »

— Elle a ma foi raison, s'écrie le marquis, c'est le plus simple et le meilleur. Sa lettre est d'un homme de cœur, après tout... Je me suis laissé aller ce matin à un emportement ridicule. »

Il fait signe à Marthe et dicte :

« Cher Monsieur,

» Vous vous êtes mépris sur mes sentiments à » votre égard. Quelle interprétation avez-vous » donc donnée à mes paroles? Quand vous m'ap-

» pelez dans les fossés de la ville voisine pour
» vider un différend d'honneur, qui n'a jamais
» existé entre nous, je vous appelle, moi, au tri-
» bunal de votre conscience.

» De bon compte, j'aurais le droit de vous faire
» une querelle d'Allemand; je préfère vous serrer
» la main. C'est ainsi que je me venge.

» Agréez, cher Monsieur, l'expression de mon
» estime particulière et de ma considération la
» plus distinguée.

» Marquis de Douadic. »

« Eh bien! comte, dit le marquis en se frottant les mains, est-ce cela? Il ne peut rien désirer de plus, j'imagine. Il a réellement du bon, ce diable d'homme, et je crois qu'il n'est pas, au fond, aussi égalitaire qu'il affecte de le paraître.

— C'est en effet un excellent homme, dit la comtesse. »

Jeanne ne peut réprimer sa joie.

« Voyez-vous, la petite friponne, comme elle est glorieuse d'en avoir remontré à son vieux barbon d'oncle!

— Marquis, dit le comte à son frère, je mettrais ceci en *post-scriptum* :

« Je me fais une fête de vous annoncer le pre-
» mier la nomination de monsieur votre neveu à
» la perception du canton. »

— Soit !

— C'est écrit, dit Marthe. »

Sur l'invitation du marquis, elle relit le tout à voix haute.

« Il fait bien, ce *post-scriptum*. Bonne idée, dit-il. Le jeune homme acceptera ou n'acceptera pas, c'est son affaire. Dans la matinée, je transcrirai l'épître et la ferai porter. »

Il prend la lettre de Sébastien, y jette encore une fois les yeux et son front se plisse. « Au fait, dit-il, pourquoi la relire. » Il la présente à la flamme d'une bougie et la fait brûler entre ses doigts.

« C'est ainsi, dit Jeanne, que devraient se conduire les hommes raisonnables.

— Ils sont rares, répond le diplomate. »

Jeanne sourit. Pendant le reste de la veillée, elle se montra d'une gaîté folle.

XI

Sébastien attendait en philosophe. Plus d'une fois, en arpentant l'allée principale de son jardin, il s'était mis en garde et avait essayé l'élasticité de ses jarrets.

Enfin la lettre arriva. Avant de l'ouvrir, il releva ses moustaches, prit une pose martiale et se regarda à son miroir. Il avait un visage césarien. « Quel crâne maréchal de France j'eusse fait, dit-il; une tête comme celle-là ne vaut-elle pas dix fois celle de ce vieux diplomate en disponibilité! Voyons ce qu'il m'écrit. »

Le ton dégagé qu'avait affecté le marquis lui déplut. « Vieux renard, dit-il, tu ruses avec moi. C'est plutôt une échappatoire qu'une réponse. Pas un mot d'excuse... Les torts sont de mon côté, j'ai mal compris... et pas moyen de se fâcher. »

Son humeur belliqueuse eût préféré un dénoûment moins bourgeois.

Ce n'est pas qu'il en voulût aux jours du marquis, il ne poussait pas jusque-là la soif de la vengeance. Pour tout dire, il avait arrangé un plan de générosité dans lequel il s'était ménagé le beau rôle.

La bonne nouvelle qui faisait l'objet du *post-scriptum* lui sembla déplacée ; il eût mieux aimé qu'elle lui eût été annoncée par une lettre spéciale.

Cette remarque dénotait, outre un sens droit, une certaine délicatesse de sentiments.

« Percepteur, disait-il, c'est une position sociale ! »

Il alluma sa pipe des grands jours et se rendit au presbytère.

L'abbé, en le voyant arriver tout essoufflé, comprit qu'il y avait du nouveau.

« Quel bon vent t'amène? lui dit-il.

— Devine !

— Je ne sais ; je ne t'ai jamais vu si joyeux.

— Moi, joyeux? tu veux rire, l'abbé ; je suis content, voilà tout.

— Je ne saisis pas bien la différence.

— Et encore! content, c'est tout au plus ; mais chacun a ses affaires, et les miennes ne regardent que moi.

— Je ne te demande pas tes secrets, répliqua l'abbé en souriant. Tu as pourtant quelque chose à me dire?

— Sans doute, mais ce n'est pas un secret.

— Je t'écoute. »

L'abbé l'examinait pardessus ses lunettes.

« Le marquis m'a écrit » dit négligemment Sébastien.

— Ah! le marquis t'a écrit, fit tranquillement l'abbé.

— Cela te surprend?

— Nullement. Et que te dit-il?

— Péché de curiosité, monsieur mon frère. Il m'écrit au sujet de Flavien.

— Le malheureux enfant fera quelque folie.

— Lui, allons donc! A sa place, j'aurais depuis longtemps pris mon vol avec la petite comtesse. Dans nos départements méridionaux, ça se fait. Ils s'aiment, ces enfants, et Jeanne est au moins dans sa dix-septième année. Je te citerais vingt mariages qui ont été la suite forcée et heureuse

d'un peu d'audace. Les grandes entreprises n'ont pas d'autre mobile que l'audace. *Le premier qui fut roi...* tu sais le reste. Le bon Dieu aime l'audace? et la preuve, c'est que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il la couronne de succès. Si Flavien eût enlevé la petite comtesse, ils seraient mariés maintenant, et il y aurait sur terre deux heureux de plus; où serait le mal? Dieu a dit à l'homme : — J'ai placé à ta portée tous les éléments du bonheur, sache être heureux.

— Oui, répliqua l'abbé, mais il lui a dit aussi :

— Sois honnête.

— Il me semble que rien n'est plus moral que de s'épouser quand on s'aime. S'il y avait spéculation de la part de Flavien, je serais le premier à condamner sa conduite... Mais l'amour vrai est dans tout ce qu'il entreprend éminemment honnête. Je sais cela, moi, que diable! J'ai l'expérience de la vie, et si j'avais eu le goût du mariage, j'aurais épousé qui j'aurais voulu. L'amour efface les distances...

— Fais-moi grâce de tes théories, lui dit l'abbé, en ouvrant son bréviaire.

— Je sais bien que sur ce chapitre-là nous ne serons jamais d'accord. Je reviens à ces enfants;

ils s'aiment parce qu'ils s'aiment, voilà tout; et ils s'aiment éperdûment. Apparemment Dieu l'a permis.

— Ne rends pas Dieu complice des faiblesses humaines.

— Ce n'est pas une raison, cela. Aimer, d'ailleurs, n'est pas une faiblesse, c'est une force d'attraction et d'assimilation.

— Voler est aussi une force ; tout entraînement est l'effet d'une force latente.

— Mais voler, c'est s'approprier, par ruse ou par violence, une chose qui ne viendrait pas à vous de soi ; tandis qu'enlever une jeune fille aimée et qui vous aime...

— Le rapt, dit sèchement l'abbé, est le pire des vols.

— Oui, quand on enlève une fille brutalement, contre son gré. Il ne manque pas de *vertueuses* jeunes filles (il appuya sur le mot) qui ne sont retenues que par un préjugé .. Elles se laissent marier, par soumission filiale, à un homme prédestiné et le diable fait son profit du reste. »

L'abbé referma brusquement son bréviaire.

« Tu n'es pas venu, lui dit-il avec vivacité, me faire un cours d'immoralité. Je ne puis te suivre

sur ce terrain. Les folies de Flavien n'iront jamais jusqu'au rapt, et Jeanne se respecte trop...

— Qui sait ce qui se passe là-haut! » Il montrait le ciel. « Tandis que tu interprètes à ta façon les lois saintes, et que tu condamnes l'amour de ces jeunes gens (notons en passant que tu voulais, un certain soir, demander à la comtesse la main de sa fille pour Flavien), tandis que tu te courbes devant les préjugés sociaux qui n'étaient pas inscrits, si j'ai bonne mémoire, sur les tables de Moïse, et que tous les docteurs de la foi ont combattus et flétris, peut-être ces enfants, si dociles en apparence, interjettent-ils secrètement appel devant le Tribunal de Dieu, de l'absurde condamnation qui les frappe. »

Ce langage inquiéta plus l'abbé qu'il ne le surprit. Il se demanda intérieurement quelle nouvelle Sébastien était venu lui annoncer. Un trait de lumière traversa son esprit.

« La comtesse m'a écrit, lui dit-il.

— Je sais que vous êtes en correspondance.

— Tu te trompes, elle ne m'écrit que dans les occasions graves.

— Et que te dit-elle, la comtesse?

— Tu ne devines pas?

— Non.

— Elle a la bonté de m'apprendre la nomination de Flavien à la perception du bourg. Je gage que le marquis a voulu t'annoncer lui-même cette heureuse nouvelle. »

Qui fut désarçonné? ce fut Sébastien. Il essaya pourtant de faire bonne contenance.

« Il y a autre chose dans sa lettre, répondit-il majestueusement, mais cela m'est tout à fait personnel. »

Il maudissait intérieurement la comtesse et sentait se réveiller son humeur belliqueuse.

Le pauvre abbé vit bien ce qui le menaçait; la bonté de son cœur et sa mansuétude ne purent détourner l'orage.

« Flavien ne sait rien encore, dit-il, je te laisse le soin de l'informer du changement de position qui lui est offert. Crois-tu qu'il accepte?

— Pourquoi n'accepterait-il pas? répondit Sébastien d'un ton rogue; c'est un chien de métier que celui de maître d'école. Le comte a peut-être ses raisons pour le faire monter. »

L'abbé ne pouvait cacher le sentiment douloureux qui s'était emparé de lui.

« Rappelle toute ta raison, dit-il à son frère, et sois pour Flavien de bon conseil ; ne le jette pas, par ton aveuglement, dans la mauvaise voie. Puisque tu crois à l'intervention divine dans les choses d'ici-bas, et je te félicite de cette confiance toute chrétienne, laisse agir la Providence.

— C'est cela, répondit Sébastien avec colère, ce qui doit être sera. Je ne suis pas de cette religion-là, moi ! je ne veux pas être fataliste. Si je portais, comme toi, une robe noire, je n'oserais émettre de pareilles idées. Dieu a réglé les rapports des mondes entre eux, c'est la grande harmonie universelle, mais il a doté la créature du libre arbitre. Il ne lui a pas créé fatalement une destinée terrestre ; il n'en a pas fait le rouage d'une machine qu'il se contente de monter ; il lui a donné l'intelligence, l'intelligence qui peut prétendre à tout, qui arrive à tout. Vous êtes tous ainsi, vous autres tonsurés, vous condamneriez l'homme à l'immobilité ; s'il se laissait faire, vous lui mesureriez l'air, l'espace et le soleil. Flavien, je le connais, moi, cet enfant n'a pas abdiqué ; il sait qu'il n'est pas rivé aux degrés inférieurs de

l'échelle sociale, il sait qu'il peut monter, et il montera. Nous sommes tous fils du même père; tu ne nieras pas cette vérité chrétienne, j'imagine; tu ne nieras pas non plus que l'amour ne soit libre. Tu n'as pas la prétention d'interdire à l'âme ses manifestations, ses attachements, ses joies, ses bonheurs; l'amour est tout cela. La fille de la comtesse n'a sur toute autre femme aucune prérogative sociale fondée en droit et en justice; sa supériorité est toute morale. Flavien n'est moralement inférieur à aucun homme, et il est supérieur au plus grand nombre, par l'élévation de son caractère et la droiture de ses sentiments. Tous ces raisonnements, il les a faits; connaissant sa propre valeur, connaissant aussi l'amour de Jeanne, il n'est pas assez sot, je dirai plus, assez ennemi de soi et de Dieu, pour se détourner de cette aimable enfant qui ne vit que pour lui; par son abandon, il ne la livrera pas sans défense à la tyrannie égoïste d'une famille assez peu chrétienne, malgré toutes ses pratiques de religion, pour l'immoler à d'absurdes préjugés sociaux. »

L'abbé levait les bras au ciel et implorait pour

son frère la clémence divine. Il ne songeait pas à répondre, son cœur se brisait.

Le vieux soldat arpentait l'oratoire à grands pas. Il se livrait à des gestes désordonnés. Puisant une sorte d'audace dans le silence même de son frère, il reprit d'une voix tonnante :

« Flavien, après tout, n'est pas exclusivement ton enfant, il est aussi le mien, et plus le mien que le tien... Si tu prétends le mal gouverner, je lui ouvrirai les yeux, moi ! »

Sébastien, s'étonnait de la hardiesse de son langage et ne se sentait ni le cœur affermi ni la conscience nette.

« As-tu fini? lui dit tranquillement l'abbé.

— Oui, j'ai fini. »

Sa voix n'avait plus la même intensité, la même colère.

« Je n'ai que deux mots à répondre, reprit l'abbé. Flavien n'est pas plus mon enfant qu'il n'est le tien; il est l'enfant de notre pauvre sœur que tu n'as su ni protéger ni défendre, qu'une faute a tuée; et la responsabilité de cette faute pèserait sur toi et t'écraserait, si Dieu, plein de

miséricorde, ne t'avait pardonné à la prière de cet ange martyr sur la terre. »

Tout le sang du vieux soldat lui monta au cerveau; ses yeux étincelèrent. « Tais-toi! » s'écria-t-il; et, par un geste plus prompt que sa volonté, il leva sa canne sur la tête de son frère; mais la canne lui tomba de la main.

Il se jeta sur un fauteuil et se cacha le visage.

Il y eut un long silence. L'oppression de Sébastien révélait sa souffrance.

L'abbé, sous une apparente impassibilité, était plus troublé que lui peut-être. La canne levée ne l'avait pas effrayé; il se reprochait de n'avoir pas assez ménagé la sensibilité de son frère, et se jugeait le plus coupable des deux. L'abattement dans lequel il le voyait lui causait presque un remords. Il comprit que le moment était venu de le ramener; donnant à sa voix les plus douces intonations, il lui dit :

« Non, Flavien n'est pas notre enfant. Il a perdu sa mère, mais il n'est pas perdu pour sa mère; elle n'est plus à ses côtés, mais elle plane sur sa destinée. Je ne crois pas plus que toi à une des-

tinée immuable, imposée fatalement à la créature. Sa destinée, l'homme la fait lui-même; mais il se doit aux exigences de la civilisation chrétienne, et ce que tu appelles préjugés humains rentre dans cette loi d'harmonie universelle dont tu parles, et contribue puissamment à maintenir l'équilibre social, sans lequel tout n'est que désordre et confusion. La vie cesserait d'être une lutte, et il n'y aurait de gloire pour personne, s'il suffisait de marcher devant soi, sur un tapis de fleurs. La puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté sont autant de titres qui exigent de nous une complète soumission dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il nous prive, dans les lois qu'il nous impose. Sans doute, tout n'est pas pour le mieux; mais que sont les siècles comparés à l'existence des mondes! Quel chemin n'avons-nous pas fait vers Dieu, depuis la chute de cette civilisation païenne qui avait érigé en suprême loi le règne de la force brutale!

» Quand l'humanité quitte la voie que lui a tracée le divin Sauveur, ce n'est que pour suivre une courbe qui l'y ramène; elle prend souvent le chemin le plus long, mais ses écarts même la conduisent au but. Voilà la loi providentielle, la

loi immuable! Les sanglantes révolutions sont d'affreux accidents qu'elle se serait épargnés, si elle s'était montrée plus patiente; c'est toujours sur les lignes courbes qu'elle les rencontre. L'histoire des peuples nous enseigne que, si *la justice fait fleurir les empires et les couronnes, l'iniquité n'a jamais traîné à sa suite que d'effroyables malheurs*. La prière du juste a toujours été puissante sur le cœur de Dieu qui est la toute puissance. L'homme creuse donc lui-même le sillon de sa vie. »

L'abbé fit une pause. Sébastien se tenait la tête à deux mains et n'osait regarder son frère. Cette rude nature était vaincue.

L'abbé reprit :

« L'homme est maître de sa destinée. Tu l'as dit. C'est une vérité toute chrétienne. S'il la fait bonne, c'est que Dieu a secondé ses rudes labeurs. Dieu se détourne des orgueilleux qui se détachent de lui, nient sa puissance ou se croient assez forts pour se passer de ses miséricordieux secours. Voilà pourquoi il y a tant de destinées mauvaises Si la vie terrestre était tout pour l'homme,

on pourrait accuser Dieu de manquer de générosité; mais cette vie n'est qu'une épreuve. Jette les yeux autour de toi; tant et de si grandes choses auraient-elles été faites pour nous par une main divine, si la vie de l'âme devait disparaître avec la vie du corps! C'est précisément parce que Dieu est notre souverain juge qu'il nous a donné le libre arbitre. Le christianisme a fait justice de l'aveugle fatalité du monde païen; il a mis Dieu à la place des abstractions sur lesquelles se fondait le règne de la matière. Le mot *destinée* serait un blasphème, s'il ne représentait l'idée de la suprématie divine. Dans son sens le plus absolu, notre destinée, c'est la mort et ce qu'il y a après la mort.

» Mais à quoi bon m'appesantir sur ces démonstrations de philosophie chrétienne; tu sais tout cela; tu n'es pas avec ces esprits pervers qui, par forfanterie, déifient le hasard, ni avec ces intelligences étroites qui, par séduction ou paresse, se retranchent dans la négation d'une souveraineté divine. Il y a les paresseux qui se refusent à croire, parce que croire à ce qu'ils ne peuvent mathématiquement expliquer, est pour eux une fatigue, une obsession, un tourment. Tu as une

vaillante intelligence, toi, mon frère, et tu es un vrai chrétien.

» Flavien n'est pas notre enfant, mais nous sommes sa famille; il doit trouver en nous la sollicitude éclairée d'un père et le sublime dévouement d'une mère. Un bon père lui dirait : « Marche droit, mon fils! » Sa mère, qui était un trésor de pureté avant sa faute et qui s'est relevée par son martyre, sa mère lui dirait : « Mon enfant, suis la pente de ton cœur et défie-toi de » ta tête. Sache souffrir, tu seras fort, et Dieu » t'apprendra à trouver le bonheur dans ta souffrance. Ne cesse pas d'espérer, parce que Dieu » peut tout; mais respecte les lois humaines, » parce que ces lois, même dans ce qui te paraît » heurter la sagesse divine sont un acheminement » vers la perfection relative à laquelle il nous est » permis d'atteindre. » Voilà ce que lui dirait sa mère avec cette simplicité harmonieuse qui est le privilége des âmes d'élite. Si notre sœur chérie ne peut lui parler d'une voix humaine, le persuader et le conduire, placée entre le ciel et lui, elle puise au foyer divin la meilleure semence et la dépose avec amour dans le cœur de son enfant. »

Sébastien, dont le cœur débordait, ne put re-

tenir un sanglot. Le bon prêtre n'avait pas compté sur cette épreuve pour lui-même.

Depuis un instant, quelqu'un avait discrètement poussé la porte de l'oratoire : c'était Flavien. Le bruit de sa nomination avait transpiré, et malgré l'heure avancée, il venait se renseigner auprès de ses oncles. Il s'était arrêté sur le seuil, interdit et remué jusqu'au fond du cœur. Il n'avait eu la force ni d'avancer ni de reculer, et avait tout entendu : la touchante exhortation du prêtre et le sanglot du soldat. Son émotion était si vive, qu'il avait en quelque sorte perdu le sentiment de sa propre existence. Ses genoux fléchissaient; il se soutenait à la muraille.

Sébastien fut le premier qui l'aperçut. Il se leva comme entraîné par un puissant ressort et s'écria d'une voix qui lui obéissait mal :

« Que viens-tu faire ici? Va-t-en! »

L'abbé prit Flavien par la main.

« Reste, mon enfant, lui dit-il. Ton oncle Sébastien veut te cacher ce qu'il y a de souverainement bon en lui : son âme qui, en ce moment, le domine tout entier. »

Le vieux soldat retomba sur son siége.

« Sébastien et moi, reprit l'abbé, nous causions de ta nomination.

— Je n'ai pas d'ambition, répondit Flavien et suis content de mon sort. J'aime mon école et mes chers enfants; je ne veux pas m'en séparer. Chacun a ses aptitudes. Je n'entends rien, moi, aux affaires d'argent, et puis je ne veux rien devoir à personne. Je vous savais tous deux ensemble, vous qui êtes ma famille, vous que j'aime comme j'aimerais ceux qui me manquent... J'étais venu vous faire part de ma résolution, je refuse.

— A ta place, j'accepterais, dit Sébastien. Le bien qui nous vient des hommes vient aussi de Dieu.

— C'est vrai, répliqua l'abbé, mais Dieu nous éprouve de toute manière, et la force de caractère, les grands sentiments savent le toucher. Pour mon compte, je te verrais avec joie, mon enfant, accepter un emploi qui te ferait une meilleure position, mais je te laisse toute liberté. »

Et s'adressant à Sébastien : « Allons, frère, fais comme moi, donne ton consentement. Je sais que tu as pour lui plus d'ambition qu'il n'en a lui-même, mais... »

Flavien ne le laissa pas achever. Il alla vers Sébastien.

« Cher oncle, lui dit-il, j'ai pris conseil de Dieu et de... ma mère. »

Sébastien le regarda, interdit.

« Fais comme tu l'entends, lui dit-il avec quelque embarras, reste maître d'école, puisque tu le veux. Je ne demande qu'une chose, moi, c'est de te voir heureux.

— Eh bien! cher oncle, je suis heureux, et ma mère aussi est heureuse; car elle nous voit, elle nous entend et elle nous aime bien tous les trois.

— Et moi aussi, je suis heureux, dit Sébastien en secouant la tête. » Il soupira profondément et ajouta : « Allons, parlons d'autre chose. Tiens, petiot, bourre ma pipe. »

Flavien obéit avec empressement ; il lui rendit sa pipe. Le vieux soldat n'osait l'allumer.

L'abbé présenta un bout de papier à la bougie et le lui tendit : « Allons, frère, ne te gêne pas. » Ce ne fut pas le papier que prit Sébastien, mais la main de son frère ; il l'attira et le pressa sur son cœur. Puis il alluma sa pipe, et poussant Flavien vers l'abbé : « Allons petiot, embrasse ton oncle et filons. Un peu d'air ne nous fera pas de mal. »

Dès qu'ils furent partis, l'abbé remercia Dieu et

resta absorbé une partie de la nuit dans ses pieuses méditations.

Sébastien conduisit silencieusement son neveu jusqu'à la porte de la maison d'école.

Cette scène avait épuisé Flavien; il eut une nuit de fièvre et d'insomnie; mais son âme était satisfaite, et il se disait : « Jeanne saura me comprendre et elle m'approuvera! »

XII

Ce fut l'abbé qui porta au château le refus de Flavien.

Quand il entra, Jeanne était seule au salon. Sa pâleur, son abattement firent sur lui une douloureuse impression.

« Nous allons partir, dit-elle à l'abbé. On croit qu'un voyage en Italie me fera du bien... » Et elle ajouta tristement : « Je l'espère aussi. »

La comtesse ne se fit pas attendre. L'abbé en reçut un accueil aimable, mais un peu embarrassé. Elle le retint à dîner et lui laissa toute liberté; elle avait à présider aux apprêts du long voyage qui « causait tant de joie à sa fille. » L'abbé soupira profondément. « Dès que Jeanne ne me sera plus utile, dit la comtesse, je vous l'enverrai. Rai-

sonnez-la, Monsieur le Curé, elle a bien besoin de conseils. »

Le comte et le marquis étaient à la chasse.

Marthe était venue rôder dans le salon, non par curiosité, mais par intérêt pour Jeanne. L'abbé lui fit fête. Marthe lui apprit qu'elle serait du voyage. Sa joie était sincère. Elle voulait oublier. Son amour ne ressemblait pas à celui de Jeanne; il tenait de son caractère tendre, affectueux, mais timide et irrésolu. Il n'y avait rien de passionné chez cette charmante enfant. Précieuse organisation! qui devait lui épargner bien des tourments et lui faire trouver un bonheur relatif dans toutes les situations de la vie. Marthe avait surpris le secret de Jeanne, et se concentrait dans une amitié toute d'abnégation et de dévouement. Dans ce sentiment, elle était plus forte qu'avec son amour.

C'était par une de ces belles après-midi d'automne, qui prêtent tant de charmes à la nature. La brise chaude encore détachait les feuilles des cimes jaunies. L'âme était portée aux douces et tristes méditations.

L'abbé traversa lentement les pelouses et se rendit au ruisseau ; il en suivit le cours. Les deux cygnes vinrent à lui. Il fut frappé de cette image du calme bonheur ; une douce vision lui montra Jeanne et Flavien accomplissant en se soutenant l'un l'autre, leur terrestre pélerinage. Il passa à diverses reprises la main sur son front et sur ses yeux comme pour en détacher ce qu'il voyait avec son esprit. Une rougeur fugitive lui monta au visage, il sentit à la poitrine une grande chaleur. « J'ai pourtant toute ma raison, dit-il. O mon Dieu ! si l'un de vos ministres peut s'échapper ainsi à lui-même, de quelle indulgence ne doivent-ils pas être tous animés pour les brebis de leur troupeau ! »

Le ruisseau le conduisit au petit bois. Une légion d'oiseaux chanteurs s'y étaient donné rendez-vous. Ils voletaient de branche en branche, s'appelaient, se répondaient et se réfugiaient tous ensemble dans le plus épais du feuillage, pour y former de bruyants concerts. Il écoutait et se demandait ce qu'il y avait au fond de toute cette joie. « Sans doute, disait-il, chacun de ces petits êtres exprime ses sensations, et ce n'est pas seulement la matière qui agit en eux. La matière ne

saurait être triste ou gaie. Elle reçoit le contre-coup d'une substance supérieure, d'une intelligence appropriée aux rôles des êtres dans la création.

Deux tourterelles traversèrent l'étroit sentier dans lequel il s'était engagé : c'était encore le bonheur qui s'offrait à lui, le bonheur terrestre, tout illuminé de la flamme de vie qui enveloppe le monde. « *Il* vivra seul, murmura-t-il, quand son âme se fut si heureusement épanouie dans les joies de la famille! »

Une douce voix l'appela. C'était Jeanne qui venait à sa rencontre. Elle n'avait plus la légèreté de l'oiseau, elle s'efforçait de hâter sa marche, mais sa faiblesse la trahissait. « Comme j'aurais été heureux, dit-il, de l'appeler ma fille bien aimée; elle eût été au même titre que Flavien mon enfant! J'aurais entre eux partagé mon cœur. Dieu ne l'a pas voulu, et ce que Dieu fait est bien fait. » Il alla vers elle.

« Modérez-vous, petite imprudente, lui dit-il, n'allez pas si vite.

— Oh! je suis forte », répondit Jeanne en souriant.

Elle voulut courir, mais elle se soutint à un

mélèze. Comme l'abbé lui faisait un doux reproche :

« Ce n'est rien, lui dit-elle, mes palpitations ordinaires, voilà tout! » Et elle ajouta avec un sourire : « Je viens vous chercher, vous vous seriez égaré dans le bois; les sentiers se croisent traîtreusement, et une fois mal engagé, en croyant revenir sur ses pas, on s'éloigne davantage du but. J'y ai été prise plus d'une fois, Monsieur le Curé... Et le soir il fait frais sous la futaie et l'on y voit des fantômes errants...

— Qui n'existent que dans l'imagination, répondit l'abbé; et l'on tremble d'effroi...

— Et l'on veut courir... on s'embarrasse dans les ronces, on heurte une racine...

— Puis une chute qui peut être dangereuse.

— Oh! des écorchures aux mains. Mais la peur augmente, on se remet à courir, en n'osant regarder en arrière, on se couche malade et l'on rêve de spectres et de voleurs.

— Chère enfant, ces peurs et ces rêves ne sont pas de mon âge. »

La conversation se soutint sur ce ton léger quelques instants encore, puis Jeanne devint sou-

cieuse et garda le silence. Elle ramassa une branche de coudrier et s'en servit pour faire rouler les petits cailloux qu'elle rencontrait sous ses pas. Où était sa pensée? Sa poitrine se soulevait haletante, oppressée ; il y avait de fugitives contractions aux commissures de ses lèvres, ses yeux parfois s'éclairaient subitement, puis s'éteignaient ; parfois aussi un léger vermillon tranchait sur sa mate pâleur, se fondait lentement et disparaissait pour se montrer encore. Tout en elle révélait un trouble intérieur.

L'abbé l'observait.

Tout à coup elle s'arrêta, et dardant sur lui un regard interrogateur : « Pourquoi M. le Capitaine n'est-il pas venu? dit-elle. Il sait que je vais... que nous allons partir ; j'aurais été bien heureuse de le revoir. » Elle n'attendit pas la réponse et s'écria : « Mais je suis folle; les choses d'hier, je les oublie; lorsqu'on perd la raison, n'est-ce pas ainsi que ça commence?.. Je sais pourquoi M. le Capitaine n'est pas venu , je sais pourquoi il ne viendra pas. Il a un bien bon cœur, Monsieur votre frère, mais je le crois un peu... mauvaise tête. Il voulait tuer mon oncle.

— Il voulait tuer M. le Marquis! s'écria l'abbé stupéfait.

— Vous savez bien?

— Mais non, mon enfant.

— Comment, il ne vous a pas dit... Je devais m'en douter. S'il vous avait demandé conseil, il se serait montré moins... moins... comment dirai-je?.. moins terrible. C'est qu'il voulait tuer mon oncle tout de bon, à moins qu'il n'en obtînt des excuses écrites. Mais voyez quelle indiscrétion je commets-là; décidément, je n'ai pas toute ma raison. »

Cette crainte si naïvement exprimée n'était pas une coquetterie de langage, elle la ressentait sérieusement et se passait la main sur le front d'un air consterné. L'abbé la rassura et lui dit avec tendresse :

« Le silence ne vous avait pas été recommandé, mon enfant, et puis, vous le savez, le prêtre peut tout entendre; homme de paix et de consolation, il garde religieusement les secrets qu'on lui confie. Avec ses proches, avec les êtres qu'il aime le plus sur la terre, il n'oublie jamais qu'il est avant tout ministre du ciel et, si dans le nombre des dépôts faits à son cœur, se trouvent un de leurs propres

secrets, c'est celui-là, mon enfant, qui est le plus profondément enfoui : rien n'en peut paraître dans ses yeux et encore moins venir à ses lèvres. »

Le regard de Jeanne qui ne l'avait pas quitté avait, en ce moment, une expression de tendresse angélique, de confiance et de bonheur.

L'abbé était loin de soupçonner ce qui se passait en elle.

« Vous voilà bien rassurée, lui dit-il, vous ne craignez plus que votre confidence ne m'échappe.

— Mais, répondit-elle, je ne vous ai rien dit encore. »

Après lui avoir raconté ce qu'elle savait, sans lui faire connaître l'influence qu'elle avait exercée sur le marquis, elle ajouta :

« La querelle, à ce qu'il paraît, s'était engagée sur certaines opinions de M. le Capitaine.

— Il a des théories sur beaucoup de choses, et n'aime pas les contradictions.

— Mon oncle a aussi des idées que tout le monde ne partage pas ; il est vif.

— Sébastien ne se connaît plus dans ses emportements.

— Ils ont tous deux d'excellents cœurs. »

Elle reprit avec quelque hésitation dans le re-

gard et dans la voix : « Je croyais que M. le Capitaine n'avait rien de caché pour vous et pour... M. Flavien. »

Depuis quelques instants, elle cherchait à amener dans la conversation le nom de Flavien, qui paraissait venir si naturellement sur ses lèvres; elle voulait interroger l'abbé sans éveiller son attention.

« A propos, dit-elle, maintenant que M. Flavien est percepteur, continuera-t-il à tenir les orgues? »

Elle n'était pas maîtresse de son émotion, sa voix mal affermie était presque tremblante.

« Chère enfant, répondit l'abbé, en cachant mal son trouble, mon neveu restera instituteur; il n'accepte pas la position que M. le Comte... »

Elle ne le laissa pas achever.

« Je m'y attendais, dit-elle! »

Son âme était montée à ses yeux, son visage s'était épanoui, sa physionomie avait une expression de joie et de fierté!

L'abbé l'examinait en silence, et se sentait vaguement inquiet.

Jeanne, s'exaltant dans son bonheur, n'avait ni la force ni la volonté de se contenir. La digue était rompue.

« L'autre jour, lui dit-elle, vous m'avez interrogée et je vous ai fermé mon cœur. Je craignais que ma mère n'apprît par vous ce que je dois lui cacher. La loi du monde a trop d'empire sur ma mère. Je la subis cette loi, sans me plaindre, et je ne l'accepte pas comme venant de Dieu. Je ne veux ni troubler la paix du toit paternel ni entrer en révolte contre la société; mais j'entends conserver la libre possession de moi-même. Je ne puis être à M. Flavien, mais je l'aimerai jusqu'à mon dernier souffle, et j'emporterai dans la tombe le secret de mon amour. »

Un tremblement nerveux s'empara de l'abbé; un nuage passa sur ses yeux, tout son sang lui afflua au cœur. Il s'affaissa sur un tertre et se cacha le visage dans les mains.

« Je ne croyais pas, reprit-elle d'une voix caressante, vous faire tant de mal. Mon amour est-il donc un crime?

— Non, mon enfant, répondit l'abbé en lui montrant son visage défait, mais c'est un grand malheur!

— Pour moi, non, je vous jure; pour M. Flavien, non plus.

— Il vous l'a dit? demanda l'abbé avec anxiété.

— Il me l'a dit, répondit Jeanne sans hésiter.

— Ainsi, vous vous êtes vus, à l'insu de votre mère?

— Nous nous sommes vus. »

L'abbé leva les yeux au ciel. Jeanne ajouta :

« Et c'est moi qui l'ai appelé.

— Mais qu'est-ce donc que l'amour! dit-il avec des larmes dans la voix, pour qu'il fasse tout oublier, même aux créatures privilégiées, qui semblent tenir plus du ciel que de la terre. O ma sœur! ma pauvre sœur!! »

Il n'acheva pas.

« Mon enfant, reprit-il, c'est Dieu maintenant qui va vous interroger par ma voix.

— Je suis prête, dit-elle. Voyez, mon front n'a pas rougi, mon regard est assuré, ma voix est calme...

— N'est-ce donc pas une grande faute de l'avoir mystérieusement revu?... La nuit, peut-être, dans le parc...

— Dans le parc et la nuit... Si c'est une faute, implorez pour moi la clémence divine. Je l'ai

revu, parce que son amour pouvait le tuer... J'ai voulu qu'un pacte liât nos deux existences. Sa vie ne lui appartient plus, il me l'a donnée tout entière, comme je lui ai donné la mienne. Il vivra désormais, parce qu'il doit vivre pour moi. J'ai reçu son serment. Je lui ai juré, moi, de ne me marier jamais et de lui conserver toute la pureté de mon amour.

— Vous n'avez donc pas senti, mon enfant, l'étendue de votre sacrifice?

— Ce n'est pas un sacrifice.

— Mais votre mère... mais le comte.

— Je serais morte ; je veux vivre maintenant, je vivrai.

— Cette passion qui est en vous, vient plus de l'imagination que du cœur et elle sera éphémère. Vous est-il donc permis d'engager un avenir qui ne vous appartient pas? Dieu n'est-il plus le maître de ses enfants?

— Je me suis liée par serment.

— Votre serment n'aurait de prix que si Dieu l'avait reçu et béni.

— Il l'a reçu, mon père, et l'a béni. L'azur du firmament était profond et pur, les étoiles avaient un éclat que je ne leur avais jamais vu, la lune

était resplendissante. Il y avait dans les airs je ne sais quelles suaves émanations qui me pénétraient pour la première fois... Les grands arbres, les gazons, les fleurs avaient de doux tressaillements. Dieu était en communication directe avec la terre, il répandait sur elle ses bienfaits et ses bénédictions. Et vous voulez que nos deux cœurs aient été privés de sa grâce! Je n'ai pas l'orgueilleuse présomption de faire ma destinée sans le secours de Dieu, mais j'ai l'espérance que je n'en serai pas abandonnée, parce que ma conscience ne me reproche rien. Je n'ai jamais douté de sa Providence, et, dans toutes mes actions, dans tous mes désirs, dans mes joies, dans mes peines, mon âme s'est toujours tournée vers lui. Si j'ai aimé M. Flavien, c'est que Dieu l'a permis; je lui ai demandé, moi, d'en être aimée, et il a exaucé ma fervente prière. Notre pacte, notre mutuel serment ne l'a pas offensé, parce qu'au moment où nous le prononcions, il y avait dans nos deux cœurs autant de religion que d'amour. Mon père, bénissez-moi. »

Elle s'agenouilla aux pieds du prêtre.

« Chère enfant, je n'ose partager vos convictions et vos espérances. Vous avez vu mes yeux

se mouiller de larmes, j'ai pardonné... C'est une grave responsabilité que j'assume... Dieu est le maître! Vous ne reverrez plus Flavien, vous ne devez plus le revoir.

— Je vais partir, *on* m'emmène.

— Mais au retour...

— J'ai juré de vivre, ne me demandez rien de plus.

— Mon enfant, vous vous perdrez, et du même coup vous tuerez votre mère, le comte et... tous ceux qui vous aiment.

— Il faudrait pour cela que Dieu se détournât de mon amour. Je vous ai ouvert mon cœur, maintenant je me sens soulagée et heureuse. J'ai donné à M. Flavien ma petite croix de diamants, et j'en ai reçu une rose qu'il a détachée de sa tige au moment des adieux; si vous le voyez triste, abattu, après mon départ, rappelez-lui que cette croix doit lui rendre le courage et qu'elle est un symbole d'espérance.

— O mon enfant! quelle mission me donnez-vous là? Mon devoir serait de combattre sa passion et de le ramener à sa destinée, qui doit se dérouler avec le secours du Souverain maître, et qui sera la récompense de sa vertu et de son travail. »

En ce moment la cloche appela les hôtes du château, et Marthe se montra au détour du sentier.

Jeanne se releva.

« C'est ma confession que vous venez d'entendre, dit-elle; votre cœur doit se refermer sur mon secret.

— Chère enfant, vous êtes bien à plaindre, et je prierai pour vous. »

Marthe, qui avait vu Jeanne agenouillée aux pieds du prêtre, s'était arrêtée, hésitante, intimidée; avait-elle compris ce qui venait de se passer! Peut-être. Un nuage voila ses yeux où quelques instants auparavant éclataient l'impatience et la joie; elle allait discrètement rebrousser chemin, si l'abbé et Jeanne ne fussent venus à elle. Jeanne la baisa au front. L'abbé s'efforça de lui sourire. Elle vit bien qu'ils étaient tristes tous les deux. Elle simula une gaîté qui n'était pas dans son cœur, s'extasia sur les belles toilettes qui venaient d'être mises, en sa présence, dans les caisses de voyage, et se montra follement heureuse

d'accompagner Jeanne et de voir des pays nouveaux.

Jeanne comprit la bonne intention, se composa un visage riant et se laissa peu à peu aller aux aimables cajoleries dont elle était l'objet.

L'abbé lui-même se prêta à ce touchant dévouement, et tous trois arrivèrent au château moins abattus de visage et un peu essoufflés : ils avaient marché vite.

XIII

L'abbé remarqua une grande préoccupation sur le visage des deux frères. La comtesse aussi lui parut en proie à une vive agitation qu'elle cherchait à dissimuler.

Comme il employait certains ménagements pour apprendre le refus de Flavien au comte, celui-ci l'interrompit : « Je devine, cher curé, lui dit-il ; monsieur votre neveu n'accepte pas la position que j'avais sollicitée pour lui, et que tout autre envierait à sa place... C'est une affaire finie, qu'il n'en soit plus question. » Passant immédiatement à un autre sujet : « Vous ne nous avez jamais parlé, lui dit-il, du père de M. Flavien. »

L'abbé, troublé jusqu'au fond de l'âme, répondit : « Je vous demande la permission de remettre à un autre instant ce que j'aurais à vous en dire. »

Le comte et le marquis échangèrent un signe d'intelligence.

Dans la journée, les deux frères avaient beaucoup causé de ce qu'ils appelaient l'un et l'autre le roman de Jeanne. Le marquis commençait à croire que l'état de sa nièce était plus grave qu'il ne se l'était imaginé, et quelque affligeante que dût être pour lui la vérité, il la voulait connaître tout entière. Il amena adroitement la conversation sur l'éducation des femmes. « Toutes les petites filles se ressemblent par un point, dit-il : elles sont romanesques... ce n'est pas seulement la mode, c'est dans le sang. Je n'excepte pas celles dont l'éducation toute morale a eu lieu sous les yeux d'une mère, et qui n'ont pas lu de ces petits livres à couverture rose ou bleue qui ont tant de succès aujourd'hui. Tout y est imagination, fiction, exagération. On y voit des mondes sublunaires, des hommes grands comme des montagnes, des femmes qui n'ont rien de terrestre, le tout saupoudré de vices exorbitants, de vertus impossibles et de crimes adorables ou monstrueux. Cela amuse, et les femmes, même les plus chré-

tiennes, veulent être amusées. Voyons, comtesse, n'avez-vous jamais lu de romans?

— Si, vraiment, quelques-uns que toutes les femmes ont lus, mais uniquement pour ne pas rester étrangères au mouvement littéraire de notre époque.

— Que disais-je! Les belles demoiselles auxquelles je faisais allusion en commençant n'ont généralement sous la main aucun de ces mauvais livres, mais toutes, toutes, entendez-vous, entrent dans le monde avec un petit roman dans le cœur. Voyons, Jeanne, sois franche. »

Jeanne se sentit vivement blessée, mais elle fit bonne contenance.

« Je ne sais, cher oncle, ce que vous voulez dire. Si vous appelez roman nos pensées, nos inquiétudes et nos espérances d'avenir, je me reconnais coupable.

— Oh! c'est plus que cela, ajouta le marquis, un rêve, une fiction, si tu le préfères, dans laquelle on joue son personnage. Tout y est magnifique, comme dans l'île de Calypso, et on y rencontre infailliblement un demi-Dieu dont on se fait la déesse. »

Jeanne n'était plus maîtresse de ses émotions.

L'abbé lui vint en aide. « C'est, dit-il, la tendance naturelle à cette dualité dans la vie, qui est une loi providentielle et qui domine l'individu tout entier.

— Vous êtes indulgent, Monsieur le Curé, riposta le marquis. Je dis, moi, que c'est l'influence cachée des mauvais livres. Toutes les mères en lisent, il en reste toujours quelque chose, même chez les plus honnêtes; il y a transmission par le sang. »

La comtesse rougit.

« Mon frère, dit-elle d'un ton piqué, je ne vous ai jamais connu cette sévérité de principes.

— Moi sévère? vous voulez rire, comtesse. Je constate un fait physiologique, voilà tout.

— Ah çà? lui dit le comte, tu ne veux pas endormir l'âme ou lui crever les yeux au moment où elle se sent vivre pour la première fois; eh bien! ces rêves que tu incrimines et que tu essaies de mettre sur le compte des romans, c'est la vie entrevue avec les yeux de l'âme qui poétise tout ce qu'elle touche.

— Je ne m'y oppose pas, répliqua le marquis, mais conviens que le rêve n'est pas sans danger; la réalité lui ressemble si peu; malheur aux créa-

tures faibles et passionnées qui s'y abandonnent.

— Sans doute, répondit le comte; mais les conseils d'une mère viennent en aide à la raison; la jeune âme quitte bientôt sa chimère et, en revenant à la vie réelle, perd le souvenir du demi-Dieu qui n'était le plus souvent qu'un homme au-dessous du médiocre, entrevu par réflection dans un milieu imaginaire de rubis, d'émeraudes et d'éblouissant soleil. »

L'abbé prit pour une allusion à Flavien ce qui, dans l'esprit du comte, n'était qu'une thèse générale.

Le cœur et la fierté de Jeanne se révoltaient.

« Ce qui me rend forte, dit-elle, c'est qu'il n'y a rien dans mes rêves dont ma raison ne doive s'enorgueillir. »

Elle tourna ses yeux triomphants vers l'abbé qui, comprenant la bonne intention, fut ému jusqu'au fond de l'âme.

Rien ne fut perdu pour le marquis, et son cœur se serra. Mais cette révélation ne lui suffisait pas.

« Voyez-vous ces petites raisonneuses, dit-il à l'abbé, pour un peu elles auraient la prétention

de nous apprendre à vivre, à nous qui sommes au bord de la tombe! » Puis, s'adressant à Marthe : « Et vous Mademoiselle, en remontreriez-vous aussi à nos cheveux blancs? »

Marthe devint rouge comme une cerise.

Il reprit : « Vous êtes une aimable enfant, mais je gage que vous voyagez aussi dans le pays des rêves. Il faut y rester le moins de temps possible. La comtesse qui vous porte un vif intérêt m'a fait part de ses intentions; elle veut vous marier. »

Marthe, toute fiévreuse, ne savait quelle contenance garder. La comtesse lui souriait avec bonté. Mais l'enfant ressemblait à une tourterelle effrayée; ses yeux couraient dans tous les sens, ne s'arrêtaient à rien, ne voyaient rien, et son cœur lui battait aux oreilles avec des tintements de cloche.

Se tournant vers l'abbé, le marquis reprit : « Mais, au fait, Monsieur le Curé, le mariage de Mlle Marthe vous regarde. Mieux que personne, vous connaissez le parti qui lui convient. Un bon jeune homme, aimant la vie d'intérieur, simple de goût, rangé, instruit... vous avez bien cela sous la main.

— Nous n'en sommes pas là, Monsieur le Mar-

quis, répondit l'abbé. Mlle Marthe, d'ailleurs, saura d'elle-même faire un choix convenable : c'est un bon petit cœur, et elle sera heureuse, parce qu'elle met en Dieu toute sa confiance. »

Marthe eût bien voulu qu'un miracle la rendît invisible.

Le marquis continua : « Puisque nous sommes sur le chapitre des mariages, laissez-moi, Monsieur le Curé, vous parler de votre neveu, que je regrette de ne pas connaître. Il refuse la perception de ce canton, c'était un avenir cela!.. Mais un instituteur intelligent et bien appuyé peut faire son chemin. »

Le curé secoua négativement la tête.

Au nom de Flavien, Jeanne avait tressailli, la pâleur de la mort s'était répandue sur son visage.

Le cœur de Marthe se brisait.

« Il faut le marier, Monsieur le Curé, reprit le marquis, il faut le marier, si j'étais son oncle, mon choix serait bientôt fait. »

Il désignait Marthe des yeux.

La malheureuse enfant surprit le regard du marquis, devina sa pensée... une échappée de bonheur s'ouvrit devant elle; mais elle se maudit aussitôt, et, sans calculer ce qu'elle faisait, elle jeta ses bras autour du cou de Jeanne, l'attira vers elle, la couvrit de baisers fiévreux et fondit en larmes.

Jeanne, pâle comme une statue, lui rendit ses baisers.

La comtesse voulut savoir de Marthe la cause de son chagrin. Elle répondit à voix basse qu'elle ne voulait pas se marier.

Le marquis, plus ému qu'il ne le laissait paraître, ne perdait pas de vue sa nièce. « Elle aime le maître d'école, disait-il intérieurement, elle l'aime de toutes les forces de son âme, et Marthe possède son secret. »

Cette scène avait assombri tous les visages.

Au salon, tandis qu'on servait le café, le marquis échangea à voix basse quelques rapides paroles avec la comtesse. Celle-ci prétextant un peu

de fatigue, se retira plus tôt que d'habitude et emmena les jeunes filles.

Entre les trois hommes, la conversation fut d'abord assez vague; mais le marquis la plaça bientôt sur un terrain brûlant et l'abbé fit difficulté de l'y suivre; il lui fallut céder pourtant aux pressantes questions qui lui étaient adressées, et s'expliquer sans réserve sur la naissance irrégulière de Flavien. Quelle épreuve pour son cœur! La curiosité égoïste du marquis voulait être satisfaite. Après avoir été cruel pour sa nièce, il prenait avec l'abbé un ton d'autorité qui avait quelque chose de blessant. Telle n'était pas son intention, il accomplissait un pénible devoir. Il entama le chapitre des lois de la famille, fit le procès de Sébastien « qui n'avait pas le sentiment des démarcations sociales, » et prononça la condamnation des amours romanesques. Il se donnait beaucoup de mal pour dissimuler sous une froide morale tout ce qu'il y avait dans son âme d'anxiété et de douleur.

L'abbé se retira le cœur ulcéré.

XIV

Il y eut conseil de famille au château.

Le marquis reprocha à la comtesse son aveugle confiance et fit peser sur elle la responsabilité du malheur qui frappait la famille. En vain elle se retrancha dans la sévérité des principes qu'elle avait inculqués à sa fille; le marquis lui répondit : « Ignorez-vous donc que le cœur n'a pas de plus cruelle ennemie que la raison? Ce sont vos principes qui la tuent, cette enfant, et vous ne le voyez pas. Vous l'avez exposée... l'amour l'a envahie, aussitôt elle vous a fermé son cœur. Jusqu'au dernier moment, elle vous cachera la vérité, et mourra victime du devoir. Si, connaissant sa sensibilité, son fonds de tendresse, son besoin d'aimer, vous l'eussiez conduite dans les salons où sa place et la vôtre étaient marquées, elle n'y

aurait pas rencontré l'amour bâtard sous les traits d'un maître d'école.

La comtesse se récria, le comte la défendit; il se sentait aussi coupable qu'elle.

« Je ne veux pas qu'elle meure, cette enfant, s'écria le marquis.

— Vous repoussez, comme moi, dit la comtesse, une mésalliance qui sera une honte...

— Oui, certes... mais je ne veux pas, le comte ne veut pas la laisser mourir... et vous, comtesse, ne la sauveriez-vous pas à tout prix?

— Marquis, ne me faites pas mourir d'effroi. Les distractions du voyage vont opérer une heureuse diversion sur l'esprit et le cœur de Jeanne. Son imagination est plus éprise que son cœur. Hier encore, c'était l'opinion du comte. Partons au plus vite... l'absence agira dans le sens de notre sécurité et de notre bonheur domestique.

— Cette jeune Marthe, dit le marquis, connaît l'amour de Jeanne; il n'y a pas d'apparence que Jeanne le lui ait confié pourtant; comment n'avez-vous pas été aussi clairvoyante que cette enfant? Cette passion, avant de jeter ses profondes racines, n'était qu'une sympathie qui eût promptement cédé, tandis que maintenant... Essayons de

ce voyage... nous le prolongerons, s'il le faut. Si nous rentrons avant la fin de l'hiver, vous ouvrirez vos salons, comtesse. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard. » Il secoua tristement la tête et ajouta : « Je gage que Jeanne recouvrerait la santé comme par enchantement, si demain vous lui disiez : « Ma fille, je n'entends pas contrarier ton cœur, je te donne au maître d'école. »

La comtesse fit un mouvement.

Le marquis reprit : « Mais il ne faudrait pas lui dire cela avec des larmes dans les yeux et d'une voix défaillante; il ne faudrait pas qu'elle vous vît, sacrifiant à son bonheur, par tendresse, ce que vous appelez, ce que nous appelons nos principes; elle serait capable de vous reprendre avec fierté, de nier avec plus de force que jamais son amour et de mourir dans la semaine... A partir de ce jour, je ne la quitte plus, je m'institue son médecin et peut-être la guérirai-je avec la grâce de Dieu »

Les apprêts du voyage furent précipités

XV

Les hôtes du château étaient partis.

Flavien montrait une fermeté stoïque.

L'abbé s'effrayait de cette tranquillité apparente ; il ne doutait pas que son neveu ne refoulât de vives souffrances, et pressentait que l'explosion en serait terrible. D'un autre côté, de tristes pressentiments l'assiégeaient. Il avait compris que Jeanne soutenait une épreuve au-dessus de ses forces, il redoutait une catastrophe et se demandait avec terreur ce que deviendrait son neveu si la vie de la jeune fille était condamnée.

Quant à Sébastien, il n'osait compter sur le retour de Jeanne, il la croyait perdue. Il maudissait la comtesse et se repentait de n'avoir pas forcé le marquis à croiser le fer avec lui. La raison que montrait Flavien ne lui paraissait pas naturelle ;

mais il espérait que l'homme qui se possédait si bien saurait soutenir le choc de la plus vive douleur, et que le temps finirait par la guérir. « Si encore, disait-il, *ils* nous avaient laissé Marthe, peut-être l'aurais-je amené à cette enfant, la seule qu'il puisse aimer de son second amour, parce qu'elle se rapproche de la petite comtesse. On ne voit d'amours qui survivent éternellement à la mort que dans les livres. Dès à présent, l'abbé et moi, nous lui aurions sans cesse parlé de cette enfant, et Dieu aidant, c'eût été autant de fait pour l'avenir. » Sa connaissance du cœur humain le rendait sceptique en matière de sentiments; il n'était pas poète, et peut-être jugeait-il un peu trop les hommes d'après sa propre nature.

Il communiqua à Flavien le peu d'espoir qu'il avait de revoir Jeanne. La pâleur de la mort monta au visage de son neveu, puis un triste sourire se dessina à ses lèvres.

« Je crois, mon oncle, que vous exagérez la situation de Mlle Jeanne... Et il ajouta : « Dieu est le maître !

— De quel air tu me dis ça ! je t'admire. Tu as une philosophie que je n'avais pas à ton âge.

— Vous m'avez déjà parlé de vos concordan-

ces d'amour. Les hommes sont ce que Dieu les a faits... Laissez-moi ma foi.

— Dis plutôt ton illusion.

— Je ne tiens pas au mot, je tiens à ce qui me rend heureux. Jeanne est forte malgré sa constitution délicate... Elle vivra, parce qu'elle veut vivre.

— Elle te l'a promis ?

— Elle me l'a juré. »

Le vieux soldat fit un mouvement de surprise. Il reprit :

« Tu te décides donc à parler! Trop tard, mon garçon, j'en suis fâché pour toi. Si j'avais pu dire au marquis avec cette conviction qui donne des forces et presque de l'autorité : « Ils s'aiment, ces enfants, ils se sont juré un éternel amour; » j'aurais joliment arrangé tes affaires. Tu ne sais pas que, pour toi, j'ai failli me couper la gorge avec lui... Ah! *elle* t'a fait un serment, c'est bon à savoir... Mais où et quand? Dans le parc, n'est-ce pas? La nuit, tandis que nous croquions le marmot, l'abbé et moi, cachés près de la petite porte... »

Flavien ne put réprimer un sourire.

« Je crois qu'il rit le scélérat! Eh bien! parole

d'honneur, j'aime mieux ça... Je te retrouve enfin.... c'est bien mon sang qui coule dans tes veines. Ainsi, elle t'a juré de vivre... Et de combien de baisers as-tu payé ce serment?

— Mon oncle, respectez sa pureté.

— Je gage qu'il ne lui a pas pressé seulement le bout du doigt.

— Mon oncle!

— Si elle m'avait fait un pareil serment et que j'eusse ton âge, elle ne serait pas partie; j'aurais forcé l'orgueil de caste à s'incliner devant ma force d'homme aimé.

— Cher oncle, nous ne pourrions nous entendre. Vous voulez me voir heureux, eh bien! je suis heureux.

—La petite est heureuse aussi, mais d'un bonheur qui la tue, et je te dis, moi, qu'elle mourra.

— Vous voilà en désaccord avec vous-même... est-ce que l'on peut mourir d'amour? »

Le vieux soldat se sentit un peu penaud.

« Je sais bien, reprit-il, qu'avec toi je n'aurai pas le dernier mot; mais je te le répète, elle mourra, cette enfant, et tu pouvais la sauver. L'abbé et toi, vous êtes deux trembleurs... Ah! marquis, vous niez le principe de l'égalité; si

jamais vous me retombez sous la main, je vous prouverai du moins que l'égalité existe devant l'amour; et vous m'écouterez jusques au bout, monsieur l'apôtre du vieux régime, et vous serez sage, sinon... »

Il fit un geste significatif, après quoi il alluma sa pipe.

Flavien battit prudemment en retraite.

A partir de ce moment, le vieux capitaine se laissa de nouveau gagner par l'espérance et partit pour le pays des rêves. Il se demanda pourquoi, connaissant la vérité, il n'essaierait pas de vaincre le préjugé, en se faisant sans hésitation, carrément, l'avocat de ces deux enfants auprès de la comtesse. Quelle victoire! et quelle revanche à prendre sur le marquis!

En moins de quelque jours, ce projet était passé chez lui à l'état d'idée fixe. Il cherchait le prétexte plausible d'une absence de plusieurs semaines pour se rendre mystérieusement en Italie, quand il fut forcé de compter avec un accès de goutte. Ce contre-temps assombrit son humeur et, plus que sa souffrance, le rendit intraitable.

L'abbé et Flavien passaient les soirées dans sa chambre et s'ingéniaient à le distraire. L'abbé lui lisait le journal; en politique, ils n'étaient pas toujours d'accord, mais la discussion ne dégénérait pas en querelle : on sait qui des deux mettait du sien. Flavien lui racontait les nouvelles du bourg.

Le mariage de Mlle Eulalie avec le fils Doublet avait été publié à la mairie et annoncé à l'église; cette union défrayait toutes les langues. L'événement tragique qui avait amené le déplacement du receveur avait été remis sur le tapis, mais dépouillé de son prestige surnaturel. Un revirement d'opinion s'était opéré contre ce fonctionnaire depuis la rétractation qu'en avait obtenu le fils Doublet. On l'accusait d'avoir répandu lui-même de la fleur de soufre dans l'ancien abreuvoir, pour effrayer le bourg et appeler sur lui l'intérêt public. On attribuait à un chien de ferme les morsures qui l'avaient défiguré. Les matrones même qui, dans le principe, avaient compati à son infortune, considéraient le coup qui l'avait frappé comme un châtiment du ciel. Elles excusaient la légèreté de Mlle Eulalie et lui faisaient une sorte de gloire du courage qu'elle avait déployé en repous-

sant le lâche qui l'avait voulu compromettre, allé-
ché par sa dot.

Le vieux soldat ne prenait qu'un médiocre plaisir à tous ces bruits ; il se cramponnait à son idée fixe et envoyait sa goutte à tous les diables. De vives inquiétudes le rongeaient ; dans ses rêves, il voyait Jeanne mourante. Il ne se laissait pas prendre à la comédie que jouait son neveu ; il gémissait de l'aveuglement de l'abbé et ne lui pardonnait pas de tenir cachées les communications qu'il recevait d'Italie.

Un matin, contre son habitude, l'abbé vint au pavillon.

Le vieux soldat pensa qu'il y avait du nouveau ; mais il se serait bien gardé de questionner son frère. Il lui vit un air préoccupé qui le confirma dans son opinion. La conversation traînait en longueur et n'avait rien de bien intéressant. L'abbé faisait mine de se retirer, et Sébastien refoulait son désappointement, mais il se rassit et lui dit : « A propos, la petite Marthe a écrit; sa mère m'a apporté la lettre et j'ai pensé que tu la lirais avec intérêt. Je crois qu'elle ne doit pas être montrée à Flavien. »

Il la tira de son bréviaire. L'émotion de Sébastien le frappa. « Cette lettre est triste, lui dit-il en la lui remettant; que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Il se retira. « Diable d'homme ! s'écria le vieux soldat, sa voix a des intonations de glas funèbre. »

D'une main tremblante, il déplia la lettre et lut ce qui suit :

« Gênes, le 19 novembre 18...

» Chère maman,

» Je t'écris d'une bien jolie ville. Je ne saurais » te peindre le spectacle que nous avons eu sous » les yeux au moment où le bateau à vapeur est » entré dans la rade. Figure-toi des palais, des » maisons, des jardins, des clochers, des festons » de vignes courant partout, et des arbres du plus » beau vert, tout cela en amphithéâtre. Un soleil » splendide, un doux printemps, un air em- » baumé... Je songeais à toi et à mon père bien- » aimé, j'aurais voulu que vous fussiez à mes cô- » tés, et j'oubliais cette chère Jeanne que la tra- » versée avait bien fatiguée et qui n'avait pas eu » la force de quitter la cabine. Ici tout est nou- » veau pour moi. Je sais déjà quelques mots d'ita-

» lien, j'en saurais davantage si on parlait moins
» vite.

» Cette chère Jeanne qui se montrait si joyeuse
» du voyage, y prend moins de plaisir que moi.
» Elle est plus malade qu'elle ne le laisse paraître.
» Depuis notre arrivée à Gênes, elle n'a fait que
» de rares promenades en voiture. Une fièvre
» lente la mine, et elle a des syncopes qui durent
» des heures entières. Le médecin qui lui donne
» des soins la croyait d'abord atteinte d'une phty-
» sie pulmonaire, mais il n'a découvert en elle
» aucune trace de ce mal affreux. Il dit qu'elle est
» en langueur, et assure que les distractions, la
» vie active et un régime tonique la guériront.
» Dieu le veuille! Dès qu'elle aura repris un peu
» de force, nous ferons à petites journées le voyage
» de Rome; nous resterons quinze jours dans la
» ville sainte et finirons l'hiver à Naples. Je suis
» bien heureuse de voir de si beaux pays, mais je
» suis bien malheureuse aussi; Jeanne me cause
» tant d'inquiétude! Elle a des douleurs, je le sais
» bien, moi, qu'elle ne confie à personne. Je ne
» t'en dis pas davantage à ce sujet, ma chère ma-
» man; pour tout comprendre, tu n'as qu'à te
» rappeler les bruits qui ont couru dans le bourg.

» Mme la Comtesse a des projets sur moi : elle
» veut me marier. Le marquis dit qu'il me donnera
» une belle dot. Je n'ai pas mérité tant de bonté ;
» aussi n'est-ce pas seulement en vue de mon
» bonheur qu'ils bâtissent ce château en Espagne.
» Le mari qu'ils me destinent n'est pas pour moi.
» Tu devineras son nom, chère maman, quand je
» t'aurai dit que cette union, si elle était réalisable,
» hâterait la mort de Jeanne. Je n'aurais jamais cru
» que l'orgueil pût ainsi gouverner les grandes
» familles. Ce n'est pas Jeanne qui est orgueil-
» leuse et elle est bien à plaindre. Elle ne m'a pas
» confié son secret, mais mon cœur l'a pénétré.
» Tu vois combien il y a de tourments dans mon
» bonheur.

» Mme la Comtesse m'a donné une montre en
» or et sa chaîne; Jeanne m'a mis au doigt une
» belle bague. Ce matin encore elle a eu une fai-
» blesse, et au moment où je t'écris, chère ma-
» man, le comte, le marquis et Mme la Comtesse
» se sont enfermés. Leur douleur faisait mal à voir,
» Je ne me trompe pas, j'entends pleurer Mme la
» Comtesse; heureusement Jeanne dort, je n'ose
» la regarder, elle ressemble à une morte... La
» voilà qui s'éveille, et je termine ma lettre en

» t'envoyant mille caresses. Embrasse bien pour
» moi mon père bien aimé. Au printemps nous
» serons réunis. Ne m'oubliez pas dans vos prié-
» res, priez aussi pour Jeanne. Tous les jours, je
» prie le bon Dieu pour vous.

» Votre fille respectueuse,

» MARTHE. »

Durant cette lecture, la physionomie du vieux soldat avait reflété tous ses mouvements intérieurs. « Oh! les barbares, s'écria-t-il, ils laisseront mourir cette enfant! » Il frappa du poing une petite table qui était à ses côtés, sa pipe qu'il y avait déposée tomba sur le parquet et se brisa.

Gertrude, attirée par le bruit, entr'ouvrit la porte.

« Que demandez vous? lui dit-il brutalement, vous ai-je appelée? ne m'est-il pas permis de casser ma pipe sans qu'aussitôt vous veniez constater ma maladresse? Je sais bien ce qui vous amène... L'abbé m'a remis une lettre, d'en bas vous l'avez flairée. Elle lui a été apportée des Grandes-Indes, d'un pays où les curieuses et les bavardes ont la langue coupée par la main du bourreau. »

Gertrude, sans souffler mot, referma la porte.

« Ces vieilles femmes, reprit-il en se parlant à lui-même, se croient tout permis. Le célibat, c'est l'enfer de ce monde... Et cette maudite goutte qui me tient cloué sur mon fauteuil. Aie! aie! » Il porta la main à son orteil.

« Aussitôt remis, je pars; je les aurai bientôt rejoints, fussent-ils au bout du monde... je leur dirai leur fait, et il faudra bien qu'ils m'entendent. J'abattrai leur orgueil à ces petits-fils de détrousseurs de grands chemins... il est passé ce temps où leurs ancêtres, vivant d'exactions et de rapines, trouvaient la sécurité dans leurs nids de vautours. Ah! comte, ah! marquis, vous vous révoltez contre l'égalité sociale... vous n'avez plus de donjons imprenables, mais vous faites de votre insolente vanité une forteresse où vous tenez votre intelligence à la chaîne!.. Dieu vous tient, et vous plierez... sinon la leçon sera terrible. »

Malgré sa goutte, il ne put tenir en place, et dans la journée, la pauvre Gertrude essuya de terribles bordées; mais elle avait la vertu du dévouement.

Le soir, Flavien arriva à l'heure accoutumée. Le vieux soldat respira : « Assieds-toi, lui dit-il sans autre préambule, et écoute. » Il lui lut la lettre. Quand il eut fini sa lecture : « Je sais, dit-il, qu'*elle* t'a juré de vivre, mais tu vois si elle est en état de tenir son serment. »

Flavien gardait le silence; le désespoir glaçait son cœur.

« Je reviens à mon idée, reprit son oncle, un enlèvement, c'était expéditif, c'était radical et cette enfant était sauvée.

— Si vous la connaissiez mieux, vous la respecteriez davantage.

— C'est toi, blanc-bec, qui m'apprendras à connaître les femmes! Toutes se ressemblent par les grandes lignes... l'amour est leur maître, leur tyran et leur Dieu. Mais là n'est pas la question. Il faut prendre un parti, que diable! Sais-tu ce que je ferais, moi, si j'avais ton âge et si j'étais à ta place? Demain, non, ce soir-même, je partirais. Une fois à Gênes, je trouverais moyen de l'instruire de ma résolution extrême, je lui dirais : « Venez ou je meurs! » Elle viendrait... elle est bien descendue la nuit, dans le parc. Je la prendrais dans mes bras, les femmes aiment l'audace;

je la déposerais dans une voiture bien close, et le premier train de nuit nous emporterait tous deux.

— Comme vous vous abusez sur son compte. Suis-je libre d'ailleurs? Ai-je les moyens de partir?

— Eh! oui, tu es libre. Pour les cinq cents francs que te donne l'Etat, en échange de ton savoir, de ton intelligence, de ton dévouement et de ton cœur, ne vas-tu pas lui sacrifier la vie de la petite comtesse! Il y a force majeure. Le délégué cantonal sera l'homme le plus heureux de la création, et pour te dire vrai, cela m'arrangera, car toi n'étant plus dans la dépendance de cet imbécile dénonciateur, je pourrai lui frotter les oreilles. J'arrive aux moyens d'exécution. Ouvre le tiroir de gauche de mon secrétaire, tu y trouveras le premier à-compte que j'ai reçu sur le prix de ma bicoque de là-bas. Cet argent est à toi, que veux-tu que j'en fasse à mon âge?

— O mon oncle! quel conseil me donnez-vous?

— Après ça, tu peux la laisser mourir.

— Je ne saurais lui survivre.

— Que risques-tu, alors! Votre existence à tous deux dépend de ton énergie et de ton courage.

— Que puis-je contre l'autorité de la famille? les lois sociales ne s'élèvent-elles pas contre moi? Je suis sans droit et désarmé.

— Ton droit! lève les yeux au ciel et descends dans ta conscience... ton droit!.. tu le tiens de la souveraine intelligence qui gouverne les mondes, et si tu ne le sens pas en toi, tu n'es pas digne de la liberté que Dieu a faite pour les hommes. Oses-tu dire que tu sois désarmé! Le droit n'est-il pas une arme? Sache t'en servir et tu seras fort.

— Mais ce n'est pas seulement l'orgueil d'une puissante famille qui se dresse devant moi, c'est la société tout entière.

— Oui et non. Les bases sur lesquelles repose la société ne sont pas définitives; use de ton droit, sache le faire triompher, l'exemple portera fruit, et la solidarité humaine profitera de ta victoire.

— Je partirai! Ce n'est pas que je sois convaincu... Devant une tombe, que devient la raison? Cette lutte désespérée, je l'accepte. Je partirai, puisque vous m'en donnez généreusement les moyens. Dieu m'inspirera. Si je ne la ramène pas avec le doux nom d'épouse adorée, c'est que je serai arrivé trop tard... alors, mon oncle, vous ne me reverrez jamais.

— Que dit-il ! s'écria le vieux soldat hors de lui... c'est qu'il nous planterait là, Nicolas et moi, sans se soucier de ce que nous deviendrions après lui. Elevez donc des enfants, consacrez-leur votre vie tout entière, ils s'enflamment pour des duchesses, et se laissent bêtement mourir de désespoir. J'en ai aimé, moi, des duchesses, et elles m'ont écouté, parce que j'ai su m'y prendre, et elles ont vécu et moi aussi. Tu ne partiras pas seul, tu attendras que ma goutte soit passée, et si je ne te marie pas, c'est que Dieu a sur toi d'autres desseins. Tu dois te soumettre à sa providence.

» Allons, conscrit, bourre ma pipe et causons d'autres choses.. Dieu ne l'a pas condamnée, cette enfant, elle ne mourra pas... elle est en langueur. On ne meurt pas d'amour, que diable ! J'ai une espérance, moi, passe-moi une allumette et lis-moi le journal. »

Flavien lisait des yeux. Sa tête était en feu, la fièvre courait dans son sang.

Sa pipe achevée, le vieux soldat s'accommode du mieux qu'il peut dans son fauteuil, croise les mains sur son abdomen, semble écouter avec un redoublement d'attention, bâille une ou deux fois

en disant à son neveu : « Vas toujours, ça m'amuse, » et ronfle presque aussitôt.

Flavien baisse insensiblement la voix, le journal lui glisse des mains. Il regarde attentivement son oncle, s'essuie le front où perle la sueur, se lève, ouvre sans bruit le tiroir du secrétaire, prend la somme qui s'y trouve et s'enfuit.

Une heure s'écoule. Tout à coup Sébastien s'éveille; il avait ronflé comme un bienheureux.

« Mais va donc, petiot! » s'écrie-t-il. Voyant la place vide : « Ah! le gredin m'a brûlé la politesse. Il paraît que j'ai dormi, mauvais signe, fâcheux symptôme... cela sent furieusement l'apoplexie.» Se détachant de lui-même pour se reporter à son neveu : « Le pauvre garçon souffre plus qu'il ne le dit... je lui voudrais plus de résolution... un peu d'emportement dans le caractère n'a jamais rien gâté. Je l'aurais enlevée, moi, cette enfant. Les mésalliances découlent du principe de l'égalité... c'est le progrès social. Les gouvernements démocratiques devraient les favoriser de tout leur pouvoir... Si j'étais empereur ou roi... » Il n'acheva pas, son visage se détendit, et il s'apostropha en ces termes : « Parole d'honneur, mon bon Sébastien, vous me faites l'effet de battre la breloque.

Vous ne vous rangez pas, je m'imagine, du côté des imbéciles qui veulent l'égalité absolue; vous ne prétendez pas détruire l'autorité de la famille... » A ces mots, il fronça le sourcil, et se répondit à lui-même : « Rocamboles que tout cela ! mon vieux Sébastien, tu n'as pas le mérite de l'invention. Suffit ! parlons d'autre chose. » A cet instant, ses yeux s'arrêtèrent sur le tiroir de son bureau, que Flavien n'avait pas refermé. Il se souleva, prit sa canne, fit péniblement quelques pas, plongea la main dans le tiroir et n'y trouvant pas ce qu'il cherchait, il se mit à rire aux éclats. « Fait et refait, capot, mon bonhomme ! Il a déniché la pie, le petiot ! Maintenant, cours après, si tu peux. Il est capable de partir cette nuit même... te voilà une belle affaire sur les bras, monsieur le donneur de conseils ! Que dira Nicolas ? Demain, qui tiendra l'école ? »

Il appela Gertrude.

La bonne femme arriva en coiffe de nuit. « Allez me chercher monsieur mon neveu, et ne perdez pas une minute.

— Monsieur n'y songe pas, onze heures viennent de sonner, il dort. »

Frappant le parquet de sa canne : « Allez me chercher mon neveu, vous dis-je, et ne répliquez pas. »

Au bout d'un instant, elle revint toute effarée.

« Personne, monsieur, personne... la porte était ouverte... le lit est vide.... j'ai appelé vainement...

— C'est bien. Maintenant, allez vous coucher. »

Cette brusque injonction lui fut pénible ; elle n'osa pas risquer une question. Elle entrevoyait un mystère, et instinctivement elle avait peur pour Flavien.

Sébastien se mit au lit en maugréant contre sa goutte. Ses inquiétudes le poursuivirent jusque dans son sommeil. Il était éveillé avant le jour. De très-bonne heure, il fit appeler son frère, et, sans ménagement, lui apprit la grande nouvelle. L'abbé faillit tomber à la renverse.

« Ce sont probablement tes conseils qu'il a suivis », lui dit-il d'un ton glacé.

La situation était embarrassante; Sébastien se tira comme il put de ce pas difficile.

« Ah ça, l'abbé, répondit-il en élevant la voix, ne recommençons pas; il est parti, voilà tout.

— Mais les moyens de partir, qui les lui a donnés ?

— Il les a pris dans mon tiroir, répliqua tranquillement Sébastien.

— Et tu les lui as laissé prendre... »

Le vieux soldat ne se sentait pas à l'aise sous le regard inquisiteur de son frère.

« Comment m'y serais-je opposé? Tandis qu'il lisait le journal, je m'étais endormi. Que diable aussi de la politique opiacée. Après tout, c'était son bien...

— Mais comment sais-tu, lui dit l'abbé, qu'il est parti pour l'Italie ?

— Ou veux-tu qu'il soit allé? »

L'abbé ne douta point de la complicité de son frère; il soupira profondément et s'éloigna en levant les yeux au ciel.

Il revint sur ses pas. « Tu répondras aux questionneurs, dit-il à Sébastien, qu'une affaire de famille a nécessité le brusque départ de notre neveu pour Marseille.

— Sois tranquille, personne ne connaîtra la vérité. Crois-en mes pressentiments; dans quelques jours, les nouvelles de là-bas seront bonnes. »

L'abbé hocha tristement la tête et se retira d'un pas précipité.

Sa résolution était prise. Il alla prévenir le maire de l'absence de Flavien, et se rendit au chef-lieu du département. Il obtint un congé d'un mois pour son neveu et son remplacement par un intermédiaire. L'évêque, à qui il confia sa douleur, désigna sur l'heure un prêtre en disponibilité pour prendre temporairement le service de la cure.

Le soir même Nicolas installa le jeune desservant au presbytère ; et, sans prendre congé de son frère, partit pour Marseille.

XVI

Le lendemain, en apportant au vieux soldat son premier déjeuner, Gertrude avait un air mystérieux. « Il y a du nouveau, lui dit-elle, et d'abord, M. Flavien n'est pas de retour...

— Vous m'étonnez, ma bonne, répondit Sébastien d'un ton goguenard.

— Mais Monsieur ne m'a pas laissé achever, et je vois bien qu'il ne sait pas le reste.

— Quel reste ?

— Pardine ! la grande nouvelle.

— Je les connais vos grandes nouvelles... qu'il naisse un chat à deux têtes, qu'un loup emporte un agneau, voilà de l'occupation pour toutes les langues. Si la chose en vaut la peine, parlez, hâtez-vous, et quand vous aurez fini vous m'irez prendre chez l'apothicaire un flacon de cette eau

inventée pour les podagres de mon espèce, et qui n'agit pas plus qu'un cautère sur une jambe de bois.

— Monsieur est bien bon d'en faire usage.

— Vous trouvez? Si je m'en sers, c'est qu'apparemment ça me convient. C'est une distraction, d'ailleurs; tandis que je me frotte les orteils, le temps s'écoule...

— Et Monsieur oublie de se mettre en colère.

— Gertrude!... Il n'y a pas moyen d'avoir le dernier mot avec elle. Cette grande nouvelle? voyons! j'attends.

— Ce n'est pas Monsieur le Curé qui a dit la messe ce matin. »

Sébastien, qui trempait une mouillette, déposa le bol sur la tablette de la cheminée et regarda Gertrude aux yeux.

« Et pourquoi n'a-t-il pas dit sa messe?

— Parce qu'il est parti pendant la nuit pour Marseille. »

Sébastien concentra son émotion qui tenait à la fois de la surprise et du dépit; il y a plus, il se sentait profondément blessé de n'avoir été ni prévenu de ce brusque départ, ni consulté sur la conduite qu'allait tenir son frère. Il usa de feinte pour sauvegarder sa dignité.

« L'abbé, répondit-il, a avancé son départ d'un jour; il a sagement fait de suivre sa première idée. Est-ce tout?

— On cause, Monsieur...

— Eh bien! laissez causer. Faites-moi le plaisir de descendre à votre cuisine, et surtout pas de bavardage.

— Comment Monsieur voudrait-il... je ne sais rien de rien.

— L'abbé et mon neveu sont partis, parce qu'il était nécessaire qu'ils partissent; ils reviendront quand ils auront terminé nos affaires de famille. Si cette maudite goutte ne me clouait pas sur mon fauteuil, moi seul serais à Marseille, madame la curieuse, les choses en iraient peut-être mieux, et vous n'en sauriez pas plus long. »

Elle s'en alla le cœur gros.

Sébastien lui laissa le temps de s'éloigner avant de donner cours à sa mauvaise humeur. « Ah! l'abbé, s'écria-t-il, tu fais tes coups à la sourdine... tu pars sans prendre conseil de ton aîné... nous aurons un compte à régler ensemble, monsieur le saint homme. »

Il fit sauter deux boutons de sa houpelande à force de les torturer, et en bourrant sa pipe de pré-

dilection, il en brisa le fourneau qui était d'un beau noir d'ébène. En toute autre circonstance, il eût lancé au ciel un forminable juron; mais que pouvait peser la meilleure de ses pipes devant sa fièvre d'imagination et de cœur? Il en jeta les débris au feu, et reprit son colloque avec lui-même. « Il va lui mettre la main sur l'épaule à Marseille et me le ramener. La belle affaire! Le lendemain je l'expédie par la voie de terre. Il verra du pays, cet enfant, ça lui fera du bien. Il a voulu partir, c'est peut-être une inspiration du ciel. Combien de grands hommes par vocation sont restés en chemin pour s'être laissés retenir par les conseils de pédants à vue courte. Je suis le chef de la famille, c'est moi qui l'ai élevé cet enfant, je le connais mieux que personne, et je comprends son bonheur autrement qu'un homme d'église. Je ne veux pas qu'avec les meilleures intentions du monde, l'abbé se jette en travers de sa destinée. »

Il consulta l'annuaire et s'assura que Flavien, s'il n'avait pas perdu de temps, avait trouvé en partance le paquebot de la Compagnie Impériale. « Une avance de deux jours, dit-il avec amertume, ce n'est pas assez; l'abbé arrivera toujours trop tôt pour tout gâter. Oh! mes jambes, mes jam-

bes! Si je pouvais prendre le train de midi, quel bon tour je lui jouerais à ce monsieur l'abbé! comme je le saisirais au collet... s'il s'obstinait, je partirais aussi, et nous verrions ensuite... Mais à quoi bon rêver l'impossible!... » Pendant quelques instants il sembla se recueillir en lui-même, brisé par la douleur. Il reprit bientôt d'une voix émue : « Il va les tuer ces enfants...je pourrais les sauver, moi, et Dieu m'en ôte les moyens, et je n'ai pas le droit de me plaindre... et il m'est enjoint de trouver que tout est pour le mieux en ce monde. » Il essaya de se soulever et retomba sur son fauteuil. « C'est Dieu alors qui veut la mort de ces enfants... pourquoi les a-t-il fait naître?... »

Sa conscience lui reprochait ces coupables écarts, il n'osa continuer sur ce ton; son cœur tacitement demanda grâce pour sa tête, et Dieu lui fit sentir le pardon en lui envoyant l'espérance. Il se laissa bercer par une douce rêverie dans laquelle Flavien, trouvant en soi une puissance surhumaine, renversait tous les obstacles et conquerrait Jeanne; il les voyait tous les deux, se tenant par la main, dans des échappées de ciel bleu et de soleil.

Cependant ses inquiétudes reprirent le dessus; à aucune époque de sa vie si agitée, il ne s'était trouvé plus malheureux. Il avait calculé que le lendemain, dans la matinée, l'abbé et Flavien seraient de retour si sa première conjecture devait se réaliser; la journée lui pesait comme un siècle. Il n'avait de goût à rien. La bonne Gertrude, devinant que tout n'allait pas au gré de son humeur, lui prépara les mets qu'il préférait, pour faire diversion à ses ennuis; ce fut à peine s'il y toucha; le journal du chef-lieu, tout bourré d'événements lugubres, ne put le fixer un instant. Il fuma pipe sur pipe machinalement, et si le jeune prêtre n'était venu lui rendre ses devoirs après le dîner, il se serait mis au lit au coup de l'Angelus, pour demander au sommeil, ce frère de la mort, comme l'appelait le vieil Homère, l'oubli momentané des choses de la vie.

Il se tint sur la réserve avec son visiteur qui se montra plein de tact et causeur habile. Il apprit dans la conversation que l'absence de son frère pourrait durer un mois. « Un mois! dit-il, cela se peut, à moins pourtant que demain il ne soit de retour; et il ajouta : « Tout dépend de la tournure que vont prendre les affaires qu'il est allé

traiter en mon nom, muni de mes pouvoirs. »

Un imperceptible sourire effleura les lèvres du jeune prêtre : évidemment, il était au courant de la situation. Il passa outre et usa de toutes les ressources de son esprit pour charmer le vieux grognard. « Il n'est pas si diable qu'il en a l'air, dit-il pendant le trajet du retour, et Monsieur le Curé le connaît bien : il faut adroitement soulever l'écorce et aller au cœur. »

Sébastien fit une assez bonne nuit. La voiture du matin, dont il attendait avec impatience l'arrivée, n'amena ni l'abbé, ni Flavien. Son travail d'imagination recommença et son humeur devint massacrante.

Dans la journée, le fils du custos lui fut expédié par la mère de Marthe; elle avait reçu une nouvelle lettre de sa fille, et désirait savoir combien de temps durerait l'absence de l'abbé. Sébastien répondit qu'elle serait longue; et, par un mot, exprima le désir que la lettre lui fût communiquée, afin qu'il pût en écrire à son frère.

Ce petit mensonge réussit ; la lettre lui fut envoyée sur-le-champ.

Elle était ainsi conçue :

« Chère maman ,

» Je ne veux pas vous laisser plus longtemps » sous le coup des tristes impressions que vous a » causées ma première lettre. L'état de ma » Jeanne chérie s'est amélioré ; le médecin qui ne » connaît rien à sa maladie a trouvé un mieux » surprenant qu'il attribue à la douce influence du » climat, et il assure que les progrès de la convalescence seront rapides. Elle s'est levée hier ; » ses jambes sont bien faibles, mais le cœur est » fort maintenant ; c'est l'essentiel. Elle me montre un redoublement de tendresse, et il faudrait » que je fusse bien ingrate pour ne pas l'aimer de » toute mon âme.

» Il s'est passé ici bien des choses, chère maman, et ce serait mal de vous les dire, si je ne » savais qu'en vous les confiant, ainsi qu'à mon » excellent petit père, vous les conserverez religieusement comme un saint dépôt. A la suite » d'une longue discussion dont quelques mots » étaient parvenus jusqu'à moi, je fus appelée au

» salon. C'était le soir, Jeanne sommeillait. Je me
» tenais sur mes gardes; mais M. le Marquis est
» bien habile et je suis bien sotte. Il m'annonça
» que mon mariage avec M. Flavien était décidé,
» que M. Flavien et ses deux oncles allaient arri-
» ver... Il me parla d'une dot considérable... Je
» sentis un grand froid dans tous mes membres et
» je ne pus desserrer les lèvres. Ils me croyaient
» la confidente de Jeanne, et voulaient me faire
» parler. Jeanne ne m'a rien confié, mais j'ai tout
» deviné, moi, et j'ai tout dit. Mme la Comtesse
» était pâle comme une morte; M. le Marquis et
» M. le Comte causaient à voix basse. Tous deux
» m'ont comblée de bontés. Mme la Comtesse avait
» un air sévère qui me fit mal, et j'ai beaucoup
» pleuré. A la fin, elle m'a embrassée en me
» priant de ne rien dire à Jeanne de ce qui s'était
» passé.

» Ils sont restés au salon. A minuit, j'entendais
» encore le bruit confus de leurs voix; celle de
» M. le Marquis dominait. A plusieurs reprises, il
» s'est écrié avec force : « Il n'est plus temps! »
» J'ai cru que le médecin avait condamné Jeanne.
» En retenant mes sanglots, je l'ai regardée dor-
» mir; son sommeil était agité; ses lèvres étaient

» presque blanches. Il faisait petit jour, quand je
» me suis jetée sur mon lit.

» Le lendemain, le comte fit venir une calèche
» et nous mena, Mme la Comtesse et moi, à la villa
» Pallavicini. Je voulais rester auprès de Jeanne,
» mais il me fallut accompagner Mme la Comtesse :
» elle l'exigea. Elle avait repris son visage sévère
» de la veille... elle ne le disait pas, mais, bien
» sûr, elle souffrait. M. le Comte me montra une
» extrême bienveillance, et je fus un peu rassurée.
» Oh! que c'est beau, chère maman, ce que j'ai
» vu, et comme j'aurais du plaisir à vous décrire
» toutes ces merveilles, si les choses les plus gra-
» ves ne se pressaient sous ma plume. Au retour,
» M. le Marquis avait un air étrange, et je vis que
» Jeanne avait pleuré. Elle m'embrassa avec effu-
» sion. « Je vais mieux, dit-elle, beaucoup mieux;
» vous avez cru que je mourrais, moi aussi, je
» l'ai craint et j'ai eu bien peur. » Pendant un
» quart d'heure, elle m'a tenue dans ses bras, en
» me répétant qu'elle ne voulait pas mourir et
» qu'elle était bien sûre de vivre désormais. De
» grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle
» ajouta : « Il y a un grand secret; mon excel-
» lent oncle me l'a confié; j'ai juré de ne le révéler

» à personne, pas même à ma mère. Un peu plus
» tard, je pourrai tout vous dire. C'est si extraor-
» dinaire, que je crois rêver. Mme la Comtesse est
» survenue, et jugez de sa joie, chère maman,
» en voyant sa fille les yeux animés, le sourie aux
» lèvres, vive, causeuse, enjouée. Cela tenait du
» miracle. Son bonheur lui a fait un instant per-
» dre les idées.

» Que de baisers! que de caresses! Je n'ai pas
» été oubliée.

» Depuis lors, chère maman, tous les visages
» sont changés. M. le Comte et M. le Marquis
» sont graves, préoccupés, mystérieux; Mme la
» Comtesse a un air de triomphe, et Jeanne est
» revenue à la vie. Quant à moi, il me semble que
» je commence une existence nouvelle, et pourtant
» il y a bien des nuages encore dans mon bon-
» heur. Ce matin, à table, M. le Marquis disait
» qu'il ne comprenait ni ne pardonnait une mé-
» salliance; Mme la Comtesse approuvait; M. le
» Comte aussi. Que ne donnerais-je pas pour lire
» dans l'avenir? Bien qu'il y ait là quelque chose
» de pénible pour M. le Curé, je voudrais bien,
» chère maman, que ma lettre lui fût montrée.
» Vous connaissez, comme moi, tout l'intérêt qu'il

» porte à Jeanne; peut-être il donnera une au-
» tre direction aux prières qu'il fait pour elle.

» Je crois que le voyage sera abrégé. C'est une
» seconde bonne nouvelle; je vous presserai plus
» tôt sur mon cœur, mes parents bien aimés.
» L'air de Gênes me fait du bien. Demain, Mme la
» Comtesse commence une neuvaine à *Sainte-*
» *Marie-de-la-Consolation*, et elle m'emmène,
» c'est convenu; toutes deux, nous lui deman-
» derons à cette Mère divine le complet rétablis-
» sement et le bonheur de Jeanne; moi d'abord,
» je supplierai la Sainte-Vierge de faire ce bon-
» heur sans s'arrêter à la question de mésalliance.
» Secondez-moi de vos prières, ma chère maman;
» je ne vous oublie pas dans les miennes. Je vous
» envoie cent bons baisers à partager avec mon
» papa chéri. Dites-lui de travailler moins, de
» ménager sa santé et de prendre un petit instant
» de la veillée pour m'écrire.

» Votre fille respectueuse,

» MARTHE. »

Sébastien relut la lettre. Sa physionomie s'as-
sombrissait de plus en plus, sa poitrine se gon-
flait; il avait des soubresauts qui ne présageaient

rien de bon; une explosion était inévitable. Elle ne se fit pas attendre. Il sauta sur sa canne, et se mit à la brandir avec des éclairs aux yeux : on eût dit qu'il menaçait un être invisible. « Ah! marquis, s'écria-t-il, c'est dit, tu triomphes... lâche, tu as eu peur du moi, et tu l'as emmenée, cette enfant, pour lui retourner le cœur et y éteindre tout ce que Dieu y avait mis de grand et de saint. Le voilà, ce fameux secret!.. ce n'est pas le secret de la petite comtesse, c'est le tien. La pauvre enfant se croit guérie, ah oui! un premier amour dans toute sa pureté est plus tenace; on souffle d'un côté, la flamme prend de l'autre. . Ah! tu ne comprends pas les mésalliances, eh bien! tu la verras, ta nièce bien-aimée, le sourire aux lèvres, vous tromper tous, toi le premier, et se fiancer avec la mort; cet hymen *in extremis,* tu n'auras ni la force ni l'habileté de le rompre. »

Il revint à la lettre, en pesa tous les termes, se calma peu à peu et s'écria avec un gros soupir : « Cette bonne petite Marthe, comme ils la torturent!.. Elle aura bien gagné sa dot... La doteront-ils? ne lui feront-ils pas plutôt quelque misérable aumône! Tout ne leur est-il pas permis à ces hobereaux! Ils n'ont que la peine de naître,

c'est à la fois leur légitimité et leur droit de conquête, et les hypocrites exercent leur toute puissance au nom de la liberté et de l'égalité. A qui la faute! S'ils sont forts, c'est que nous sommes faibles.. Si nous nous trouvons du côté des tondus, nous, l'élément actif de la nation, c'est que nous nous y sommes laissé mettre. » Sur cette pente glissante, il pouvait aller loin; faute de contradicteurs, il s'en tint à cette boutade révolutionnaire. Peu versé dans les questions d'ordre social, il n'allait jamais au-delà des lieux communs, mais il s'y cramponnait de toutes ses forces. Il n'entrevoyait les principes qu'à travers un nuage épais de préjugés acceptés sans analyse. Au temps de sa magistrature municipale, il avait bouleversé sa commune au nom du progrès administratif; s'il en avait eu le pouvoir, au nom des intérêts sociaux, il aurait remué l'Etat de fond en comble. Chez lui, la tête et le cœur avaient constamment vécu en mauvaise intelligence. Ainsi s'explique l'insuccès de toutes ses entreprises. Il détestait les révolutions violentes et n'épargnait pas son mépris aux ambitieux qui spéculent sur les désordres sociaux; et pourtant, à le juger sur son langage, on l'aurait pris sou-

vent pour un démolisseur de la pire espèce. Ce qu'il y avait d'ancré, de solide, d'inattaquable en lui, c'était une honnêteté robuste, et elle formait le relief de toutes ses actions, même des pires.

Sa sollicitude se reporta sur Flavien qu'il voyait exposé à des chocs violents, dangereux même pour sa sûreté. Il se reprocha de l'avoir décidé à partir, et fulmina de nouveau contre sa goutte. Dans son anxiété fiévreuse, il lui créait en imagination les luttes les plus terribles et se demandait comment il en sortirait. Il se défiait de sa sensibilité et de son inexpérience. « C'est égal, disait-il, il y a du feu dans cette nature-là! » Il se mettait à sa place, se donnait le beau rôle et foudroyait *l'insolente* famille par une de ces belles tirades humanitaires qui lui venaient parfois aux lèvres. Comme dans les vieux romans qui finissent tous par le triomphe de la victime, il voyait Jeanne, fière de la victoire qu'il venait de remporter, enfiévrée d'amour, se jeter dans les bras de Flavien; il l'entendait s'écrier en présence du peuple génois attendri et enthousiasmé : « Je le prends pour époux devant Dieu et devant les hommes! » Son bonheur durait peu. Après le rêve inondé de soleil, la décevante réalité. Il cessait

d'être le héros du drame; Flavien lui apparaissait chassé, humilié, écrasé, ne sachant opposer son honneur à l'orgueil de ses ennmis, et se faire du sentiment de sa propre valeur une force, même dans sa défaite. Poussant les choses à l'extrême, il le voyait accusé d'une tentation de rapt et traqué par la police italienne. Alors se dessinait sur le môle la silhouette du génie protecteur, sous les traits de l'abbé; débarqué d'un instant, il pressentait un malheur, et venait réclamer son neveu. De cette vision, le vieux soldat faisait une espérance; il ne priait pas des lèvres, mais son âme, débarrassée de tout lien, montait à Dieu et lui demandait pour Flavien ses miséricordieux secours.

Les jours s'écoulaient et on le laissait sans nouvelles. Il tempêtait, parlait tout seul, ne mangeait plus et rudoyait la pauvre Gertrude qui ne l'abordait plus qu'en tremblant. La nuit, elle l'entendait gémir. Elle n'osait lui apprendre les bruits alarmants qui circulaient dans le bourg. On disait que la passion insensée de Flavien pour la petite comtesse lui avait fait *partir* la tête, et que son oncle le curé l'avait conduit dans une maison d'aliénés. Cette calomnie avait pris naissance

dans le salon de Mlle Eulalie, dont le mariage, après diverses alternatives contradictoires, allait enfin passer à l'état de fait accompli.

Toto vint reprendre la lettre de Marthe; la brusquerie du vieux soldat ne l'effraya pas. Il avait le visage effaré, tournait sa casquette entre ses doigts suivant son habitude et restait planté devant lui, dans une complète immobilité.

Sébastien qui l'observait du coin de l'œil, lui demanda ce qu'il y avait encore.

« Il y a, mon commandant, que la langue me brûle et je voudrais bien parler.

— Tu as donc quelque chose à me dire?

— Oui, mon commandant, et v'là ce que c'est. » Il lui raconta le mauvais bruit que nous connaissons.

« Et on s'apitoye hypocritement sur le sort de mon neveu! s'écria le vieux soldat.

— Quelques-uns, les moins méchants...

— Eh bien! mon garçon, tu leur diras, à ces clampins-là, que Flavien a plus de force d'esprit qu'ils n'en ont tous ensemble, et que si je n'avais les pieds en marmelade, j'irais leur servir une salade de ma façon. »

Il avait allongé le bras et secouait rudement sa canne.

« Si tant seulement, mon commandant, M'sieu Flavien revenait avec un amour de petite femme, comme qui dirait cette bonne demoiselle Jeanne...

— Hein! s'écria Sébastien; lui marié! Qu'est-ce que j'entends-là !.. Cette fois, il serait fou pour tout de bon, je lui donnerais ma malédiction, et je le déshériterais.

— Oh! pour ça, non, mon commandant.

— Que dit-il, le maroufle? Ne m'échauffe pas plus longtemps les oreilles, et décampe, ou sinon.... »

Comme la canne se tournait de son côté, Toto fit trois pas en arrière, en signe d'obéissance, gagna la porte et détala. « Avec ça, qu'il le maudirait, disait-il, entre les dents; il cache son jeu, le vieux dur-à-cuire; je sais bien, moi, que la p'tite comtesse lui tient au cœur. Mais il a ses raisons, cet homme... Ce bon M'sieu Flavien n'est pas fou... cela suffit... Sitôt la lettre remise, j'irai porter au père Baudru la bonne nouvelle.

Le vieil apiculteur, dont le seul grand tourment était de songer qu'il pourrait, d'un jour à

l'autre, laisser sa petite fille seule au monde, souffrait les visites de Toto. Le curé, d'ailleurs, lui avait parlé au nom de la comtesse, et il avait répondu qu'il en serait ce que déciderait le cœur de Juliette. La belle enfant qui n'avait eu à aimer jusque-là que son père-grand, son chien et ses abeilles, s'était peu à peu accoutumée à Toto, elle l'avait trouvé moins laid ; il était si bon, si franc, si généreux, et lui montrait des yeux si tendres, que cela faisait passer sur le reste. Elle s'était apprivoisée, le traitait en ami, et si elle ne l'aimait pas encore, elle était tout près de lui donner une petite place dans ses affections. En un mot, sans qu'il en eût été parlé sérieusement aux veillées, le mariage était en bon train, et le brave garçon n'avait plus l'envie, comme bien on pense, d'aller dormir sous les nénuphars.

Seul, le jeune prêtre était admis chez le vieux soldat. Deux fois Sébastien l'avait retenu à dîner, il n'en avait rien appris et ne lui avait rien révélé.

Le soir du douzième jour, l'abbé Daniel apporta une lettre datée de Gênes. Des instructions très-développées sur la paroisse en faisaient le

fond ; un bon de poste y était joint pour des œuvres de charité qui devaient conduire au-delà du mois ; une petite somme était réservée pour les cas imprévus. Un post-scriptum était ainsi conçu : « Dites à mon excellent frère que je ne l'oublie pas. J'ai beaucoup souffert de la traversée, mais il n'y paraît rien ; ainsi des épreuves de la vie quand on met sa foi en la Providence. Demain ou après-demain, il aura une longue lettre. »

« Je le croyais à Marseille, dit malicieusement l'abbé.

— Probablement, répondit Sébastien, nos affaires sont terminées et il va à Rome. »

Il attendit le départ du jeune prêtre pour éclater contre son frère. Il ne lui pardonnait pas d'avoir écrit sa première lettre à un étranger ; d'un autre côté, le ton calme et satisfait de cette lettre lui donnait à penser que Flavien s'était fait l'instrument passif des volontés de son oncle. Furieux, il s'écria : « Je le trouve toujours entre *lui* et moi cet abbé... il faudra pourtant que ça finisse... Quelque jour, je lui rendrai sa maison et j'irai planter mes choux ailleurs. »

Il ne put fermer les yeux de la nuit.

XVII

La lettre arriva le lendemain.

Le vieux soldat ne put retenir un battement de cœur en l'ouvrant. Sans se presser, il essuya ses lunettes. On eût dit qu'il perdait du temps à dessein avant d'en commencer la lecture. Lui, si impatient de savoir ce qui s'était passé, se sentait défaillir et avait peur de ce qu'il allait apprendre. Les rudes natures ont plus de sensibilité qu'elles n'en laissent paraître. Leur rudesse a besoin d'un contrepoids ; trop promptes à céder aux premiers mouvements, elles ne savent équilibrer ces deux extrêmes. De quelque côté que se portent ces forces, elles y sont tout entières. La violence de leur caractère est plus extérieure que leur sensibilité ; on les juge sous un aspect unique, à moins de les bien connaître. L'hypocrisie

exige un calcul qui gênerait leur indépendance morale; avec elles, il y a plus de sûreté qu'avec ces natures miellcuses, façonnières et superbement égoïstes qui font si bien leur chemin en ce monde.

Il se décida enfin et lut ce qui suit :

« Je suis parti précipitamment, mon excellent » frère, sans prendre conseil de ton expérience ; » si j'avais besoin d'une excuse, je la trouverais » en Dieu qui m'a tracé mon devoir. J'ai découvert notre neveu à Gênes, et il était temps que » j'arrivasse. Il nous préparait des tourments et » des larmes. Le comte l'avait aperçu rôdant la » nuit sous les fenêtres de son habitation, et je ne » sais ce qui serait arrivé. J'ai calmé ce cher enfant et l'ai ramené dans les voies du Seigneur. » Le christianisme, ainsi que l'a avancé un de » nos saints évêques, peut tout dire même sur les » matières les plus délicates : il est assez puissant » pour tout préserver, parce qu'il est divin. Sois » sans inquiétude maintenant, et remercie la Providence : c'est elle qui a tout fait. Elle l'a rendu » fort et juste : fort, parce qu'il a su vaincre, et » c'est la plus estimée de toutes les victoires ;

» juste, parce qu'il est bien décidé à ne rien en-
» treprendre contre les lois divines et humaines.
» Semblable au lion de l'écriture, il ne craint rien
» et il a confiance ; *Justus quasi leo confidens, abs-*
» *que terrore erit.* »

Sébastien froissa la lettre. « Au diable le latin, dit-il avec colère ; *ils* en fourrent partout du latin et jusque dans les lettres de famille. Est-ce que je sais le latin, moi ?... Sans doute le comte pouvait envoyer une balle au petiot comme à un voleur, mais il s'en serait bien gardé, parce que, du même coup, il eût tué sa fille. »

Il reprit sa lecture :

» On a caché à Mlle Jeanne l'escapade de notre
» neveu, et je l'ai trouvée, cette enfant, moins
» souffrante et plus résignée. »

Il s'interrompit de nouveau. « Résignée à quoi ? Vieux finot, va !... il ne sait seulement pas rester dans son rôle. Elle a l'air résignée... Je vous dis, moi, qu'elle vous trompe tous. »

« Je voulais revenir par la voie ferrée et sans
» perdre un jour ; le comte m'a retenu. Le mar-
» quis m'a dit des choses si singulières, qu'il m'a

» semblé que sa raison était absente. Je te racon-
» terai cela au retour. Il a des symptômes de pa-
» ralysie qui m'inquiètent.

» Je ne puis terminer ma lettre. . On m'appelle
» chez le comte... A bientôt; calme ta tête et mé-
» nage ta santé.

» Ton frère qui t'a toujours aimé,

» Nicolas Sicot. »

La lettre s'échappa des mains du vieux soldat. Sa bonne nature l'envahissait tout entier. Autant il avait ressenti de colère contre le marquis, quelques jours auparavant, autant il était affligé de le savoir menacé d'une apoplexie. S'il faut tout dire, il eut un peu peur pour lui-même; il avait parfois un engourdissement du côté gauche qui l'inquiétait. Il s'agita sur son fauteuil pour s'assurer qu'il avait la liberté de ses mouvements; puis se levant, non sans faire une grimace, il se regarda à la glace de la cheminée. L'examen de sa physionomie ne le rassura pas complètement, aussi prit-il l'engagement avec lui-même de mettre plus d'eau dans son vin et de ne toucher à sa réserve des grands crûs de l'Ardèche et de l'Isère qu'aux jours de gala seulement.

Bien qu'au fond, il se montrât peu confiant dans le calme de son neveu, la lettre de l'abbé lui apporta un peu de tranquillité d'esprit. Il tourna sa mauvaise humeur contre Flavien et, ne s'expliquant pas le silence qu'il gardait avec lui, l'accusa d'ingratitude.

XVIII

L'attention publique s'était reportée sur un grand événement intérieur. On était à la veille du mariage de Mlle Eulalie avec le fils Doublet. Il y avait gala et bal; toute la bourgeoisie avait reçu une invitation pour la soirée, mais les places avaient été comptées à la table nuptiale. Ce n'étaient que froissements de vanité et déceptions gastronomiques. Le maire était vilipendé, et ses heureux convives passés au laminoir. Le bonheur a son revers de médaille. Tout se paye dans la vie ; ce serait la consolation de ceux qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, s'ils savaient être sagement philosophes. Le maire laissait dire. Les traits acérés pleuvaient de tous côtés et lui causaient d'amères douleurs ; mais n'ayant pas le pouvoir de s'y sous-

traire, il se résignait. Ne trouvait-il pas d'ailleurs un baume à ses blessures dans le grand honneur que lui faisait le premier magistrat du département? Le préfet avait daigné accepter son invitation. La brigade de gendarmerie était convoquée et la subdivision des pompiers prenait les armes. Les autorités municipales et les fonctionnaires publics devaient se porter à sa rencontre en cortége et fanfare en tête.

Tout ce qui avait quelque valeur dans la maison du maire avait été réuni dans la chambre destinée à cet hôte tant désiré. L'armoire à glace de Mlle Eulalie faisait face au bureau en acajou de monsieur son père; leurs portraits à tous deux, peints par un artiste de passage, attiraient les yeux par la magnificence de leurs cadres dorés. Le lit ressemblait à une montagne; la cheminée à une chapelle; un immense guéridon avec son luxe de cristaux et de flacons pleins, représentait une buvette. Naturellement, cet ingénieux amphytrion pensait qu'un bout de ruban ferait bien à sa boutonnière et il espérait en secret que le préfet, qui n'avait qu'une ligne à tracer pour lui obtenir cette distinction, mettrait dans la balance de ses services administratifs les prévenances et les

délicates attentions dont ce magistrat allait être l'objet dans sa demeure. Il comptait aussi sur l'allégresse publique pour asseoir sa popularité. Tous les musiciens des alentours avaient été retenus pour les danses gratuites du champ de foire, et un feu d'artifice devait être tiré sur le Buttoir. On n'avait rien vu de pareil depuis la naissance du roi de Rome.

Les grands parents du dehors étaient arrivés; il y avait dans le bourg des figures nouvelles. On se mettait aux portes et aux fenêtres pour les voir passer, et on ne les épargnait guère.

La pureté du ciel annonçait pour le lendemain une belle journée. Les femmes qui possédaient de blanches épaules n'étaient pas fâchées d'avoir l'occasion de s'en faire honneur. La femme du notaire avait fait enlever trois doigts au corsage de sa robe de bal, chef-d'œuvre de la plus habile couturière de la ville, et il était à peu près décidé qu'elle n'en resterait pas là. Les jeunes filles reportaient leur naïve coquetterie sur les mille riens charmants de la parure, qui sont pour elles toute une étude. Les chefs de famille avaient déjà brossé à dix reprises leur habit de noces. Dans les bourgs, un habit est un meuble qui a durée

d'homme; aussi s'en trouvait-il dans le nombre qui comptaient leur demi-siècle. A titre de spécimens archéologiques en bon état de conservation, ils avaient une incontestable valeur. Chez les jeunes garçons, combien d'objets de toilette à étrenner !

Mlle Eulalie n'était pas au diapason de toute cette joie. Son fiancé n'avait rien de ce qui constitue un héros de roman; la vaniteuse personne considérait l'union qu'elle allait contracter comme une mésalliance; elle se donnait des airs de victime résignée, et s'en prenait à Dieu de ce qu'elle appelait son malheur. Son père, cette fois, ne lui avait pas permis de rompre avec son fiancé : ce mariage était à ses yeux une excellente affaire.

Dans la journée, le maire reçut une lettre portant le timbre de la préfecture. Il eut un violent battement de cœur en l'ouvrant. Le préfet s'excusait de ne pouvoir tenir sa promesse; mandé à Paris par le ministre, il partait le soir même.

Quelle déception !

L'honnête magistrat voyait ses espérances s'en aller en fumée. Avec quel malin plaisir ses ennemis allaient le couvrir de ridicule ! Éperdu, hors

de lui, il contremanda les ordres qu'il avait donnés pour la réception officielle, et fit colporter la lettre du préfet de maison en maison, afin de couper court aux suppositions malveillantes et sauver sa dignité.

Il était loin de prévoir le nouveau coup qui lui était réservé.

Le courrier du soir lui apporta une dépêche par laquelle on l'informait que l'exécution du grand Pignol, l'un des assassins du marchand de mules, aurait lieu le lendemain matin sur la place principale du bourg. Ce fut comme un coup de foudre. La première secousse passée, il pleura de désespoir. Il voulait monter à cheval, se rendre au chef-lieu du département et solliciter un sursis ; son futur gendre lui représenta avec raison que les ordres venaient de la Cour impériale, dont le siége était à cent vingt kilomètres de la commune, et que toutes les mesures étant prises, sa démarche serait inutile. « Mais, s'écriait l'infortuné maire en s'arrachant les cheveux, le sang porte malheur... On ne me pardonnera jamais d'avoir marié ma fille le jour où un des enfants de la commune, si criminel qu'il soit... » Il ne put achever. Son émotion lui monta à la gorge. Il avait devant

les yeux l'affreux appareil du supplice. Il songeait à remettre la fête; mais il avait envoyé des invitations dans toutes les communes du canton; où trouver vingt chevaux et autant d'exprès ? La fête ajournée, tout était à refaire, et l'énormité de la dépense l'effrayait. Il se donnait un mal d'imagination inutile : le fils Doublet n'eût pas permis que son mariage fût différé d'un jour, tant il craignait que les obsessions de sa fiancée ne finissent par vaincre l'autorité d'un père dont il connaissait mieux que personne la pusillanimité. Il lui persuada qu'il devait, par dignité, faire bonne contenance; et à force de lui répéter que la philosophie était la marque des esprits forts, il lui repassa un peu de son cynisme.

Le maire recommanda au brigadier la plus sévère discrétion; celui-ci promit et tint parole. Par malheur, ce superbe défenseur de l'ordre public considérait sa femme comme l'incarnation de sa propre individualité; il se croyait aussi sûr de sa langue que de la sienne. Maintes fois ses inférieurs avaient essayé de lui faire comprendre qu'il était dupe de sa confiance; au premier mot, il avait plissé le front comme le vainqueur des Titans et les avait foudroyés d'un regard où s'était

montré autant de dignité froissée que de pitié dédaigneuse; les choses en étaient restées là. Il faut lui rendre justice; il n'avait jamais accusé d'indiscrétion ses subalternes; dans les graves occasions où il avait tenu conseil avec sa femme pour rechercher la langue coupable, celle-ci, par prudence, s'était toujours gardée de les mettre en cause. Elle avait donné le change à son mari, en désignant Mlle Eulalie pour qui, disait-elle, monsieur son père n'avait aucun secret. C'était de l'habileté.

Dès que Mme la Brigadière connut la sinistre nouvelle, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller la confier à sa voisine, la langue la plus remuante de l'endroit. Elle n'avait pas pardonné à Mlle Eulalie de ne lui avoir point ouvert son cercle d'intimes; bien qu'invitée au banquet où elle comptait briller de tout l'éclat d'une robe gorge de pigeon qui n'avait pas encore vu le jour, elle ne dissimulait pas sa joie, en songeant que la fête aurait un aspect lugubre. Les deux commères se lamentaient et levaient les yeux au ciel en voyant par la pensée tomber la tête du grand Pignol. Avant de se séparer, elles n'en convinrent pas moins qu'elles se lèveraient avant le soleil et

se placeraient derrière la persienne de l'une des fenêtres de la mairie, pour ne rien perdre de cet horrible spectacle. Mme la Brigadière recommanda à son amie le plus grand mystère sur l'événement qui se préparait, et le secret fut si bien gardé qu'avant la nuit toute la population était dans la confidence, sauf le vieux soldat et dame Gertrude qui n'avaient pas quitté la maison.

Sébastien s'était mis au lit moins tourmenté que les jours précédents. Vers minuit, un bruit de marteau l'éveilla. Il tonna contre les perturbateurs du repos public, et se calma à la pensée que c'était sans doute un théâtre forain compris dans les largesses du maire, qui s'élevait pendant la nuit; délicate attention ayant pour but de ménager à la population le plaisir de la surprise. Il se rendormit.

Au petit jour, il lui sembla qu'un régiment de cavalerie prenait possession de la place. Il se redressa et entendit distinctement le trot des chevaux et le cliquetis des armes. « Ce n'est pourtant pas, dit-il, une princesse du sang qui se marie! » Il frappa le parquet de sa canne. Gertrude, qui déjà vaquait aux soins du ménage, accourut.

« Que se passe-t-il sur la place? demanda Sébastien, les Cosaques sont-ils revenus en France?

— Ce qui se passe, Monsieur, ce qui se passe... » Elle tira le rideau de la croisée : « Que de monde! il en vient par toutes les rues et de loin : gens de la plaine, gens de la montagne, sans compter les gens d'ici.

— Diable! quelle fête, il n'y manquera que du canon.

— Une fête! »

Elle recula épouvantée.

« Qu'y a-t-il donc? s'écria Sébastien.

— Ah! Monsieur, le grand homme noir vient de faire aller le couteau; et dire que, dans une heure, une tête va tomber...

— Ainsi, c'était l'échafaud qu'ils dressaient cette nuit... Et le mariage, Gertrude?

— Rien de changé; à onze heures, Monsieur. Ça ne s'est su qu'hier dans la soirée. »

Elle trouva des braises sous la cendre, alluma le feu à la hâte et alla se renfermer dans sa cuisine. Elle se mit à son rouet et disant des prières.

Sébastien s'habilla gravement et donna un coup d'œil sur la place. La foule était compacte; les femmes étaient en majorité, elles se montraient plus

curieuses, plus remuantes que les hommes; il en vit qui avaient leur enfant à la mamelle. Les dragons avaient peine à faire respecter le passage préparé pour la charrette qui allait amener le patient. L'esplanade, le cimetière étaient envahis. Les premiers rayons du soleil levant éclairaient en plein la fatale machine et formaient sur l'une des faces du couperet un étincelant foyer de lumière. Il s'emporta contre la justice des hommes, lui dénia le droit de vie et de mort, un des grands attributs de la divinité, et lança toutes ses malédictions à la foule impatiente qui venait se repaître d'un spectacle de sang.

Il vint prendre sa place d'habitude au coin de la cheminée. Combien il regrettait de n'avoir pas la liberté de ses jambes, pour se réfugier au fond de son jardin et y bêcher la terre, en fumant sa pipe.

Un murmure confus lui fit lever la tête; devinant que la charrette arrivait, il se leva et se dirigea comme il put vers la porte de sa chambre. La douleur le força de se soutenir à son lit. Il frappa de nouveau le parquet de sa canne; Gertrude se rendit à cet appel; la pâleur de la mort était répandue sur son visage. « Emmenez-moi, lui

dit-il, je veux descendre. » Elle comprit ce qui se passait en lui et essaya de le faire avancer. Il mettait le pied sur la troisième marche, lorsqu'un bruit sourd frappa son oreille. Quelques cris de femme dominèrent un frémissement qui fut suivi d'un long tumulte. La justice des hommes était satisfaite.

Un tremblement nerveux s'était emparé du vieux soldat ; lui qui avait vu la mort sous toutes ses faces sur les champs de bataille, se sentait défaillir. Gertrude ne pouvait le soutenir plus longtemps ; elle le laissa s'asseoir sur l'escalier et se cramponna à la rampe. A bout de forces, elle s'affaissa sur elle-même : elle s'était évanouie.

Sébastien lui frappait dans les mains et perdait la tête ; lui voyant la bouche ouverte et les traits contractés, il la croyait morte. « A moi ! au secours ! » criait-il d'une voix de stentor, et sans espoir d'être entendu. Quelqu'un vint pourtant : c'était Toto, et dans quel état ; il avait les cheveux hérissés, les yeux à fleur de tête. Au dernier moment il s'était enfui, et, pour s'isoler, avait ouvert la porte du pavillon. Dès que Sébastien l'aperçut : « Par ici, mon garçon, lui dit-il, va dans ma chambre, sur ma toilette ; de l'eau,

du vinaigre... » Toto ne fit qu'une enjambée et revint aussitôt. La bonne Gertrude reçut tous les soins que réclamait son état, et bientôt elle reprit ses sens.

Ce fut Toto qui prépara le chocolat de « son commandant ». Gertrude ne manqua pas d'y goûter pour s'assurer qu'il était cuit à point. Il eut l'honneur de le lui servir sur le plateau réglementaire. Sébastien en avala quelques cuillerées, le reste ne put passer. Toto lui raconta toutes les circonstances du crime que la justice humaine venait de punir.

« Je respecte la loi, s'écria le vieux soldat, mais la mort de ce scélérat n'est pas une garantie pour la société. »

Il voulut que Toto déjeunât avec Gertrude.

Le calme s'était rétabli sur la place. Rien ne révélait le drame qui s'y était accompli. Les réflexions que fit Sébastien à ce sujet, le conduisirent peu à peu dans le monde des abstractions philosophiques. Il perdit de vue momentanément Flavien, l'abbé et la petite comtesse ; il ne songea même pas à faire sauter la bande de son journal.

Le bruit des cloches qui résonnaient à toutes volées le rappela à la vie réelle. « C'est juste, dit-il, il y a noce ! » Et il ajouta : « Il faut que la mariée ait le cœur solide. »

Un groupe considérable s'était formé aux abords de la mairie ; en ce moment l'union civile se cimentait devant l'adjoint. Il attendit patiemment et vit sortir le cortége qui formait une longue file, sans compter les curieux faisant escorte, et les enfants massés de chaque côté des héros de la fête. Le maire naturellement ouvrait la marche, tenant sa fille par la main. Il avait ceint son écharpe, comme dans les cérémonies officielles. Le cortége traversait obliquement le champ de foire pour se rendre à l'église. A une certaine place, voisine du nouvel abreuvoir, le maire appuya brusquement à gauche, décrivit une ligne courbe et revint à la diagonale : il voulut éviter l'endroit où avait été dressé l'échafaud. L'ondulation produite par cet écart se fit sentir jusqu'à l'extrémité du cortége que diapraient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Sébastien vit en imagination Jeanne et Flavien à la place des époux ; il se vit lui-même cravaté de blanc, sa croix était retenue par un ruban neuf,

il tendait le jarret, la face épanouie, le sourire aux lèvres, la joie dans le cœur. D'un geste violent, il ferma le rideau et s'écria douloureusement : « Mon bon Sébastien, tu n'es qu'un imbécile ! » Il ajouta, en se laissant tomber sur son fauteuil : « Une mésalliance, fi donc ! on se marie, parce qu'il faut se marier ; les convenances sociales y sont, cela suffit ; et l'on s'aime ensuite, si l'on peut : voilà la morale ! » Il prit l'invitation qu'il avait reçue du maire et en alluma sa pipe.

A midi précis, violons, vielles et tambours de basque s'installèrent sur le champ de foire et les danses commencèrent. Là où l'enfant de la plaine, large des épaules, provoquait en pirouettant du talon la fille de la montagne qui faisait tourbillonner ses jupes, avait ruisselé le sang ; mais qui songeait encore au grand Pignol !

Le vieux soldat envoya la noce à tous les diables, et tempêta jusqu'à la nuit... Faut-il le dire, il eut la faiblesse d'ouvrir sa fenêtre pour voir le feu d'artifice.

XIX

L'abbé n'avait pas tenu sa promesse. Flavien n'avait donné aucun signe d'existence. Sébastien se croyait abandonné du ciel et des hommes, et particulièrement de son neveu « petit serpent qu'il avait réchauffé dans son sein. »

Il avait envoyé chez la mère de Marthe : rien non plus de ce côté.

Le jeune prêtre lui-même était inquiet; depuis un mois il gérait la cure, et l'abbé ne lui avait écrit qu'une fois seulement. Deux lettres qu'il avait adressées à Gênes étaient restées sans réponse. Sébastien, lui, n'avait pas écrit, attendant des renseignements plus précis. Il s'épuisait en conjectures, et n'osait dire : « Pas de nouvelles bonnes nouvelles ! du moins dans toute l'étendue de ses désirs.

Enfin, une lettre lui fut remise portant le timbre d'Italie. Cette fois il croyait tenir la clé de la situation ; qu'on juge de sa déception ! l'abbé n'avait tracé que quelques lignes à la hâte pour le prévenir de son retour. Sur Flavien deux mots seulement : « Notre neveu va bien, tu seras content de lui ! »

Le lendemain, dimanche, le jeune prêtre annonça en chaire l'arrivée du vénérable pasteur de la commune, et remercia Dieu d'avoir épargné à sa vieillesse la pénible mission qu'il avait, lui, accomplie la veille auprès de l'enfant égaré que la justice avait retranché de la société des hommes. Il profita de cette occasion pour qualifier sévèrement l'avidité que montrent les femmes pour les sanglantes exécutions ; avidité témoignant une soif de honteuses émotions qui empoisonnent l'âme, et un dérèglement contre nature. « Fuyez, leur dit-il, cette curiosité coupable pour tout ce qui heurte la délicatesse de votre sexe, et tournez le dos aux hideux spectacles que les tempéraments les plus grossiers ne supportent qu'avec dégoût. » Il termina son sermon par la paraphrase de cette belle parole de saint Chrysostôme : *Discant gentiles quod*

christiani deliciari sciant sed cum decore ; les chrétiens ont le sens des plaisirs délicats et ils n'en sauraient séparer la décence.

Mme la Brigadière, qui avait vu les regards du prédicateur tomber sur elle, s'était crue directement désignée et avait perdu contenance. Son trouble fut remarqué, il ne manqua pas de bonnes âmes pour en faire des gorges chaudes au sortir de l'église. La hardiesse du jeune abbé avait, du reste, été goûtée de la foule.

Les jours s'écoulaient ; Sébastien envoyait soir et matin au presbytère ; il ne vivait plus et ses impatiences se tournaient en fureur. Il ne restait plus un bouton à sa houppelande.

Enfin, l'abbé arriva. Il était nuit close. Il ne fit que prendre l'air de la cure et vint heurter à la porte de son frère qui allait se mettre au lit.

« Ah ! te voilà ! » dit sèchement Sébastien en refoulant sa joie ; et comme l'abbé refermait la porte, il ajouta avec véhémence : « Et Flavien ! »

L'abbé, sans répondre, l'embrassa et s'assit en face de lui.

« Parle donc, reprit le vieux soldat, tu me fais mourir d'inquiétude.

— Calme-toi, sa santé n'a jamais été meilleure.

— Eh bien alors !... Il paraît que tu lui as joliment pressuré le cœur là-bas. Monsieur n'a pas daigné se souvenir qu'il avait laissé un vieil oncle dans les transes, presque un second père... et il n'est pas pressé de me revoir. Enfin, que fait-il? où est-il ? »

L'abbé, sans s'émouvoir, mit ses lunettes et lui répondit d'une voix douce et mesurée : « Notre neveu est en ce moment sur la route de Paris : il accomplit un pieux devoir de famille.

— Ah ça ! l'abbé, que me chantes-tu là? Flavien à Paris ! Tu veux donc le perdre cet enfant? Où diable lui as-tu pris une famille autre que toi et moi ? »

L'abbé pesait sa réponse, il avait à prendre de grandes précautions pour que la séance ne fût pas orageuse.

« J'ai d'importantes choses à te communiquer, lui dit-il enfin, et tu as besoin du plus grand calme d'esprit pour les entendre. Tâche de ne pas m'interrompre ; tu verras ensuite si tu as le droit d'accuser le cœur de notre neveu et le mien. Il faut que je te parle de notre pauvre sœur... »

Le vieux soldat ne fut pas maître de lui. « Pas un mot, s'écria-t-il, je te le défends. Es-tu venu pour me torturer?... Je n'ai pas su la garder, cette sœur chérie... après?... ce qui est fait est fait... Ne remuons pas ce triste passé. »

L'abbé répliqua avec douceur : « Il faut que je te parle de la naissance de Flavien.

— Tu ne me diras rien que je ne sache. Le petiot fait mentir le proverbe... on dit heureux comme... ils arrivent à tout ces gaillards-là. Cette fois le proverbe a menti. Flavien n'a pas de chance, mais il est jeune, que diable! et ça viendra peut-être.

— C'est venu.

— Comment, c'est venu. Qu'y a-t-il de venu? A-t-il épousé la petite comtesse? En Italie, cette sorte d'affaires s'expédie entre un *Credo* et un *Oremus*.

— Il n'a pas épousé la fille de la comtesse.

— Il a peut-être trouvé un trésor.

— Mieux que cela, il a retrouvé son père. »

Le visage de Sébastien prit une expression d'indicible pitié.

« Ah! il a retrouvé son père... son père dont il n'a jamais su le nom, père inconnu... Quelle ab-

surde comédie! As-tu tout ton bon sens? Crois-tu que je l'aurais laissé vivre, l'infâme coquin? Il est mort, la nuit de Noël, à Vienne, où il se cachait; il y a longtemps de cela.

— Je ne te contredirai pas, répliqua l'abbé, et pourtant je maintiens complètement ce que j'ai avancé.

— Dis-moi donc tout de suite que je suis un imbécile, un idiot, un crétin... Corbleu! je ne sais si j'ai toute ma raison... je ne sais si je dors; je ne sais si je veille. Est-ce bien toi que je vois?... Ne suis-je pas plutôt en pleine hallucination? »

L'abbé répondit en souriant : « Tu es parfaitement éveillé, et ce que tu viens d'entendre n'est pas un jeu de ton imagination. La Providence est venue au secours de notre neveu que sa raison abandonnait et qui, déjà, n'était plus en état de répondre de ses actes.

— Et la Providence lui a fait retrouver son père! répétait le vieux soldat, d'un ton de froide ironie, son père mort il y a dix-huit ans. Lazare était depuis quatre jours dans son tombeau, lorsque le Christ le rappela à la vie... Aujourd'hui ce sont les morts d'un quart de siècle qu'on ressus-

cite... ça vaut un brevet, parole d'honneur! sans garantie du gouvernement, bien entendu. En tout cas, la jeune génération des héritiers te maudira, ce sera le plus clair de ton bénéfice. »

L'abbé se leva. « Quand tu seras plus calme, lui dit-il, je reviendrai.

— Tu ne t'en iras pas, s'écria Sébastien, tu me dois la vérité tout entière. C'est bien assez de m'avoir caché jusqu'ici ce qui s'est passé là-bas, à moi, le chef de la famille. Mais j'aurai ma revanche, l'abbé; tout ce brillant échafaudage d'avenir que tu as mystérieusement élevé pour Flavien, pèche par la base, et je gagerais ma tête qu'en soufflant dessus, je vais le renverser. »

L'abbé s'était rassis : « Console-toi, lui dit-il, tu ne renverseras rien, et si tu avais tes jambes, tu ne trouverais pas le Buttoir assez spacieux pour promener ta joie; elle éclaterait dans tes yeux, dans tes gestes, dans ta marche, et les passants, qui t'ont cru jusqu'à présent morose, fantasque et colère, auraient la satisfaction de te savoir heureux, car tu es aimé ici.

— Ça t'étonne ?

— Nullement; je constate le fait avec plaisir. »

Ce petit coup d'encensoir produisit l'effet qu'en attendait l'abbé.

Sébastien, flatté dans son amour-propre ne put réprimer un sourire. Il répliqua d'un ton moins acerbe : « C'est assez nous amuser aux bagatelles de la porte, reprenons le roman interrompu. Tu me disais, l'abbé, que Flavien avait retrouvé son père.

— Nous allons, si tu le permets, reprendre les choses d'un peu plus haut.

» Dans la foule des curieux qui assistaient au débarquement des passagers à Gênes, j'aperçus le comte... Il vint à moi. — J'avais le pressentiment de votre arrivée, me dit-il, — et d'une voix où perçait l'anxiété, il ajouta : — Monsieur Flavien est ici, surveillez-le !

— Il a trompé la tendresse de ses oncles, m'écriai-je en contenant mon émotion ; il ne peut ni ne doit rester à Gênes plus longtemps...

— Ne le brusquez pas, répliqua doucement le comte, mais *surveillez-le*.— Il appuya sur le mot. Il m'indiqua l'hôtel où Flavien était descendu et m'invita à le venir voir, dès que j'en trouverais le moment. Le comte ne m'avait montré ni courroux ni mécontentement...

— Du courroux! Est-ce que Flavien n'a pas le droit de séjourner à Gênes? »

L'abbé prudemment passa outre.

« Au moment où j'entrai dans la chambre de Flavien, dit-il, il était occupé à t'écrire; il y avait sur sa table un pistolet, de la poudre et des balles...

— Hein! fit le vieux soldat épouvanté.

— En m'apercevant, il déchira la lettre et se jeta dans mes bras. Il eut une crise de larmes. As-tu compris? »

Sébastien n'était pas maître de son émotion; son âme lui était montée aux yeux. Bien que le malheur ne fût pas arrivé, il se reprochait d'avoir surexcité l'imagination de son neveu, et se sentait écrasé sous le poids de la terrible responsabilité qu'il avait encourue. Il essaya de donner le change à son frère. « Le petiot, dit-il, avait un pistolet pour se défendre; dans ces villes d'Italie, les rues ne sont pas sûres le soir.

— Qui te l'a dit?

— Les journaux.

— Ah! il avait apparemment reconnu que les journaux avaient menti, car en se cachant le visage, il me remit son arme. »

Sébastien ne répliqua pas.

L'abbé reprit : « Je t'épargnerai la longue conversation que nous eûmes ensemble. Quand je le quittai pour me rendre chez le comte, il était calme, résigné, religieux et redevenu lui-même. »

Il y eut entre les deux frères un instant de silence. Nicolas observait le vieux soldat pardessus ses lunettes. Celui-ci, vivement oppressé, tenait ses yeux cloués au sol et faisait tourner ses pouces. A son tour, il regarda fixément l'abbé et lui dit d'un ton légèrement agressif : « Et le père que tu lui as... miraculeusement retrouvé, quand le feras-tu paraître?

— Sois patient et ne m'attribue pas le rôle de la Providence ; j'ai été témoin d'un fait extraordinaire, et je me suis prosterné devant un décret du ciel.

» Je ne voulais pas rester un jour de plus à Gênes ; le comte me retint, il paraissait plus rassuré que je ne l'étais moi-même. Il y avait un mieux sensible dans l'état de Jeanne. Je vis comme par enchantement l'espérance revenir sous ce toit, où naguère régnait la douleur. On me demandait avec intérêt des nouvelles de notre neveu, et il me sembla qu'on me fêtait comme si j'eusse été

un envoyé de Dieu, porteur d'une bonne nouvelle.

— Je n'y aurais pas été par quatre chemins, moi, s'écria Sébastien, je leur aurais dit : « Mariez-les, ces enfants, si vous ne voulez être responsable de leur mort à tous deux. »

L'abbé laissa tomber cette sortie, et continua en ces termes :

« Un soir, au moment où je me retirais, le marquis me pria de l'accompagner dans son appartement; il avait un air solennel et maîtrisait une vive émotion; je crus qu'il souffrait. — Ma » nièce était perdue, me dit-il; ma tendresse » pour cette enfant m'a inspiré un.. (Il cherchait » le mot) un... mensonge qui l'a sauvée; mais il » en faut faire une réalité, et j'ai pensé que vous, » ministre du ciel, n'hésiteriez pas à devenir mon » complice. — Tu t'expliqueras aisément ma surprise. Je n'osai le questionner.

« —Votre neveu, reprit-il, a apporté un grand » trouble dans notre famille... »

Comme Sébastien allait faire une nouvelle sortie, l'abbé l'arrêta : « Ne m'interrompspas, lui dit-il avec douceur. Le marquis n'avait dans le cœur, ni haine, ni colère. — Je crois l'avoir bien jugé ce jeune homme, dit-il. — Je répliquai : — « Il m'a

trompé, moi, je n'aurais jamais soupçonné qu'il pût fléchir sous le poids du désespoir et terminer sa vie par le plus grand des crimes.

» Je lui montrai l'arme que Flavien m'avait remise, et lui fis connaître l'usage auquel elle était destinée; il tressaillit. — Quelle démence! » s'écria-t-il. Vous êtes arrivé à temps... comment ne » pas croire à la Providence! — Il y eut entre nous un instant de silence. Il rapprocha sa chaise de la mienne et reprit en ces termes : « — J'avais obtenu » que Jeanne serait mariée à... celui qu'elle aime; » je me figurais que ma tâche était remplie... mais » on avait trop fait sentir à cette noble et géné- » reuse enfant combien était grand l'empire du » préjugé dans la famille, au sujet des mésallian- » ces. Elle déclara qu'on s'était mépris sur l'état » de son cœur. La comtesse fut complètement » déroutée; le comte, plus physiologiste, garda » comme moi toute sa certitude. Je m'en ouvris » avec Jeanne. Son secret lui échappait dans ses » dénégations même les plus absolues. Cette con- » versation m'éclaira sur l'imminence du danger » et j'entrevis un moyen de salut. » — Je t'avoue, mon ami, que je ne partageais pas son espérance.

— Va donc, va donc... ne vois-tu pas que tu me fais bouillir à petit feu.

— Au château, j'avais été questionné sur la naissance irrégulière de notre neveu... quelle épreuve, grand Dieu! Le marquis connaissait toutes les péripéties de cette lugubre histoire; il savait que le père était mort à l'étranger.

— Après... après...

— Eh bien! tu ne devines pas?

— Non.

— Il avait pris le crime à sa charge, et c'était à Jeanne qu'il avait fait sa première confession.

— Hein? ai-je bien compris?.. il s'est donné pour le père de Flavien?..

— Précisément.

— C'est beau! c'est grand! c'est... »

Il ne put achever; l'émotion lui coupait la voix.

« Tu vois, mon ami, lui dit l'abbé, qu'il ne faut jamais désespérer du ciel. Notre consentement à tous deux était nécessaire; j'ai cru que je pouvais engager ta responsabilité au même titre que la mienne. L'acte de reconnaissance fut dressé au consulat. J'ai trompé Flavien; peut-être eût-il vu une humiliation dans cette paternité supposée...

car enfin ce n'est pas à lui que vient le dévouement du marquis... »

Il n'était pas sans danger d'ouvrir au vieux soldat cette voie d'amertume; son humeur batailleuse se réveilla. Prenant le mauvais côté de la situation, il répliqua avec vivacité : « C'est qu'il y a là, en effet, quelque chose d'humiliant... Aux yeux de cette orgueilleuse famille, Flavien n'a aucune valeur en soi : honnêteté, droiture, caractère, honneur, éducation, talents, qu'est-ce que cela? Le nom qu'on lui donne par fraude a seul du poids dans la balance. Quelle ineptie sociale, et quelle iniquité! Aux uns, il suffit de naître. Fussent-ils les nullités les moins discutables et les plus dépravés des hommes, ils arrivent à tout; et il ne manque pas d'imbéciles des deux sexes pour se prosterner devant leur insolence,

— Ne vas-tu pas entrer en lutte avec la société!.. le moment serait bien choisi ! Ne sais-tu pas, d'ailleurs, que les préjugés gouvernent le monde. Contente-toi d'être honnête homme, aussi bien tu perdrais ton temps à porter le fer rouge sur toutes les plaies sociales. Si Flavien n'était pas un noble cœur, le généreux mensonge qui vient de transformer son existence n'aurait pas été

commis, et je l'aurais ramené maître d'école. Ne t'avise pas de le désabuser du moins, tu pourrais empoisonner son bonheur.

— Cette recommandation est de trop, l'abbé.

—Sache aussi, pour ta gouverne, que toi et moi sommes les seuls complices du marquis. Ta querelle avec lui, la provocation que tu lui as envoyée ont été exploitées par cet homme de bien avec une habileté diplomatique... Le comte et la comtesse n'ont aucun doute sur la naissance de notre neveu; ils lui ont ouvert les bras et le traitent comme le fils de la maison.

— Grand dommage! puisqu'ils sont convaincus de la légitimité qui unit Flavien à leur race, ils lui doivent de la reconnaissance. Leur nom, dont ils sont si fiers, s'éteignait; Flavien va le bien porter et le continuer, j'y compte, dans une nombreuse descendance. L'obligé, ce n'est pas lui, c'est le marquis, c'est le comte.

— Soit! mais nous n'en devons pas moins remercier le ciel.

— Quand aura lieu le mariage? J'avais deviné, moi, que je ferais danser les marmots; je n'ai que soixante-quinze ans, je puis bien vivre encore dix ans, que diable!.. Il me semble que ma goutte

me fait moins souffrir. Ah! marquis vous êtes le plus digne homme de la terre, et si jamais il vous prend la fantaisie de passer quelques veillées à mon coin de feu, je vous promets des histoires comme vous n'en avez jamais entendues... la franche gaîté, c'est le baume de la vie... Mais tu ne ris pas! l'abbé... au fait, ne m'as-tu pas dit que Flavien accomplissait un... pieux... devoir... de famille... »

Les paroles expiraient sur ses lèvres.

« Le marquis est mort, répondit l'abbé.

— Mort! .. Vrai! les hommes de cette trempe ne devraient jamais mourir.

— Une paralysie de tout le côté gauche lui a révélé sa fin prochaine; il n'a pas eu de défaillance. Conservant toute sa présence d'esprit, il a, d'une main ferme, tracé ses dernières volontés. Le préambule de son testament est la confirmation de l'acte de reconnaissance... Vient ensuite la longue énumération de ses biens qui forment un revenu annuel de plus de trois cent mille livres.

— Trois cent mille livres! s'écria le vieux soldat... trois cent mille livres! quand tant d'honnêtes gens n'ont pas le nécessaire, quand un si

grand nombre de malheureux manquent de pain.

— Le marquis faisait beaucoup de bien...

— Et parbleu! je ne lui en veux pas... le hasard l'avait placé du côté des heureux : voilà tout. Comment a-t-il disposé de cette immense fortune?

— Tu sens bien qu'il n'a pas déshérité son fils.

— Ainsi Flavien serait à la tête de trois cent mille livres de rentes? ..

— Sans doute.

— Corbleu! donne-moi un verre d'eau, l'abbé, je vois rouge, j'ai le sang à la tête. »

Il but et se frotta les tempes.

« Ça va mieux, dit-il... tu ris... j'ai cru que j'allais passer l'arme à gauche. Trois cent mille livres!!...

— Et marquis... un nom qui remonte aux croisades. J'espère bien, monsieur le puritain, que tu lui donneras son titre.

— Moi, l'appeler marquis, est-ce que je pourrai... Il ne s'avisera pas, je m'imagine, de me regarder du haut de sa grandeur. Mais dis donc, l'abbé, je ne sens plus ma chienne de goutte... ce que c'est que la joie! Voilà le remède des remèdes. Et dire que depuis tantôt deux mois je me

frotte les jambes avec une détestable drogue qu'on me vend au poids de l'or... il n'y a que la foi qui sauve, tu dois savoir cela, toi! »

Il se leva sans efforts, et fit mouvoir ses jambes l'une après l'autre.

« Elles vont, l'abbé, elles vont! Hier encore, elles étaient en capillotade. Parole d'honneur! je crois que je serais en état de danser la courante du pays basque. Les muscles sont revenus, mon bonhomme... » Il se tenait au port d'armes, sa canne la pointe en haut, le petit doigt de la main droite sur la couture du pantalon. « Une, *deusse;* une *deusse,* et allez donc! » Il fit quelques pas. « Tu vois, l'abbé, vouloir c'est pouvoir. Je marche, parce que je veux marcher.

— Et pourquoi ne voulais-tu pas hier?

— Qui t'a dit que je ne voulais pas, vieux farceur? je voulais, mais le grand ressort était en trop mauvais état. Je voulais aussi, au moment où le petiot a pris la clé des champs, mais *ouitche!* pas moyen. Il ne serait pas parti seul, va! Maintenant, l'abbé, si tu veux être franc, tu conviendras que j'ai crânement réussi à lui remonter le moral à ce conscrit. Il y a longtemps qu'il s'est déclaré... la petite comtesse et lui se sont fait de

mutuels serments à la belle étoile... toi et moi, nous croquions le marmot; étions-nous benêts... Je gage que tu n'as pas retrouvé la clé de la petite porte entourée de vignes folles et de clématites... ça sentait bon, c'était une consolation. M'en as-tu voulu au fond de l'âme de l'avoir envoyé à Gênes... et pourtant c'est ce voyage qui a décidé de tout.

— Tu oublies, repartit l'abbé, dans quelle situation d'esprit je l'ai trouvé...

— Un peu de désespoir, c'est de règle; il n'y a pas d'amour volcanique sans désespoir; j'ai passé par là quand j'avais son âge, je sais ce que c'est, que diable! Il était prévu que tu arriverais au moment fatal; puisque Dieu conduit tous les événements de la vie, il n'en pouvait être autrement. Me voilà de ton école, l'abbé, et ça doit te faire plaisir.

— Ta conclusion est que tout est pour le mieux; c'est aussi la mienne.

— A la bonne heure! on ne se chamaille pas aujourd'hui... une fois n'est pas coutume. Allons, frère, embrasse-moi. »

Ils s'ouvrirent mutuellement les bras.

« Maintenant, reprit le vieux soldat, aide-moi à m'asseoir ; j'ai des fourmillements aux jambes, pourvu qu'elles n'aillent pas enfler cette nuit. Excellent marquis, cœur d'or, j'aurais été heureux de le revoir... mais on ne peut avoir tous les bonheurs à la fois. Tu ne sais pas, l'abbé, il me semble que tout cela n'est qu'un rêve. N'as-tu pas comme moi un tintement aux oreilles, un bruissement au cœur, des paillettes dans les yeux ? Les grands saisissements peuvent rendre fou... Corbleu ! si j'allais perdre la raison... Pas de bêtises, hein ! je veux aller à la noce. Tu ne m'as pas dit, l'abbé, à quelle époque se ferait le mariage ?

— C'est juste. Dans son testament, le marquis parle longuement de ce mariage « que rien au monde ne peut ni ne doit rompre » ; il exige qu'il soit célébré aussitôt que la santé de Jeanne « sa nièce chérie » le permettra. Le deuil, d'après son vœu formel, sera rompu pour une semaine.

— Quel homme que ce marquis ! et j'ai voulu lui passer mon épée au travers du corps.

— Crois-tu donc, grand enfant, qu'il avait pris au sérieux ta querelle... d'Allemand.

— Hein ! que dis-tu ?

— Je dis, mon ami, que minuit vient de sonner, et que la nuit dernière, je n'ai pas fermé les yeux sur ce maudit paquebot. Quelle conduite pour un prêtre, se coucher à minuit! Je me sauve... dors bien, et remercie le ciel. A propos, Flavien m'a remis une lettre pour toi, c'est un journal. Ne te fatigue pas les yeux, il ne t'apprend rien que tu ne saches; tu la liras demain à ton aise. »

Il l'embrassa trendrement et partit.

Sébastien déplia la lettre et mit ses lunettes.

« O le gredin! dit-il en riant, quatre pages de pattes de mouches... on voit bien qu'il n'est plus maître d'école. » Il essaya de lire, mais n'y put parvenir. « Diable! diable! mes lunettes sont troubles. » Il les essuya et les remit sur son nez. « Eh non! ce sont mes yeux de soixante-quinze ans. Tu t'en vas, mon bonhomme, tu t'en vas. Bonne nuit, petiot!... Bonne nuit, Madame Flavien... Qu'est-ce que tu dis donc, imbécile? Bonne nuit, Madame la Marquise, ma petite marquise, mon petit bijou de marquise... C'est qu'il est marquis, le gaillard! Bonne nuit, mes enfants, et soyez sages. »

Il se mit au lit en fredonnant de tendres couplets de sa jeunesse... se retourna deux ou trois fois et ronfla au bout de quelques instants comme un bienheureux.

XX

Le secret fut gardé par les deux oncles.

Aux sauteries de Mlle Eulalie, devenue Mme Doublet jeune, on s'évertuait à chercher le motif de l'absence prolongée de Flavien, et la malveillance se donnait carrière. On sut que les objets lui appartenant avaient été transportés de la maison d'école au pavillon du vieux soldat, et le bruit de sa révocation prenait de la consistance, quand sa démission volontaire fut annoncée dans le journal du chef-lieu.

Le maire, à l'instigation de sa fille, vint en visite chez le curé. Celui-ci flaira l'objet de l'ambassade et se tint sur une réserve qui désarçonna l'indiscret questionneur.

Sur ces entrefaites, Flavien fit une courte apparition dans le bourg.

Son costume, ses allures, son air étaient changés à son avantage. Le reflet de son bonheur relevait sa distinction naturelle. Le sentiment de la dignité n'est jamais si extérieur que lorsqu'il s'allie à cette sécurité, à cette confiance en soi qui sont l'apanage de la fortune. Les gens à courte vue et les envieux le confondent avec l'orgueil.

Flavien passa de nouveau sous le feu de bien des langues. Son grand deuil causa une surprise générale. Le vieux soldat avait repris ses promenades accoutumées, et le large crêpe qu'il avait mis à son chapeau fut remarqué. Ce fut un acheminement à la vérité; tout le monde fut convaincu que Flavien avait fait un héritage. Mme Doublet jeune, qui se trouvait la plus malheureuse des femmes, se prit à regretter de ne l'avoir pas su attacher à son char, et elle envoya ses malédictions à la petite comtesse.

Sébastien ne se possédait pas de joie. Il se considérait comme le bon génie à qui son neveu devait sa fortune et le bonheur; il ne lui cachait pas cette ambitieuse prétention. Flavien lui prodiguait

sa tendresse et lui ménageait deux surprises. « Cher oncle, lui dit-il, vous allez m'accompagner à Gênes, la comtesse et ma bien-aimée Jeanne seront charmées de vous revoir... et puis, vous serez mon bon conseil.

— Corbleu! petiot, ça me fait plaisir... je te préviens que je te demanderai des vacances, car je veux profiter de l'occasion pour visiter Rome.

— Mais nous irons à Rome, le désir de ces dames est de voyager jusqu'au printemps, et vous leur serez un aimable compagnon.

— Moi! allons donc. Un vieux radoteur de mon espèce ne sait plus être aimable. Il fut un temps... Ah dame! je n'avais pas froid aux yeux... j'étais même assez mauvais sujet... tu vois que ça n'empêche pas de vivre, mais ça donne la goutte; tu n'auras pas la goutte, toi, petiot...

— Ainsi, c'est convenu, vous ferez ce soir votre valise; n'emportez rien d'inutile, nous nous approvisionnerons à Marseille. Maintenant, j'ai une triste mission à remplir; mon pauvre père vous aimait beaucoup...

— Ton père! » s'écria le vieux soldat, qui déjà ne se souvenait plus.

La mémoire lui revint : « Ton père, le marquis... oui... et moi aussi je l'aimais... quel homme et quel cœur !

— Et vous aviez voulu, m'a-t-il dit, lui couper la gorge ; vous ne l'aviez donc pas reconnu...

— Depuis vingt-deux ans, il avait beaucoup vieilli... je n'avais qu'un vague soupçon... je voulais le contraindre à s'expliquer... Mais brisons là-dessus.

— Eh bien ! mon père vous a fait un legs.

— Un legs, à moi !

— Oh ! une bagatelle. Il vous a donné sa montre à répétition et une magnifique collection de pipes qu'il a rapportées d'Orient. Les pipes, je ne les ai pas vues, elles garnissent un cabinet du château ; mais j'ai la montre. » Il la tira de son gousset et la passa au cou du vieux soldat.

— Est-ce bien la vérité au moins?

— Tenez, monsieur l'incrédule, voici une copie du testament. »

Une douloureuse émotion gagna Flavien ; il embrassa son oncle et s'esquiva.

La montre était un bijou de grand prix ; Sébastien, émerveillé, la fit sonner plusieurs fois de

suite et s'écria : « C'est trop beau pour moi ! » Et il ajouta philosophiquement : « Il y a du bon chez les hommes ! »

Il déploya le testament et y trouva la clause qui le concernait; elle était ainsi conçue :

« Je lègue au commandant Sébastien Sicot, qui » a pris soin de mon fils et en a fait un homme de » cœur, ma montre Breguet, à trois cadrans et à » sonnerie, ainsi que sa chaîne. Je lui lègue éga- » lement mon arsenal de pipes d'Orient qui con- » tient neuf cents spécimens d'instruments diabo- » liques, propres à brûler les dents et à dessécher » les poumons ; je lui recommande tout particu- » lièrement une chibouque, ornée de pierreries, qui » m'a été donnée par le successeur de Mahmoud. » Je ne lui fais aucun legs d'argent, ce serait mé- » connaître le cœur de mon fils. »

Il y avait aussi une clause concernant l'abbé ; le marquis lui donnait vingt mille francs pour son église.

» Décidément, s'écria le vieux soldat, c'était la crême des hommes... Et moi qui voulais... » Il s'était mis en garde et simulait avec sa canne un coup droit. De grosses larmes roulaient sous ses

paupières ; il les sentit tomber sur sa main. « Ah ! dit-il, en s'essuyant les yeux, c'est bête ça, mon bonhomme. » Et il ajouta après une pause : « Il fallait que ce brave marquis aimât crânement sa nièce. »

Il ne put retenir un cri de stupéfaction : les immenses revenus de Flavien consistaient en baux et en fermages pour les quatre cinquièmes. La terre patrimoniale, le vieux château à tourelles étaient situés en Berri. « Il a une philosophie bien calme, monsieur mon neveu, dit-il ; ça me tourne la cervelle... Que va-t-il faire de tout cela? Il n'a aucun goût de luxe, ce garçon... et l'abbé qui voulait l'élever en séminariste! Dieu merci ! j'étais là. Nous ferons du bien, corbleu! nous doterons les filles pauvres, nous rachèterons les jeunes soldats utiles à leurs familles, nous aurons soin de la vieillesse indigente, et puis, nous nous donnerons nos aises, il n'y a pas de mal à çà. Il aura ses équipages, moi j'aurai ma carriole. »

On dîna en famille au presbytère.

Le lendemain, Flavien et le vieux soldat se firent conduire à la station du chemin de fer.

Le comte, muni d'une procuration, était resté à Paris pour suivre les formalités au moyen desquelles Flavien, devenu son neveu, devait entrer en possession de la fortune qui lui avait été léguée.

XXIII

Avec les fleurs et les hirondelles, les hôtes du château reparurent dans le bourg. Le bonheur avait transfiguré Jeanne; des roses s'épanouissaient sur son visage ; ses yeux naguère languissants et presque éteints avaient des reflets lumineux qui en faisaient ressortir l'angélique douceur ; on l'eût prise pour l'une des vierges de l'école italienne devant lesquelles l'âme s'agite voluptueusement dans un rêve d'admiration contemplative et de chaste amour. C'est le plus bel hommage que puisse rendre l'humaine nature à la beauté céleste. Celui qui n'a pas connu cette sorte de rêve a certainement une organisation incomplète:

Flavien et son oncle étaient arrivés quelques semaines auparavant.

Une indiscrétion commise par la mère de Marthe et propagée par le fils du custos avait fait connaître une partie de la vérité; mais la certitude manquait.

Mme Doublet jeune fut la première parfaitement renseignée par une publication à la mairie, annonçant le mariage de « M. Flavien Jauzon, » marquis de Douadic, fils de feue dame Henriette » Sicot et de feu Hector Jauzon, marquis de Douadic, avec Mlle Jeanne-Marie-Désirée Douadic, sa » cousine, fille de dame Héloïse-Marguerite-Armande d'Erbaux de Sainte-Croix et d'Olivier-» Raoul-Timoléon Jauzon, comte de Douadic. » Elle eut une crise de nerfs, après quoi elle s'écria en fondant en larmes : « J'avais deviné qu'il y avait autre chose qu'un maître d'école dans ce jeune homme, et sans cette péronnelle du château, je serais devenue marquise de Douadic. Cette petite comtesse, je l'exècre. »

C'était de la folie.

Le dimanche suivant, le curé lut en chaire la formule sacramentelle, et un long chuchotement s'éleva dans la nef : ce fut comme une bouffée de

vent dans les peupliers. Tous les regards se portèrent vers le banc de la comtesse.

Jeanne, les yeux baissés sur son livre, était complétement détachée des choses de la terre.

Flavien touchait les orgues, et dans ses inspirations où se réflétait son âme, calme, reposée, heureuse, chantaient tous les séraphins du ciel. Un instant, il aperçut en imagination la branche d'héliotrope sur le pupitre, mais cette vision eut la durée d'un éclair.

Toto, en faisant mouvoir le soufflet, nageait dans un océan de délices terrestres. Le mariage de son protecteur devait précéder le sien d'un mois. On sait ce qu'il y avait de touchant et d'immatériel dans sa passion pour la petite Juliette, et pourtant le bonheur de Flavien tenait autant de place dans son cœur que celui qui lui était personnel.

Sa tête s'exaltant dans cette atmosphère d'encens et de sublime harmonie, il bâtissait un palais féerique pour les jeunes époux, y plaçait des illuminations perpétuelles semblables a celles qu'il avait vues le 15 août à la façade d'honneur de la Préfecture, lui donnait des portes d'or massif et le décorait de guirlandes de diamants; il était

l'ordonnateur des jardins et n'avait qu'à remuer la terre pour en faire sortir des fleurs comme il n'y en a qu'en paradis.

Le mardi suivant, Sébastien se leva avant le soleil; il le vit monter à l'horizon dans toute sa splendeur des beaux jours. Une brise folâtre le précédait, éparpillant dans l'atmosphère les parfums des fleurs encore endormies. Les oiseaux commençaient leurs doux ébats et les chiens de ferme saluaient leurs maîtres de la voix. Le vieux soldat respirait à poumons dilatés et ne tenait pas en place.

La bonne Gertrude, qui avait mis à l'air depuis la veille ses plus belles nippes, pleurait d'attendrissement.

Ils passèrent au moins deux heures à leur toilette.

Sébastien, dans son voyage, s'était réconcilié avec la mode. « Si l'habit ne fait pas l'homme, disait-il, en admirant complaisamment son image, il le change diablement. Parole d'honneur! j'ai l'air de quelque chose! » C'est qu'en effet sa large carrure avait pris d'harmonieuses proportions dans ses vêtements coupés avec élégance.

La cravate blanche ne lui créait aucune gêne, il portait bien la tête, ne marchait pas en dehors, et resssemblait plutôt à un diplomate en disponibilité, qu'à un capitaine à la retraite ayant toujours fui le monde.

Il y avait aussi un mouvement inaccoutumé au presbytère.

C'est là que Flavien avait achevé sa vie de garçon.

Toto, sans rien dire à personne, avait passé la nuit à décorer l'église à sa façon : il avait fleuri l'autel, les colonnes et jusqu'aux dalles; le tapis de fleurs naturelles dans la grande nef avait l'épaisseur de la main.

La veille, l'excellent garçon avait reçu la médaille qu'il avait *si bien gagnée;* il la portait bravement à sa boutonnière.

A dix heures, une voiture de cérémonie vint prendre Flavien et son oncle le capitaine.

Il y avait foule sur la place.

A midi les cloches sonnaient à toutes volées et la population envahissait l'église.

Seule Mme Doublet jeune ne parut pas.

Cinq voitures arrivèrent à la file. Le maire vint recevoir les jeunes époux jusque sur le perron de

la maison commune; il fut empressé, obséquieux même et se mit en frais d'éloquence. On fut indulgent, son succès lui troubla la vue et il eut beaucoup de peine à se tirer des articles du Code.

En pénétrant dans l'église, Jeanne pâlie par l'émotion, ressemblait, sous sa parure de dentelles, à une apparition céleste. Il y eut dans l'assistance des acclamations contenues : tous les cœurs venaient à elle. Les petites vanités féminines abdiquaient : ce fut un triomphe.

Flavien ne rencontra que visages sympathiques; tous les regards lui envoyaient des félicitations et des souhaits de bonheur. Le délégué cantonal eut un mouvement d'indiscrète expansion : au moment où le marié passait à ses côtés dans la nef, il lui prit la main et la lui pressa d'une force égale à son hypocrisie.

D'un bout à l'autre de la cérémonie, Sébastien fut superbe.

Le curé interrompit la touchante allocution qu'il prononça, pour essuyer des larmes.

Marthe aussi pleura; elle s'oubliait dans sa joie.

Elle est richement dotée la charmante enfant, et elle fera le bonheur d'un honnête homme.

Sébastien avait tenu expressément à ce qu'il y

eût un feu d'artifice, et rien n'avait été épargné pour qu'il fût magnifique.

A partir de ce jour, il n'y eut plus de pauvres dans la commune.

Ici l'auteur s'arrête.

Quelque lecteur sceptique, ne croyant pas à la durée du bonheur, voudrait que ce livre eût une suite.

Plus d'une lectrice, fatiguée autant du livre que d'elle-même, eût souhaité un tragique dénouement, afin de n'avoir pas à se demander si la jeune marquise de Douadic n'a pas essuyé les mécomptes d'un amour romanesque.

L'auteur, fort rassuré sur ce point, entend rester sur sa foi.

Il espère que ce doux égoïsme lui sera pardonné.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN

Bordeaux. — Imprimerie A. Perey.

PUBLICATIONS RÉCENTES

COLLECTION A 3 FRANCS

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DENTU

Albéric Second	Les Misères d'un prix de Rome	1 vol.
Assolant	L'Aventurier	2
Audebrand	La Tribune des Journalistes	1
Andouard	L'Homme de quarante ans	1
Augu	Les Oubliettes du Louvre	1
Avenel	Les Calicots	1
A. Barbier	Trois Passions	1
N. Baudry	Le Camp des Bourgeois	1
Bressant	Gabriel Pinson	1
Capendu	La Vivandière	1
Champfleury	Les Commissaires-Priseurs	1
J. Claretie	Mademoiselle Cachemire	1
L. Colet	Les Derniers Marquis	1
—	Les Derniers Abbés	1
E. Daudet	Marthe Varades	1
E. Enault	L'Enfant trouvé	2
—	L'Amour à vingt ans	1
Expilly	Le Capitaine Cayol	1
P. Féval	L'Avaleur de sabres	2
—	La Rue de Jérusalem	2
—	Le Volontaire	1
O. Féré	Les Amours du Cte de Bonneval	1
Gaboriau	L'Affaire Lerouge	1
—	Le Crime d'Orcival	1
—	Le Dossier n° 113	1
Gondrecourt	Le Pays de la peur	1
—	La Guerre des Amoureux	1
Gonzalès	Les Amours du Vert-Galant	1
—	Une Princesse russe	1
—	Le Chasseur d'hommes	1
D'Héricault	Amours d'un Diplomate	1
J. Hopfen	La Chanteuse ambulante	1
H. Lucas	Madame de Miramion	1
X. de Montépin	Le Moulin rouge	1
L. Noir	Jean le Dogue	1
Nicolardot	Histoire de la Table	1
Ponson du Terrail	Le Grillon du Moulin	1
—	Le Dernier mot de Rocambole	5
—	Mon Village	3
—	Les Misères de Londres	3
—	Le Secret du docteur Rousselle	2
C. Périer	Une Fille du Soleil	1
B. Revoil	Bourres de fusil	1
Marq. de Villemer	Les Femmes qui s'en vont	1
Ch. Yriarte	Les Célébrités de la rue	1

Bordeaux. — Imprimerie A. PEREY, rue Porte-Dijeaux, 43.